

Jane Austen

ORGUEIL ET PRÉJUGÉS

Traduction Jean-Jacques Greif

VOLUME 1

Chapitre 1

C'est une vérité universellement admise, qu'un célibataire possédant de la fortune doit désirer prendre femme.

Aussi peu connus que soient les sentiments ou projets d'un tel homme à son arrivée dans un voisinage, cette vérité est si bien implantée dans les esprits des familles alentour qu'il est considéré comme la propriété légitime de l'une ou l'autre de leurs filles.

« Cher Mr Bennet », lui dit un jour son épouse, « avez-vous entendu dire que Netherfield Park est enfin loué ? »

Mr Bennet répond que non.

« Mais c'est fait », ajoute-t-elle, « car Mrs Long en revient et m'a tout dit. »

Mr Bennet reste muet.

« Ne désirez-vous pas savoir qui l'a pris ? » s'écrie vivement sa femme.

– Vous voulez me le dire, et je ne refuse pas de l'entendre. »

Cette invitation est suffisante.

« Eh bien, mon cher, sachez-le, Mrs Long dit que Netherfield Park est loué par un jeune homme très riche du nord de l'Angleterre ; qu'il est arrivé lundi dans une chaise à quatre¹ pour voir les lieux, et a été si bien séduit qu'il a donné aussitôt son accord à Mr Morris ; qu'il en prendra possession avant la Saint-Michel, et que certains de ses domestiques entreront dans la maison dès la fin de la semaine prochaine.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Bingley.

– Est-il marié ou célibataire ?

– Oh ! célibataire, mon cher, bien sûr ! Un homme célibataire possédant une grande fortune ; quatre ou cinq mille par an². Quelle chance pour nos filles !

– Comment donc ? En quoi cela peut-il les concerner ?

¹ Une voiture légère et rapide à quatre chevaux, comme il convient à un jeune homme très riche.

² Quatre ou cinq mille livres de rente. Selon de savants spécialistes, cela le place parmi les cent personnes les plus riches d'Angleterre (sur dix millions d'habitants environ).

Orgueil et préjugés

– Cher Mr Bennet », réplique sa femme, « ce que vous pouvez être pénible, parfois ! Vous savez bien que je pense à marier l'une d'elles.

– Est-ce dans cette intention qu'il s'installe ici ?

– Intention ! Cela n'a aucun sens ! Mais il *pourrait* très certainement tomber amoureux de l'une d'elles, donc vous devez lui rendre visite dès qu'il arrive.

– Je ne vois pas à quelle occasion je le ferais. Les filles et vous pouvez y aller, ou bien vous pouvez les envoyer seules, c'est encore mieux, car vous êtes aussi belle qu'elles et Mr Bingley risquerait de vous accorder sa préférence.

– Vous me flattez, mon ami. J'ai sans doute été assez belle, mais je ne prétends pas sortir de l'ordinaire aujourd'hui. Une femme qui a cinq grandes filles ne devrait plus se préoccuper de sa propre beauté.

– Souvent, il ne lui en reste pas beaucoup.

– Mais, mon cher, vous devez vraiment aller voir Mr Bingley quand il s'installe près d'ici.

– Je ne vous promets rien.

– Mais pensez à vos filles. Songez quelle situation cela représenterait pour l'une d'elles. Sir William et Lady Lucas sont décidés à y aller pour cette unique raison, car en général, vous le savez, ils ne rendent pas visite aux nouveaux-venus. Il faut absolument que vous y alliez, car il nous sera impossible de lui rendre visite si vous ne l'avez pas fait.

– Allons, vous êtes trop pointilleuse. Je suis sûr que Mr Bingley sera enchanté de vous voir ; et je vous confierai quelques lignes pour l'assurer de mon plein accord à son mariage avec celle de nos filles qu'il voudra bien choisir ; à cela près que je dois glisser un mot en faveur de ma petite Lizzy.

– Je vous prie de ne rien faire de tel. Lizzy n'est en rien supérieure aux autres ; Jane est deux fois plus belle qu'elle, et Lydia deux fois plus aimable. Mais vous lui donnez toujours la préférence.

– Aucune d'entre elle n'est bien extraordinaire », répond-il ; « elles sont toutes niaises et ignorantes, comme les autres filles ; mais Lizzy est un peu plus vive que ses sœurs.

– Mr Bennet, comment pouvez-vous insulter vos propres filles de cette manière ! Vous prenez plaisir à m'agacer. Vous n'avez aucune pitié pour mes pauvres nerfs.

– Vous vous trompez, ma chère. Vos nerfs m'inspirent le plus grand respect. Ce sont mes vieux amis. Cela fait plus de vingt ans que je vous écoute avec beaucoup d'attention quand vous les mentionnez.

– Ah ! Vous ne savez pas ce que je souffre.

Orgueil et préjugés

– Mais j’espère que vous vous en remettrez, et vivrez assez longtemps pour voir de nombreux jeunes hommes à quatre mille par an s’établir dans le voisinage.

– À quoi bon qu’il en vienne vingt, si vous ne leur rendez pas visite.

– Je vous assure, ma chère, que dès qu’il y en a vingt j’irai tous les voir. »

Mr Bennet est un tel mélange de vivacité, d’humour sarcastique, de flegme et d’originalité, que vingt-trois ans de vie commune n’ont pas suffi à sa femme pour comprendre son caractère. Elle est moins difficile à décrire. C’est une femme possédant une intelligence moyenne, peu de curiosité, et un tempérament instable. Quand elle est contrariée, elle imagine qu’elle souffre des nerfs. La grande affaire de sa vie, c’est de marier ses filles ; son réconfort, c’est d’échanger des visites et des potins.

Chapitre 2

Mr Bennet est parmi les premiers à se présenter chez Mr Bingley. Il a toujours eu l’intention de lui rendre visite, bien qu’il ait continué d’affirmer à sa femme qu’il n’irait pas ; et que jusqu’au surlendemain soir elle l’ait ignoré. La chose est alors révélée de la manière suivante. Alors que sa deuxième fille est occupée à garnir un chapeau, il s’adresse soudain à elle :

« J’espère que cela plaira à Mr Bingley, Lizzy.

– Nous ne pouvons pas espérer savoir ce qui plaît à Mr Bingley », remarque amèrement sa mère, « puisque nous n’allons pas lui rendre visite.

– Mais vous oubliez, maman », dit Elizabeth, « que nous le rencontrerons aux fêtes de voisinage, et que Mrs Long a promis de nous le présenter.

– Je ne crois pas que Mrs Long le fera. Elle a deux nièces elle-même. C’est une femme égoïste et hypocrite, et je ne pense rien de bon d’elle.

– Moi non plus », dit Mr Bennet ; « et je me réjouis d’apprendre que vous ne comptez pas sur elle pour vous rendre service. »

Mrs Bennet ne daigne pas répondre ; mais, incapable de se contenir, elle se met à gronder une de ses filles.

« Cesse donc de tousser ainsi, Kitty, pour l’amour du ciel ! Aie pitié de mes nerfs. Tu les réduis en lambeaux.

– Kitty ne règle pas bien sa toux », remarque son père ; « elle tousse à contretemps.

– Je ne tousse pas pour m’amuser », proteste Kitty.

« Quand ton prochain bal a-t-il lieu, Lizzy ?

Orgueil et préjugés

– Dans quinze jours.

– Ah mais oui » s'écrie sa mère, « et Mrs Long ne revient que la veille ; elle ne pourra donc pas nous le présenter, puisqu'elle ne le connaîtra pas elle-même.

– C'est alors, ma chère, que vous prendrez l'avantage sur votre amie en lui présentant Mr Bingley.

– Impossible, Mr Bennet, impossible, si je n'ai pas fait sa connaissance moi-même ; comment pouvez-vous plaisanter de la sorte ?

– Je vous félicite pour votre prudence. Fréquenter un homme quinze jours ne permet pas de savoir vraiment qui il est. Mais si *nous* ne prenons pas l'initiative, quelqu'un d'autre le fera ; et après tout, Mrs Long et ses nièces ont le droit de tenter leur chance ; du coup, sachant qu'elle appréciera ce service, si vous y renoncez, je vais m'en occuper moi-même. »

Les filles regardent leur père avec étonnement. Mrs Bennet se contente de dire :

« Absurde, absurde !

– Que peut signifier cette exclamation emphatique ? » demande-t-il. « Trouvez-vous absurdes les formes de la présentation, et l'importance que l'on y attache ? Je ne peux pas vous suivre sur cette voie. Qu'en dis-tu, Mary ? Car je sais que tu es une jeune fille qui réfléchit, qui lit de grands livres et en recopie des passages. »

Mary souhaiterait dire quelque chose d'intelligent, mais n'y parvient pas.

« Pendant que Mary ajuste ses idées », poursuit-il, « revenons à Mr Bingley.

– J'en ai plus qu'assez de Mr Bingley », s'écrie Mrs Bennet.

« Je suis désolé de l'apprendre ; mais pourquoi ne me l'avez-vous pas dit plus tôt ? Si je l'avais su ce matin, je ne me serais certes pas présenté chez lui. C'est regrettable ; mais puisque je lui ai bel et bien rendu visite, nous ne pouvons plus prétendre que nous ne le connaissons pas. »

La stupéfaction des dames est tout juste ce qu'il recherchait ; celle de Mrs Bennet les surpassant peut-être toutes ; bien que, une fois l'explosion de joie retombée, elle se mette à affirmer qu'elle s'y attendait depuis le début.

« Quelle heureuse initiative, Mr Bennet ! Mais je savais que je finirais par vous convaincre. J'étais sûre que vous aimiez trop vos filles pour négliger une telle chance. Ah, comme je suis contente ! Et c'est une bonne plaisanterie, aussi, d'y être allé ce matin et de ne pas en avoir dit un mot jusqu'à cette heure.

– Maintenant, Kitty, tu peux tousser autant que tu veux », dit Mr Bennet ; et, tout en parlant, il quitte la pièce, lassé de la liesse de sa femme.

Orgueil et préjugés

« Quel excellent père vous avez, les filles », dit-elle quand la porte se referme. « Je ne sais pas comment vous pourrez jamais le remercier pour sa bonté ; ni moi pour la mienne, d'ailleurs. À notre âge, ce n'est pas si plaisant, croyez-moi, de rencontrer de nouvelles personnes tous les jours ; mais nous sommes prêts à tout pour vous. Lydia, ma chérie, bien que tu sois la plus jeune, je prévois que Mr Bingley dansera avec toi au prochain bal.

– Oh, déclare fermement Lydia, cela ne me fait pas peur ; car si je suis la plus jeune, je suis aussi la plus grande. »

Elles passent le reste de la soirée à se demander si Mr Bingley attendrait longtemps avant de rendre à Mr Bennet sa visite, et à tenter de décider quel jour on l'inviterait à dîner.

Chapitre 3

Son épouse et ses cinq filles ont beau interroger Mr Bennet, elles n'arrivent pas à obtenir le début d'une description de Mr Bingley. Elles l'attaquent de diverses manières ; par des questions franches, des suppositions ingénieuses, des hypothèses hasardeuses ; mais il résiste à leurs assauts conjugués, et en fin de compte elles doivent se contenter de renseignements de seconde main transmis par leur voisine Lady Lucas. Son rapport est hautement favorable. Sir William est revenu enchanté de chez lui. Il est jeune, merveilleusement beau, extrêmement sympathique, et pour couronner le tout, il a l'intention de venir à la prochaine fête de voisinage avec de nombreux amis. On ne pourrait rêver mieux ! Aimer danser prédispose certainement à tomber amoureux, si bien que de vifs espoirs naissent à propos du cœur de Mr Bingley.

« Si seulement je peux voir une de mes filles installée et heureuse à Netherfield », dit Mrs Bennet à son mari, « et toutes les autres également bien mariées, je n'aurai plus rien à désirer. »

Au bout de quelques jours, Mr Bingley rend sa visite à Mr Bennet, et passe environ dix minutes avec lui dans sa bibliothèque. Il espérait apercevoir les jeunes demoiselles, ayant entendu vanter leurs charmes ; mais il ne voit que le père. Les demoiselles sont un peu mieux loties, car elles ont l'avantage de constater, depuis une fenêtre à l'étage, qu'il porte un habit bleu et monte un cheval noir.

Une invitation à dîner est envoyée peu après ; et Mrs Bennet a déjà prévu un menu propre à mettre en valeur son talent de maîtresse de maison, quand arrive une réponse qui repousse tout. Mr Bingley doit se trouver à Londres le lendemain, et ne peut donc accepter l'honneur de leur invitation, etc. Mrs Bennet est décontenancée. Elle se demande quelle affaire peut l'appeler à Londres si tôt après son arrivée dans le Hertfordshire ; et elle commence à craindre qu'il ne

Orgueil et préjugés

passé son temps à sautiller d'un endroit à un autre, et ne s'installe jamais à Netherfield comme il le devrait. Lady Lucas la rassure un peu en avançant l'idée qu'il est parti à Londres recruter des amis pour le bal ; et on entend dire peu après que Mr Bingley compte amener douze dames et sept messieurs à la fête. Les filles se lamentent d'un tel nombre de dames, mais sont réconfortées la veille du bal en apprenant qu'il est revenu de Londres avec seulement six femmes, ses cinq sœurs et une cousine. Et quand son groupe entre dans la salle des fêtes, il ne comprend que cinq personnes en tout : Mr Bingley, ses deux sœurs, le mari de l'aînée, et un autre jeune homme.

Mr Bingley a belle apparence et ses façons sont celles d'un gentleman, agréables et simples, sans aucune affectation. Ses sœurs sont des femmes charmantes, vêtues à la dernière mode. Son beau-frère, Mr Hurst, a l'air d'un gentleman, sans plus ; mais son ami Mr Darcy attire tous les regards en raison de sa haute taille, de la finesse de ses traits, de son noble maintien, et du bruit qui court moins de cinq minutes après son arrivée selon lequel il a dix mille par an¹. Les messieurs le déclarent bel homme, les dames affirment qu'il est beaucoup plus séduisant que Mr Bingley, et il est l'objet de l'admiration générale pendant une bonne moitié de la soirée, jusqu'au moment où ses manières déplaisantes inversent le cours de sa popularité ; car on le découvre orgueilleux, hautain et distant ; et son immense propriété dans le Derbyshire ne suffit pas à faire oublier la dureté de son attitude et à le rendre digne d'être comparé à son ami.

Mr Bingley a vite fait connaissance des principales personnes présentes ; il est vivace et d'accès facile, danse toutes les danses, se plaint que le bal s'achève trop tôt, et parle d'en donner un lui-même à Netherfield. On ne peut rien trouver à redire à un tempérament aussi aimable. Quel contraste entre lui et son ami ! Mr Darcy ne danse qu'une fois avec Mrs Hurst et une fois avec Miss Bingley, ne tient pas à être présenté à d'autres dames, et passe le reste de la soirée à déambuler dans la pièce, échangeant des propos avec l'une ou l'autre personne de son groupe. Son caractère ne fait aucun doute. C'est l'homme le plus orgueilleux et désagréable du monde, et chacun espère ne jamais le revoir. Parmi les personnes les plus remontées contre lui se trouve Mrs Bennet qui, outre l'aversion que lui inspire l'ensemble de son comportement, lui en veut tout particulièrement pour avoir offensé l'une de ses filles.

Les messieurs étant trop peu nombreux, Elizabeth Bennet a dû rester assise pendant deux danses. C'est alors qu'elle a surpris une conversation entre Mr Darcy, qui se tenait debout assez

¹ Dix mille livres de rente. Selon les mêmes spécialistes, il appartiendrait au petit cercle des vingt personnes les plus riches du pays.

Orgueil et préjugés

près d'elle, et Mr Bingley, qui avait quitté la danse quelques minutes pour inviter son ami à le rejoindre.

« Allons, Darcy, venez danser. Je ne supporte pas de vous voir rester à l'écart de cette façon stupide. Vous feriez bien mieux de danser.

– Il n'en est pas question. Vous savez combien je déteste cela, sauf quand je connais vraiment bien ma partenaire. Dans ce genre d'assemblée, ce serait insupportable. Vos sœurs sont prises, et il n'y a pas une autre femme dans la pièce avec qui je pourrais danser sans que je le ressente comme une punition.

– Je ne serais pas aussi difficile que vous, même si on m'offrait un royaume ! De toute ma vie, sur mon honneur, je n'ai jamais vu autant de jeunes filles charmantes que ce soir ; et plusieurs d'entre elles sont vraiment très jolies.

– Vous dansez avec la seule belle fille de la salle », dit Mr Darcy en regardant l'aînée des demoiselles Bennet.

« Oh ! c'est la plus belle créature que j'aie jamais vue ! Mais l'une de ses sœurs, qui est assise juste derrière vous, est très jolie et, il me semble, très aimable. Laissez-moi donc prier ma partenaire de vous présenter à elle.

– De qui voulez-vous parler ? »

Se retournant, il observe un moment Elizabeth, jusqu'à ce que leurs regards se croisent et qu'il détourne le sien avant de dire froidement :

« Elle est passable ; mais pas assez belle pour me tenter ; et je ne me sens pas d'humeur à m'intéresser à des jeunes filles délaissées par les autres hommes. Vous feriez mieux de rejoindre votre partenaire et de profiter de ses sourires, car vous perdez votre temps avec moi. »

Mr Bingley suit ce conseil. Mr Darcy s'éloigne, et Elizabeth reste sur sa chaise sans ressentir une grande cordialité à son égard. Cependant, elle raconte cette histoire plus tard à ses amies avec beaucoup de verve, car elle est vive et joueuse, et aime se moquer de tout ce qui est ridicule.

Toute la famille est plutôt contente de la soirée. Mrs Bennet a vu le succès de sa fille aînée auprès du groupe de Netherfield. Mr Bingley a dansé deux fois avec elle, et ses sœurs l'ont trouvée digne d'attention. Jane apprécie sa réussite autant que sa mère, mais de manière plus discrète. Elizabeth est heureuse du plaisir de Jane. Mary a entendu quelqu'un la mentionner à Miss Bingley comme la jeune fille la plus accomplie du voisinage ; et Catherine et Lydia ont eu la chance de ne jamais se retrouver sans partenaire, ce qui constitue l'essentiel de ce qu'elles ont appris à espérer d'un bal. Elles rentrent donc de bonne humeur à Longbourn, le village où

Orgueil et préjugés

elles vivent, et dont elles occupent la principale résidence. Mr Bennet n'est pas encore couché. Quand il lit un livre, il oublie l'heure ; et en cette occasion il aimerait savoir comment s'est déroulée une soirée qui avait suscité tant de splendides attentes. Il espérait plus ou moins que sa femme reviendrait déçue, après tout ce qu'elle avait imaginé du nouveau voisin ; mais il découvre une histoire bien différente.

« Oh ! mon cher Mr Bennet », dit-elle en entrant dans la pièce, « nous avons passé une soirée vraiment délicieuse, un bal vraiment parfait. Je regrette que vous ne soyez pas venu. Jane a suscité une telle admiration, cela dépasse tout. Tout le monde s'extasiait sur son apparence ; et Mr Bingley la trouvait très belle, et a dansé deux fois avec elle. Pensez donc, mon cher ; il a bel et bien dansé avec elle deux fois ; et c'est la seule personne de la pièce qu'il ait invitée une deuxième fois. Pour commencer, il a choisi Miss Lucas. Je trouvais très vexant de les voir ensemble ! Mais en vérité, il ne l'admire pas du tout ; personne ne peut l'admirer, bien sûr, vous savez ; et il semblait fasciné de voir passer Jane dans la danse. Il a donc demandé qui elle était, et s'est fait présenter ; et l'a invitée pour la danse suivante. Ensuite il a dansé avec Miss King, puis avec Maria Lucas, de nouveau avec Jane, et enfin avec Lizzy avant la Boulangère¹.

– S'il avait pitié de *moi* », s'écrie Mr Bennet, « il ne danserait pas autant ! Pour l'amour de Dieu, cessez d'énumérer ses partenaires. Oh ! si seulement il s'était foulé la cheville dans la première danse !

– Ah ! mon ami », poursuit Mrs Bennet, « cet homme m'enchanté. Il est si merveilleusement beau ! Et ses sœurs sont charmantes. De toute ma vie, je n'ai jamais vu rien de plus élégant que leurs tenues. Je dois dire que la dentelle sur la robe de Mrs Hurst— »

À ce moment Mr Bennet l'interrompt de nouveau, protestant contre toute description de lingerie. Elle se sent donc obligée de changer de sujet et raconte, avec beaucoup d'aigreur et un peu d'exagération, la grossièreté choquante de Mr Darcy.

« Mais je peux vous assurer », ajoute-t-elle, « que Lizzy ne perd pas grand-chose à ne pas *lui* convenir ; car c'est un homme méchant et désagréable, qui ne vaut pas la peine qu'on cherche à lui plaire. Si hautain et prétentieux qu'on ne peut pas le supporter ! Il se pavane de ci de là, se trouvant si supérieur ! Pas assez belle pour danser avec lui ! Si seulement vous aviez été là, mon cher, vous l'auriez remis à sa place comme vous savez le faire. Je déteste vraiment cet homme. »

¹ Ronde générale qui conclut la soirée, sur l'air de la chanson française *La boulangère a des écus*.

Chapitre 4

Quand Jane et Elizabeth se retrouvent seules, Jane, qui a toujours été mesurée jusque-là dans ses éloges de Mr Bingley, avoue à sa sœur combien elle l'admire.

« Il est exactement ce qu'un jeune homme devrait être », dit-elle, « sensé, vif, enjoué ; et je n'ai jamais vu d'aussi heureuses manières ! Une telle aisance, alliée à la plus parfaite des éducations !

– De plus il est beau, ajoute Elizabeth, ce qu'un jeune homme devrait être aussi, s'il le peut. Ainsi, il a toutes les qualités.

– Je me suis sentie très honorée qu'il m'ait invitée à danser une deuxième fois. Je ne m'attendais pas à un tel compliment.

– Vraiment ? Mais moi je m'y attendais pour toi. Il y a une grande différence entre nous. Les compliments *te* surprennent toujours, et *moi* jamais. Quoi de plus naturel que cette seconde invitation ? Il ne pouvait pas manquer de voir que tu étais à peu près cinq fois plus jolie que les autres femmes présentes. Tu n'as pas à le remercier pour cela. Bah, il est assurément très sympathique, et je t'autorise à t'enticher de lui. Tu t'es entichée de messieurs bien plus stupides.

– Chère Lizzy !

– Oh ! tu as trop tendance, tu sais, à aimer tout le monde. Tu ne trouves jamais de défaut à personne. Tous les gens sont bons et aimables à tes yeux. Je ne t'ai jamais entendu dire du mal d'un être humain de toute ma vie.

– Je préfère ne pas juger les gens trop vite ; mais je dis toujours ce que je pense.

– Je le sais bien ; et c'est *cela* qui est étonnant. Avec ton bon sens, comment peux-tu honnêtement ne pas voir la sottise et l'absurdité des autres ? Affecter la candeur est courant — on voit cela partout. Mais il n'y a que toi pour être candide sans arrière-pensée, pour ne retenir que le bon côté de chacun et même l'exalter. Et ainsi, tu aimes aussi les sœurs de cet homme, n'est-ce pas ? Leurs manières ne valent pas les siennes.

– C'est certain ; à première vue. Mais il suffit de converser avec elles pour découvrir que ce sont des femmes aimables. Miss Bingley va habiter avec son frère et tenir sa maison ; et je ne pense pas me tromper en prévoyant qu'elle se révélera une voisine charmante. »

Elizabeth garde le silence, mais elle n'est pas convaincue ; leur comportement lors de la soirée ne traduisait aucun désir de plaire ; et avec une plus grande acuité d'observation que sa sœur et un tempérament moins souple, avec un jugement que n'ont pas faussé deux invitations à danser, elle est peu disposée à les approuver. Ce sont en vérité des dames de qualité, ne

Orgueil et préjugés

manquant pas de charme quand elles sont de bonne humeur, capables d'être aimables quand elles le décident ; mais orgueilleuses et prétentieuses. Elles sont plutôt jolies, ont été éduquées dans une des meilleures écoles de la capitale, possèdent une fortune de vingt mille livres, ont l'habitude de dépenser plus qu'elles ne devraient et de fréquenter des personnes de haut rang ; et sont donc parfaitement en droit de penser du bien d'elles-mêmes et du mal d'autrui. Elles appartiennent à une famille respectable du nord de l'Angleterre ; cette particularité marque plus leurs esprits que l'origine de leur fortune, acquise par le commerce¹.

Mr Bingley a hérité de biens valant près de cent mille livres de son père, qui avait l'intention d'acheter un domaine mais est mort avant d'avoir pu le faire. Mr Bingley a la même intention, et il lui est arrivé de choisir une région ; mais comme il a maintenant trouvé une bonne maison, et que le bail comporte le permis de chasser sur ses terres, les personnes qui connaissent sa nonchalance se demandent s'il ne va pas passer le reste de ses jours à Netherfield, et laisser la génération suivante devenir propriétaire.

Ses sœurs souhaiteraient vivement qu'il possède son propre domaine ; mais bien qu'il ne soit que locataire, Miss Bingley ne refuse aucunement de présider à sa table, et Mrs Hurst, qui a épousé un homme plus élégant que fortuné, n'est pas moins disposée à considérer la maison comme sa résidence quand cela l'arrange. Mr Bingley n'était pas majeur depuis deux ans quand le hasard d'une recommandation lui a donné envie de visiter Netherfield. Il a examiné l'extérieur et l'intérieur de la maison pendant une demi-heure, a trouvé l'emplacement et les principales pièces à son goût, a jugé convaincant ce que le propriétaire disait pour vanter ses mérites, et s'est engagé sans attendre.

Une solide amitié le lie à Darcy, malgré l'opposition de leurs caractères. Darcy aime Bingley pour son tempérament facile, généreux et ductile, bien qu'aucune disposition ne puisse être plus différente de la sienne, et bien qu'il ne paraisse pas mécontent de la sienne. Bingley est sûr que l'affection de Darcy est sincère, et estime au plus haut point son jugement. Darcy l'emporte sur le plan de l'intelligence. Bingley n'est pas bête, mais Darcy est malin. En même temps, il est hautain, distant et exigeant, et ses manières, bien que distinguées, ne sont pas engageantes. Dans ce domaine, son ami a nettement l'avantage. Bingley est certain d'être aimé où qu'il aille, Darcy ne cesse d'offenser.

¹ Ce qui est beaucoup moins chic que la fortune foncière des aristocrates. D'où « l'intention d'acheter un domaine » mentionnée à la phrase suivante.

Orgueil et préjugés

La manière dont ils évoquent la fête de Meryton est caractéristique. Bingley n'a jamais rencontré des gens plus plaisants et des jeunes filles plus jolies de toute sa vie ; tout le monde s'est montré aimable et prévenant avec lui, l'ambiance n'était ni formelle ni guindée, il a vite fait connaissance de toute la salle ; quant à Miss Bennet¹, il ne peut imaginer un ange plus charmant. Darcy, au contraire, a vu une collection de personnes dénuées de beauté et d'élégance, aucune d'entre elles ne présentant le moindre intérêt, et aucune ne lui ayant procuré le moindre plaisir. Il reconnaît que Miss Bennet est jolie, mais elle sourit trop.

Mrs Hurst et sa sœur admettent le bien-fondé de ces propos – mais elles admirent et apprécient néanmoins Jane ; elles déclarent que c'est une gentille fille, et qu'elles ne s'opposeraient pas à faire plus ample connaissance. Miss Bennet ayant été décrétée gentille, leur frère se sent autorisé par un tel compliment à penser d'elle ce qu'il veut.

Chapitre 5

À une distance de Longbourn que l'on parcourt aisément à pied vit une famille d'amis proches des Bennet. Sir William Lucas a acquis une fortune confortable comme négociant à Meryton, puis il est devenu maire de la ville et a été anobli après avoir adressé un discours au Roi au nom de ses administrés. Cet honneur lui est peut-être monté à la tête. Il l'a dégoûté de son entreprise et de sa résidence dans une petite ville de marché ; abandonnant l'une et l'autre, il s'est installé avec sa famille à un mile environ de Meryton, dans une maison dénommée depuis Lucas Lodge, où il peut penser avec plaisir à sa propre importance et, libéré des affaires, ne s'occuper que d'être poli avec le monde entier. Car l'euphorie de son rang ne l'a pas rendu dédaigneux ; au contraire, il se montre très aimable envers son prochain. Alors qu'il était par nature inoffensif, amical et généreux, sa présentation à St James² lui a enseigné la courtoisie.

Lady Lucas est une excellente femme, dont l'esprit n'est pas si vif qu'elle ne puisse être une voisine parfaite pour Mrs Bennet. Les Lucas ont plusieurs enfants. L'aînée, une jeune femme intelligente et raisonnable de vingt-sept ans environ, est l'amie intime d'Elizabeth.

Il est absolument nécessaire que les demoiselles Lucas et Bennet se réunissent pour parler du bal ; les premières viennent donc à Longbourn dès le lendemain de la fête.

¹ « Miss Bennet » désigne l'aînée. Pour les autres filles, on ajoute le prénom.

² Saint James Palace, une des résidences royales.

Orgueil et préjugés

« Vous avez bien commencé la soirée, Charlotte », lui dit poliment Mrs Bennet. « Vous êtes la première que Mr Bingley ait choisie.

– Oui ; — mais il semblait préférer la seconde.

– Oh ! — vous pensez à Jane, je suppose — parce qu’il a dansé deux fois avec elle. Bien sûr, cela pouvait donner l’impression qu’il l’admirait — en vérité je crois bien qu’il l’admirait — j’ai entendu quelque chose à ce sujet — mais je ne sais pas trop quoi — quelque chose à propos de Mr Robinson.

– Vous faites peut-être allusion à la conversation que j’ai surprise entre Mr Robinson et lui ; ne vous en ai-je pas parlé ? Mr Robinson lui demandant si notre fête de voisinage lui plaisait, et s’il ne pensait pas qu’il y avait un grand nombre de jolies femmes dans la salle, et *laquelle* il trouvait la plus jolie ? et lui répondant aussitôt à la dernière question — Oh ! l’aînée des demoiselles Bennet, sans aucun doute, nul ne peut le contester.

– Ma parole ! — Eh bien, c’était très clair, vraiment — on dirait que — — mais cependant, tout cela peut n’aboutir à rien, vous savez.

– Mon indiscretion était plus fructueuse que la *tienne*, Eliza », dit Charlotte. « Il est moins plaisant de surprendre les propos de Mr Darcy que ceux de son ami, n’est-ce pas ? — Pauvre Eliza ! — n’être que *passable*.

– Je vous prie de ne pas encourager Lizzy à se vexer de sa grossièreté ; car cet homme est si désagréable que ce serait un vrai malheur de lui plaire. Mrs Long m’a dit hier soir qu’il est resté assis auprès d’elle pendant une demi-heure sans prononcer un seul mot.

– En êtes-vous sûre, madame ? » demande Jane. « Ne faites-vous pas erreur ? — J’ai assurément vu Mr Darcy lui parler.

– Bon — parce qu’elle lui a demandé à la fin s’il aimait Netherfield, et il ne pouvait pas refuser de lui répondre ; — mais elle a dit qu’il semblait très mécontent qu’on lui ait adressé la parole.

– Miss Bingley m’a dit », ajoute Jane, « qu’il ne parle jamais beaucoup si ce n’est à ses amis proches. Avec *eux* il se montre remarquablement charmant.

– Je n’en crois rien, ma chérie. S’il était si charmant, il aurait parlé à Mrs Long. Mais je peux imaginer ce qu’il pensait ; tout le monde le dit bouffi d’orgueil, et je suppose qu’il a entendu dire que Mrs Long ne possède pas de voiture, et qu’elle est venue au bal en chaise de louage.

– Cela m’est égal qu’il n’ait pas parlé à Mrs Long », dit Miss Lucas, « mais je trouve qu’il aurait dû danser avec Eliza.

Orgueil et préjugés

– À ta place, Lizzy », dit sa mère, « s’il t’invitait la prochaine fois, je refuserais de danser avec *lui*.

– Je crois, madame, que je peux vraiment vous promettre de ne *jamais* danser avec lui.

– Son orgueil », dit Miss Lucas, « ne m’offense pas tant que ça, parce qu’il est excusable. On ne peut pas s’étonner qu’un jeune homme si remarquable, possédant une famille, de la fortune, tout ce qu’on peut désirer, ait une haute opinion de lui-même. Je dirais, si vous me le permettez, qu’il a le *droit* d’être orgueilleux.

– C’est vrai », remarque Elizabeth, « et je lui pardonnerais volontiers *son* orgueil, s’il n’avait pas mortifié le *mien*.

– L’orgueil, observe Mary, qui se targue de la solidité de son raisonnement, est un défaut très répandu je crois. D’après tout ce que j’ai pu lire, je suis certaine que c’est vraiment très commun, que la nature humaine y est particulièrement sujette, et que peu d’entre nous échappent à un sentiment d’autosatisfaction à propos d’une qualité ou d’une autre, véritable ou imaginaire. La vanité et l’orgueil sont des choses différentes, bien que l’on considère souvent les mots comme des synonymes. Une personne peut être orgueilleuse sans être vaine. L’orgueil a plus à voir avec notre opinion de nous-mêmes, la vanité avec ce que nous voudrions que les autres pensent de nous.

– Si j’étais aussi riche que Mr Darcy », s’écrie un jeune Lucas qui est venu avec ses sœurs, « je me moquerais d’être orgueilleux. Je possèderais une meute de chiens pour chasser le renard et je boirais une bouteille de vin par jour.

– Alors tu boirais beaucoup plus que tu ne devrais », dit Mrs Bennet, « et si je te surprénais je te confisquerais ta bouteille aussitôt. »

Le garçon proteste qu’elle n’en ferait rien ; elle insiste que si, et leur discussion ne s’achève qu’avec la visite.

Chapitre 6

Les dames de Longbourn viennent bientôt visiter celle de Netherfield. La visite est bientôt rendue en bonne et due forme. Les manières agréables de Miss Bennet plaisent de plus en plus à Mrs Hurst et Miss Bingley ; et bien qu’elles trouvent la mère insupportable et les jeunes sœurs indignes qu’on leur adresse la parole, elles expriment aux deux aînées le désir de mieux *les* connaître. Jane reçoit cette attention avec grand plaisir ; mais Elizabeth continue de penser qu’elles traitent tout le monde de manière arrogante, sans même excepter sa sœur, et n’arrive

Orgueil et préjugés

pas à les aimer ; même si leur bienveillance apparente envers Jane présente un intérêt en tant qu'effet probable de l'admiration de leur frère. N'importe qui peut voir, chaque fois qu'ils se rencontrent, qu'il l'admire effectivement ; et Elizabeth voit bien aussi que Jane cède peu à peu à l'attrance ressentie pour lui dès le début, et commence à être très amoureuse ; mais elle se réjouit de penser que les gens en général ne vont pas s'en apercevoir, car Jane est capable de tempérer la puissance de ses sentiments par son caractère calme et toujours enjoué, qui la protège des soupçons des impertinents. Elle en parle à son amie Miss Lucas.

« Il est peut-être plaisant », répond Charlotte, « de réussir à tromper le monde dans un tel cas ; mais il est parfois gênant d'être aussi réservé. Si une femme cache son affection avec la même habileté à celui qui en est l'objet, elle risque de perdre l'occasion de le retenir ; et c'est une piètre consolation de savoir que le reste du monde n'a rien remarqué non plus. Une attirance comporte presque toujours tellement de gratitude et de vanité qu'il est dangereux de la laisser se développer toute seule. Nous pouvons *commencer* librement — une légère préférence est chose naturelle ; mais nous avons rarement assez de cœur pour tomber vraiment amoureuses sans encouragement. Neuf fois sur dix, une femme ferait mieux de montrer *plus* d'affection qu'elle n'en ressent. Bingley aime bien ta sœur, sans aucun doute ; mais risque d'en rester là si elle n'y met pas du sien.

– Mais elle y met du sien, en vérité, autant que sa nature le lui permet. Si je parviens à déceler son attirance pour lui, il doit être bien bête de ne pas la découvrir aussi.

– N'oublie pas, Eliza, qu'il ne connaît pas le caractère de Jane comme toi.

– Mais si une femme éprouve un sentiment pour un homme, et ne cherche pas à le cacher, il doit s'en rendre compte.

– Peut-être, s'il la voit suffisamment. Bingley et Jane se rencontrent assez souvent, c'est vrai, mais jamais pour plusieurs heures ; et comme ils se voient toujours en nombreuse compagnie, ils ne peuvent pas passer tout leur temps à se parler. Jane devrait donc tirer le meilleur parti possible de chaque demi-heure pendant laquelle elle peut monopoliser son attention. Quand elle sera sûre de l'avoir conquis, elle aura tout loisir de tomber amoureuse autant qu'elle veut.

– Ton plan est excellent », réplique Elizabeth, « s'il n'était question que du désir d'être bien mariée ; et si j'étais déterminée à trouver un riche mari, ou n'importe quel mari, je dois dire que je l'appliquerais. Mais ce n'est pas ce que Jane désire ; elle n'agit pas par calcul. Pour l'instant, elle n'est même pas encore certaine que sa propre attirance est sérieuse, ni qu'elle est raisonnable. Elle ne le connaît que depuis quinze jours. Elle a dansé deux fois avec lui à

Orgueil et préjugés

Meryton ; elle l'a vu une fois chez lui, et a depuis dîné quatre fois avec lui. Cela ne suffit pas pour comprendre son caractère.

– Pas si l'on s'en tient à ce que tu dis. Si elle avait seulement *dîné* avec lui, elle aurait tout au plus découvert s'il a bon appétit ; mais tu oublies de dire qu'ils ont ensuite passé quatre soirées ensemble — et il peut arriver beaucoup de choses en quatre soirées.

– Oui ; ces quatre soirées leur ont permis de vérifier qu'ils préfèrent tous les deux le vingt-et-un au commerce¹ ; mais en ce qui concerne d'autres informations importantes, je n'imagine pas de grandes révélations.

– Eh bien », dit Charlotte, « je souhaite de tout mon cœur que Jane réussisse ; et si elle se mariait avec lui demain, je pense qu'elle aurait autant de chance de trouver le bonheur que si elle étudiait son caractère pendant une année. Le bonheur dans le mariage relève entièrement du hasard. Si les époux se connaissent parfaitement à l'avance, ou se ressemblent en tous points, cela ne garantit nullement leur félicité. Ils parviennent toujours à devenir assez différents l'un de l'autre par la suite pour subir divers désagréments ; et il vaut mieux en savoir le moins possible sur les défauts de la personne avec qui vous allez passer votre vie.

– Tu me fais rire, Charlotte ; mais ça ne tient pas debout. Tu le sais, que ça ne tient pas debout, et que tu n'agirais jamais ainsi toi-même. »

Occupée à observer l'attention que Mr Bingley porte à sa sœur, Elizabeth est loin de se douter qu'elle-même intéresse de plus en plus son ami. Au début, Mr Darcy n'admettait même pas qu'elle fût jolie ; il l'a regardée avec indifférence au bal ; et quand il l'a revue ensuite, il ne pensait qu'à la critiquer. Mais à peine a-t-il établi, et démontré à ses amis, l'imperfection des traits de son visage, qu'il commence à déceler une intelligence hors du commun dans la superbe expression de ses yeux noirs. D'autres découvertes, également humiliantes, succèdent à celle-là. Alors qu'il a remarqué plus d'un défaut de symétrie dans sa personne, il en vient à reconnaître que sa silhouette est légère et gracieuse ; et après avoir soutenu que ses manières n'étaient pas celles du beau monde, il se laisse prendre à leur simplicité badine. Elle ne se rend aucunement compte de tout cela. Pour elle, il reste l'homme qui ne se fait apprécier nulle part, et qui ne l'a pas trouvée assez belle pour danser avec lui.

¹ Deux jeux de cartes à la mode. Le texte anglais dit *Vingt-un*. On utilise plutôt aujourd'hui le nom de sa variante américaine, *Blackjack*. Dans le Commerce, les joueurs achètent des cartes à celui d'entre eux qui tient la banque, puis ils négocient des échanges de cartes entre eux.

Orgueil et préjugés

Il se met à vouloir mieux la connaître, et pour se préparer à bavarder avec elle lui-même, il écoute ses conversations avec les autres. Elle s'en aperçoit. Cela se passe chez Sir William Lucas, où une grande réception est donnée.

« Pourquoi Mr Darcy écoute-t-il ma conversation avec le colonel Forster ? » demande-t-elle à Charlotte.

« C'est une question à laquelle seul Mr Darcy peut répondre.

– Mais s'il continue, je lui ferai certainement savoir que j'ai remarqué son manège. Il a un regard très ironique, et si je ne prends pas les devants en étant impertinente moi-même, j'aurai bientôt peur de lui. »

Alors qu'il s'approche d'elles peu après, sans pourtant sembler avoir l'intention de leur parler, Miss Lucas met son amie au défi d'aborder le sujet avec lui, ce qui pousse aussitôt Elizabeth à le faire. Elle se tourne vers lui et dit :

« Ne trouvez-vous pas, Mr Darcy, que je me suis particulièrement bien exprimée à l'instant, quand je taquinais le colonel Forster pour qu'il nous offre un bal à Meryton ?

– Avec beaucoup d'énergie — mais c'est un sujet qui rend toujours les dames énergiques.

– Vous vous montrez sévère envers nous.

– C'est à *son* tour d'être taquinée », dit Miss Lucas. « Je vais ouvrir l'instrument, Eliza, et tu sais ce que cela signifie.

– Quelle étrange amie ! — toujours à vouloir que je joue et chante devant tout le monde ! — Si ma vanité se portait sur la musique, tu me serais précieuse, mais en l'occurrence je préférerais ne pas me mettre au clavier devant ceux qui ont l'habitude d'entendre les tout meilleurs interprètes. » Comme Miss Lucas insiste, elle ajoute : « Très bien ; s'il le faut, il le faut. » Et, jetant un regard empreint de gravité à Mr Darcy : « Il est un bon vieil adage que chacun ici connaît, bien sûr — “Gardez votre souffle pour refroidir votre porridge”, — et je vais garder le mien pour faire porter ma voix.¹ »

Sa performance est plaisante, mais en aucune façon exceptionnelle. Après une chanson ou deux, et avant de pouvoir répondre à plusieurs personnes qui la prient de continuer, elle est remplacée à l'instrument par sa sœur Mary qui, étant la moins belle de la famille, a beaucoup travaillé à acquérir savoir et compétences et a toujours envie de paraître.

¹ Elizabeth continue d'être impertinente : on ne devait pas citer des dictons « vulgaires » en bonne société.

Orgueil et préjugés

Mary manque de talent et de goût ; et si sa vanité lui a permis de s'appliquer, elle lui a donné aussi un air pédant et des manières prétentieuses qui lui nuiraient même si elle jouait mieux. Tout le monde a préféré la simplicité et le naturel d'Elizabeth, malgré son jeu moins virtuose ; et Mary, à la fin d'un long concerto, est contente de recueillir compliments et gratitude en interprétant des airs écossais et irlandais à la demande de ses jeunes sœurs, qui dansent à l'autre bout de la pièce avec quelques-uns des Lucas et deux ou trois officiers.

Mr Darcy se tient près d'eux, pestant en silence contre une telle façon de passer la soirée, à l'exclusion de toute conversation ; trop absorbé par ses propres pensées, il ne remarque pas la présence de Sir William Lucas, jusqu'au moment où Sir William lui adresse la parole.

« Quel charmant amusement pour des jeunes gens, Mr Darcy ! — Rien ne vaut la danse, après tout. — J'y vois l'une des activités les plus raffinées des sociétés civilisées.

— Certainement, Sir ; — et elle présente l'avantage d'être en vogue aussi dans les sociétés les moins civilisées du monde. — Tout sauvage sait danser. »

Sir William sourit.

« Votre ami danse à merveille », poursuit-il après un instant, en voyant Bingley rejoindre le groupe ; — « et je suis sûr que vous êtes un expert en cette science vous-même, Mr Darcy.

— Vous m'avez vu danser à Meryton, je crois, Sir.

— Oui, en effet, et j'ai retiré un plaisir certain de ce spectacle. Dansez-vous souvent à Saint-James ?

— Jamais, Sir.

— Ne pensez-vous pas que ce serait un bon hommage à adresser à ce lieu ?

— C'est un hommage que je n'adresse à aucun lieu si je peux l'éviter.

— J'en conclus que vous avez une maison en ville. »¹

Mr Darcy s'incline.

« J'ai parfois pensé m'installer en ville moi-même — car j'apprécie la bonne société ; mais je n'étais pas vraiment sûr que l'air de Londres conviendrait à Lady Lucas. »

Il se tait en espérant une réplique ; mais son compagnon n'est pas disposé à en émettre une ; et comme Elizabeth se dirige vers eux à cet instant, il lui vient l'idée de se montrer galant et il l'appelle.

¹ Sir William conclut de la phrase précédente que Darcy ne peut pas toujours éviter d'aller au palais royal, donc qu'il habite à Londres.

Orgueil et préjugés

« Ma chère Miss Eliza, pourquoi ne dansez-vous pas ? — Mr Darcy, permettez-moi de vous présenter une partenaire très désirable. — Vous ne pouvez pas refuser de danser, j'en suis certain, quand tant de beauté se présente à vous. » Et il prend sa main pour la donner à Mr Darcy qui, bien que très étonné, ne refuse pas de la recevoir, quand elle recule vivement et dit avec une certaine confusion à Sir William :

« En vérité, Sir, je n'ai pas la moindre intention de danser. — Je vous prie de ne pas supposer que je suis venue de ce côté afin de quémander un partenaire. »

Mr Darcy, d'un ton courtois et un peu grave, lui demande de lui accorder l'honneur de sa main, mais en vain. Elizabeth est déterminée ; et Sir William ne parvient pas à la faire changer d'avis.

« Vous dansez si bien, Miss Eliza, qu'il est cruel de me priver du bonheur de vous admirer ; et bien que ce gentleman n'aime pas les amusements en général, il ne s'opposera pas, j'en suis sûr, à nous faire plaisir pendant une demi-heure.

— Mr Darcy est la politesse même », dit Elizabeth en souriant.

« En effet — mais si nous considérons l'incitation, chère Miss Eliza, nous ne pouvons pas nous étonner de son assentiment ; car qui objecterait à une telle partenaire ? »

Elizabeth leur jette un regard malicieux et se détourne. Sa résistance ne lui a pas nui auprès du jeune homme, et il pense à elle avec une certaine satisfaction quand Miss Bingley l'aborde ainsi :

« Je peux deviner l'objet de votre rêverie.

— Cela m'étonnerait.

— Vous songez combien il serait insupportable de passer plusieurs soirées de cette manière — au milieu d'une telle société ; et à vrai dire je partage votre opinion. Je ne me suis jamais autant ennuyée ! Tous ces gens sont si insipides et insignifiants, si bruyants, et pourtant si imbus d'eux-mêmes ! — Je donnerais cher pour vous entendre prononcer une diatribe à leur sujet !

— Vous n'y êtes pas du tout, je vous assure. Mes pensées sont beaucoup plus agréables. Je méditais sur l'immense plaisir que peuvent procurer deux beaux yeux dans le visage d'une jolie femme. »

Miss Bingley le regarde fixement et désire savoir quelle dame a la chance de lui inspirer de telles réflexions. Mr Darcy répond hardiment.

« Miss Elizabeth Bennet.

Orgueil et préjugés

– Miss Elizabeth Bennet ! » répète Miss Bingley. « Vous me stupéfiez. Depuis combien de temps est-elle votre favorite ? — et quand, je vous prie, pourrai-je vous adresser mes vœux de bonheur ?

– C’est exactement la question que j’attendais de vous. L’imagination d’une dame est très vive ; elle saute de l’admiration à l’amour, de l’amour au mariage, en un instant. Je savais que vous m’adresseriez vos vœux.

– Bah, si vous êtes sérieux, je vais considérer que l’affaire est absolument réglée. Vous aurez une charmante belle-mère, en vérité, et bien entendu elle passera tout son temps à Pemberley auprès de vous. »

Il l’écoute avec la plus parfaite indifférence pendant qu’elle s’amuse de cette manière, et comme son flegme la convainc qu’elle peut continuer, elle donne longuement libre cours à sa fantaisie.

Chapitre 7

La propriété de Mr Bennet consiste principalement en un domaine rapportant deux mille par an qui, hélas pour ses filles, est inaliénable et reviendra donc, faute d’héritier mâle, à un parent éloigné¹ ; et la fortune de leur mère, bien qu’importante pour une personne de sa condition, est limitée. Son père, qui était avocat à Meryton, lui a laissé quatre mille livres.

Elle a une sœur mariée à un M. Philips, un ancien clerc de son père qui a repris l’étude, et un frère installé à Londres, un commerçant respectable.

Le village de Longbourn se trouve à un mile de Meryton ; une distance commode pour les jeunes filles. Trois ou quatre fois par semaine en général, elles cèdent à la tentation d’y aller, afin de rendre visite à leur tante et à une modiste juste en face. Les deux plus jeunes, Catherine et Lydia, aiment particulièrement ces expéditions ; leurs esprits sont plus vides que ceux de leurs sœurs et, quand elles n’ont rien de mieux à faire, il leur faut une promenade à Meryton pour s’amuser le matin et nourrir les conversations du soir ; aussi aride en nouvelles que soit le pays en général, elles réussissent toujours à apprendre quelque chose de leur tante. À présent,

¹ Un bien inaliénable doit rester dans la famille. Une femme ne peut en hériter, car il risquerait de changer de famille par mariage (ou remariage après un veuvage). Les quatre mille livres de Mrs Bennet peuvent rapporter deux cents livres par an.

en vérité, elles rapportent à la fois des nouvelles et de quoi se réjouir, car un régiment de milice¹ arrive dans la région ; il doit rester tout l'hiver à Meryton, qui est leur quartier général.

Leurs visites à Mme Philips produisent maintenant des informations fascinantes. Chaque visite les renseigne un peu mieux sur les noms et les familles des officiers. Elles découvrent vite où ils habitent, et commencent bientôt à connaître les officiers eux-mêmes. M. Philips les fréquente tous, et cela procure à ses nièces une source de bonheur insoupçonnée. Elles ne peuvent parler de rien d'autre que des officiers ; et la grande fortune de Mr Bingley, dont l'évocation bouleverse leur mère, ne vaut plus rien comparée à l'uniforme d'un sous-lieutenant.

Ayant écouté un matin leur papotage à ce sujet, Mr Bennet observe froidement :

« De tous les propos que je vous entends échanger, je conclus que vous devez être deux des filles les plus sottes du pays. Je m'en doutais depuis un certain temps, mais j'en suis maintenant convaincu. »

Catherine est décontenancée et ne dit rien ; mais Lydia, ignorant l'intervention de son père, continue d'exprimer son admiration du capitaine Carter, et son espoir de le voir avant la fin de la journée, car il part le lendemain à Londres.

« Je suis stupéfaite, mon ami », dit Mrs Bennet, « que soyez prêt à trouver sottes vos propres filles. Si je souhaitais médire des enfants de quelqu'un, je ne choisis pas les miens.

– Si mes filles sont sottes, j'espère avoir assez de bon sens pour m'en apercevoir.

– Oui — mais justement, elles sont toutes très intelligentes.

– C'est le seul point, et je m'en flatte, sur lequel nos avis diffèrent. J'espérais que nos sentiments coïncideraient dans tous les domaines, mais je dois vous contredire en considérant que nos deux cadettes sont remarquablement écervelées.

– Mon cher Mr Bennet, vous ne devez pas vous attendre à ce que des filles si jeunes soient aussi sensées que leur père et leur mère. — Quand elles atteindront notre âge, j'ose affirmer qu'elles ne penseront pas plus aux officiers que nous ne le faisons. Je me souviens très bien de l'époque où j'aimais bien moi-même un uniforme rouge — et à vrai dire je n'ai pas changé au fond de mon cœur ; si un jeune et beau colonel, avec six mille par an, voulait l'une de mes filles, je ne lui dirais pas non ; et j'ai trouvé le colonel Forster très chic dans son uniforme l'autre soir chez Sir William.

¹ Des volontaires chargés de défendre l'Angleterre en cas d'invasion par les troupes françaises. L'action se déroule vers 1796.

Orgueil et préjugés

– Mama », s'écrie Lydia, « ma tante dit que le colonel Forster et le capitaine Carter ne vont plus aussi souvent chez Miss Watson que lorsqu'ils sont arrivés ; elle les voit maintenant plus souvent dans la bibliothèque de Clarke¹. »

Alors que Mrs Bennet s'apprête à répondre, un domestique apporte un mot pour Miss Bennet en provenance de Netherfield ; le porteur attend une réponse. Les yeux de Mrs Bennet étincellent de plaisir, et elle questionne sa fille impatientement pendant qu'elle lit.

« Dis, Jane, de qui est-ce ? c'est à quel sujet ? qu'est-ce que ça dit ? enfin, Jane, dépêche-toi et dis-nous, dépêche-toi, ma chérie.

– C'est de Miss Bingley », dit Jane, avant de la lire à haute voix.

« Chère amie,

« Si vous n'êtes pas assez compatissante pour dîner avec Louisa et moi aujourd'hui, nous risquons de nous détester pour le restant de nos jours, car une journée de tête à tête entre deux femmes ne peut s'achever sans querelle. Venez dès que possible après avoir lu ce mot. Mon frère et les messieurs vont dîner avec les officiers.

Amicalement vôtre

Caroline Bingley. »

« Avec les officiers ! » s'écrie Lydia. « Je m'étonne que ma tante ne nous l'ait pas dit. »

« Ils dînent dehors », remarque Mrs Bennet, « ce n'est pas de chance.

– Puis-je avoir la voiture ? » demande Jane.

« Non, ma chère, tu ferais mieux d'y aller à cheval, car il va sans doute pleuvoir ; et tu devras alors y passer la nuit.

– Ce serait un bon plan », dit Elizabeth, « si vous étiez sûre qu'il n'offrent pas de la reconduire à la maison.

– Oh ! mais les messieurs auront pris le cabriolet de Mr Bingley pour aller à Meryton ; et les Hurst n'ont pas de chevaux.

– Je préférerais y aller en voiture.

– Mais, ma chérie, ton père ne peut pas te laisser les chevaux, j'en suis sûre. La ferme en a besoin, n'est-ce pas, Mr Bennet ?

– La ferme en a besoin plus souvent que je n'arrive à les avoir.

– Mais si vous les utilisez aujourd'hui », remarque Elizabeth, « ma mère atteindra son but. »

¹ Il s'agit d'une bibliothèque ambulante proposant les livres en vogue.

Elle finit par arracher à son père une déclaration que les chevaux sont pris, Jane est donc obligée de partir sur son propre cheval, et sa mère la conduit à la porte en multipliant les pronostics optimistes de mauvais temps. Ses vœux sont exaucés ; à peine Jane est-elle partie qu'il se met à pleuvoir très fort. Ses sœurs s'inquiètent pour elle, mais sa mère est enchantée. Il pleut toute la soirée sans interruption ; Jane ne peut certainement pas revenir.

« J'ai vraiment eu une bonne idée ! » répète Mrs Bennet, comme si elle pouvait s'attribuer le mérite d'avoir déclenché l'averse. Cependant, elle ne découvre que le lendemain à quel point sa machination a réussi. Le petit déjeuner vient de s'achever quand un domestique de Netherfield apporte le mot suivant à Elizabeth :

« Ma très chère Lizzy,

« Je me sens très mal ce matin — le résultat, je suppose, du fait que j'ai été trempée jusqu'aux os hier. Mes chers amis ne veulent pas entendre parler de mon retour à la maison avant que je me sente mieux. Ils insistent aussi pour que je voie Mr Jones — par conséquent ne t'inquiète pas si tu apprends qu'il est venu m'examiner — et à part une irritation de la gorge et des maux de tête je ne suis pas très malade.

« Je te prie de croire, &c. »

« Eh bien, ma chère », dit Mr Bennet quand Elizabeth lit la note à haute voix, « si votre fille devait tomber gravement malade, et si elle devait mourir, ce serait une consolation de savoir qu'elle était partie conquérir Mr Bingley, et sous vos ordres.

– Oh ! je n'ai pas du tout peur qu'elle meure. On ne meurt pas d'un ridicule petit rhume. Ils s'occuperont bien d'elle. Tant qu'elle reste là-bas, tout va bien. J'irais la voir si je pouvais avoir la voiture. »

Elizabeth, se sentant réellement inquiète, est résolue à aller voir sa sœur, même si elle ne peut pas avoir la voiture ; et comme elle n'est pas bonne cavalière, la seule possibilité est à pied. Elle déclare qu'elle a pris sa décision.

« Comment peux-tu avoir une idée aussi absurde ! » s'exclame Mrs Bennet. « Avec toute cette boue ! Tu ne seras pas présentable quand tu arriveras là-bas.

– Je serai assez présentable pour voir Jane — c'est tout ce que je veux.

– Est-ce une manière de me suggérer, Lizzy », demande son père, « que je fasse chercher les chevaux ?

– Mais non. Je ne refuse pas de marcher. La distance n'est rien, quand on a un but ; trois miles seulement. Je serai de retour pour le dîner.

Orgueil et préjugés

– J’admire le dynamisme de ta bienveillance », observe Mary, « mais chaque élan de sentiment devrait être guidé par la raison ; et, selon mon opinion, l’effort devrait toujours être proportionné à ce qui est nécessaire.

– Nous t’accompagnerons jusqu’à Meryton », proposent Catherine et Lydia. Elizabeth accepte leur compagnie, et les trois jeunes filles s’en vont ensemble.

– Si nous nous dépêchons », dit Lydia alors qu’elles marchent, « nous apercevrons peut-être le capitaine Carter avant qu’il parte. »

Elles se séparent à Meryton ; les deux plus jeunes se rendent chez la femme de l’un des officiers, et Elizabeth continue seule, traversant les champs d’un bon pas, enjambant les clôtures et sautant par-dessus les flaques avec une énergie impatiente, et arrivant enfin en vue de la maison avec des chevilles douloureuses, des bas crottés et un visage rougi par la chaleur de l’exercice.

On l’introduit dans le salon du petit déjeuner, où tout le monde est réuni sauf Jane, et où son arrivée ne manque pas d’étonner. — Qu’elle ait parcouru trois miles à pied de si bon matin, par un tel mauvais temps, et toute seule, paraît à peine croyable à Mrs Hurst et à Miss Bingley ; et Elizabeth est convaincue qu’elles la méprisent de ce fait. Elles l’accueillent néanmoins poliment ; et dans les manières de leur frère, il y a mieux que de la politesse : de la bonne humeur et de la gentillesse. Mr Darcy ne dit pas grand-chose, et Mr Hurst rien du tout. Les sentiments du premier sont partagés ; il admire l’éclat que l’exercice a donné à son teint, mais il se demande si l’occasion justifie qu’elle ait parcouru une telle distance toute seule. Le second ne pense qu’à son petit déjeuner.

Ses questions au sujet de sa sœur ne reçoivent pas des réponses très favorables. Miss Bennet a mal dormi et, bien que levée, est très fiévreuse et ne va pas assez bien pour quitter sa chambre. Elizabeth est contente qu’on l’y mène tout de suite ; et Jane, que seule la peur d’alarmer ou de gêner a empêchée de dire dans son mot combien elle désirait une telle visite, est enchantée de la voir. Cependant, elle ne peut pas se lancer dans une grande conversation et, quand Miss Bingley les laisse ensemble, se contente d’exprimer sa gratitude pour l’extraordinaire bonté avec laquelle on la traite. Elizabeth reste auprès d’elle en silence.

À la fin du petit déjeuner, les sœurs les rejoignent ; et Elizabeth commence à les apprécier quand elle découvre toute l’affection et la sollicitude qu’elle témoignent à Jane. L’apothicaire¹ arrive, examine la patiente et dit, comme on pouvait s’y attendre, qu’elle a attrapé un sérieux

¹ En l’absence de médecin dans une petite ville, le pharmacien soigne les cas simples.

Orgueil et préjugés

refroidissement et qu'il faut s'en occuper ; il lui conseille de se recoucher et promet quelques potions. Elle suit volontiers son conseil, car sa fièvre augmente et son mal de tête la fait beaucoup souffrir. Elizabeth ne quitte pas la chambre un instant, et les autres dames ne s'absentent pas non plus beaucoup ; les messieurs étant sortis, elles n'ont en vérité pas grand-chose à faire dans la maison.

Quand l'horloge sonne trois heures, Elizabeth sent qu'elle doit partir ; et l'annonce à contrecœur. Miss Bingley lui offre la voiture, et elle n'aurait pas besoin d'insister beaucoup pour obtenir une réponse positive, mais Jane manifeste une telle inquiétude à l'idée de la séparation que Miss Bingley est obligée de remplacer l'offre de la voiture par une invitation à rester à Netherfield pour le moment. Elizabeth accepte avec gratitude, et on envoie un domestique à Longbourn pour informer la famille et rapporter des vêtements.

Chapitre 8

À cinq heures les deux dames se retirent pour s'habiller, et à six heures et demie on appelle Elizabeth pour le dîner. Aux questions polies dont on l'assaille, parmi lesquelles elle a le plaisir de distinguer la sollicitude particulière de Mr Bingley, elle ne peut pas donner de réponse bien rassurante. L'état de Jane ne s'améliore aucunement. Les sœurs, en entendant cela, répètent trois ou quatre fois combien cela les attriste, à quel point il est choquant d'avoir un mauvais rhume, et combien elles détestent être malades elles-mêmes ; et puis elles n'y pensent plus ; et leur indifférence envers Jane quand elles ne l'ont pas sous les yeux ramène Elizabeth au plaisir de son aversion initiale.

Leur frère est sans aucun doute la seule personne présente qu'elle peut considérer avec quelque complaisance. Son inquiétude évidente au sujet de Jane et l'attention réconfortante qu'il lui prête l'empêchent de se sentir rejetée comme elle a l'impression de l'être par les autres. Personne ne s'occupe d'elle, à part lui. Miss Bingley est absorbée par Mr Darcy, sa sœur presque autant qu'elle ; quant à Mr Hurst, à côté de qui Elizabeth est assise, c'est un homme indolent qui ne vit que pour manger, boire et jouer aux cartes et qui, apprenant qu'elle préfère un plat simple à un ragoût, n'a plus rien à lui dire.

À la fin du dîner, elle retourne tout de suite auprès de Jane, et Miss Bingley se met à l'attaquer dès qu'elle sort de la pièce. Ses manières sont qualifiées de vraiment très vilaines, un mélange d'orgueil et d'impertinence ; elle n'a ni conversation, ni style, ni goût, ni beauté. Mrs Hurst est du même avis et ajoute :

Orgueil et préjugés

« Elle n'a rien pour elle, en un mot, que d'être une excellente marcheuse. Je n'oublierai jamais son apparence ce matin. Elle paraissait vraiment à moitié folle.

– En effet, Louisa. J'avais peine à garder mon sérieux. Cela n'a pas de sens de venir, déjà ! Pourquoi courir à travers champs sous prétexte que sa sœur a un rhume ? Ses cheveux dépeignés, tout ébouriffés !

– Oui, et son jupon ; j'espère que tu as vu son jupon, six pouces de boue à coup sûr ; et la jupe qu'elle a abaissée en vain pour le cacher.

– Ta description est peut-être juste, Louisa », dit Bingley ; « mais je n'ai rien remarqué. J'ai trouvé Miss Elizabeth Bennet très jolie quand elle est entrée dans la pièce ce matin. Son jupon sale m'a complètement échappé.

– Mais *vous*, Mr Darcy, vous l'avez remarqué, j'en suis sûre », dit Miss Bingley ; « j'ai tendance à penser que vous n'aimeriez pas voir *votre sœur* s'exhiber ainsi.

– Certainement pas.

– Marcher trois miles ou quatre miles, ou cinq miles, ou je ne sais combien, de la boue jusqu'aux chevilles, et seule, toute seule ! Qu'avait-elle donc en tête ? Il me semble que cela démontre une abominable sorte d'indépendance prétentieuse, un mépris des convenances bien provincial.

– Cela démontre une plaisante affection pour sa sœur », dit Bingley.

« Je crains, Mr Darcy », observe Miss Bingley à mi-voix, « que cette aventure ait quelque peu réduit votre admiration pour ses beaux yeux.

– Pas du tout », répond-il ; « l'exercice les a rendus encore plus lumineux. »

Personne ne dit mot après cette réplique, puis Mrs Hurst reprend la parole.

« J'ai la plus vive estime pour Jane Bennet, c'est vraiment une jeune fille adorable, et je souhaite de tout mon cœur qu'elle trouve un bon parti. Mais avec un tel père et une telle mère, et une famille aussi médiocre, je crains qu'il y ait peu d'espoir.

– J'ai cru vous entendre dire que leur oncle est avocat à Meryton.

– Oui, et elles en ont un autre, qui vit du côté de Cheapside¹.

– C'est capital », ajoute sa sœur, et elles éclatent de rire toutes les deux.

« Si elles avaient assez d'oncles pour remplir *tout* Cheapside », s'écrie Bingley, « cela ne diminuerait pas leur charme d'un iota.

¹ Un quartier commerçant. Les deux oncles travaillent et appartiennent donc à une classe sociale inférieure à celle de Bingley et Darcy, qui sont nés riches et vivent de leurs rentes, c'est-à-dire d'un capital hérité – d'où la plaisanterie à la ligne suivante.

Orgueil et préjugés

– Mais cela doit réduire concrètement leurs chances d'épouser des hommes de quelque importance dans le monde », remarque Darcy.

Bingley ne commente pas cette phrase, mais ses sœurs l'approuvent vivement et rient un bon moment aux dépens de la famille vulgaire de leur chère amie.

Un regain de tendresse les conduit cependant à sa chambre en sortant de la salle à manger, et elles restent à ses côtés pendant qu'on prépare le café. Elle ne va pas mieux, et Elizabeth refuse de la quitter jusque tard dans la soirée lorsque, étant rassurée de la voir endormie, elle se dit qu'il est convenable, sinon plaisant, de redescendre elle-même. En entrant dans le salon, elle trouve toute la compagnie en train de jouer au loo¹. Ils l'invitent aussitôt à s'asseoir à la table ; mais, les soupçonnant de jouer gros, elle décline l'offre et, prenant prétexte de l'état de sa sœur, dit qu'elle va s'amuser à lire un livre pendant le peu de temps qu'elle compte rester en bas. Mr Hurst la regarde avec stupéfaction.

« Vous préférez lire à jouer aux cartes ? » demande-t-il ; « voilà qui est bien singulier.

– Miss Eliza Bennet », dit Miss Bingley, « méprise les cartes. C'est une grande lectrice et rien d'autre ne lui procure le moindre plaisir.

– Je ne mérite ni un tel éloge ni un tel reproche, » s'écrie Elizabeth ; « je ne suis *pas* une grande lectrice, et beaucoup de choses me procurent du plaisir.

– Je suis sûr que vous éprouvez du plaisir à soigner votre sœur », dit Bingley ; « et j'espère que vous en éprouverez encore plus bientôt en la voyant rétablie. »

Elizabeth le remercie du fond du cœur, puis s'avance vers une table où sont posés quelques livres. Il lui propose aussitôt d'aller en chercher d'autres ; tout ce que contient sa bibliothèque.

« Et j'aimerais en posséder plus pour votre bénéfice et ma propre réputation ; mais je suis paresseux et, bien que leur nombre ne soit pas grand, je ne les ai pas tous ouverts. »

Elizabeth l'assure qu'elle peut parfaitement se contenter de ceux qui se trouvent dans la pièce.

« Je m'étonne », dit Miss Bingley, « que mon père ait laissé une collection de livres si réduite. — Quelle magnifique bibliothèque vous avez à Pemberley, Mr Darcy !

– Elle peut bien l'être », répond-il, « car elle est l'œuvre de plusieurs générations.

– Et vous l'avez tellement enrichie vous-même, vous achetez constamment des livres.

¹ Pron. *loo*. Abréviation du français *lenturlu*. Jeu de cartes appelé aussi *jeu de la mouche*, proche du whist ou du bridge, mais sans limitation du nombre de joueurs.

Orgueil et préjugés

– Je ne comprends pas que l'on puisse négliger une bibliothèque de famille en cette époque troublée.

– Négliger ? Je suis sûre que nous ne négligez rien de ce qui peut embellir cette noble demeure. Charles, quand tu bâtiras ta maison, je souhaite qu'elle soit à moitié aussi délicieuse que Pemberley.

– Je le souhaite aussi.

– Mais je te conseille vraiment d'acheter un domaine là-bas, et de t'inspirer plus ou moins de Pemberley. Il n'est pas de plus belle région en Angleterre que le Derbyshire.

– Je partage ton avis ; je suis même prêt à acheter Pemberley si Darcy consent à le vendre.

– Je ne parle que de ce qui est possible, Charles.

– Ma parole, Caroline, je pense qu'il serait plus concevable d'obtenir Pemberley en l'achetant qu'en l'imitant. »

Elizabeth se laisse si bien absorber par cette conversation qu'elle renonce au peu d'attention qu'elle portait à son livre ; et le mettant bientôt de côté, elle s'approche de la table de jeu et se place entre Mr Bingley et sa grande sœur pour observer la partie.

« Miss Darcy a-t-elle beaucoup grandi depuis le printemps ? » demande Miss Bingley ; « deviendra-t-elle aussi grande que moi ?

– Je crois que oui. Elle est déjà aussi grande que Miss Elizabeth Bennet, ou même un peu plus.

– Comme j'aimerais la revoir ! Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui m'ait autant séduite. Quel maintien, quelles manières ! — Et si merveilleusement accomplie pour son âge ! Son toucher de piano est exquis.

– Je n'arrive pas à comprendre », dit Bingley, « comment les jeunes filles ont la patience de devenir aussi accomplies qu'elles le sont toutes.

– Toutes les jeunes filles accomplies ! Mon cher Charles, que dis-tu là ?

– Oui, toutes, je pense. Elles peignent toutes des tables, décorent des paravents et brodent des sacs au crochet. Je n'en connais à peu près aucune qui ne sache faire tout cela, et je suis sûr que je n'ai jamais entendu parler pour la première fois d'une jeune fille sans qu'elle ait été décrite comme très accomplie.

– Votre liste des talents courants n'est que trop vraie », dit Darcy. « On applique le mot à beaucoup de femmes qui ne le méritent pas autrement qu'en brodant un sac ou en décorant un paravent. Mais je suis loin d'être d'accord avec vous sur votre estimation des dames en général.

Orgueil et préjugés

Je ne peux prétendre en connaître plus d'une demi-douzaine, parmi toutes mes relations, qui soient réellement accomplies.

– Moi non plus, assurément », dit Miss Bingley.

« Dans ce cas », remarque Elizabeth, « vous devez inclure beaucoup de choses dans votre conception d'une femme accomplie.

– Oui, j'inclus beaucoup de choses.

– Oh ! il est certain », s'exclame sa fidèle assistante, « qu'aucune femme ne peut être tenue pour vraiment accomplie si elle ne surpasse de beaucoup ce qu'on voit d'habitude. Elle doit connaître à fond la musique, le chant, le dessin, la danse, et les langues modernes, pour mériter ce mot ; et de plus, elle doit posséder quelque chose dans son apparence et sa démarche, le ton de sa voix, sa manière de s'exprimer, pour mériter le mot plus qu'à moitié.

– Elle doit posséder tout cela », dit Darcy, « et à tout cela elle doit ajouter encore une chose plus importante, l'amélioration de son esprit par de nombreuses lectures.

– Je ne m'étonne plus que vous ne connaissiez que six femmes accomplies. Je me demande plutôt maintenant comment vous pouvez en connaître une seule.

– Vous montrez-vous si sévère envers votre propre sexe, que vous doutiez de cette possibilité ?

– Je n'ai jamais vu une telle femme. Je n'ai jamais vu réunis chez une même personne tout ce que vous exigez en matière de talents, et de goût, et d'application, et d'élégance. »

Mrs Hurst et Miss Bingley protestent toutes deux contre l'injustice de son scepticisme, et assurent toutes deux qu'elles connaissent beaucoup de femmes qui répondent à cette description, quand Mr Hurst les rappelle à l'ordre, se plaignant amèrement qu'elles aient cessé de prêter attention au jeu. Comme son intervention met fin à la conversation, Elizabeth quitte la pièce peu après.

« Eliza Bennet », déclare Miss Bingley dès que la porte s'est refermée sur elle, « est une de ces jeunes filles qui cherchent à se faire valoir auprès de l'autre sexe en rabaissant le leur ; et beaucoup d'hommes, j'ose le dire, s'y laissent prendre. Mais, à mon avis, c'est une ruse dérisoire, un procédé très pervers.

– Il y a sans doute de la perversité », rétorque Darcy, à qui cette remarque s'adresse principalement, « dans *tous* les procédés auxquels les dames s'abaissent parfois pour nous capturer. Tout ce qui tient de la ruse est méprisable. »

Cette réponse laisse Miss Bingley insatisfaite et elle s'abstient de poursuivre l'échange.

Orgueil et préjugés

Elizabeth revient pour dire que l'état de sa sœur empire, et qu'elle ne peut pas la quitter. Bingley veut que l'on envoie immédiatement chercher Mr Jones ; alors que ses sœurs, convaincues que l'avis d'un campagnard ne vaut rien, recommandent l'envoi d'un exprès¹ à Londres pour faire venir un médecin éminent. Elizabeth ne veut pas en entendre parler ; mais elle ne refuse pas la proposition de leur frère ; et l'on décide d'envoyer chercher Mr Jones tôt le lendemain matin si Miss Bennet ne va pas décidément mieux. Bingley se sent mal à l'aise ; ses sœurs se déclarent très malheureuses. Elles atténuent néanmoins leur détresse en chantant des duos après le souper², cependant qu'il donne des instructions à la gouvernante pour que la malade et sa sœur soient traitées le mieux possible.

Chapitre 9

Elizabeth passe la plus grande partie de la nuit dans la chambre de sa sœur, et a le plaisir de pouvoir donner une réponse rassurante aux questions d'une femme de chambre envoyée très tôt le matin par Mr Bingley, et un peu plus tard à celles des deux élégantes dames de compagnie de ses sœurs. Malgré ce progrès, pourtant, elle demande que l'on envoie un mot à Longbourn, priant sa mère de venir voir Jane pour se former sa propre opinion sur son état. Le mot est envoyé, et le résultat ne se fait pas attendre. Mrs Bennet, accompagnée de ses deux cadettes, arrive à Netherfield peu après la fin du petit déjeuner³.

Si elle avait l'impression que Jane courait un danger, Mrs Bennet serait très malheureuse ; mais comme sa maladie ne paraît pas inquiétante, elle ne souhaite pas une guérison immédiate, qui la ferait probablement quitter Netherfield. Elle n'approuve donc pas la suggestion de sa fille d'être ramenée à la maison ; l'apothicaire, qui arrive à peu près au même moment, ne trouve pas non plus que ce soit judicieux. Alors que la mère et les trois filles sont assises depuis un moment auprès de Jane, Miss Bingley vient aux nouvelles et les invite à la suivre dans le salon du petit déjeuner ; Bingley les accueille et exprime l'espoir que Mrs Bennet n'a pas trouvé Miss Bennet plus malade qu'elle ne s'y attendait.

¹ Un messenger à cheval.

² Un repas léger en fin de soirée. La gouvernante est une sorte de chef du personnel parmi les domestiques.

³ On prenait le petit déjeuner vers dix heures.

Orgueil et préjugés

– Mais si, justement, Sir », répond-elle. « Elle va bien trop mal pour se déplacer. Mr Jones dit que nous ne devons pas songer à l’emmener. Nous devons abuser un peu plus longtemps de votre amabilité.

– L’emmener ! » s’écrie Bingley. « Il n’en est pas question. Je suis sûr que ma sœur ne voudra pas en entendre parler.

– Je vous assure, Madame », dit Miss Bingley sur un ton de froide politesse, « que Miss Bennet recevra toute les attentions possibles tant qu’elle restera chez nous. »

Mrs Bennet se confond en remerciements.

« Je suis sûre », ajoute-t-elle, « que si nous n’avions pas d’aussi bons amis je ne sais pas ce qui adviendrait d’elle, car elle est vraiment très malade, et elle souffre beaucoup, bien qu’en montrant la plus grande patience du monde, ce qui est toujours sa manière, car elle a, sans exception, le tempérament le plus doux que j’aie jamais connu. Je dis souvent à mes autres filles qu’elles ne valent rien en comparaison d’elle. Vous avez ici une jolie pièce, Mr Bingley, et une vue charmante sur cette allée de gravier. Je ne connais aucune demeure à la campagne qui égale Netherfield. J’espère que vous ne repartirez pas trop vite, même si vous n’avez qu’un bail un peu court.

– Tout ce que je fais, je le fais vite », réplique-t-il ; « donc si je décidais de quitter Netherfield, je partirais sans doute en cinq minutes. À présent, cependant, je me trouve bien installé ici.

– C’est exactement ce que j’aurais supposé de vous », dit Elizabeth.

« Vous commencez à me comprendre, n’est-ce pas ? » s’exclame-t-il en se tournant vers elle.

« Oh ! oui — je vous comprends parfaitement.

– J’aimerais pouvoir prendre cela pour un compliment ; mais je crains qu’il soit pitoyable d’être percé à jour si facilement.

– Cela dépend. Un caractère profond et complexe n’est pas forcément plus estimable qu’un caractère comme le vôtre.

– Lizzy », s’écrie sa mère, « rappelle-toi où tu es, et ne te conduis pas avec l’extravagance que nous tolérons à la maison.

– J’ignorais », déclare Bingley aussitôt, « que vous étudiez les caractères. Cela doit être une étude amusante.

– Oui, mais les caractères compliqués sont les *plus* amusants. Ils ont au moins cet avantage.

Orgueil et préjugés

– La campagne », remarque Darcy, « ne peut en général fournir que peu de sujets pour une telle étude. Dans un milieu rural vous fréquentez une société très confinée et invariable.

– Mais les gens eux-mêmes changent tellement qu'il y a toujours du nouveau à observer en eux.

– Oui, c'est vrai », s'écrie Mrs Bennet, offensée par sa façon de mentionner un milieu rural. « Je vous assure qu'il se passe autant de choses à la campagne qu'en ville. »

Tout le monde est surpris ; et Darcy, après l'avoir regardée un moment, se détourne en silence. Mrs Bennet, qui s'imagine avoir remporté une victoire complète sur lui, poursuit son offensive.

« Je ne vois pas, pour ma part, que Londres présente un grand avantage par rapport à la campagne, en dehors des boutiques et des lieux publics. La campagne est beaucoup plus agréable, n'est-ce pas, Mr Bingley ?

– Quand je suis à la campagne », répond-il, « je n'ai jamais envie de repartir, et quand je suis en ville c'est à peu près pareil. Chaque endroit présente des avantages, et je peux être aussi heureux des deux côtés.

– Ah — cela tient à votre caractère. Mais ce gentleman », dit-elle en regardant Darcy, « semble penser que la campagne ne vaut rien du tout.

– Enfin, Maman, vous vous trompez », dit Elizabeth, que les propos de sa mère font rougir. « Vous avez mal compris Mr Darcy. Il voulait seulement dire que la variété des gens n'était pas aussi grande à la campagne qu'à la ville, ce qui est vrai, reconnaissez-le.

– Certainement, ma chérie, personne n'a dit qu'elle l'était ; mais pour ce qui est de ne pas rencontrer beaucoup de monde dans ce voisinage, je crois qu'il est peu de voisinages plus étendus. Je sais que nous dînons avec vingt-quatre familles. »

Seule sa sollicitude envers Elizabeth permet à Bingley de garder son sérieux. Sa sœur est moins délicate, et jette un regard à Darcy avec un sourire qui en dit long. Elizabeth, cherchant à détourner les idées de sa mère, lui demande si Charlotte Lucas est venue à Longbourn en son absence.

« Oui, elle nous a rendu visite hier avec son père. Quel homme agréable que Sir William — n'est-ce pas, Mr Bingley ? tellement l'homme du monde ! si distingué et si simple ! — Il a toujours un mot pour chacun. — C'est mon idée de la bonne éducation ; et ces personnes qui se croient très importantes et n'ouvrent jamais la bouche n'y comprennent rien.

– Charlotte a-t-elle dîné avec vous ?

Orgueil et préjugés

– Non, elle voulait rentrer à la maison. J’imagine qu’on avait besoin d’elle pour les gâteaux de Noël. Pour ma part, Mr Bingley, j’engage toujours des domestiques qui peuvent se débrouiller tout seuls ; *mes* filles sont élevées autrement. Mais chacun peut agir à sa guise, et les demoiselles Lucas sont d’excellentes filles, je vous assure. Il est malheureux qu’elles ne soient pas belles ! Je ne vais pas jusqu’à trouver Charlotte *vraiment* laide – mais bon, c’est une amie proche.

– Elle me semble très aimable », dit Bingley.

– O ! ma foi, oui ; — mais vous devez reconnaître qu’elle est très quelconque. Lady Lucas elle-même me l’a souvent dit, en m’enviant la beauté de Jane. Je n’aime pas me vanter de ma propre fille, mais bien sûr, Jane — on n’en voit pas souvent de plus belles. C’est ce que tout le monde dit. Je ne me fie pas à ma propre partialité. Quand elle avait seulement quinze ans, il y avait un gentleman chez mon frère Gardiner en ville, si amoureux d’elle, que ma belle-sœur était sûre qu’il lui ferait une offre avant notre départ. Mais quoi qu’il en soit, il ne l’a pas fait. Il la trouvait peut-être trop jeune. Pourtant, il a écrit des vers sur elle, et ils étaient très jolis.

– Ce qui a mis fin à sa passion », dit Elizabeth, agacée. « Plus d’une, je suppose, a été terrassée de cette manière. Je me demande qui a été le premier à découvrir l’efficacité de la poésie pour chasser l’amour !

– J’ai appris à considérer la poésie comme *la nourriture de l’amour*¹ », dit Darcy.

– D’un bel amour sain, robuste, peut-être. Tout nourrit ce qui est déjà fort. Mais si ce n’est qu’une sorte de petit penchant maigrelet, je suis convaincue qu’un bon sonnet va le réduire à néant. »

Darcy se contente de sourire ; et la pause qui s’ensuit fait trembler Elizabeth, de peur que sa mère se ridiculise de nouveau. Elle voudrait parler, mais ne trouve rien à dire ; et après un court silence Mrs Bennet se met à renouveler ses remerciements à Mr Bingley pour sa bonté envers Jane, et lui présente ses excuses pour lui avoir aussi imposé Lizzy. Mr Bingley répond avec une politesse sincère, et force sa jeune sœur à être polie de son côté et à dire ce que l’occasion exige. Elle s’exécute en effet, sans trop de grâce, mais Mrs Bennet est satisfaite et commande sa voiture peu après. À ce moment, la plus jeune de ses filles s’avance. Les deux filles ont chuchoté entre elles pendant toute la visite et décidé que la plus jeune rappellerait à Mr Bingley sa promesse, à son arrivée dans le pays, de donner un bal à Netherfield.

¹ Citation du premier vers de *La nuit des rois*, de Shakespeare.

Orgueil et préjugés

Lydia est une jeune fille de quinze ans, grande et solide, avec un joli teint et une expression enjouée ; la préférée de sa mère, qui l'a présentée au monde très jeune. Elle a beaucoup d'énergie, et une sorte de contentement de soi que les égards des officiers, attirés par ses manières plaisantes et les bons repas de son oncle, ont changé en assurance. Elle est donc parfaitement capable de s'adresser à Mr Bingley au sujet du bal, et de lui rappeler cavalièrement sa promesse ; ajoutant que ce serait la chose la plus honteuse du monde que de ne pas la tenir. La réponse qu'il donne à cette attaque soudaine enchante Mrs Bennet.

« Je vous assure que je tiendrai volontiers mon engagement ; et dès que votre sœur sera guérie, vous me direz je vous prie le jour que vous choisirez pour le bal. Mais vous ne voudriez pas danser tant qu'elle est malade. »

Lydia se déclare satisfaite. « Oh ! oui — il vaudrait mieux attendre le rétablissement de Jane, et d'ici là le Capitaine Carter sera certainement revenu à Meryton. Et quand vous donnerez *votre* bal », ajoute-t-elle, « j'insisterai pour qu'ils en donnent un aussi. Je dirai au Colonel Forster que ce serait une honte s'il ne le fait pas. »

Mrs Bennet et ses filles s'en vont, et Elizabeth retourne aussitôt auprès de Jane, laissant son comportement et celui de sa famille à la merci des remarques des deux dames et de Mr Darcy ; ce dernier, cependant, refuse de se joindre à elles pour la critiquer, malgré tous les bons mots de Miss Bingley sur les *beaux yeux*.

Chapitre 10

La journée se déroule à peu près comme la précédente. Mrs Hurst et Miss Bingley passent quelques heures le matin avec la malade, qui continue, bien que lentement, à se rétablir ; et le soir Elizabeth les rejoint dans le salon. On ne joue pas au *loo*, cependant. Mr Darcy écrit et Miss Bingley, assise près de lui, observe le progrès de sa lettre et ne cesse de le distraire en adressant des messages à sa sœur. Mr Hurst et Mr Bingley jouent au piquet¹ et Mrs Hurst regarde le jeu.

Elizabeth prend un ouvrage et s'amuse à suivre ce qui se passe entre Darcy et sa compagne. Les éloges perpétuels de la dame, soit sur son écriture, soit sur la droiture de ses lignes ou la longueur de sa missive, et la parfaite indifférence avec laquelle ils les reçoit, forment un curieux dialogue, qui s'accorde exactement avec son opinion de l'un et de l'autre.

« Miss Darcy va se réjouir de recevoir une telle lettre ! »

¹ Un cousin du rami, qui se joue à deux.

Orgueil et préjugés

Il ne répond pas.

« Vous écrivez extraordinairement vite.

– Vous vous trompez. J'écris plutôt lentement.

– Combien de lettres vous devez écrire en une année ! Des lettres d'affaires, aussi ! Comme je détesterais en écrire !

– Il est heureux, alors, que ce soit mon lot plutôt que le vôtre.

– Je vous prie de dire à votre sœur que j'ai très envie de la voir.

– Je le lui ai déjà dit, selon votre désir.

– Je crains que vous n'aimiez pas votre plume. Laissez-moi la retailer pour vous. Je taille très bien les plumes.

– Merci — mais je les taille toujours moi-même.

– Comment arrivez-vous à écrire de façon si régulière ?

Il ne dit rien.

« Dites à votre sœur que je suis ravie d'apprendre ses progrès à la harpe, et dites-lui je vous prie que son joli petit dessin pour un dessus de table me fascine, et que je le trouve infiniment supérieur à celui de Miss Grantley.

– Me laisserez-vous reporter votre fascination à ma prochaine lettre ? — À présent il ne me reste plus de place pour lui rendre justice.

– Oh ! cela n'a pas d'importance. Je la verrai en janvier. Mais lui écrivez-vous toujours d'aussi charmantes longues lettres, Mr Darcy ?

– Elle sont généralement longues ; mais ce n'est pas à moi de décider si elles sont charmantes.

– À mon avis, une personne qui peut écrire aisément une longue lettre ne peut pas mal écrire.

– Ce n'est pas un compliment qui s'applique à Darcy, Caroline », s'exclame son frère — « car il n'écrit *pas* aisément. Il se donne trop de mal pour trouver des mots de quatre syllabes¹. — N'est-ce pas, Darcy ?

– Mon style est très différent du vôtre.

– Oh ! » s'écrie Miss Bingley, « Charles écrit de la manière la plus négligente que l'on puisse imaginer. Il oublie la moitié des mots, et met des pâtés sur le reste.

¹ Les gens éduqués utilisent plus de longs mots d'origine latine que les gens du peuple. Les philologues remarquent qu'un politicien « populiste », par exemple Donald Trump, parle autant que possible en mots d'une ou deux syllabes.

Orgueil et préjugés

– Mes idées jaillissent si vite que je n’ai pas le temps de les exprimer — si bien que mes lettres ne transmettent parfois aucune idée à mes correspondants.

– Votre humilité, Mr Bingley, désarme la critique », dit Elizabeth.

« Rien n’est plus trompeur que l’apparence d’humilité », déclare Darcy. « Elle n’est souvent qu’une insouciance de l’opinion des autres, et parfois une vantardise indirecte.

– Et dans quelle catégorie rangez-vous *ma* petite démonstration de modestie ?

– Une vantardise indirecte ; — car en réalité vous êtes fier de votre écriture défectueuse, parce que vous la considérez comme le résultat de votre vitesse de pensée et de votre négligence d’exécution que vous trouvez, sinon estimables, du moins hautement intéressantes. Quelqu’un qui est capable d’accomplir n’importe quelle tâche rapidement en est toujours très satisfait, et souvent sans aucune considération pour l’imperfection de la performance. Quand vous avez dit à Mrs Bennet ce matin que si vous décidiez jamais de quitter Netherfield, vous seriez parti en cinq minutes, vous considérez cela comme une sorte de panégyrique, de louange à vous-même — et pourtant qu’y a-t-il de si admirable dans une précipitation qui laisse à coup sûr des affaires importantes inachevées, et ne peut présenter aucun avantage pour vous-même ni pour quiconque ?

– Hé là », s’écrie Bingley, « vous exagérez, de me rappeler le soir toutes les sottises que j’ai pu dire le matin. Et pourtant, sur mon honneur, je croyais à ce que je disais de moi-même, et j’y crois encore maintenant. Au moins, par conséquent, je n’ai pas adopté une posture de précipitation inutile dans le seul but de me mettre en valeur devant les dames.

– Je veux bien que vous l’ayez cru ; mais je ne suis pas du tout convaincu que vous partiriez si vite. Votre conduite dépendrait de la chance autant que celle de n’importe qui ; et si, au moment où vous montez à cheval, un ami vous disait : « Bingley, vous feriez mieux de rester jusqu’à la semaine prochaine », vous accepteriez sans doute, vous resteriez sans doute — et s’il ajoutait un mot, vous pourriez rester un mois.

– Vous venez seulement de prouver », remarque Elizabeth, « que Mr Bingley n’a pas rendu justice à son propre caractère. Vous l’avez mis en valeur bien plus qu’il ne l’a fait lui-même.

– Je suis très heureux », dit Bingley, « que vous convertissiez ce que dit mon ami en un compliment sur la suavité de mon tempérament. Mais je crains que vous dépassiez l’intention de ce gentleman : car il aurait certainement meilleure opinion de moi si, en pareil cas, je répondais fermement non et partais au triple galop.

– Dans ce cas, Mr Darcy considérerait-il que l’impétuosité de votre intention originelle est rachetée par votre obstination à vous y tenir ?

Orgueil et préjugés

– Ma parole, je ne peux pas expliquer vraiment la chose. Darcy doit répondre lui-même.

– Vous vous attendez à ce que je justifie des opinions que vous m’attribuez, mais que je n’ai jamais énoncées. Si l’on accepte pourtant votre interprétation, vous devez vous souvenir, Miss Bennet, que l’ami qui semble désirer que Bingley reste un peu plus chez lui se contente d’exprimer un désir, sans proposer le moindre argument en sa faveur.

– Céder volontiers — aisément — à la *persuasion* d’un ami ne présente aucun mérite à vos yeux.

– Céder sans conviction ne fait honneur à l’intelligence ni de l’un, ni de l’autre.

– Il me semble, Mr Darcy, que vous déniez l’influence de l’amitié et de l’affection. L’estime que l’on porte au demandeur devrait inciter à accepter sa requête, sans attendre que des arguments viennent l’appuyer. Je ne parle pas particulièrement de la situation que vous avez imaginée à propos de Mr Bingley. Nous pourrions peut-être attendre que cette situation se produise avant d’analyser sa réaction. Mais dans des affaires ordinaires entre deux amis, quand l’un désire que l’autre modifie une décision de peu d’importance, blâmeriez-vous cette personne pour avoir cédé au désir de son ami sans attendre la moindre argumentation ?

– Ne serait-il pas souhaitable, avant de discuter plus avant, de préciser le niveau d’importance de la requête, ainsi que le degré d’intimité entre les deux parties ?

– Eh, mais oui », s’exclame Bingley ; « entrons dans les détails, sans oublier leurs taille et poids respectifs ; car cela compte plus dans la discussion, Miss Bennet, que vous ne le soupçonnez. Je vous assure que si Darcy n’était pas un si grand gaillard, par rapport à moi, je lui accorderais deux fois moins de respect. Je déclare que je ne connais rien de plus impressionnant que Darcy, en certaines occasions et certains lieux ; tout spécialement dans sa propre maison, le dimanche soir quand il n’a rien à faire¹. »

Mr Darcy sourit ; mais Elizabeth croit deviner qu’il est plutôt offensé ; et se retient donc de rire. Miss Bingley se sent vivement atteinte par l’affront qu’il a subi, et reproche à son frère d’avoir dit de telles bêtises.

« Je comprends votre intention, Bingley », lui dit son ami. — « Vous n’aimez pas les discussions, et voulez mettre fin à celle-ci.

– Peut-être bien. Les discussions ressemblent trop aux disputes. Si Miss Bennet et vous acceptez d’attendre que je sorte de la pièce, je vous en serai très reconnaissant ; et ensuite vous pourrez dire de moi ce que vous voulez.

¹ On ne doit rien faire du tout le dimanche, ce qui peut finir par énerver un grand gaillard.

Orgueil et préjugés

– Ce que vous demandez ne m'impose aucun sacrifice », dit Elizabeth ; « et Mr Darcy ferait mieux de finir sa lettre. »

Mr Darcy suit son conseil et achève d'écrire sa lettre.

Une fois qu'il a fini, il réclame à Miss Bingley et Elizabeth le plaisir d'un peu de musique. Miss Bingley s'approche avec empressement du piano et, après avoir poliment prié Elizabeth de passer devant, ce que cette dernière décline tout aussi poliment mais plus sincèrement, elle s'assoit au clavier.

Mrs Hurst chante avec sa sœur. Pendant qu'elles sont ainsi occupées, Elizabeth ne peut s'empêcher de constater, alors qu'elle feuillette quelques partitions posées sur l'instrument, que Mr Darcy ne cesse de la regarder. Elle n'ose supposer qu'un si grand homme puisse l'admirer ; et pourtant il serait encore plus étrange qu'il la dévisage parce elle lui déplaît. Elle peut seulement imaginer, en fin de compte, qu'elle attire son attention parce qu'il y a en elle quelque chose de plus mauvais et répréhensible, selon l'idée qu'il se fait du bien, qu'en toute autre personne présente. Cette idée ne la blesse pas. Elle l'aime trop peu pour se soucier de sa réprobation.

Après avoir joué quelques chansons italiennes, Miss Bingley égaie l'atmosphère par un air écossais entraînant ; alors Mr Darcy, venant auprès d'Elizabeth, lui dit :

« Ne ressentez-vous pas une grande envie, Miss Bennet, de saisir cette occasion pour danser une ronde ? »

Elle sourit, mais ne répond pas. Il paraît étonné de son silence et répète sa question.

« Oh ! » dit-elle, « je vous ai entendu ; mais je ne trouvais pas immédiatement la réponse à vous donner. Vous désirez, je le sais, que je vous réponde oui, ce qui vous procurerait le plaisir de mépriser mon goût ; mais j'adore faire échouer ce genre de tentative, et priver une personne des moqueries qu'elle a préparées. C'est pourquoi j'ai décidé de vous dire que je ne voulais pas du tout danser une ronde — et maintenant, méprisez-moi si vous l'osez.

– En vérité, je n'ose pas. »

Elizabeth, qui s'apprêtait plutôt à l'affronter, s'étonne de sa galanterie ; mais il y a en elle un mélange de douceur et d'espièglerie qui l'empêche d'offenser quelqu'un ; et Darcy n'a jamais été aussi ensorcelé par aucune femme. Il en vient à penser que si elle n'appartenait pas à une famille aussi commune, il serait vraiment en danger.

Miss Bingley en voit ou soupçonne assez pour être jalouse ; et son grand désir de la guérison de sa chère amie Jane est amplifié par son envie d'être débarrassée d'Elizabeth.

Elle tente plusieurs fois d'amener Darcy à se désintéresser de leur invitée, en parlant de leur mariage supposé et en décrivant son bonheur futur.

« J'espère », dit-elle alors qu'ils marchent ensemble dans le jardin le lendemain, « que vous ferez comprendre à votre belle-mère, par quelque allusion quand le plaisant événement aura lieu, l'avantage de tenir sa langue ; et si vous y arrivez, guérissez donc les cadettes de leur manie de courir après les officiers. — Et si je peux me permettre d'aborder un sujet si délicat, essayez d'enrayer cette tendance qui pousse votre promise vers la suffisance et l'impertinence.

– Avez-vous autre chose à me suggérer pour ma félicité domestique ?

– Oh ! oui. — Placez donc les portraits de votre oncle et de votre tante Philips dans la galerie à Pemberley. Mettez-les à côté de votre grand-oncle le juge. Ils exercent la même profession, vous savez, mais dans des branches différentes. Quant au portrait d'Elizabeth, vous ne devez pas envisager de le commander, car quel peintre pourrait rendre justice à ces beaux yeux ?

– Il serait difficile, en effet, d'en saisir l'expression, mais leur couleur et leur forme, et la remarquable finesse des cils, pourraient être représentés. »

À ce moment, ils rencontrent Mrs Hurst et Elizabeth elle-même, arrivant d'une autre allée.

« J'ignorais que vous aviez l'intention de vous promener », dit Miss Bingley, un peu confuse à l'idée qu'on ait pu les entendre.

« Vous vous êtes conduits de manière abominable envers nous », répond Mrs Hurst, « en disparaissant sans nous avertir. »

Puis, prenant le bras libre de Mr Darcy, elle laisse Elizabeth marcher toute seule. Le chemin est trop étroit pour quatre personnes. Mr Darcy ressent leur grossièreté et dit aussitôt :

« Ce chemin n'est pas assez large pour notre groupe. Nous ferions mieux d'aller sur l'avenue. »

Mais Elizabeth, qui n'a pas la moindre envie de rester avec eux, déclare en riant :

« Non, non ; restez comme vous êtes. — Vous êtes groupés de manière charmante, et tout à votre avantage. L'harmonie serait gâtée par une quatrième personne. Au revoir. »

Elle s'enfuit alors gaiement, puis se promène ici et là en se réjouissant de rentrer à la maison dans un jour ou deux. Jane se porte déjà si bien qu'elle envisage de quitter sa chambre pour une heure ou deux le soir même.

Orgueil et préjugés

Quand les dames se retirent après le dîner¹, Elizabeth monte vite chez sa sœur et, voyant qu'elle est bien couverte, l'accompagne au salon ; où ses deux amies l'accueillent avec force expressions de plaisir ; et Elizabeth ne les a jamais vues aussi aimables que pendant l'heure qui s'écoule jusqu'à l'arrivée des messieurs. Elles ont un pouvoir de conversation considérable. Elles peuvent décrire un spectacle avec précision, raconter une anecdote avec humour, et se moquer de leurs connaissances avec esprit.

Mais quand les messieurs entrent, elles cessent de s'intéresser à Jane. Les yeux de Miss Bingley se tournent instantanément vers Darcy, et elle trouve quelque chose à lui dire avant qu'il ait parcouru trois pas. Il s'adresse lui-même à Miss Bennet, la félicitant poliment. Mr Hurst s'incline aussi et dit qu'il est « très content » ; mais Bingley la salue avec une chaleureuse effusion. Il se montre joyeux et attentionné. Il passe la première demi-heure à alimenter le feu, de peur qu'elle ne souffre du changement de pièce ; et elle s'installe à sa demande de l'autre côté de la cheminée, afin de s'éloigner de la porte. Il s'assoit alors auprès d'elle, et c'est à peine s'il parle à quelqu'un d'autre. Elizabeth, travaillant à son ouvrage dans le coin opposé, voit tout cela avec grand plaisir.

Après le thé², Mr Hurst rappelle à sa belle-sœur l'existence de la table de jeu — mais en vain. Elle a appris de source sûre que Mr Darcy ne souhaite pas jouer aux cartes ; et Mr Hurst n'obtient pas plus de succès en renouvelant sa suggestion à la cantonade. Elle lui affirme que personne ne veut jouer, et le silence de toute l'assemblée semble lui donner raison. Mr Hurst n'a donc rien d'autre à faire que de s'allonger sur l'un des sofas et de s'endormir. Darcy prend un livre ; Miss Bingley de même ; et Mrs Hurst, principalement occupée à jouer avec ses bracelets et ses bagues, participe de temps en temps au dialogue entre son frère et Miss Bennet.

Miss Bingley consacre autant d'attention à suivre le progrès de Darcy dans la lecture de son livre qu'à lire le sien propre ; elle ne cesse de lui poser des questions, ou de regarder sa page. Pourtant, elle ne parvient pas à l'engager dans une conversation ; il se contente de lui répondre, et poursuit sa lecture. À la fin, épuisée par la tentative de lire son livre, qu'elle a choisi uniquement parce que c'est le second volume de celui qu'il lit, elle émet un grand bâillement et dit : « Quel plaisir de passer une soirée de cette manière ! Je déclare qu'il n'est aucun plaisir qui égale la lecture, après tout ! On se lasse plus vite de n'importe quelle activité que de la

¹ Pendant que les hommes parlent de choses sérieuses en buvant un dernier verre.

² On prenait le thé, avec quelques gâteaux, trois heures environ après le dîner.

lecture d'un livre ! — Quand j'aurai ma propre maison, je serai malheureuse si je n'ai pas une excellente bibliothèque. »

Personne ne lui répond. Alors elle bâille de nouveau, jette son livre, et balaie la pièce du regard en quête de quelque distraction ; quand, entendant son frère mentionner un bal à Miss Bennet, elle se tourne soudain vers lui et dit :

« Au fait, Charles, envisages-tu sérieusement un bal à Netherfield ? — Je te conseillerais, avant que tu ne te décides, d'interroger les personnes présentes ; si je ne me trompe, certains d'entre nous considéreraient un bal comme une punition plutôt que comme un plaisir.

— Si tu veux parler de Darcy », s'écrie son frère, « il peut se coucher avant que le bal ne commence, s'il le souhaite — mais en ce qui concerne le bal, c'est décidé ; et dès que Nicholls a préparé assez de soupe blanche¹ j'enverrai les invitations.

— J'aimerais infiniment mieux les bals », ajoute-t-elle, « s'ils se déroulaient autrement ; mais il y a quelque chose d'insupportablement ennuyeux dans la procédure habituelle. Il serait sûrement plus raisonnable que l'ordre du jour privilégie la conversation plutôt que la danse.

— Plus raisonnable, ma chère Caroline, je veux bien, mais cela ne serait plus vraiment un bal. »

Miss Bingley ne réplique pas ; et peu après, elle se lève et se met à arpenter la pièce. Sa silhouette est élégante, et sa démarche gracieuse ; — mais Darcy, à qui tout cela est destiné, reste inflexiblement studieux. En désespoir de cause, elle se résout à un effort de plus ; et, se tournant vers Elizabeth, dit :

« Miss Eliza Bennet, laissez-moi vous convaincre de suivre mon exemple, et de marcher un peu. — Je vous assure que cela ravive quand on est resté assise si longtemps dans la même position. »

Elizabeth est étonnée, mais accepte immédiatement. Miss Bingley atteint ainsi le véritable but de son amabilité ; Mr Darcy lève les yeux. Il est aussi intrigué qu'Elizabeth pourrait l'être par cette attention toute neuve dont elle est l'objet, et referme son livre machinalement. On l'invite aussitôt à se joindre à la promenade, mais il décline l'offre ; il déclare qu'il ne peut imaginer que deux raisons de leur choix d'aller et venir ensemble dans la pièce, toutes les deux s'opposant à ce qu'il les rejoigne. Que veut-il dire ? Elle meurt d'envie de savoir ce qu'il a en tête — et demande à Elizabeth si elle y comprend quelque chose.

¹ Un potage roboratif à base de bouillon de veau, d'amandes et de crème, que l'on doit préparer plusieurs jours à l'avance. Nicholls est la gouvernante. On utilise le nom de famille pour les serviteurs de rang élevé, le prénom pour le petit personnel.

Orgueil et préjugés

« Pas du tout », répond-elle ; « mais soyez certaine qu'il veut se moquer de nous, et que la façon la plus sûre de le décevoir est de ne rien lui demander. »

Miss Bingley, cependant, est incapable de décevoir Mr Darcy dans quelque domaine que ce soit, et s'obstine donc à réclamer une explication de ses deux raisons.

« Je ne refuse nullement de vous les expliquer », dit-il dès qu'elle le laisse parler. « Soit vous choisissiez cette manière de passer la soirée parce que vous êtes en relation de confiance et avez à discuter d'affaires secrètes, soit parce que vous êtes conscientes de vous montrer à votre avantage en marchant ; — dans le premier cas, je vous gênerais ; — dans le second, je peux vous admirer bien mieux en restant assis auprès du feu.

— Oh ! shocking ! » s'écrie Miss Bingley. « Je n'ai jamais rien entendu d'aussi abominable. Comment pourrions-nous le punir pour un tel discours ?

— Rien de plus facile, si vous en avez envie », dit Elizabeth. « Nous pouvons tous nous tourmenter et nous punir les uns les autres. Taquinez-le — riez de lui. — Intimes comme vous l'êtes, vous devez savoir comment vous y prendre.

— Mais sur mon honneur je l'ignore. Je vous assure que notre intimité ne m'a pas encore appris *cela*. Taquiner un tempérament posé et un esprit vif ! Non, non — Je crains qu'il ne relève le défi. Quant à rire, nous n'allons pas prendre le risque, je vous prie, d'essayer de rire sans raison. Mr Darcy serait trop content.

— On ne doit pas rire de Mr Darcy ! » s'exclame Elizabeth. « C'est un avantage peu commun, et j'espère qu'il restera peu commun, car ce serait une grande perte pour *moi* d'avoir beaucoup de telles connaissances. Je n'aime rien tant qu'un bon rire.

— Miss Bingley », dit-il, « m'accorde plus de crédit qu'il n'est possible. Une personne dont le principal objet dans la vie est de plaisanter peut rendre ridicules les hommes les meilleurs et les plus sages — ou plutôt, leurs actions les meilleures et les plus sages.

— Il est certain », réplique Elizabeth — « que de telles personnes existent, mais j'espère que je ne suis pas l'une d'*elles*. J'espère que je ne me moque jamais de ce qui est bon ou sage. Les sottises et les absurdités, les caprices et les incohérences, m'amuse bien, je le reconnais, et j'en ris chaque fois que je peux. — Mais vous échappez précisément à tout cela, je suppose.

— Personne n'est parfait, sans doute. Mais je me suis efforcé toute ma vie d'éviter ces faiblesses qui exposent souvent une forte intelligence à la moquerie.

— Par exemple, la vanité et l'orgueil.

— Oui, la vanité est certainement une faiblesse. Mais l'orgueil — là où il y a une véritable supériorité de l'esprit, l'orgueil sera toujours sous contrôle. »

Orgueil et préjugés

Elizabeth se détourne pour cacher un sourire.

« Votre examen de Mr Darcy est achevé, je présume », dit Miss Bingley ; — « et je vous prie de m'en dire le résultat.

– L'examen m'a parfaitement convaincue que Mr Darcy n'a aucun défaut. Il l'avoue lui-même sans détour.

– Non », dit Darcy, « je n'ai rien prétendu de tel. Des défauts, je n'en manque pas, mais j'espère qu'ils ne concernent pas mon intelligence. Je ne répons pas de mon tempérament. — Il n'est pas assez souple, je crois — pas assez, certainement, pour les attentes du monde. Je n'arrive pas à oublier les folies et les vices des autres aussi vite que je le devrais, ni leurs offenses à mon égard. Je ne me laisse pas volontiers prendre par les sentiments. On qualifierait peut-être mon tempérament de rancunier. — Quand mon estime est perdue, c'est pour toujours.

– *Voilà* une vraie faille ! » — s'exclame Elizabeth. « Une rancune implacable assombrit un caractère. Mais vous avez bien choisi votre défaut. — Je ne peux vraiment pas en *rire*. Vous n'avez rien à craindre de moi.

– Toute disposition comporte, je crois, une tendance à un mal particulier, à un défaut naturel, que même la meilleure éducation ne peut éliminer.

– Et *votre* défaut est une propension à détester les gens.

– Et le vôtre », répond-il en souriant, « est une obstination à ne pas les comprendre.

– Et si nous faisons un peu de musique ? » demande Miss Bingley, lassée d'une conversation à laquelle elle ne prend pas part. — « Louisa, cela ne te dérange pas que je réveille Mr Hurst. »

Sa sœur n'élevant aucune objection, on ouvre le piano et Darcy, après avoir passé quelques instants à se ressaisir, n'en est pas fâché. Il commence à ressentir le danger de prêter trop d'attention à Elizabeth.

Chapitre 12

Conformément à un accord entre les deux sœurs, Elizabeth écrit le lendemain à sa mère pour la prier de faire envoyer la voiture dans la journée. Mais Mrs Bennet, qui a prévu que ses filles resteraient à Netherfield jusqu'au mardi suivant, soit une semaine exactement après l'arrivée de Jane, n'a pas envie de les accueillir plus tôt. Par conséquent, sa réponse n'est pas favorable, ou au moins ne répond pas aux vœux d'Elizabeth, qui a hâte de rentrer chez elle. Mrs Bennet envoie un mot disant qu'elles ne peuvent pas avoir la voiture avant mardi ; et elle ajoute en

post-scriptum que si Mr Bingley et sa sœur insistent pour qu'elles restent plus longtemps, elle peut très bien se passer d'elles. — Cependant Elizabeth est positivement résolue à ne pas rester plus longtemps — et ne s'attend pas beaucoup à ce qu'on les y invite ; craignant, au contraire, qu'on leur reproche de s'imposer au-delà du nécessaire, elle exhorte Jane à emprunter la voiture de Mr Bingley immédiatement, et enfin elles décident de mentionner leur projet originel de quitter Netherfield ce matin même, et de faire leur demande.

Cette communication suscite de nombreuses déclarations d'inquiétude ; et les souhaits qu'elles restent au moins jusqu'au lendemain se multiplient au point de convaincre Jane ; et leur départ est reporté. Miss Bingley regrette alors d'avoir réclamé le délai, car sa jalousie et son aversion envers l'une des sœurs dépasse de beaucoup son affection pour l'autre.

Le maître de maison est réellement peiné quand il apprend qu'elles doivent partir si tôt, et il tente à plusieurs reprises de persuader Miss Bennet du danger qu'elle court — étant encore convalescente ; mais Jane sait être ferme quand elle pense avoir raison.

Pour Mr Darcy, la nouvelle est bienvenue — Elizabeth est restée assez longtemps à Netherfield. Elle l'attire plus qu'il ne voudrait — et Miss Bingley est impolie avec *elle*, et plus narquoise que d'habitude avec lui. Il décide sagement de bien veiller à ce qu'aucun signe d'admiration ne lui échappe *maintenant* ; rien dont elle puisse nourrir l'espoir de contribuer à sa félicité. Il est conscient que s'il a suggéré une telle idée, il doit la confirmer ou l'anéantir par son comportement au cours de ce dernier jour. S'en tenant à sa résolution, il ne lui adresse pas dix mots de tout le samedi, et même quand ils passent une demi-heure seuls tous les deux, il reste plongé dans son livre sans lui jeter un seul regard.

La séparation, qui arrange presque tout le monde, a lieu le dimanche après l'office du matin. Miss Bingley devient de plus en plus aimable avec Elizabeth, et de plus en plus affectueuse envers Jane ; et quand elles partent, elle assure la seconde du plaisir qu'elle éprouvera toujours à la voir à Longbourn ou à Netherfield et l'embrasse très tendrement, puis elle serre même la main de la première. — Elizabeth prend congé de la compagnie de très bonne humeur.

Leur mère ne les accueille pas très cordialement à la maison. Mrs Bennet s'étonne de leur retour, et trouve qu'elles ont tort de provoquer autant de dérangement, et pense que Jane a certainement attrapé froid de nouveau. — Mais leur père, bien qu'exprimant son plaisir de manière très laconique, est vraiment content de les voir ; il a ressenti leur importance dans le cercle familial. La conversation du soir, quand ils étaient tous rassemblés, perdait beaucoup de son animation, et presque tout son sens, en l'absence de Jane et Elizabeth.

Orgueil et préjugés

Elles trouvent Mary, comme d'habitude, plongée dans l'étude de la basse continue et de la nature humaine ; et ont quelques nouvelles citations à admirer, et quelques nouvelles observations de morale élémentaire à écouter. Catherine et Lydia ont des informations d'une autre sorte à leur communiquer. Il s'est passé beaucoup de choses, et dit beaucoup de choses, au régiment depuis le mercredi précédent ; plusieurs officiers ont dîné récemment avec leur oncle, un soldat a été fouetté, et le bruit court que le colonel Forster va se marier.

Chapitre 13

« J'espère, ma chère », dit Mr Bennet à sa femme alors qu'ils prennent leur petit déjeuner le lendemain matin, « que vous avez commandé un bon dîner aujourd'hui, parce que j'ai des raisons de penser que quelqu'un viendra se joindre à notre groupe familial.

– De qui parlez-vous, mon cher ? Personne ne vient, autant que je sache, à moins que Charlotte Lucas décide de nous rendre visite, et j'espère que *mes* dîners sont assez bons pour elle. Je ne crois pas qu'elle en voie souvent de pareils chez elle.

– La personne dont je parle est un gentleman qui vient de loin. »

Les yeux de Mrs Bennet pétillent. « Un gentleman qui vient de loin ! C'est Mr Bingley, j'en suis sûre. Mais alors, Jane — tu n'en as pas dit un mot, petite surnoise ! Eh bien, je suis certaine que je serai extrêmement contente de voir Mr Bingley. — Mais — mon Dieu ! quelle malchance ! on ne peut pas trouver de poisson aujourd'hui¹. Lydia, mon amour, tire la sonnette. Je dois parler à Hill² à l'instant.

– Ce n'est *pas* Mr Bingley », affirme son mari ; « c'est une personne que je n'ai jamais vue de toute ma vie. »

Cette déclaration étonne tout le monde ; et lui procure le plaisir d'être pressé de questions par sa femme et ses cinq filles à la fois.

Après s'être amusé à titiller leur curiosité pendant un moment, il s'explique ainsi : « Il y a un mois environ, j'ai reçu cette lettre, et il y a quinze jours j'y ai répondu, car cela me semblait une affaire délicate, à traiter avec quelque attention. C'est de mon cousin, Mr Collins, qui pourra, à ma mort, vous chasser toutes de la maison dès qu'il lui plaira.

¹ Parce que les pêcheurs, ne travaillant pas le dimanche, sont restés à terre la veille.

² La gouvernante des Bennet.

Orgueil et préjugés

– Oh ! mon ami », s'écrie sa femme, « je ne supporte pas d'entendre mentionner cela. Je vous prie de ne pas parler de cet homme odieux. Je pense vraiment qu'il n'y a rien de plus pénible au monde que de savoir votre domaine arraché à vos propres enfants ; et je suis sûre que si j'avais été à votre place, j'aurais essayé depuis longtemps de faire quelque chose d'une façon ou d'une autre. »

Jane et Elizabeth tentent de lui expliquer la notion de bien inaliénable. Elles l'ont déjà souvent tenté auparavant, mais c'est un sujet que Mrs Bennet ne peut pas considérer de manière raisonnable ; elle continue de pester amèrement contre la cruauté d'enlever un domaine à une famille de cinq filles, en faveur d'un homme qui n'intéresse personne.

« C'est assurément une affaire inique », dit Mr Bennet, « et rien ne peut absoudre Mr Collins de sa culpabilité en tant qu'héritier de Longbourn. Mais si vous écoutez sa lettre, sa manière de s'exprimer vous amadouera peut-être.

– Non, je suis sûre que non ; et je pense qu'il se montre bien impertinent en vous écrivant, et très hypocrite. Je déteste de tels faux amis. Pourquoi ne continue-t-il pas à se quereller avec vous, comme le faisait son père avant lui ?

– Pourquoi, en effet ; il semble avoir des scrupules filiaux sur ce point, ainsi que vous allez l'entendre. »

Hunsford, près de Westerham, Kent,

Le 15 octobre.

Cher Monsieur,

Le différend subsistant entre vous-même et feu mon cher père a toujours suscité en moi un grand malaise, et depuis que j'ai eu l'infortune de le perdre j'ai souvent souhaité combler la brèche ; mais pendant un certain temps j'étais retenu par mes propres doutes, craignant que l'on prenne pour un manque de respect à sa mémoire mon rapprochement avec quelqu'un à qui il avait toujours choisi de s'opposer. — « Voilà, Mrs Bennet. » — J'ai pourtant fini par me décider, car ayant reçu l'ordination à Pâques, j'ai eu le privilège de bénéficier du parrainage de la Très Honorable Lady Catherine de Bourgh, veuve de Sir Lewis de Bourgh, dont la bienveillance et la générosité m'ont recommandé pour le précieux presbytère de cette paroisse, où j'ai l'intention sincère de me comporter avec la gratitude la plus respectueuse envers Sa Seigneurie, et d'être toujours prêt à célébrer les rites et cérémonies institués par l'Église d'Angleterre. De plus, je considère qu'il est de mon devoir en tant qu'ecclésiastique de veiller à faire régner le bienfait de la paix dans toutes les familles à portée de mon influence ; par conséquent, je me flatte que mes présentes ouvertures de bonne volonté méritent d'être louées,

Orgueil et préjugés

et que vous voudrez bien ignorer ma situation d'héritier par défaut du domaine de Longbourn et accepter le rameau d'olivier que je vous tends. Je ne peux que me sentir gêné à l'idée que vos aimables filles soient lésées par ma faute ; je vous prie d'accepter mes excuses pour ce fait et vous assure de mon empressement à leur offrir toutes les réparations possibles, — mais de cela nous pourrions reparler ultérieurement. Si nous n'avez pas d'objection à me recevoir chez vous, je me propose d'avoir le plaisir de vous rendre visite le Lundi 18 novembre à quatre heures, et abuserai probablement de votre hospitalité jusqu'au samedi de la semaine suivante, ce que je peux faire sans aucun inconvénient, car Lady Catherine ne s'oppose pas à mon absence occasionnelle le dimanche, à condition qu'un autre pasteur soit engagé pour célébrer les offices. Je reste, cher monsieur, avec mes compliments respectueux à votre dame et à vos filles, votre obligé et votre ami,

William Collins.

« Nous pouvons donc compter sur ce gentleman pacificateur à quatre heures », dit Mr Bennet en repliant la lettre. « Ma parole, ce jeune homme semble très consciencieux et poli ; et je ne doute pas qu'il se révèle une connaissance utile, surtout si Lady Catherine se montre assez indulgente pour le laisser revenir ici.

– Il y a cependant du bon sens dans ce qu'il dit à propos des filles ; et s'il est disposé à les dédommager, ce n'est pas moi qui le découragerai.

– Bien qu'il soit difficile », dit Jane, « de deviner sous quelle forme il envisage de nous offrir les réparations qu'il pense nous devoir, le souhait mérite d'être porté à son crédit. »

Ce qui frappe surtout Elizabeth, c'est sa déférence extraordinaire envers Lady Catherine, et son intention bienveillante de baptiser, marier et enterrer ses paroissiens aussi souvent que nécessaire.

« Je le trouve bizarre », dit-elle. « Je n'arrive pas à le comprendre. — Son style a quelque chose de très pompeux. — Et que veut-il dire quand il s'excuse d'être l'héritier par défaut ? — Je suppose qu'il n'y renoncerait pas, si c'était possible. — Peut-il se révéler un homme sensé, monsieur ?

– Non, ma chérie, je ne crois pas. J'ai bon espoir que ce soit plutôt le contraire. Il y a un mélange de servilité et de suffisance dans sa lettre qui promet beaucoup. J'ai hâte de le rencontrer.

– En ce qui concerne la composition », remarque Mary, « sa lettre ne semble pas défectueuse. L'idée du rameau d'olivier n'est pas vraiment nouvelle, pourtant je la trouve bien amenée. »

Orgueil et préjugés

Pour Catherine et Lydia, ni la lettre ni son auteur ne présentent le moindre intérêt. Il est à peu près impossible que leur cousin arrive vêtu d'un uniforme écarlate, et cela fait maintenant des semaines qu'elles ne prennent plus plaisir à la société d'un homme portant une autre couleur. Quant à leur mère, la lettre de Mr Collins a dissipé une grande partie de sa rancune, et elle se prépare à le voir avec un calme qui étonne son mari et ses filles.

Mr Collins arrive à l'heure, et toute la famille l'accueille avec une grande courtoisie. Mr Bennet parle peu, en vérité, mais les dames sont prêtes à bavarder et Mr Collins ne semble ni avoir besoin d'encouragements, ni être enclin à garder le silence lui-même. C'est un jeune homme grand et massif de vingt-cinq ans. Sa mine est grave et solennelle, et ses manières très guindées. À peine est-il assis qu'il félicite Mrs Bennet pour ses si charmantes filles, dit qu'il a beaucoup entendu parler de leur beauté, mais qu'en l'occurrence la renommée est en dessous de la réalité ; et ajoute qu'à n'en pas douter elle les verra mariées au mieux, le moment venu. Cette galanterie n'est pas du goût de certaines des auditrices, mais Mrs Bennet, qui ne trouve rien à redire à un compliment, répond bien volontiers.

« Vous êtes assurément fort aimable, monsieur ; et j'espère de tout mon cœur qu'il en soit ainsi ; car sinon elles se retrouveront sans ressources. Les choses sont arrangées de manière si étrange.

– Vous faites peut-être allusion à ce domaine inaliénable.

– Ah ! monsieur, en effet. C'est une pénible affaire pour mes pauvres filles, vous devez le reconnaître. Non que je prétende vous mettre en cause, car je sais que de telles choses relèvent du hasard en ce bas-monde. On ne peut savoir ce qui va advenir à un domaine une fois qu'il devient inaliénable.

– Je suis bien conscient, madame, de l'épreuve que cela représente pour mes belles cousines, — et je pourrais en dire beaucoup sur le sujet si je ne craignais pas de paraître présomptueux et précipité. Mais je peux assurer les jeunes dames que je viens préparé à être leur admirateur. Je n'en dis pas plus à présent, mais peut-être, quand nous nous connaissons mieux—— »

Il est interrompu par l'annonce du dîner ; et les filles échangent des sourires. Elles ne constituent pas le seul objet de l'admiration de Mr Collins. Il examine et loue le hall, la salle à manger et tous ses meubles ; et ses multiples éloges toucheraient le cœur de Mrs Bennet si elle n'était pas tourmentée par l'idée qu'il considère tout cela comme sa future propriété. Il admire aussi hautement le dîner, et désire savoir à laquelle de ses belles cousines il doit l'excellence de ses plats. Mais là, Mrs Bennet le remet à sa place, en l'assurant sèchement qu'ils ont de quoi engager une bonne cuisinière, et que ses filles n'ont rien à faire dans la cuisine. Il la prie de

bien vouloir lui pardonner de l'avoir froissée. D'un ton radouci, elle déclare qu'elle n'est nullement offensée ; mais il continue à présenter ses excuses pendant un bon quart d'heure.

Chapitre 14

Mr Bennet ne dit à peu près rien pendant le dîner ; mais quand les domestiques se sont retirés, il pense qu'il est temps d'avoir une conversation avec son invité. Abordant donc un sujet sur lequel il s'attend à ce qu'il brille, il remarque que la chance semble lui sourire en ce qui concerne sa protectrice. L'attention que Lady Catherine de Bourgh porte à ses désirs, et sa considération quant à son bien-être, paraissent très remarquables. Mr Bennet ne pouvait pas mieux choisir. Mr Collins la loue avec éloquence. Le sujet rend ses manières encore plus solennelles que d'ordinaire et, prenant un air important, il affirme qu'il n'a jamais de sa vie observé un tel comportement chez une personne de haut rang, autant d'affabilité et de condescendance¹, que ce qu'il a ressenti lui-même auprès de Lady Catherine. Elle a eu la gracieuse obligeance d'approuver les deux sermons qu'il a déjà eu l'honneur de prêcher en sa présence. Elle l'a aussi invité deux fois à dîner à Rosings, et l'a fait chercher pas plus tard que le samedi précédent pour compléter le quadrille² de la soirée. Plusieurs personnes de sa connaissance prétendent que Lady Catherine est orgueilleuse, mais lui-même n'a jamais vu chez elle que de la bienveillance. Elle s'est toujours adressée à lui comme à n'importe quel autre gentleman ; elle ne formule aucune objection à ce qu'il fréquente les gens du voisinage, ni à ce qu'il quitte la paroisse à l'occasion pour une semaine ou deux afin de rendre visite à sa famille. Elle condescend même à lui conseiller de se marier dès que possible, pourvu qu'il choisisse sagement ; et lui a rendu visite une fois en son humble presbytère ; où elle a approuvé tous les aménagements qu'il a effectués, et a daigné lui en suggérer quelques-uns, — des étagères dans les placards à l'étage.

« Tout cela est assurément très convenable et courtois », dit Mrs Bennet, « et je n'hésite pas à dire que c'est une femme très aimable. Il est malheureux que les grandes dames en général ne lui ressemblent pas plus. Habite-t-elle près de chez vous, monsieur ?

– Le jardin dans lequel se trouve ma modeste demeure n'est séparé que par une allée de Rosings Park, la résidence de Sa Seigneurie.

– Vous avez dit qu'elle est veuve, n'est-ce pas, monsieur ? A-t-elle de la famille ?

¹ Elle fait l'effort de se mettre à sa hauteur. Le mot ne comportait pas la nuance de mépris qu'il a aujourd'hui.

² Un ancêtre du whist, déjà démodé à l'époque, qui se jouait à quatre personnes.

Orgueil et préjugés

– Seulement une fille, l'héritière de Rosings et d'un vaste patrimoine.

– Ah ! » s'écrie Mrs Bennet en hochant la tête, « dans ce cas elle est mieux lotie que bien des filles. Et quelle sorte de jeune lady est-elle ? Est-elle jolie ?

– C'est une jeune lady des plus charmantes, en vérité. Lady Catherine elle-même dit qu'en matière de beauté authentique, Miss De Bourgh dépasse de loin les plus belles de son sexe ; car il y a dans ses traits ce qui marque une jeune femme de haute naissance. Hélas, sa santé est fragile, ce qui l'a empêchée d'acquérir tous les talents auxquelles elle pouvait aspirer ; ainsi que m'en a informé la dame qui a supervisé son éducation, et qui habite toujours chez eux. Mais elle est parfaitement aimable, et condescend souvent à passer devant mon humble demeure dans son petit phaéton avec ses poneys¹.

– A-t-elle été présentée ? Je ne me souviens pas d'avoir vu son nom parmi les dames à la cour.

– En raison de sa santé incertaine, elle ne peut pas séjourner en ville ; et pour cette raison, ainsi que je l'ai dit moi-même un jour à Lady Catherine, elle prive la cour britannique de son ornement le plus brillant. Sa Seigneurie a paru apprécier l'idée, et vous pouvez imaginer que je suis heureux d'offrir à toute occasion ces délicats petits compliments qui font toujours plaisir aux dames. J'ai plus d'une fois fait remarquer à Lady Catherine que sa charmante fille semblait née pour devenir duchesse, et que le rang le plus élevé, au lieu de lui donner de la grandeur, serait par elle agrémenté. — Ce genre de petite chose plaît à Sa Seigneurie, et je me sens particulièrement tenu de l'honorer d'attentions de cette sorte.

– Vous jugez très pertinemment », dit Mr Bennet, « et vous avez la chance de savoir flatter avec délicatesse. Puis-je vous demander si ces plaisantes attentions naissent d'une impulsion de l'instant, ou procèdent d'études préalables ?

– Elles apparaissent principalement en fonction de ce qui se passe sur le moment, et bien qu'il m'arrive de m'amuser à suggérer et arranger d'élégants petits compliments adaptés à des occasions ordinaires, je m'efforce toujours de leur donner un air aussi spontané que possible. »

Les attentes de Mr Bennet sont comblées. Son cousin est aussi ridicule qu'il l'espérait, et il l'écoute avec la joie la plus vive, tout en conservant la maîtrise la plus ferme de son expression ; et, à part un regard occasionnel en direction d'Elizabeth, il n'éprouve pas le besoin de partager son plaisir.

¹ Voiture légère à quatre roues tirée par deux chevaux (ou, comme ici, poneys).

À l'heure du thé, cependant, il en a assez. Il est content de ramener son hôte dans le salon puis, après le thé, il l'invite à lire à haute voix aux dames. Mr Collins accepte volontiers, et on lui donne un livre ; mais en l'examinant (son apparence révèle qu'il vient d'une bibliothèque ambulante), il sursaute et, présentant ses excuses, proteste qu'il ne lit jamais de romans. — Kitty le dévisage, et Lydia s'exclame. — On lui propose d'autres livres et, après un peu de réflexion, il choisit les *Sermons de Fordyce*¹. Bouche bée, Lydia le regarde ouvrir le volume et, avant qu'il ait lu trois pages d'un ton aussi solennel que monotone, elle l'interrompt.

« Savez-vous, maman, que mon oncle Philips parle de renvoyer Richard et, s'il le fait, le Colonel Forster l'engagera. Ma tante me l'a dit elle-même samedi. Je vais marcher jusqu'à Meryton demain pour en savoir plus, et pour demander quand Mr Denny revient de Londres. »

Ses deux grandes sœurs demandent à Lydia de tenir sa langue ; mais Mr Collins, très vexé, pose son livre et dit :

« J'ai souvent observé le peu d'intérêt que les jeunes dames accordent aux livres d'un caractère sérieux, bien qu'ils soient écrits pour leur seul bénéfice. Cela me stupéfie, je le confesse ; — car certainement, rien n'est plus avantageux pour elles que l'instruction. Mais je ne vais pas importuner plus longtemps mes jeunes cousines. »

Puis, se tournant vers Mr Bennet, il lui propose d'être son adversaire au backgammon. Mr Bennet accepte le défi, remarquant qu'il a agi sagement en laissant les filles à leurs amusements frivoles. Mrs Bennet et ses filles présentent très poliment leurs excuses pour l'interruption de Lydia, et promettent que cela ne se reproduira pas s'il reprend sa lecture ; mais Mr Collins, après avoir affirmé qu'il n'en voulait pas à sa jeune cousine et ne ressentirait jamais sa conduite comme un affront, s'assoit à une autre table avec Mr Bennet et se prépare pour la partie de backgammon.

Chapitre 15

Mr Collins n'est pas un homme sensé, et l'éducation et la société ont peu compensé les carences de la nature, car la plus grande part de sa vie s'est passée sous la tutelle d'un père inculte et avare ; et s'il est allé à l'université, il s'est contenté d'obtenir ses diplômes sans nouer de relations utiles. La soumission dans laquelle son père l'a élevé lui a donné à l'origine des manières très humbles, mais maintenant elles sont contrebalancées en grande partie par la vanité

¹ *Sermons to Young Women* (1766). L'auteur interdit tous les plaisirs ou presque aux jeunes filles.

Orgueil et préjugés

d'un esprit faible, vivant dans la solitude, et par les sentiments résultant d'une prospérité précoce et inattendue. Un heureux hasard l'a recommandé à Lady Catherine de Bourgh quand le presbytère de Hunsford s'est libéré ; et le respect qu'il voue à son haut rang, et sa vénération envers elle pour son rôle de protectrice, se mêlant à ses droits en tant que pasteur et à sa bonne opinion de lui-même, de son autorité en tant qu'ecclésiastique, font de lui un mélange d'orgueil et d'obséquiosité, de suffisance et d'humilité.

Disposant maintenant d'une bonne maison et d'un revenu suffisant, il compte se marier ; et en cherchant à se réconcilier avec la famille de Longbourn, il avait une épouse en tête, car il pensait choisir l'une des sœurs, s'il les trouvait aussi belles et aimables que la rumeur publique le prétendait. C'est son projet de dédommagement — de réparation — pour le fait qu'il hérite du domaine de leur père ; et il le trouve excellent, aussi juste que convenable, et excessivement généreux et désintéressé de sa part.

Il n'a pas modifié son projet en les voyant. — Le beau visage de Miss Bennet confirme ses intentions, en accord avec ses notions les plus strictes du droit d'aînesse ; et son choix se fixe sur *elle* le premier soir. Le lendemain matin, cependant, un changement se produit ; car au cours d'un tête-à-tête d'une demi-heure avec Mrs Bennet avant le petit déjeuner, une conversation qui commence par la description de son presbytère, et conduit naturellement à l'aveu de son espoir de trouver à Longbourn une maîtresse de maison pour s'en occuper, amène Mrs Bennet à écarter, non sans force sourires complaisants et vagues encouragements, cette même Jane qu'il a élue. — « En ce qui concerne ses filles *plus jeunes*, elle ne peut pas s'avancer à dire — elle ne peut pas positivement affirmer — mais elle n'a pas entendu parler du moindre engagement ; — sa fille *aînée*, elle doit le mentionner — elle se sent autorisée à le laisser entendre, va sans doute bientôt se fiancer. »

Mr Collins n'a qu'à échanger Jane contre Elizabeth — ce qu'il fait aussitôt — pendant que Mrs Bennet tisonne le feu. Elizabeth, qui suit Jane en âge et en beauté, lui succède évidemment.

Mrs Bennet se réjouit de la conversation, et espère avoir bientôt deux filles mariées ; et l'homme dont elle ne supportait pas de parler la veille remonte bien haut dans son estime.

N'ayant pas oublié l'intention de Lydia d'aller à pied à Meryton, toutes les sœurs sauf Mary décident de se joindre à elle ; et Mr Collins de même à la demande de Mr Bennet, qui a très envie de se débarrasser de lui et d'être seul dans sa bibliothèque ; car Mr Collins l'y a suivi après le petit déjeuner, et y reste, apparemment plongé dans un des plus gros volumes de la collection, mais ne cessant en réalité de parler à Mr Bennet de sa maison et de son jardin à Hunsford. Une telle conduite dérange énormément Mr Bennet. Il a toujours été sûr de passer

ses moments de loisir au calme dans sa bibliothèque ; et s'il est prêt, ainsi qu'il le dit à Elizabeth, à rencontrer sottise et suffisance dans toutes les autres pièces de la maison, il a l'habitude de leur échapper en ce lieu ; il invite donc Mr Collins de façon courtoise mais très pressante à accompagner ses filles dans leur marche ; et Mr Collins, étant en vérité meilleur marcheur que lecteur, est extrêmement content de refermer son gros livre et de partir.

Leur temps passe en vétilles pompeuses de son côté, en acquiescements polis de la part de ses cousines, jusqu'à ce qu'ils arrivent à Meryton. L'attention des plus jeunes cesse alors de se porter sur lui. Leur regard explore immédiatement la rue à la recherche des officiers, et seul un chapeau vraiment chic, ou une mousseline vraiment nouvelle dans la vitrine d'une boutique, pourrait les distraire.

Mais toutes remarquent bientôt un jeune homme qu'elles n'ont jamais vu, de toute évidence un gentleman, qui marche avec un officier de l'autre côté de la rue. Cet officier est ce même Mr Denny dont Lydia voulait savoir s'il était revenu de Londres, et il les salue en passant. Toutes sont frappées par la prestance du nouveau venu, toutes se demandent qui il peut bien être, et Kitty et Lydia, décidées à le découvrir si possible, traversent la rue en entraînant tout le groupe sous prétexte de regarder quelque chose dans une boutique, et atteignent heureusement le trottoir juste au moment où les deux gentlemen, ayant fait demi-tour, arrivent au même endroit. Mr Denny s'adresse à elles directement et demande la permission de leur présenter son ami, Mr Wickham, qui est revenu de la ville avec lui la veille et qui, il se réjouit de l'annoncer, a accepté un brevet d'officier dans leur régiment. On ne pouvait souhaiter mieux ; car il ne manque qu'un uniforme au jeune homme pour le rendre absolument charmant. Son apparence joue en sa faveur ; il a tous les attributs de la beauté, des traits réguliers, une silhouette élancée, un abord très aimable. Dès qu'il a été présenté, il se montre plaisamment disposé à engager la conversation — ce qu'il fait de façon fort convenable et sans prétention ; et ils bavardent tous très agréablement quand un bruit de sabots retient leur attention, et ils aperçoivent Darcy et Bingley chevauchant au milieu de la rue. Les deux gentlemen reconnaissent les dames du groupe et s'approchent aussitôt, puis échangent les politesses habituelles. Bingley est le plus loquace, et Miss Bennet le principal objet de son discours. Il était en train d'aller à Longbourn, dit-il, pour demander de ses nouvelles. M. Darcy confirme le propos en s'inclinant, et il s'efforce de ne pas fixer Elizabeth du regard, quand il découvre soudain l'inconnu. Il se trouve qu'Elizabeth observe les deux hommes à l'instant où ils se dévisagent, et l'effet de la rencontre la stupéfie. Ils changent tous les deux de couleur : l'un devient blanc, l'autre rouge. Au bout d'un moment, Mr Wickham touche son chapeau — un salut que Mr Darcy daigne à peine

rendre. Que cela peut-il signifier ? — Il est impossible de l'imaginer ; il est impossible de ne pas brûler d'envie de le savoir.

Une minute plus tard, Mr Bingley, sans paraître remarquer ce qui s'est passé, prend congé et s'en va avec son ami.

Mr Denny et Mr Wickham accompagnent les jeunes dames jusqu'à la maison de Mr Philips, puis les quittent bien que Lydia les prie instamment d'entrer, et bien que Mrs Philips ouvre la fenêtre du salon et appuie bruyamment l'invitation.

Mrs Philips est toujours heureuse de voir ses nièces, et elle accueille avec une chaleur particulière les deux aînées, en raison de leur absence récente, et elle exprime sa vive surprise de leur retour soudain à la maison, dont elle n'aurait rien su, puisque leur propre voiture n'est pas allée les chercher, si elle n'avait pas rencontré par hasard dans la rue le commis de Mr Jones, qui lui a dit qu'elle ne devait plus envoyer de potions à Netherfield parce que les demoiselles Bennet n'y étaient plus, quand Jane sollicite sa courtoisie en lui présentant Mr Collins. Elle le reçoit avec toute la politesse dont elle est capable, et il répond en renchérissant, la priant de l'excuser s'il s'introduit chez elle alors qu'elle ne le connaît pas, ce qui pourrait cependant être justifié, il ne peut pas s'empêcher de s'en flatter, par sa relation aux jeunes ladies qui l'ont présenté à son attention. Cet excès de bonne éducation ne manque pas d'impressionner Mrs Philips, mais sa contemplation d'un inconnu est bientôt interrompue par des exclamations et des questions sur l'autre, à propos duquel elle peut seulement dire à ses nièces ce qu'elles savent déjà, que Mr Denny l'a amené de Londres et qu'il doit obtenir une charge de lieutenant dans le —shire¹. Elle l'observe depuis une heure, dit-elle, se promenant dans la rue, et si Mr Wickham apparaissait Kitty et Lydia poursuivraient certainement cette occupation, mais hélas personne ne passe maintenant devant les fenêtres à part quelques officiers qui, en comparaison avec le nouveau-venu, sont devenus « des gars stupides et désagréables ». Certains d'entre eux doivent dîner avec les Philips le lendemain, et leur tante leur promet d'envoyer son mari rendre visite à Mr Wickham et l'inviter aussi, si la famille de Longbourn veut bien venir après le dîner. Elles donnent leur accord à ce projet, et Mrs Philips leur promet un jeu détendu et animé de tickets de loterie², suivi d'un petit souper chaud. La perspective de ces plaisirs est très réjouissante, et ils se quittent de bonne humeur. Mr Collins renouvelle ses excuses en quittant

¹ Un régiment de milice porte le nom de la région dont est originaire la majorité de ses hommes, mais quelqu'un qui vient d'ailleurs peut y appartenir. C'est le cas de Mr Wickham, qui arrive de Londres.

² Un jeu de cartes très simple pour un nombre quelconque de joueurs. Chacun parie qu'une carte qu'il ou elle a posée face contre table sera la même que celle d'un autre joueur.

la pièce, et Mrs Philips l'assure avec une inlassable courtoisie qu'elles sont parfaitement superflues.

Sur le chemin de la maison, Elizabeth raconte à Jane ce qu'elle a surpris entre les deux gentlemen ; mais si Jane est prête à défendre l'un ou l'autre, ou les deux, s'ils paraissaient être en tort, elle ne peut pas expliquer leur comportement plus que sa sœur.

À son retour, Mr Collins procure beaucoup de plaisir à Mrs Bennet en vantant les manières et la politesse de Mrs Philips. Il affirme qu'à part Lady Catherine et sa fille, il n'a jamais vu une femme plus raffinée ; car elle l'a non seulement reçu avec la plus exquise courtoisie, mais elle l'a même invité personnellement à la soirée du lendemain, alors qu'elle ne le connaissait pas du tout auparavant. Il suppose que cela tient en partie à ses liens de parenté avec eux, mais néanmoins il n'a jamais été traité avec autant d'égards de toute sa vie.

Chapitre 16

Personne ne s'oppose à ce que les jeunes filles se rendent chez leur tante, et Mr et Mrs Bennet résistent fermement aux scrupules de Mr Collins, qui hésite à les laisser seuls ne serait-ce qu'une soirée pendant son séjour ; la voiture l'emmène donc à Meryton avec ses cinq cousines à une heure convenable ; et les filles ont le plaisir d'apprendre, en entrant dans le salon, que Mr Wickham a accepté l'invitation de leur oncle et se trouve dans la maison.

Après avoir entendu cette information, ils s'assoient tous et Mr Collins peut tout à loisir observer et admirer ce qui l'entoure, et la taille et l'ameublement de la pièce le frappent au point de déclarer qu'il pourrait presque s'imaginer dans la petite salle à manger d'été à Rosings ; une comparaison qui ne signifie pas grand-chose a priori ; mais quand Mrs Philips comprend à ses explications ce qu'est Rosings, et qui en est propriétaire, quand elle entend la description de l'un des salons de Lady Catherine, et découvre que la seule cheminée a coûté huit cents livres, elle sent toute la force du compliment, et serait à peine vexée d'une comparaison avec la chambre de la gouvernante.

Mr Collins s'occupe agréablement, en attendant l'arrivée des gentlemen, à décrire toute la grandeur de Lady Catherine et de son manoir, avec des digressions occasionnelles pour vanter son humble demeure et les améliorations qu'elle reçoit ; et il trouve en Mrs Philips une auditrice très attentive, dont l'opinion qu'elle a de lui est rehaussée par ce qu'elle entend, et qui compte diffuser tout cela dès que possible auprès de ses voisines. Pour les filles, qui n'ont pas envie d'écouter leur cousin, et qui n'ont rien à faire sinon souhaiter la présence d'un piano et examiner

leurs propres imitations médiocres de porcelaine¹ sur la cheminée, l'attente semble bien longue. Pourtant elle s'achève enfin. Les gentlemen s'approchent, et quand Mr Wickham entre dans la pièce Elizabeth a l'impression que l'admiration qu'elle a pu lui porter en le voyant la veille, ou en pensant à lui depuis, ne peut aucunement être jugée déraisonnable. Les officiers du — shire sont dans l'ensemble très estimables, de vrais gentlemen, et les meilleurs d'entre eux sont présents ce soir ; mais Mr Wickham les surpasse autant par sa personne, son apparence, son visage, sa démarche, qu'*ils* surpassent l'oncle Philips, guindé et empâté, exhalant une odeur de porto, qui entre derrière eux.

Mr Wickham est l'heureux homme vers qui se tournent presque tous les regards féminins, et Elizabeth l'heureuse femme à côté de qui il finit par s'asseoir ; et la manière agréable dont il entame aussitôt la conversation, même si elle porte seulement sur l'humidité de la nuit et la probabilité d'une saison pluvieuse, lui fait sentir que le sujet le plus commun, le plus plat, le plus rebattu, peut être rendu intéressant par le talent de celui qui l'aborde.

Face à des rivaux pour l'attention des belles tels que Mr Wickham et les officiers, Mr Collins semble destiné à sombrer dans l'insignifiance ; il est certain que les jeunes filles ont oublié son existence ; mais il peut encore compter par moments sur l'écoute bienveillante de Mrs Philips, qui de plus veille à l'approvisionnement en café et en muffins.

Quand on installe les tables pour les cartes, il a l'occasion de l'obliger à son tour, en s'asseyant à la table de whist.

« Je ne connais pas encore bien ce jeu », dit-il, « mais je serai content de m'instruire, car ma situation dans la vie — » Mrs Philips le remercie pour son obligeance, mais n'a pas le temps d'attendre son explication.

Mr Wickham ne joue pas au whist, et c'est avec une joie très vive que Lydia et Elizabeth l'accueillent entre elles à l'autre table. Le risque peut sembler grand que Lydia l'accapare entièrement, car c'est une bavarde impénitente ; mais comme par ailleurs elle adore les tickets de loterie, elle devient bientôt trop absorbée par le jeu, trop désireuse de parier et de réclamer ses lots, pour s'occuper de quelqu'un en particulier. Tout en tenant compte des exigences du jeu, Mr Wickham peut donc parler à Elizabeth, et elle l'écoute volontiers, bien qu'elle ne puisse espérer apprendre ce qu'elle souhaite principalement entendre, l'histoire de sa relation avec Mr Darcy. Elle n'ose même pas mentionner ce gentleman. Cependant, Mr Wickham satisfait de manière inattendue sa curiosité en abordant le sujet lui-même. Il demande à quelle distance

¹ Les jeunes filles décoraient non seulement des tables et des paravents, mais aussi des assiettes.

Netherfield se trouve de Meryton ; et, ayant reçu la réponse, il demande sur un ton hésitant depuis combien de temps Mr Darcy y habite.

« Un mois environ », répond Elizabeth ; puis, ne voulant pas laisser tomber le sujet, elle ajoute : « J'ai cru comprendre que c'est un homme qui possède de grands biens dans le Derbyshire.

– Oui », répond Wickham ; — « son domaine là-bas est magnifique. Dix mille par an tout frais payés. Vous ne pourriez pas avoir rencontré une personne mieux à même de vous donner certaines informations sur ce point que moi-même — car j'ai des liens particuliers avec sa famille depuis mon enfance. »

Elizabeth ne peut cacher sa surprise.

« Vous pouvez bien être étonnée, Miss Bennet, par une telle déclaration, après avoir remarqué, comme vous l'avez sans doute fait, la grande froideur de notre rencontre hier. — Êtes-vous proche de Mr Darcy ?

– Aussi proche que je souhaite jamais l'être », s'écrie vivement Elizabeth. — « J'ai passé quatre jours dans la même maison que lui, et je le trouve très désagréable.

– Est-il agréable ou pas ? Je n'ai pas le droit de donner *mon* opinion sur ce sujet », dit Wickham. « Je ne suis pas qualifié pour en avoir une. Je le connais trop bien et depuis trop longtemps pour être un juge honnête. Il m'est impossible d'être impartial. Mais je crois que votre opinion de lui étonnerait le monde — et peut-être ne l'exprimeriez-vous pas aussi franchement n'importe où ailleurs. — Ici vous êtes dans votre propre famille.

– Je vous assure que je n'en dis pas plus *ici* que je n'en dirais dans une autre maison du voisinage, excepté à Netherfield. Il n'est pas aimé dans le Hertfordshire. Tout le monde est écœuré par son orgueil. Vous ne trouverez personne qui en dise du bien.

– Je ne peux pas prétendre être désolé », dit Wickham après une courte pause, « que lui ou aucun autre homme ne soit pas estimé au-delà de ses mérites ; mais dans *son* cas je crois que cela n'arrive pas souvent. Le monde est aveuglé par sa fortune et son importance, ou effrayé par ses manières hautaines et imposantes, et le voit seulement comme il désire être vu.

– Aussi peu que je le connaisse, j'ai l'impression qu'il a mauvais caractère. »

Wickham se contente de hocher la tête.

« Je me demande », dit-il quand il a de nouveau la possibilité de parler, « s'il va rester dans la région beaucoup plus longtemps.

Orgueil et préjugés

– Je n'en sais rien ; mais je n'ai pas entendu mentionner son départ quand j'étais à Netherfield. J'espère que sa présence dans le voisinage ne va pas affecter vos projets à propos du ——shire.

– Oh ! non — ce n'est pas à *moi* d'être chassé par Mr Darcy. S'il veut éviter de me voir, *il* doit s'en aller. Nous ne sommes pas en bons termes, et j'éprouve toujours de la souffrance quand je le rencontre, mais je n'ai aucune raison de l'éviter que je ne puisse proclamer au monde entier : le sentiment d'avoir été terriblement maltraité, et des regrets douloureux qu'il soit ce qu'il est. Son père, Miss Bennet, le regretté Mr Darcy, était l'un des meilleurs hommes qui ait jamais vécu, et le plus loyal de mes amis ; et je ne peux jamais côtoyer ce Mr Darcy sans que mon âme soit affligée par mille tendres souvenirs. Il s'est comporté avec moi de façon scandaleuse ; mais je crois véritablement que je pourrais tout lui pardonner sauf d'avoir déçu les espoirs et déshonoré la mémoire de son père. »

Elizabeth est de plus en plus intéressée, et écoute très attentivement ; mais l'affaire est si délicate qu'elle renonce à poser d'autres questions.

Mr Wickham commence à aborder des sujets plus généraux, Meryton, le voisinage, la société, paraissant très satisfait de ce qu'il a vu jusque-là, et se consacrant spécialement au dernier sujet avec une galanterie affable mais bien évidente.

« C'est la perspective d'une société très présente, et d'une bonne société », ajoute-t-il, « qui m'a principalement incité à entrer dans le ——shire. Je savais que c'était un régiment agréable, très respectable, et mon ami Denny m'a tenté encore plus par sa description du cantonnement actuel, des grandes prévenances et des excellentes relations dont ils bénéficiaient à Meryton. La société m'est nécessaire, je l'avoue. J'ai connu des déceptions, et mon caractère ne supporte pas la solitude. J'ai *besoin* d'un travail et de la société. Je ne me destinais pas à la vie militaire, mais les circonstances l'ont rendue acceptable. L'église aurait dû être ma profession — j'ai été élevé pour l'église, et je devrais aujourd'hui être en possession d'un bénéfice¹ de grande valeur, si le gentleman dont nous parlions tout à l'heure y avait consenti.

– Vraiment !

– Oui — Feu Mr Darcy m'avait légué par testament le meilleur bénéfice du domaine dès qu'il serait libéré. C'était mon parrain, et il m'était très attaché. Je ne peux rendre justice à sa bonté. Il voulait subvenir largement à mes besoins, et pensait l'avoir fait ; mais quand le bénéfice est devenu disponible, on l'a donné à quelqu'un d'autre.

¹ Revenu d'une paroisse.

Orgueil et préjugés

– Mon Dieu ! » s'exclame Elizabeth ; « mais comment est-ce possible ? — Comment peut-on ignorer son testament ? — Pourquoi n'avez-vous pas demandé réparation en justice ?

– Les termes du legs étaient tellement informels que je ne pouvais rien espérer de la loi. Un homme d'honneur ne pouvait douter de l'intention, mais Mr Darcy a choisi d'en douter — ou de la traiter comme une simple recommandation conditionnelle, et d'affirmer que j'avais renoncé à toute revendication par mon extravagance, mon imprudence, bref tout et n'importe quoi. Il est certain que le bénéfice est devenu vacant il y a deux ans, au moment précis où j'atteignais l'âge me permettant de l'acquérir, et qu'il a été donné à un autre homme ; et il est non moins certain que je ne peux pas me reprocher d'avoir fait quoi que ce soit pour mériter de le perdre. J'ai un tempérament chaud et irréfléchi et j'ai sans doute pu parfois exprimer mon opinion *de* lui, et *à* lui, trop librement. Rien de plus grave, autant que je m'en souviens. Mais le fait est que nous sommes très dissemblables, et qu'il me déteste.

– C'est très choquant ! — Il mérite d'être dénoncé publiquement.

– Il le *sera* un jour ou l'autre — mais pas par *moi*. Tant que je n'oublie pas son père, je ne peux ni le défier ni le démasquer. »

Elizabeth l'estime pour de tels sentiments, et le trouve plus beau que jamais quand il les exprime.

« Mais quels ont pu être ses mobiles ? » demande-t-elle après une pause. « Qu'est-ce qui a pu le pousser à agir si cruellement ?

– Une aversion profonde et résolue à mon égard — une aversion que je ne peux qu'attribuer, dans une certaine mesure, à la jalousie. Si feu Mr Darcy m'avait moins aimé, son fils m'aurait peut-être plus apprécié ; mais l'affection peu commune de son père pour moi l'a irrité je crois dès son plus jeune âge. Son tempérament ne le portait pas à supporter le genre de rivalité qui nous opposait — le genre de préférence dont je bénéficiais souvent.

– Je ne pensais pas Mr Darcy si méchant — même si je ne l'ai jamais aimé, je n'en pensais pas autant de mal — je supposais qu'il méprisait ses semblables en général, mais ne le soupçonnais pas de s'abaisser à une vengeance aussi perfide, une telle injustice, une telle férocité que cela ! »

Après quelques minutes de réflexion, elle poursuit néanmoins :

« Si, je me souviens qu'il se vantait un jour, à Netherfield, de son implacable rancune, de son incapacité à pardonner. Son caractère doit être atroce.

– Je suis mal placé pour en juger, » répond Wickham. « Il m'est difficile d'être impartial envers lui. »

Orgueil et préjugés

Elizabeth se plonge de nouveau dans ses pensées et, au bout d'un moment, s'exclame :

« Traiter ainsi le filleul, l'ami, le préféré de son père ! » Elle aurait pu ajouter : « Et un jeune homme, comme *vous*, dont le visage même est déjà un gage de gentillesse » — mais elle se contente de : « Et quelqu'un qui, aussi, a sans doute été son propre ami d'enfance, uni à lui, comme vous l'avez dit je crois, par les liens les plus étroits !

— Nous sommes nés dans la même paroisse, à l'intérieur du même domaine, et avons passé la plus grande partie de notre jeunesse ensemble ; habitant la même maison, partageant les mêmes jeux, objets de la même attention parentale. *Mon* père a commencé par exercer la profession à laquelle votre oncle, Mr Philips, semble faire tant honneur — mais il a tout abandonné pour rendre service à feu Mr Darcy, et a consacré tout son temps à la gestion du domaine de Pemberley. Mr Darcy, son ami très intime et confidentiel, l'estimait hautement. Mr Darcy reconnaissait souvent ce qu'il devait à l'efficacité du travail d'intendance de mon père et quand, peu avant la mort de mon père, Mr Darcy lui a promis de subvenir à mes besoins, je suis convaincu qu'il le faisait autant pour honorer une dette de gratitude envers *lui* que par affection pour moi.

— Comme c'est étrange ! » s'écrie Elizabeth. « Comme c'est abominable ! — Je m'étonne que l'orgueil même de ce Mr Darcy ne l'ait pas incité à vous traiter avec justice ! — ne serait-ce que parce que son orgueil aurait dû l'empêcher d'être malhonnête, — car je dois appeler cela de la malhonnêteté.

— C'est extraordinaire », — répond Wickham, — « car l'orgueil explique presque toutes ses actions ; — et l'orgueil a souvent été son meilleur ami. Il l'a mené plus près de la vertu qu'aucun autre sentiment. Mais personne d'entre nous n'est cohérent ; et dans son attitude à mon égard, il y avait des pulsions plus fortes encore que l'orgueil.

— Un orgueil aussi abominable que le sien peut-il lui avoir jamais rendu service ?

— Oui. Il l'a souvent conduit à être tolérant et généreux, — à donner son argent sans compter, à faire montre d'hospitalité, à aider ses fermiers, et secourir les pauvres. C'est le résultat de l'orgueil familial et de l'orgueil *filial*, car il est très fier de ce qu'était son père. Éviter de paraître déshonorer sa famille, d'attenter aux qualités réputées ou perdre l'influence de la Maison Pemberley, constitue une incitation puissante. Il a aussi de l'orgueil *fraternel* qui, combiné à *un peu* d'affection fraternelle, fait de lui un tuteur très dévoué et vigilant de sa sœur ; et vous l'entendrez en général vanté comme le frère le meilleur et le plus attentionné.

— Quelle genre de fille est Miss Darcy ? »

Il hoche la tête.

Orgueil et préjugés

« J'aimerais pouvoir la dire aimable. Cela me peine de médire d'une Darcy. Mais elle ressemble trop à son frère — très très orgueilleuse. — Enfant, elle était affectueuse et gentille, et m'aimait beaucoup ; et j'ai passé des heures et des heures à l'amuser. Mais elle ne m'est plus rien aujourd'hui. C'est une belle fille, de quinze ou seize ans, et d'après ce que j'ai entendu dire, très accomplie. Depuis la mort de son père, elle vit à Londres, où une dame habite avec elle et surveille son éducation. »

Après plusieurs pauses et de nombreuses tentatives d'aborder d'autres sujets, Elizabeth ne peut s'empêcher de revenir une fois de plus au premier, et dit :

« Je suis stupéfaite de son intimité avec Mr Bingley ! Comment Mr Bingley, qui semble la bonne humeur même et est, j'en suis sûre, véritablement aimable, peut-il être lié d'amitié avec un tel homme ? Comment peuvent-ils se convenir l'un à l'autre ? — Connaissez-vous Mr Bingley ?

– Pas du tout.

– C'est un homme de bonne composition, aimable, charmant. Il ne peut pas connaître la vérité sur Mr Darcy.

– Probablement pas ; mais Mr Darcy est capable de plaire quand il le décide. Il ne manque pas de savoir-faire. Il peut être un interlocuteur agréable s'il pense que cela en vaut la peine. Il n'est pas le même homme parmi ceux qui sont ses égaux dans la vie et parmi ceux qui sont moins prospères. Son orgueil ne l'abandonne jamais ; mais avec les riches, il est ouvert, équitable, sincère, rationnel, honorable et peut-être aimable, — selon leur fortune et leur apparence. »

Les parties de whist s'achevant peu après, les joueurs s'installent à l'autre table et Mr Collins s'assoit entre sa cousine Elizabeth et Mrs Philips. — Cette dernière l'interroge tout naturellement sur son succès au jeu. Il n'est pas grandiose ; il a perdu tous les points ; mais quand Mrs Philips se met à exprimer sa préoccupation à ce sujet, il l'assure de manière sérieuse et digne que cela n'a aucune importance, qu'il considère l'argent comme une vétille, et il la prie de ne pas s'inquiéter.

« Je sais fort bien, madame », dit-il, « que lorsque des personnes s'assoient à une table de jeu, elles prennent des risques, — et heureusement je ne suis pas dans une situation qui me fasse attacher de l'importance à cinq shillings. Il y a sans doute beaucoup de gens qui ne pourraient pas en dire autant, mais grâce à Lady Catherine de Bourgh je suis très loin d'avoir à m'occuper des petites choses. »

Mr Wickham tend l'oreille ; et après avoir observé Mr Collins un moment, il demande à voix basse à Elizabeth si son parent est un intime de la famille de Bourgh.

« Lady Catherine de Bourgh », répond-elle, « lui a récemment donné un bénéfice. J'ignore comment Mr Collins lui a été présenté, mais il est certain qu'il ne la connaît pas depuis longtemps.

– Vous savez, bien sûr, que Lady Catherine de Bourgh et Lady Anne Darcy étaient sœurs ; que par conséquent elle est la tante de l'actuel Mr Darcy.

– Non, en vérité, je l'ignorais. — Je ne savais rien de la famille de Lady Catherine. J'ai entendu parler d'elle pour la première fois avant-hier.

– Sa fille, Miss de Bourgh, héritera d'une grande fortune, et il se dit que son cousin et elle réuniront les deux domaines. »

Cette information fait sourire Elizabeth ; elle pense à la pauvre Miss Bingley. Toutes ses attentions sont bien vaines en effet, bien vaines aussi et inutiles son affection pour la sœur de Darcy et les flatteries dont elle le couvre, s'il est déjà destiné à une autre.

« Mr Collins », dit-elle, « dit le plus grand bien de Lady Catherine et de sa fille, mais à certains détails qu'il a mentionnés à propos de Sa Seigneurie, je soupçonne que sa gratitude l'égare, et que bien qu'elle soit sa bienfaitrice, c'est une femme arrogante et vaine.

– Je pense qu'elle est les deux au plus haut point », réplique Wickham. « Je ne l'ai pas vue depuis des années, mais je me souviens bien que je ne l'ai jamais aimée, et que ses manières étaient dictatoriales et insolentes. Elle a la réputation d'être remarquablement sensée et intelligente ; mais je crois plutôt qu'elle doit ses capacités en partie à son rang et à sa fortune, en partie à son attitude autoritaire, et le reste à l'orgueil de son neveu, qui veut que toute personne de sa famille possède un entendement de première classe. »

Elizabeth reconnaît qu'il a donné un compte-rendu très rationnel, et ils continuent à bavarder ensemble pour leur satisfaction mutuelle jusqu'au moment où le souper met fin aux parties de cartes et donne aux autres dames leur part de l'attention de Mr Wickham. Aucune conversation n'est possible dans le brouhaha du souper de Mrs Philips, mais ses façons lui valent la considération de tous les convives. Tout ce qu'il dit est bien dit ; et tout ce qu'il fait est fait avec grâce. Elizabeth repart la tête emplie de lui. Elle ne peut penser qu'à Mr Wickham, et à ce qu'il lui a dit, jusqu'à la maison ; mais elle n'a pas le temps de mentionner ne serait-ce que son nom sur le chemin, car ni Lydia ni Mr Collins ne gardent le silence un instant. Lydia parle sans arrêt

des tickets de loterie, des poissons qu'elle a perdus et des poissons qu'elle a gagnés¹ ; et Mr Collins, décrivant la courtoisie de Mr et Mrs Philips, protestant que ses pertes au whist ne l'incommodent nullement, énumérant tous les plats du souper, et craignant constamment de gêner ses cousines, n'a pas le temps de dire tout ce qu'il voudrait avant l'arrivée de la voiture à Longbourn House.

Chapitre 17

Le lendemain, Elizabeth raconte à Jane ce qui s'est passé entre Wickham et elle. Jane est stupéfaite et inquiète ; — elle hésite à croire que Mr Darcy puisse être indigne à ce point de l'estime de Mr Bingley ; et pourtant, ce n'est pas dans sa nature de mettre en doute la droiture d'un jeune homme d'aussi plaisante apparence que Mr Wickham. — La possibilité qu'il ait réellement subi une telle malveillance suffit à l'émouvoir ; et elle ne peut donc rien faire sinon penser du bien des deux hommes, défendre la conduite de l'un et de l'autre, et mettre sur le compte d'un accident ou d'une erreur tout ce que l'on ne peut expliquer autrement.

« Je suppose qu'ils ont tous les deux été trompés », dit-elle, « d'une façon qui nous échappe. Des personnes mal intentionnées les ont peut-être décrits de manière mensongère l'un à l'autre. En bref, il nous est impossible de deviner les causes ou les circonstances qui ont pu les brouiller, sans blâmer de fait l'un d'eux.

— C'est certain ; — mais alors, ma chère Jane, qu'as-tu à dire à propos des personnes mal intentionnées qui ont probablement joué un rôle dans l'affaire ? — Tu dois *les* disculper aussi, ou nous serons obligées de penser du mal de quelqu'un.

— Moque toi tant que tu veux, mais tes moqueries ne changeront pas mon opinion. Très chère Lizzy, ne donne pas à Mr Darcy ce rôle honteux, de traiter le préféré de son père de cette manière, — quelqu'un à qui son père a promis d'assurer un avenir. — C'est impossible. Aucun homme simplement décent, aucun homme tenant à sa réputation, ne pourrait en être capable. Ses amis les plus intimes peuvent-ils se tromper à ce point sur son compte ? oh ! non.

— Je peux bien plus facilement croire Mr Bingley berné que Mr Wickham inventant l'histoire qu'il m'a racontée hier soir ; les noms, les faits, tout cela présenté sans affectation. — Si c'est faux, que Mr Darcy le contredise. De plus, la bonne foi se lisait sur son visage.

— C'est difficile, en effet — c'est affligeant. — On ne sait que penser.

¹ Les jetons d'ivoire servant aux paris dans le jeu.

Orgueil et préjugés

– Excuse-moi ; — on sait exactement ce qu’il faut penser. »

Mais Jane n’est certaine que d’une seule chose, — que Mr Bingley, s’il a été trompé, souffrira beaucoup quand l’affaire sera dévoilée.

Les deux jeunes femmes sont attirées hors du bosquet où se déroulait cette conversation par l’arrivée de certaines des personnes dont elles parlaient justement ; Mr Bingley et ses sœurs viennent eux-mêmes les inviter au bal tant attendu à Netherfield, qui aura lieu le mardi suivant. Les deux ladies sont ravies de revoir leur chère amie, proclament qu’elles ne se sont pas rencontrées depuis une éternité, et demandent plusieurs fois à quoi elle s’est occupée depuis leur séparation. Elles portent peu d’attention au reste de la famille, évitant Mrs Bennet autant que possible, ne disant pas grand-chose à Elizabeth et rien du tout à tous les autres. Elles repartent bientôt, se levant de leurs sièges avec une énergie qui surprend leur frère, et se hâtant de sortir comme si elles étaient pressées d’échapper aux politesses de Mrs Bennet.

La perspective du bal à Netherfield réjouit toutes les femmes de la famille. Mrs Bennet décide de le considérer comme un hommage à sa fille aînée, et se sent particulièrement flattée d’avoir reçu l’invitation de Mr Bingley lui-même, plutôt que sous la forme d’un carton officiel. Jane se représente une soirée heureuse en compagnie de ses deux amies et de leur frère ; et Elizabeth imagine le plaisir de danser avec Mr Wickham et de voir le comportement et les regards de Mr Darcy confirmer tout ce qu’elle a entendu dire. Le bonheur que prévoient Catherine et Lydia dépend moins d’un seul événement, ou d’une personne particulière, car si elles espèrent, comme Elizabeth, danser la moitié de la soirée avec Mr Wickham, il n’est certainement pas le seul partenaire susceptible de les satisfaire et, de toute façon, un bal est un bal. Et même Mary assure à sa famille qu’elle n’a aucune réticence à y aller.

« Si je peux avoir mes matinées pour moi, cela me suffit », dit-elle. « Je pense que ce n’est pas un sacrifice de participer de temps à autre à des sorties du soir. Nous avons tous des obligations envers la société, et je déclare être de ceux qui considèrent des moments de récréation et d’amusement comme souhaitables pour tout un chacun. »

L’occasion met Elizabeth de si bonne humeur que, même si elle ne parle pas souvent sans raison à Mr Collins, elle ne peut s’empêcher de lui demander s’il a l’intention d’accepter l’invitation de Mr Bingley et, au cas où il l’accepte, s’il juge convenable de participer aux amusements de la soirée ; elle est assez étonnée d’apprendre qu’il n’éprouve aucun scrupule à ce sujet, et qu’il ne redoute nullement une réprimande de l’archevêque ou de Lady Catherine de Bourgh s’il s’aventure à danser.

« Je vous assure que je n'entretiens en rien l'opinion », dit-il, « qu'un bal de cette sorte, donné par un jeune homme honorable pour des gens respectables, puisse avoir un aspect immoral ; et je suis si loin d'opposer une objection à la danse que j'espère avoir l'honneur de prendre la main de toutes mes belles cousines au cours de la soirée, et je profite de l'occasion pour solliciter la vôtre, Miss Elizabeth, pour les deux premières danses en particulier — un choix dont ma cousine Jane comprendra certainement que je l'effectue en tout bien tout honneur, et non par manque de respect envers elle. »

Elizabeth se sent prise au piège. Elle comptait bien être choisie par Wickham pour ces danses-là : — et avoir Mr Collins à la place ! — son exubérance n'est jamais aussi mal tombée. On ne peut néanmoins rien y faire. Le bonheur de Mr Wickham et le sien sont différés malgré elle à plus tard ; et elle accepte la proposition de Mr Collins d'aussi bonne grâce que possible. Sa galanterie lui plaît d'autant moins qu'elle suggère l'idée de quelque chose d'autre. — Elle est frappée pour la première fois par le sentiment qu'elle a été sélectionnée parmi ses sœurs comme méritant d'être la maîtresse du presbytère de Hunsford, et de compléter une table de quadrille à Rosings en l'absence de visiteurs plus séants. L'idée devient bientôt une certitude, au fur et à mesure qu'elle observe la multiplication de ses politesses à son égard, et entend ses fréquents compliments sur son esprit et sa vivacité ; et, alors qu'elle est plutôt étonnée que satisfaite elle-même par cet effet de ses charmes, il se passe peu de temps avant que sa mère ne lui laisse entendre que la probabilité de leur mariage lui est excessivement agréable. Elizabeth décide cependant d'ignorer l'allusion, étant bien consciente que toute réponse pourrait provoquer une dispute sérieuse. Il est possible que Mr Collins ne fasse jamais sa demande et, en attendant, il est inutile de se quereller à propos de lui.

Si elles n'avaient pas à parler du bal à Netherfield et à s'y préparer, les plus jeunes demoiselles Bennet seraient dans un état lamentable à ce moment, car du jour de l'invitation au jour du bal la pluie tombe si drue qu'elles ne peuvent marcher jusqu'à Meryton une seule fois. Elles doivent renoncer à leur tante, aux officiers, aux nouvelles ; — et aussi, faire livrer les rosettes¹ pour Netherfield. Même Elizabeth pourrait s'impatienter de la pluie, qui empêche tout progrès dans sa connaissance de Mr Wickham ; et si elles ne pensaient pas à la soirée du mardi, Kitty et Lydia trouveraient insupportables de tels vendredi, samedi, dimanche et lundi.

¹ Des rubans noués en forme de rosace pour les chaussures de bal. Elles ne peuvent aller les choisir elles-mêmes dans une boutique.

Chapitre 18

Jusqu'à ce qu'à ce qu'elle entre dans le salon de Netherfield et cherche en vain Mr Wickham parmi les groupes d'habits rouges qui y sont rassemblés, Elizabeth n'a jamais été effleurée par le moindre doute quant à sa présence. Aucun des indices qui auraient pu non sans raison l'alarmer n'a enrayé sa certitude de le rencontrer. Elle s'est habillée avec plus de soin que d'habitude et s'est préparée avec enthousiasme à la conquête de ce qui restait insoumis dans son cœur, convaincue que la soirée lui suffirait pour remporter la victoire. Mais un terrible soupçon lui vient soudain à l'esprit : que les Bingley l'ont volontairement omis quand ils ont invité les officiers, afin de faire plaisir à Mr Darcy ; et si ce n'est pas exactement le cas, son absence effective est confirmée par son ami Mr Denny, vers qui Lydia se précipite, et qui leur dit que Mr Wickham a dû aller en ville pour affaires la veille et n'est pas encore revenu ; ajoutant, avec un sourire qui en dit long :

« Je n'imagine pas que ses affaires l'auraient attiré là-bas juste maintenant s'il n'avait pas désiré éviter un certain gentleman ici. »

Alors que Lydia n'a pas entendu cette partie de l'explication, elle n'échappe pas à Elizabeth et lui prouve que Darcy n'est pas moins responsable de l'absence de Wickham que si sa première hypothèse avait été juste. Son sentiment de déception aiguise tellement son mécontentement à l'égard de Darcy qu'elle peut à peine répondre avec une civilité tolérable aux demandes polies qu'il lui adresse peu après en s'approchant d'elle. — Montrer de l'attention, de la tolérance, de la patience envers Darcy ferait injure à Wickham. Elle est résolue à s'abstenir de toute conversation avec lui, et lui tourne le dos avec une mauvaise humeur qu'elle ne peut entièrement contrôler même en parlant à Mr Bingley, dont la partialité aveugle l'agace.

Mais Elizabeth n'est pas faite pour la mauvaise humeur ; et bien qu'elle renonce à toute perspective personnelle pour la soirée, son entrain revient vite ; et, après avoir exposé son désespoir à Charlotte Lucas, qu'elle n'a pas vu depuis une semaine, elle est bientôt capable d'aborder un autre sujet, l'étrangeté de son cousin, et de le lui montrer parmi les invités. Les deux premières danses, pourtant, la replongent dans la détresse ; ce sont des danses de mortification. Mr Collins, maladroit et solennel, présentant ses excuses au lieu de suivre les pas, effectuant souvent les mauvais mouvements sans s'en rendre compte, lui apporte toute la honte et la misère que peut apporter un partenaire désagréable pendant deux danses. Le moment de sa libération est un moment d'extase.

Elle danse ensuite avec un officier, et éprouve la satisfaction de pouvoir parler de Wickham, et d'apprendre qu'il est apprécié de tous. Quand ces danses sont achevées, elle retourne auprès de Charlotte Lucas et, alors qu'elles bavardent ensemble, Mr Darcy s'adresse soudain à elle et la surprend tellement en lui demandant sa main que, sans savoir ce qu'elle fait, elle l'accepte. Il s'éloigne aussitôt et elle reste là à regretter son peu de présence d'esprit ; Charlotte tente de la consoler.

« Je suis sûre que tu le trouveras très aimable.

– Le ciel m'en préserve ! — *Cela* serait le pire des malheurs ! Trouver aimable un homme que l'on a décidé de détester ! — Ne me souhaite pas une telle calamité. »

Au moment où la danse reprend, cependant, et où Darcy s'approche pour lui prendre la main, Charlotte ne peut s'empêcher de la mettre en garde à voix basse de ne pas se montrer niaise et laisser son attirance pour Wickham la rendre indésirable aux yeux d'un homme dix fois plus important. Elizabeth ne répond rien et prend sa place parmi les danseurs, étonnée d'être considérée digne de se tenir face à Mr Darcy, et lisant dans les yeux de ses voisins leur égale stupéfaction de ce fait. Ils restent un moment sans dire un mot ; et elle commence à imaginer que leur silence durera pendant les deux danses, et décide de ne pas le rompre ; et puis, l'idée lui venant soudain qu'elle punirait mieux son partenaire en l'obligeant à parler, elle avance une remarque anodine sur la danse. Il répond, et se tait de nouveau. Après une pause de quelques minutes, elle s'adresse à lui pour la deuxième fois :

« À *votre* tour de dire quelque chose, Mr Darcy. J'ai parlé de la danse, et vous devriez faire une observation quelconque sur la taille de la pièce ou le nombre de couples. »

Il sourit, et l'assure que tout ce qu'elle souhaite qu'il dise serait dit.

« Très bien. — Cette réponse est acceptable pour l'instant. — Il est possible que je déclare plus tard que les bals privés sont bien plus plaisants que les bals publics. — Mais *maintenant* nous pouvons garder le silence.

– Parlez-vous donc selon des règles quand vous dansez ?

– Cela m'arrive. On doit parler un peu, vous savez. Ce serait bizarre de passer une demi-heure ensemble sans dire un mot, même si *certaines* personnes préféreraient que la conversation soit arrangée de manière à ce qu'elles en disent le moins possible.

– Obéissez-vous à vos propres sentiments, dans le cas présent, ou bien imaginez-vous que vous satisfaites les miens ?

– Les deux », répond malicieusement Elizabeth ; « car j'ai toujours vu une grande similitude dans nos tournures d'esprit. — Nous avons tous les deux un tempérament asocial, taciturne,

Orgueil et préjugés

peu désireux de parler, sinon quand nous comptons dire quelque chose qui étonnera toute l'assemblée et passera à la postérité avec tout l'éclat d'un proverbe.

– Je trouve que cela ne ressemble pas de façon frappante à votre propre caractère », dit-il. « Je ne peux prétendre dire si c'est proche du *mien*. — *vous* pensez qu'il s'agit d'un portrait fidèle, sans doute.

– Je ne dois pas juger ma propre performance. »

Il ne répond rien, et ils restent de nouveau silencieux pendant une série de pas, puis il lui demande si ses sœurs et elles marchent souvent jusqu'à Meryton. Elle répond par l'affirmative et, incapable de résister à la tentation, ajoute : « Quand vous nous avez rencontré là-bas l'autre jour, nous venions de faire une nouvelle connaissance. »

L'effet est immédiat. Une nuance plus nette de morgue assombrit son visage, mais il ne dit rien et Elizabeth, tout en se reprochant sa faiblesse, hésite à continuer. Darcy parle enfin et, paraissant gêné, dit :

« Mr Wickham est doué d'un tempérament assez plaisant pour être sûr d'*acquérir* des amis — qu'il soit également capable de les *retenir* est moins certain.

– Il a eu la mauvaise fortune de perdre *votre* amitié », répond Elizabeth avec véhémence, « et d'une manière dont il souffrira sans doute toute sa vie. »

Darcy se tait, et semble désireux de changer le sujet. À ce moment, Sir William Lucas passe près d'eux alors qu'il traverse les rangées de danseurs pour aller de l'autre côté de la pièce ; mais en apercevant Mr Darcy, il s'arrête et s'incline avec une parfaite courtoisie pour le complimenter sur sa danse et sa partenaire.

« Je suis extrêmement satisfait, mon cher monsieur. Ce n'est pas souvent que l'on voit des danseurs d'une telle qualité. Il est évident que vous appartenez à la haute société. Permettez-moi de vous dire, cependant, que votre belle partenaire ne vous déshonore pas, et que j'espère voir ce plaisir souvent renouvelé, particulièrement quand un certain événement désirable, ma chère Miss Eliza, (jetant un regard à sa sœur et à Bingley) se produira. Il y aura un déluge de félicitations ! J'en appelle à Mr Darcy ; — mais je ne veux pas vous interrompre, monsieur. — Vous ne me remercierez pas si je vous prive de la conversation ensorcelante de cette jeune dame, dont les yeux lumineux m'adressent déjà des reproches. »

Darcy entend à peine la seconde partie de ce discours ; mais l'allusion de Sir William à son ami semble le frapper, et ses yeux se dirigent avec une expression sérieuse vers Bingley et Jane, qui dansent ensemble. Reprenant vite ses esprits, cependant, il se tourne vers sa partenaire et dit :

Orgueil et préjugés

« L'interruption de Sir William m'a fait oublier ce dont nous parlions.

– Je crois que nous ne parlions pas du tout. Sir William ne pouvait pas trouver deux personnes à interrompre dans cette pièce qui avaient moins de choses à se dire que nous. — Nous avons déjà essayé deux ou trois sujets sans succès, et je ne peux imaginer de quoi nous pourrions encore parler.

– Que pensez-vous des livres ? » dit-il en souriant.

« Les livres — Oh ! non. — Je suis sûre que nous ne lisons jamais le même, ou alors jamais avec les mêmes sentiments.

– Je suis désolé que vous pensiez cela ; mais si c'est le cas, nous ne sommes pas à court de sujets, au moins. — Nous pouvons comparer nos avis.

– Non — je ne peux pas parler de livres dans une salle de bal ; ma tête est toujours prise par autre chose.

– Le *présent* vous occupe toujours en de telles circonstances — est-ce cela ? » demande-t-il, l'air dubitatif.

« Oui, toujours », répond-elle, sans savoir ce qu'elle dit, car ses pensées ont dérivé loin du sujet, ainsi qu'il apparaît peu après quand elle s'exclame soudain : « Je me souviens vous avoir entendu dire, Mr Darcy, que vous pardonniez rarement, que votre rancune une fois créée était irrévocable. Vous êtes très prudent, je suppose, quant à sa *création*.

– Je le suis », dit-il d'une voix ferme.

« Et vous ne vous permettez jamais d'être aveuglé par un préjugé ?

– J'espère que non.

– Il appartient particulièrement à ceux qui ne changent jamais d'avis d'être sûrs de juger correctement au départ.

– Puis-je vous demander à quoi tendent ces questions ?

– Simplement à cerner *votre* caractère », dit-elle en essayant de paraître moins sévère. « J'aimerais le comprendre.

– Et y parvenez-vous ? »

Elle secoue la tête. « Je ne progresse pas du tout. La variété de ce que j'entends dire de vous me trouble excessivement.

– Je veux bien croire », dit-il d'un ton grave, « que les rapports à mon sujet puissent différer grandement ; et je pourrais souhaiter, Miss Bennet, que vous ne décriviez pas mon caractère à l'instant présent, car il est à craindre que le résultat ne me fasse pas crédit, ni à vous.

Orgueil et préjugés

– Mais si je ne dresse pas votre portrait maintenant, je n'en aurai peut-être jamais plus l'occasion.

– Je ne désire en aucun cas vous priver du moindre plaisir », déclare-t-il froidement. Elle ne dit plus rien, et ils vont jusqu'au bout de la seconde danse et se séparent en silence ; tous les deux mécontents, bien qu'à des degrés divers, car il y a dans le cœur de Darcy un sentiment assez puissant envers elle pour qu'il lui pardonne bientôt et dirige toute sa colère contre quelqu'un d'autre.

Peu après leur séparation, Miss Bingley s'approche d'elle et, avec une expression de dédain poli, l'aborde ainsi :

« Eh bien, Miss Eliza, j'entends dire que George Wickham vous a charmée ! — Votre sœur m'a parlé de lui, et m'a posé mille questions, et je découvre que le jeune homme a oublié de vous dire, au milieu de ses confidences, qu'il est le fils du vieux Wickham, l'intendant de feu Mr Darcy. Permettez-moi de vous conseiller néanmoins, à titre amical, de ne pas accorder votre confiance absolue à tout ce qu'il affirme ; car il est parfaitement faux que Mr Darcy l'ait mal traité ; au contraire, il a toujours été remarquablement bienveillant à son égard, bien que George Wickham se soit conduit envers Mr Darcy de la façon la plus infâme. J'ignore les détails, mais je sais très bien que Mr Darcy n'est en rien à blâmer, qu'il ne supporte pas que l'on mentionne George Wickham et que, si mon frère considérait qu'il ne pouvait éviter de l'inclure dans son invitation aux officiers, il était fort content de constater qu'il s'était exclu de lui-même. Le simple fait qu'il soit venu dans cette région est vraiment d'une grande insolence, et je me demande comment il a pu l'oser. Je vous plains, Miss Eliza, pour la découverte de la culpabilité de votre favori ; mais quand on considère ses origines, on ne pouvait espérer beaucoup mieux.

– Sa culpabilité et ses origines sont une seule et même chose, à vous entendre », réplique rageusement Elizabeth ; « car vous ne l'accusez de rien de pire que d'être le fils de l'intendant de Mr Darcy, et de *cela*, je peux vous assurer, il m'a informée lui-même.

– Je vous prie de me pardonner », déclare Miss Bingley en ricanant. « Veuillez excuser mon ingérence. — je croyais bien faire. »

« Quelle fille insolente ! » se dit Elizabeth. — « Tu te trompes beaucoup si tu espères m'influencer par une attaque aussi dérisoire. Je n'y vois rien d'autre que ton ignorance délibérée et la méchanceté de Mr Darcy. » Elle se met alors à la recherche de sa sœur aînée, qui a entrepris d'interroger Bingley sur le même sujet. Jane vient à sa rencontre avec un sourire si tendrement complaisant, un visage si rayonnant de bonheur, que l'on devine sans peine combien les événements de la soirée l'ont comblée. — Elizabeth déchiffre instantanément ses émotions, et

à ce moment sa sollicitude pour Wickham, son ressentiment envers ses ennemis, et tout le reste s'effacent devant l'espoir que Jane soit bel et bien engagée sur la voie du bonheur.

« J'aimerais savoir », dit-elle en ne souriant pas moins que sa sœur, « ce que tu as appris sur Mr Wickham. Mais peut-être étais-tu occupée de manière trop plaisante pour penser à une autre personne ; dans ce cas, tu peux être sûre que je te pardonne.

– Non », répond Jane, « je ne l'ai pas oublié ; mais je n'ai rien de satisfaisant à te dire. Mr Bingley ne connaît pas toute son histoire, et ne sait rien du tout des circonstances qui ont principalement offensé Mr Darcy ; mais il se porte garant de la bonne conduite, de la probité et de l'honneur de son ami, et il est parfaitement convaincu que Mr Wickham méritait beaucoup moins d'égards de Mr Darcy qu'il n'en a reçu ; et je suis désolé de dire que selon son opinion et celle de sa sœur, Mr Wickham n'est en aucune manière un jeune homme respectable. Je crains qu'il n'ait été très imprudent, et n'ait mérité de perdre l'estime de Mr Darcy.

– Mr Bingley connaît-il Mr Wickham personnellement ?

– Non, il ne l'avait jamais vu avant l'autre matin à Meryton.

– Ce qu'il dit est donc ce qu'il a appris de Mr Darcy. Je suis parfaitement satisfaite. Mais que dit-il du bénéfice ?

– Il ne se souvient pas exactement des détails, bien que Mr Darcy lui en ait parlé plusieurs fois, mais il croit qu'il lui a été légué seulement *sous certaines conditions*.

– Je ne doute pas de la sincérité de Mr Bingley », déclare chaleureusement Elizabeth ; « Mais je te prie de m'excuser si je ne suis pas convaincue par de simples affirmations. Mr Bingley défend son ami de façon très pertinente, je trouve, mais puisqu'il ignore plusieurs aspects de l'histoire, et a appris le reste de cet ami lui-même, je vais prendre le risque de maintenir mon opinion des deux gentlemen. »

Elle aborde alors un autre sujet, plus plaisant pour toutes deux, et sur lequel leurs sentiments ne peuvent différer. Elizabeth écoute avec joie l'évocation des espoirs heureux bien que modérés que Jane entretient quant à l'affection de Bingley, et dit tout ce qu'elle peut pour renforcer sa confiance. Quand Mr Bingley lui-même vient les rejoindre, Elizabeth se retire auprès de Miss Lucas ; à peine commence-t-elle à répondre aux questions de son amie sur le charme de son dernier cavalier que Mr Collins vient à leur rencontre et déclare sur un ton de grande exultation qu'il vient d'avoir la chance de faire une découverte de première importance.

« J'ai appris », dit-il, « par un curieux hasard, qu'il y a dans cette pièce un proche parent de ma protectrice. Il se trouve que j'ai surpris les propos du gentleman lui-même mentionnant à la jeune dame qui nous fait les honneurs de cette maison les noms de sa cousine Miss de Bourgh,

et de la mère de celle-ci Lady Catherine. Comme il est merveilleux que ce genre de chose se produise ! Qui aurait pensé que je rencontrerais — peut-être — un neveu de Lady Catherine de Bourgh dans cette assemblée ! — Je suis bien reconnaissant que cette découverte se soit produite à temps pour que je lui paie mes respects, ce que je vais faire à l'instant, et j'espère qu'il voudra bien me pardonner de ne pas l'avoir fait auparavant. Mon ignorance totale de leurs liens doit plaider en ma faveur.

– Vous n'allez pas vous présenter à Mr Darcy ?¹

– Mais si. Je vais le prier de m'excuser pour ne l'avoir pas fait plus tôt. Je crois qu'il est le propre *neveu* de Lady Catherine. Il est en mon pouvoir de l'assurer que Sa Seigneurie se portait fort bien il y a huit jours. »

Elizabeth tente avec vigueur de le dissuader d'un tel projet ; elle l'assure que Mr Darcy considérerait le fait qu'il s'adresse à lui sans être présenté comme une liberté impertinente plutôt que comme un compliment à sa tante ; qu'il n'était nécessaire à aucune des deux parties d'entrer en relation, et que si cela l'était, il appartiendrait à Mr Darcy, le plus haut placé dans la société, de nouer connaissance. — Mr Collins l'écoute en paraissant bien décidé à suivre son propre avis, et lui réplique ainsi quand elle cesse de parler :

« Ma chère Miss Elizabeth, j'ai la plus haute opinion du monde sur l'excellence de votre jugement dans tous les domaines à la portée de votre entendement, mais permettez-moi de vous dire qu'une grande différence doit exister entre les formes établies d'étiquette chez les laïques et celles qui régissent le clergé ; car vous m'autoriserez à remarquer que je considère les charges cléricales comme égales en matière de dignité avec les rangs les plus élevés du royaume — à condition que l'on maintienne néanmoins une humilité de comportement convenable. Vous devez par conséquent consentir à ce que je suive à cette occasion les injonctions de ma conscience, qui me conduit à accomplir ce que j'estime être mon devoir. Pardonnez-moi si je ne profite pas de vos conseils, qui continueront de me guider sur tout autre sujet, même si que dans le cas qui nous occupe je me considère mieux préparé par mon éducation et mes études à décider ce qui est juste qu'une jeune dame telle que vous. »

Et en s'inclinant bien bas il la quitte pour s'attaquer à Mr Darcy, dont elle observe attentivement l'attitude face à l'offensive, et dont la stupéfaction d'être ainsi interpellé est manifeste. Son cousin précède son discours par une salutation solennelle, et bien qu'elle n'en puisse entendre un mot, elle a l'impression de tout entendre, et lit sur ses lèvres les mots

¹ Étant inférieur socialement, il devrait être présenté à Darcy par quelqu'un d'autre.

« excuses », « Hunsford », et « Lady Catherine de Bourgh ». — Elle est gênée de le voir s'humilier devant un tel homme ; Mr Darcy le toise, au comble de l'étonnement, et quand enfin Mr Collins lui laisse placer un mot, il répond avec un air de courtoisie distante. Cela ne décourage pourtant pas Mr Collins de reprendre la parole, et le dédain de Mr Darcy semble augmenter avec la longueur du second discours, à la fin duquel il s'incline à peine et s'en va. Mr Collins revient alors auprès d'Elizabeth.

« Je n'ai aucune raison, je vous assure », dit-il, « d'être mécontent de l'accueil que j'ai reçu. Mr Darcy paraissait très heureux de l'attention. Il m'a répondu avec une extrême politesse, et m'a même offert le compliment de dire que sa conviction du discernement de Lady Catherine l'amenait à être certain qu'elle ne pourrait jamais accorder une faveur non méritée. C'était vraiment une belle pensée. Dans l'ensemble, je suis enchanté de cette rencontre. »

Comme Elizabeth n'a plus aucun objectif personnel à poursuivre, elle consacre l'essentiel de son attention à sa sœur et à Mr Bingley, et la série de réflexions plaisantes engendrées par ses observations la rend peut-être presque aussi heureuse que Jane. Elle l'imagine installée dans cette même maison, jouissant de toute la félicité qu'un mariage d'amour véritable peut conférer ; et se sent capable, dans ces circonstances, d'aller jusqu'à tenter d'aimer les deux sœurs de Bingley. Elle voit bien que les pensées de sa mère sont orientées dans la même direction et décide de ne pas s'approcher d'elle, de peur d'en entendre trop. Quand elles s'assoient pour le souper, par conséquent, elle considère que c'est par une malchance perverse qu'elles ne sont séparées que par une personne ; et elle est profondément contrariée de constater que sa mère ne parle à cette personne (Lady Lucas) ouvertement, librement, que d'une seule chose, son attente de voir Jane bientôt mariée à Mr Bingley. — C'est un sujet stimulant, et Mrs Bennet paraît infatigable quand elle énumère les avantages de l'union. Qu'il soit un jeune homme si charmant, et si riche, n'habitant qu'à trois miles de chez eux, constituent les premières raisons de se féliciter ; et puis c'est tellement réconfortant de penser à la grande affection des deux sœurs pour Jane, et d'être certaine qu'elles désirent l'alliance autant qu'elle. De plus, c'est tellement encourageant pour ses filles plus jeunes, car le mariage de Jane dans la haute société les mettra forcément sur le chemin d'autres hommes riches ; et enfin, c'est bien agréable à cette période de sa vie de pouvoir confier la garde de ses filles célibataires à leur sœur et de ne pas être obligée d'aller dans le monde plus qu'elle ne le désire¹. Mrs Bennet doit prétendre se réjouir de cette ultime avantage, parce que l'étiquette l'impose en de telles occasions ; mais aucune

¹ En tant que femme mariée, Jane pourrait accompagner ses sœurs à la place de leur mère.

femme n'est moins encline qu'elle à trouver plaisante l'idée de rester à la maison, quelle que soit la période de sa vie. Elle conclut par des vœux répétés que Lady Lucas ait bientôt autant de chance, bien qu'elle croie de manière évidente et triomphante que cela ne risque pas d'arriver.

Elizabeth essaie en vain d'endiguer le flot de paroles de sa mère, ou de la convaincre de décrire son bonheur en parlant moins fort ; car elle éprouve une vive contrariété en s'apercevant que Mr Darcy, assis en face d'elles, entend à peu près tout. Sa mère lui reproche de dire des sottises.

« Voyons, pour quelle raison devrais-je craindre Mr Darcy ? Qu'est-il pour moi ? Nous ne lui devons sûrement pas des égards si particuliers que je ne puisse dire ce qu'il n'a pas envie d'entendre.

– Pour l'amour du ciel, madame, parlez plus bas. — Quel avantage voyez-vous à offenser Mr Darcy ? — Vous n'entrerez pas dans les bonnes grâces de son ami en vous conduisant ainsi. »

Cependant, rien de ce qu'elle peut dire ne produit le moindre effet. Sa mère continue d'exposer ses vues d'une voix bien intelligible. Elizabeth rougit de plus en plus, honteuse et désespérée. Elle ne peut s'empêcher de jeter des coups d'œil fréquents à Mr Darcy, bien que chaque coup d'œil confirme ce qu'elle redoute ; s'il ne regarde pas constamment sa mère, elle est convaincue qu'il est très attentif à ses propos. L'expression de son visage change peu à peu d'un mépris indigné à une gravité ferme et posée.

Au bout d'un moment, Mrs Bennet n'a quand même plus rien à dire ; et Lady Lucas, qui baillait depuis longtemps à l'énumération de plaisirs qu'elle avait peu d'espoir de partager, est laissée au réconfort du jambon et du poulet froid. Elizabeth commence enfin à revivre. Mais son répit est de courte durée ; car dès la fin du souper, on parle de chant, et elle est atterrée de voir Mary, après un minimum d'incitation, se préparer à contenter la compagnie. Elle tente d'empêcher une telle preuve de complaisance par de nombreux regards significatifs et supplications muettes, — mais en vain ; ravie d'une telle occasion de s'exhiber, Mary ne veut pas les comprendre, et se met à chanter. Elizabeth la fixe des yeux et éprouve des sensations pénibles ; elle suit le déroulement des couplets avec une impatience qui est mal récompensée à la fin ; car Mary, percevant dans les remerciements de la tablée un soupçon d'encouragement à récidiver, commence un autre air après une pause d'une demi-minute. Les aptitudes de Mary ne sont nullement à la hauteur d'une telle performance ; sa voix est faible, et ses manières affectées. — Elizabeth est à l'agonie. Elle regarde Jane, pour voir comment elle supporte la chose ; mais Jane est en train de parler calmement à Bingley. Elle regarde les deux sœurs de

Orgueil et préjugés

celui-ci et les voit s'adresser des signes moqueurs, ainsi qu'à Darcy, lequel reste cependant d'une gravité impénétrable. Elle regarde son père pour le prier d'intervenir, de peur que Mary ne chante toute la nuit. Il comprend l'allusion, et quand Mary achève la seconde chanson, dit bien haut :

« Cela suffit, mon enfant. Tu nous as charmés assez longtemps. Laisse aux autres jeunes ladies le temps de se produire. »

Mary, tout en prétendant n'avoir rien entendu, est quelque peu décontenancée ; et Elizabeth, désolée pour elle et regrettant le discours de son père, craint d'être intervenue inutilement. — On sollicite alors d'autres chanteurs.

« Si j'avais la chance de pouvoir chanter », affirme Mr Collins, « je serais très heureux, certainement, d'offrir un air à la compagnie ; car je considère la musique comme une diversion très innocente, et parfaitement compatible avec la profession ecclésiastique. — Je ne prétends pas, toutefois, affirmer que nous pouvons légitimement consacrer une trop grande part de notre temps à la musique, car d'autres tâches nous occupent assurément. Le prêtre d'une paroisse a beaucoup de choses à faire. — En premier lieu, il doit trouver un arrangement pour la dîme qui lui permette de vivre et n'offense par son protecteur¹. Il doit écrire ses propres sermons ; et le temps qui lui reste ne sera pas de trop pour ses obligations paroissiales, et pour l'entretien et l'amélioration de son logement, dont on ne peut l'empêcher de vouloir le rendre aussi confortable que possible. Et il n'est pas à négliger, je pense, qu'il doive se montrer attentif et conciliant avec tout le monde, en particulier envers ceux à qui il doit son bénéfice. Je ne peux pas le dispenser de ce devoir ; je ne peux pas non plus avoir bonne opinion d'un homme qui négligerait une occasion de témoigner son respect envers quiconque apparenté à la famille. » Et c'est en saluant Mr Darcy qu'il conclut son discours, qu'il a prononcé assez fort pour être entendu par la moitié de la salle. — Nombreux sont ceux qui le dévisagent. — Nombreux ceux qui sourient ; mais personne ne paraît s'amuser plus que Mr Bennet lui-même, tandis que sa femme félicite sérieusement Mr Collins pour avoir parlé si justement, et déclare à mi-voix à Lady Lucas que c'est un bon jeune homme, d'une intelligence remarquable.

Quant à Elizabeth, elle a l'impression que si les membres de sa famille s'étaient concertés pour se ridiculiser autant qu'ils le pouvaient pendant la soirée, il leur aurait impossible de tenir leurs rôles avec plus d'entrain, ou d'obtenir un plus grand succès ; et elle pense que Bingley et

¹ Les paroissiens doivent offrir dix pour cent de leurs revenus à l'église, ce qui donne lieu à des négociations souvent assez longues (avec les fermiers qui paient en nature, par exemple). Le protecteur est le grand propriétaire qui a engagé le prêtre.

sa sœur ont de la chance qu'une partie du spectacle leur ait échappé, et que les sentiments de Bingley ne soient pas susceptibles d'être altérés par la folie qu'il a dû observer. Il est déjà bien suffisant que ses deux sœurs et Mr Darcy bénéficient d'une telle occasion de se moquer de sa famille ; et elle ne peut décider ce qui est le plus intolérable, le dédain silencieux du gentleman, ou les sourires insolents des ladies.

Elle ne s'amuse pas beaucoup le reste de la soirée. Mr Collins la tourmente en restant obstinément auprès d'elle et, même s'il ne parvient pas à la convaincre de danser de nouveau avec lui, il l'empêche de danser avec quelqu'un d'autre. Elle l'incite en vain à se lever et à prendre pour partenaire une autre jeune femme, proposant de lui présenter celle qu'il voudrait. Il l'assure que pour ce qui est de danser, il y est parfaitement indifférent ; que son principal objectif est de se faire bien voir d'elle par de délicates attentions, et qu'il lui faut donc prendre soin de rester à ses côtés toute la soirée. On ne peut pas s'opposer à un tel projet. Elle doit son principal réconfort à son amie Miss Lucas, qui les rejoint souvent et prend aimablement à son compte la conversation avec Mr Collins.

Au moins, elle n'a plus à redouter que Mr Darcy s'occupe d'elle ; bien qu'il se tienne souvent sans rien faire à peu de distance, il ne s'approche jamais assez près pour parler. Elle a l'impression que c'est une conséquence probable de ses allusions à Mr Wickham, et s'en réjouit.

Les gens de Longbourn sont les derniers de toute la compagnie à s'en aller ; et à la suite d'une manœuvre de Mrs Bennet, doivent attendre leurs voitures un quart d'heure après que tous les autres sont partis, ce qui leur donne le temps de constater combien vive est l'envie de certaines personnes d'être débarrassées d'eux. Mrs Hurst et sa sœur n'ouvrent la bouche que pour se plaindre de la fatigue, et sont visiblement impatientes de se retrouver seules chez elles. Elles repoussent les tentatives répétées de Mrs Bennet d'engager la conversation et, ce faisant, répandent sur tout le groupe une langueur que ne dissipent pas vraiment les longs discours de Mr Collins, qui félicite Mr Bingley et ses sœurs pour l'élégance de leur réception et l'hospitalité et la courtoisie qui ont marqué leur attitude envers leurs invités. Darcy ne dit rien. Mr Bennet, silencieux lui aussi, apprécie la scène. Mr Bingley et Jane se tiennent ensemble un peu à l'écart, et ne se parlent que l'un à l'autre. Elizabeth reste aussi muette que Mrs Hurst ou Miss Bingley ; et même Lydia est trop épuisée pour émettre autre chose qu'une exclamation occasionnelle : « Seigneur, que je suis fatiguée ! » accompagnée par un fougueux bâillement.

Quand enfin ils se lèvent pour prendre congé, Mrs Bennet exprime de manière polie mais pressante l'espoir de voir toute la famille bientôt à Longbourn ; et s'adresse particulièrement à

Mr Bingley pour lui dire à quel point il les rendrait heureux en venant partager un dîner de famille avec eux sans la cérémonie d'une invitation formelle. Bingley se déclare enchanté et s'engage à lui rendre visite à la première occasion dès son retour de Londres, où il est obligé d'aller le lendemain pour une courte période.

Mrs Bennet est parfaitement satisfaite ; et quitte la maison délicieusement convaincue que, compte tenu de la préparation nécessaire des contrats, des nouvelles voitures et robes nuptiales, elle verrait sans aucun doute sa fille installée à Netherfield avant trois ou quatre mois. Elle pense avec une certitude égale et un plaisir considérable, bien que moindre, qu'elle va marier une autre fille à Mr Collins. Elizabeth est celle de toutes ses filles qu'elle aime le moins ; et si l'homme et l'alliance sont bien assez bons pour *elle*, l'un et l'autre sont éclipsés par Mr Bingley et Netherfield.

Chapitre 19

Le lendemain voit le début d'un nouvel acte à Longbourn. Mr Collins fait sa déclaration en bonne et due forme. Ayant résolu de ne pas perdre de temps, puisque son congé s'étend seulement jusqu'au samedi suivant, et n'étant pas troublé par quelque sentiment de doute à la dernière minute, il s'y met de façon très méthodique, en respectant toutes les règles qu'il suppose habituelles pour cette sorte d'affaire. Trouvant Mrs Bennet, Elizabeth et l'une des cadettes ensemble peu après le petit déjeuner, il s'adresse à la mère en ces termes :

« Puis-je compter, Madame, sur votre appui auprès de votre charmante fille Elizabeth, quand je solliciterai l'honneur d'un entretien privé avec elle dans le courant de la matinée ? »

Avant qu'Elizabeth ait le temps de faire autre chose que de rougir sous l'effet de la surprise, Mrs Bennet répond déjà :

« Oh mon Dieu ! — Oui — certainement. — Je suis sûre que Lizzy sera très contente — je suis sûr qu'elle ne peut opposer aucune objection. — Viens, Kitty, j'ai besoin de toi à l'étage. » Et, ramassant son ouvrage, elle se hâte de sortir, quand Elizabeth la retient.

« Chère Madame, ne partez pas. — Je vous prie de ne pas partir. — Que Mr Collins veuille bien m'excuser. — Il ne peut rien avoir à me dire que quiconque ne puisse entendre. Je m'en vais moi-même.

— Non, non, c'est absurde, Lizzy. — Je désire que tu restes où tu es. » — Et comme Elizabeth semble vraiment, avec une mine dépitée et confuse, sur le point de s'échapper, elle ajoute : « Lizzy, j'*insiste* pour tu restes et écoutes Mr Collins. »

Elizabeth ne veut pas s'opposer à une telle injonction — et réalisant en un moment de réflexion qu'il serait plus sage d'en finir aussi vite et aussi calmement que possible, elle se rassoit et tente de dissimuler par un travail assidu à son ouvrage ses sentiments divisés entre désarroi et dérision. Mrs Bennet et Kitty s'en vont, et dès qu'elles sont sorties Mr Collins commence.

« Croyez bien, ma chère Miss Elizabeth, que votre pudeur, loin de vous desservir, rehausse plutôt vos autres perfections. Vous auriez été beaucoup moins séduisante à mes yeux sans cette petite réticence ; mais permettez-moi de vous assurer que j'ai obtenu la permission de votre estimée mère pour cet entretien. Vous pouvez difficilement douter de la visée de mon discours, même si votre délicatesse naturelle vous incite à feindre l'ignorance ; mes attentions étaient trop marquées pour être ambiguës. Dès que je suis entré dans votre maison ou presque, je vous ai choisie comme la compagne de ma future vie. Mais avant que je me laisse déborder par mes sentiments sur ce sujet, il serait peut-être souhaitable que j'expose mes raisons de me marier— et de surcroît de venir dans le Hertfordshire avec l'intention de sélectionner une épouse, ce que j'ai certainement fait. »

L'idée de Mr Collins, avec son sang-froid solennel, se laissant déborder par ses sentiments, provoque chez Elizabeth une telle envie de rire qu'elle ne peut profiter du court moment pendant lequel il s'interrompt pour tenter de l'arrêter, et il continue donc :

« Mes raisons de me marier sont, premièrement, que je pense judicieux pour tout prêtre disposant d'un revenu satisfaisant (comme moi) de donner l'exemple du mariage dans sa paroisse. Deuxièmement, que je suis convaincu d'augmenter ainsi grandement mon bonheur ; et troisièmement—ce que j'aurais peut-être dû mentionner plus tôt, que c'est le conseil et la recommandation particuliers de la très noble lady que j'ai l'honneur d'appeler ma protectrice. Elle a daigné me donner son opinion deux fois (sans que je l'aie demandée !) sur ce sujet ; et c'est la veille même de mon départ de Hunsford—le samedi soir pendant notre partie de quadrille, alors que Mrs Jenkinson arrangeait le repose-pieds de Miss de Bourgh, qu'elle a dit : « Mr Collins, vous devez vous marier. Un prêtre comme vous doit se marier. — Choisissez bien, choisissez une femme de bonne famille pour *me* faire plaisir ; et pour *vous*, qu'elle soit une personne active, efficace, n'ayant pas été élevée dans le luxe, mais capable de bien gérer un petit revenu. C'est mon conseil. Trouvez une telle femme dès que vous le pouvez, amenez-la à Hunsford, et je lui rendrai visite. » Permettez-moi au passage, ma belle cousine, d'observer que je ne considère pas l'aimable attention de Lady Catherine de Bourgh comme le moindre des avantages qu'il est en mon pouvoir de vous offrir. Vous trouverez ses manières supérieures

à tout ce que je peux vous décrire ; et votre esprit et votre vivacité devraient lui agréer, surtout lorsqu'ils seront tempérés par le silence et le respect que son rang impose inévitablement. Voilà, c'est tout ce que j'avais à dire en faveur du mariage ; il me reste à expliquer pourquoi mon dessein s'est dirigé vers Longbourn plutôt que vers mon propre voisinage où il y a, je vous assure, de nombreuses jeunes femmes aimables. Mais le fait est que, sachant que je dois hériter de ce domaine à la mort de votre honoré père (dont j'espère cependant qu'il vivra encore de nombreuses années), je ne pouvais pas être content de moi si je ne décidais pas de choisir une épouse parmi ses filles, afin de réduire autant que possible la perte qu'elles subiront quand le triste événement se produira — ce qui, toutefois, comme je l'ai déjà dit, pourrait ne pas survenir avant des années. Ainsi ai-je raisonné, ma belle cousine, et je me flatte que cela ne m'abaissera pas dans votre estime. Et maintenant il ne me reste qu'à vous assurer enfin dans les termes les plus ardents de la violence de mon affection. Quant à la fortune, j'y suis parfaitement indifférent, et je ne ferai aucune demande de cette nature à votre père, car je suis bien conscient qu'elle ne pourrait être satisfaite ; et que vous n'aurez droit à rien de plus que mille livres à quatre pour cent¹, et cela seulement après le décès de votre mère. Sur ce sujet, par conséquent, je garderai le silence ; et vous pouvez être certaine que jamais un reproche mesquin ne franchira mes lèvres quand nous serons mariés. »

Il est absolument nécessaire de l'interrompre maintenant.

« Vous allez trop vite en besogne, Monsieur », s'écrie-t-elle. « Vous oubliez que je ne vous ai pas répondu. Laissez-moi le faire sans perdre plus de temps. Je vous prie d'accepter mes remerciements pour les compliments dont vous me gratifiez. Je suis très sensible à l'honneur de votre proposition, mais il m'est impossible de faire autrement que de la refuser.

– Je n'en suis pas à découvrir », répond Mr Collins en écartant l'idée d'un geste de la main, « que les jeunes dames rejettent habituellement les demandes de l'homme qu'elles ont secrètement l'intention d'accepter, quand il sollicite pour la première fois leurs faveurs ; et que parfois elles répètent le refus une deuxième ou même une troisième fois. Je ne suis donc nullement découragé par ce que vous venez de dire, et espère vous mener à l'autel avant longtemps.

– Ma parole, Monsieur », s'exclame Elizabeth, « votre espoir paraît plutôt extraordinaire après ma déclaration. Je vous assure en vérité que je ne suis pas une de ces jeunes femmes (si

¹ Soit une rente de quarante livres par an, à comparer aux deux mille livres de Mr Bennet. Selon les spécialistes, le revenu de Mr Collins est de plusieurs centaines de livres par an.

de telles jeunes femmes existent) qui sont si téméraires qu'elles risquent leur bonheur sur la chance d'être sollicitées une seconde fois. Mon refus est parfaitement sérieux. — Vous ne pourriez pas *me* rendre heureuse, et je suis convaincue que je suis la dernière femme au monde qui *vous* rendrait heureux. — D'ailleurs, si votre amie Lady Catherine me connaissait, je suis sûre qu'elle ne me jugerait en aucune façon la bonne personne pour la situation.

– S'il était certain que Lady Catherine en juge ainsi... », observe Mr Collins d'un ton très grave — « mais je ne peux imaginer que Sa Seigneurie trouve à vous critiquer en quoi que ce soit. Et je vous prie de croire que lorsque j'aurai l'honneur de la revoir, je décrirai de la manière la plus élogieuse votre pudeur, votre sens de l'économie, et autres excellentes qualités.

– Vraiment, Mr Collins, vous n'avez pas besoin de me couvrir d'éloges. Vous devez me laisser exercer mon propre jugement, et me faire le compliment de croire ce que je dis. Je vous souhaite beaucoup de bonheur et de richesse, et en refusant votre main je fais de mon mieux pour éviter qu'il en soit autrement. M'adresser cette offre a dû satisfaire vos délicats scrupules en ce qui concerne ma famille, et vous pouvez prendre possession du domaine de Longbourn quand il se libérera sans vous faire le moindre reproche. Nous pouvons donc considérer que l'affaire est définitivement réglée. » Et se levant sur ces mots, elle serait sortie de la pièce si Mr Collins ne l'avait pas interpellée ainsi :

« Quand j'aurai l'honneur de vous reparler sur ce sujet, j'espère recevoir une réponse plus favorable ; bien que je sois loin de vous accuser de cruauté à présent, parce que je sais que c'est la coutume bien établie de votre sexe de repousser un homme à sa première demande, et que vous venez peut-être même d'en dire autant pour encourager ma requête qu'il est possible étant donné la vraie délicatesse du caractère féminin.

– Enfin, Mr Collins », s'écrie Elizabeth avec quelque ardeur, « vous m'étonnez excessivement. Si ce que je vous ai dit jusqu'ici peut vous apparaître comme un encouragement, je ne sais pas comment exprimer mon refus de manière à vous convaincre que c'en est un.

– Permettez-moi de me flatter, ma chère cousine, que vos refus de mes requêtes ne sont que des suites de mots émis pour la forme. Mes raisons de le penser sont en bref les suivantes : — Il ne me semble pas que ma main soit indigne de votre consentement, ou que l'existence que je peux vous offrir ne soit pas hautement désirable. Ma situation dans la vie, mes relations avec la famille De Bourgh, et mes liens avec la vôtre, plaident fortement en ma faveur ; et vous devriez aussi considérer que malgré vos multiples attraits, il n'est nullement certain qu'une autre offre de mariage vous soit jamais adressée. Votre dot est malheureusement si faible qu'elle a toutes les chances d'annuler les effets de votre beauté et de vos aimables qualités. Puisque je dois par

Orgueil et préjugés

conséquent conclure que vous n'êtes pas sérieuse quand nous me repoussez, je choisis d'attribuer cela à votre désir d'augmenter mon amour en m'imposant un délai, selon l'usage courant des femmes raffinées.

– Je vous assure, Monsieur, que je n'ai pas la moindre prétention au genre de raffinement qui consiste à tourmenter un homme respectable. Je préférerais que l'on me paie le compliment de me croire sincère. Je vous remercie de nouveau pour l'honneur que vous me faites par vos requêtes, mais il m'est absolument impossible de les accepter. Mes sentiments me l'interdisent de toutes les façons possibles. Puis-je parler plus franchement ? Ne me considérez pas comme une femme raffinée voulant vous harceler, mais comme une créature rationnelle disant la vérité de tout son cœur.

– Vous êtes en tous points charmante ! » s'écrie-t-il dans un élan de galanterie maladroite ; « et je suis persuadé que lorsque l'autorité explicite de vos deux excellents parents les aura approuvées, mes propositions ne manqueront pas d'être acceptables. »

Face à une persévérance aussi obstinée dans l'aveuglement, Elizabeth ne veut pas répondre et se retire aussitôt sans rien dire ; décidée que s'il persiste à considérer ses refus répétés comme des encouragements flatteurs, elle s'adressera à son père, dont la négation pourrait être formulée de manière décisive, et dont au moins le comportement ne saurait être pris pour l'affectation et la coquetterie d'une femme raffinée.

Chapitre 20

Mr Collins n'est pas laissé longtemps tout seul à méditer en silence sur son succès amoureux ; dès qu'elle voit Elizabeth ouvrir la porte et passer près d'elle pour se diriger à pas pressés vers l'escalier, Mrs Bennet, qui flânait dans le vestibule en attendant la fin de l'entretien, entre dans la petite salle à manger et congratule chaudement à la fois Mr Collins et elle-même pour l'heureuse perspective de leur prochaine alliance. Mr Collins reçoit et rend ces félicitations avec un plaisir égal, puis entreprend de raconter les détails de la conversation, dont l'issue a toutes les raisons de le satisfaire, puisque le refus que sa cousine lui a fermement exprimé est dû naturellement à sa timide pudeur et à l'authentique délicatesse de son caractère.

Cette information, cependant, surprend Mrs Bennet ; — elle aimerait être satisfaite, elle aussi, que sa fille ait voulu encourager Mr Collins en protestant contre ses requêtes, mais elle n'ose pas y croire, et ne peut s'empêcher de le dire.

Orgueil et préjugés

« Soyez assuré, Mr Collins », dit-elle, « que nous amènerons Lizzy à la raison. Je lui en parlerai moi-même franchement. C'est une fille entêtée et folâtre, qui ne connaît pas son propre intérêt ; mais je vais le lui *faire* connaître.

– Pardonnez-moi de vous interrompre, Madame », s'écrie Mr Collins ; « mais si elle est vraiment entêtée et folâtre, je ne sais pas si elle ferait une épouse bien désirable pour un homme dans ma situation, qui recherche naturellement le bonheur dans l'état du mariage. Si par conséquent elle persiste vraiment à rejeter ma demande, il vaudrait peut-être mieux que je ne la force pas à m'accepter, car si elle est sujette à de tels défauts d'humeur, elle ne pourrait pas contribuer beaucoup à ma félicité.

– Monsieur, vous vous méprenez complètement », dit Mrs Bennet, inquiète. « Lizzy est seulement entêtée dans ce genre de situation. Pour tout le reste elle a le meilleur caractère du monde. Je vais tout de suite voir Mr Bennet, et je suis sûre que nous allons très vite arranger cela avec elle.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle sort en toute hâte pour aller chercher son mari, qu'elle appelle dès qu'elle pénètre dans la bibliothèque.

« Oh ! Mr Bennet, nous avons besoin de vous tout de suite ; nous sommes en pleine crise. Vous devez venir et convaincre Lizzy d'épouser Mr Collins, car elle affirme qu'elle ne veut pas de lui, et si vous ne vous dépêchez pas il va changer d'avis et ne voudra plus d'elle. »

Mr Bennet lève les yeux de son livre quand elle entre, et la dévisage avec une indifférence tranquille que n'altère en rien ce qu'elle lui dit.

« Je n'ai pas le plaisir de vous comprendre », dit-il quand elle achève son discours. « De quoi me parlez-vous donc ?

– De Mr Collins et de Lizzy. Lizzy déclare qu'elle ne veut pas de Mr Collins, et Mr Collins commence à dire qu'il ne veut pas de Lizzy.

– Et que dois-je faire en la circonstance ? — Cela semble une affaire désespérée.

– Parlez-en à Lizzy vous-même. Dites-lui que vous insistez pour qu'elle l'épouse.

– Faites-la descendre. Elle entendra mon opinion.

Mrs Bennet agite la sonnette, et on convoque Miss Elizabeth à la bibliothèque.

« Viens ici, mon enfant », s'écrie son père quand elle apparaît. « Je t'ai fait venir pour une affaire importante. J'ai cru comprendre que Mr Collins t'a demandée en mariage. Est-ce vrai ? » Elizabeth répond que oui. « Très bien — et tu as refusé cette offre de mariage ?

– Oui, Monsieur.

– Très bien. Venons-en au fait. Ta mère tient à ce que tu acceptes. N'est-ce pas, Mrs Bennet ?

Orgueil et préjugés

– Oui, sinon je ne la reverrai plus jamais.

– Tu es face à une alternative déplaisante, Elizabeth. À partir de ce jour, tu dois te séparer de l'un de tes parents. — Ta mère ne te reverra plus jamais si tu n'épouses pas Mr Collins, et je ne te reverrai plus jamais si tu l'épouses. »

Elizabeth ne peut que sourire à une telle conclusion suivant un tel début ; mais Mrs Bennet, qui était convaincue que son mari partageait son point de vue, est excessivement déçue.

« Que voulez-vous dire, Mr Bennet, en vous exprimant ainsi ? Vous m'avez promis d'*insister* pour qu'elle l'épouse.

– Ma chère », répond son mari, « j'ai deux petites faveurs à vous demander. Que vous me permettiez, premièrement, le libre usage de mon jugement en cette occasion ; et deuxièmement, de ma pièce. Je serai heureux d'être seul dans ma bibliothèque dès que possible. »

Mrs Bennet ne renonce cependant pas encore à son entreprise. Elle parle et reparle à Elizabeth ; elle alterne exhortations et menaces. Elle entreprend de gagner Jane à sa cause, mais Jane refuse avec toute la gentillesse possible d'intervenir ; — et Elizabeth répond à ses offensives tantôt très sérieusement, tantôt par des plaisanteries enjouées. Pourtant, si son attitude varie, sa détermination reste ferme.

Mr Collins, pendant ce temps, réfléchit dans la solitude à ce qui s'est passé. Il a une trop haute opinion de lui-même pour comprendre les raisons qui ont pu pousser sa cousine à le rejeter ; et bien que son amour-propre soit blessé, il n'éprouve aucune autre souffrance. Son estime pour elle est imaginaire ; et la possibilité qu'elle mérite les reproches de sa mère l'empêche de ressentir le moindre regret.

Alors que la famille est ainsi plongée dans la confusion, Charlotte Lucas vient passer la journée chez eux. Elle est accueillie dans le vestibule par Lydia qui, se précipitant vers elle, s'exclame à mi-voix : « Je suis contente que tu sois venue, car nous nous amusons beaucoup ici ! — Tu sais ce qui s'est passé ce matin ? — Mr Collins a fait une proposition à Lizzy, et elle ne veut pas de lui. »

Charlotte n'a pas le temps de répondre que Kitty les rejoint pour annoncer la même nouvelle, et à peine entrent-elles dans la salle du petit déjeuner, où Mrs Bennet se trouve seule, qu'elle aborde aussi le sujet, réclamant la compassion de Miss Lucas et l'implorant de convaincre son amie Lizzy de se plier aux désirs de sa famille. « Je vous en prie, ma chère Miss Lucas », ajoute-t-elle d'une voix plaintive, « car personne n'est de mon côté, personne ne me soutient, on abuse de moi cruellement, personne ne pense à mes pauvres nerfs. »

L'entrée de Jane et Elizabeth évite à Charlotte d'avoir à répondre.

« Ah, la voici », poursuit Mrs Bennet, « paraissant aussi indifférente qu'il est possible, et ne se souciant pas plus de nous que si nous habitions à York¹, pourvu qu'elle fasse ce qu'elle veut. — Mais je vais te dire, Miss Lizzy, si tu te mets en tête de continuer à refuser toutes les offres de mariage de cette manière, tu n'auras pas de mari du tout — et je suis sûre que j'ignore qui s'occupera de toi quand ton père sera mort — *moi*, je ne pourrai pas subvenir à tes besoins — et je t'avertis donc. — Je ne m'occupe plus de toi à compter de ce jour. — Je t'ai dit dans la bibliothèque, tu sais, que je ne te parlerai plus jamais, et tu verras que je tiens parole. Je n'éprouve aucun plaisir à parler à des enfants ingrats. — Ce n'est pas que j'aie beaucoup de plaisir à parler à quiconque. Les personnes qui souffrent comme moi de troubles nerveux ne peuvent avoir un grand désir de conversation. Personne ne peut imaginer ma souffrance ! — Mais c'est toujours pareil. Personne n'a pitié de ceux qui ne se plaignent pas. »

Ses filles écoutent en silence cet épanchement, conscientes que toute tentative de la raisonner ou de la calmer ne ferait qu'augmenter son irritation. Elle continue donc de parler, sans que l'une ou l'autre ne l'interrompe, jusqu'à l'arrivée de Mr Collins, qui entre avec un air plus majestueux que d'habitude. En l'apercevant, elle dit aux filles :

« Maintenant, j'insiste pour que vous toutes, vous teniez votre langue, et me laissiez avoir une petite conversation avec Mr Collins. »

Elizabeth sort sans bruit de la pièce, Jane et Kitty la suivent, mais Lydia tient bon, décidée à entendre tout ce qu'elle peut ; et Charlotte, retenue d'abord par la politesse de Mr Collins, qui s'enquiert de façon minutieuse d'elle et de toute sa famille, puis par un peu de curiosité, se contente de marcher jusqu'à la fenêtre et de prétendre ne rien entendre. D'une voix dolente, Mrs Bennet commence ainsi la conversation annoncée : — « Oh ! Mr Collins ! » —

— Chère Madame », répond-il, « gardons le silence à tout jamais sur ce sujet. Loin de moi l'idée », poursuit-il sur un ton qui laisse percevoir son déplaisir, « d'en vouloir à votre fille pour son comportement. Se résigner aux maux inévitables est notre devoir à tous ; le devoir particulier d'un jeune homme aussi chanceux que je l'ai été pour la précocité de mon avancement ; et je pense que je suis résigné. D'autant plus, peut-être, que je ressens un doute quant à mon bonheur si ma belle cousine m'avait fait l'honneur de sa main ; car j'ai souvent observé que la résignation n'est jamais si parfaite que lorsque le bienfait refusé commence à perdre un peu de sa valeur à nos yeux. Vous ne considérerez pas, je l'espère, chère Madame, que je manque de respect à votre famille en retirant ainsi mes prétentions aux faveurs de votre

¹ Ville située à plusieurs centaines de kilomètres au nord du Hertfordshire.

Orgueil et préjugés

filles sans vous avoir fait l'hommage de vous prier, Mr Bennet et vous-même, d'interposer votre autorité en mon nom. On peut me reprocher ma conduite, je le crains, en ce que j'ai accepté mon renvoi des lèvres de votre fille plutôt que des vôtres. Mais nous sommes tous sujets à l'erreur. J'avais certainement de bonnes intentions tout au long de l'affaire. Mon objet était de m'assurer une compagne aimable, en tenant bien compte de l'intérêt de toute votre famille, et si je m'y suis pris d'une *manière* répréhensible en quoi que ce soit, je vous demande la permission de vous présenter mes excuses. »

Chapitre 21

Le débat sur la proposition de Mr Collins touche maintenant à sa fin et Elizabeth n'a plus à souffrir que des sentiments inconfortables en résultant, et parfois de certaines allusions maussades de sa mère. En ce qui concerne le gentleman lui-même, il n'exprime pas ses sentiments principalement en étant embarrassé ou abattu, ni en tentant d'éviter Elizabeth, mais par une attitude rigide et un silence rancunier. Il ne lui adresse presque plus la parole, et les attentions assidues auxquelles il attachait tant d'importance sont transférées pour le reste de la journée à Miss Lucas, dont la courtoisie à son écoute soulage opportunément tout le monde, et tout spécialement son amie.

Le lendemain n'apporte aucune amélioration de la mauvaise humeur de Mrs Bennet, ni de sa santé. Mr Collins reste aussi dans le même état d'orgueil courroucé. Elizabeth espérait que son ressentiment pourrait abrégé sa visite, mais ses plans ne semblent pas en pâtir le moins du monde. Il a toujours prévu de partir samedi, et il entend bien rester jusqu'à samedi.

Après le petit déjeuner, les jeunes filles marchent jusqu'à Meryton pour demander si Mr Wickham est revenu, et pour déplorer son absence au bal de Netherfield. Il se joint à elles dès qu'elles entrent dans la ville et les accompagne chez leur tante, où ses regrets et son dépit et l'inquiétude de tout le monde nourrissent copieusement la conversation. — À Elizabeth, cependant, il avoue de lui-même que la décision de son absence est de son fait.

« Comme le jour se rapprochait », dit-il, « j'ai pensé que je ferais mieux de ne pas rencontrer Mr Darcy ; — que d'être dans la même pièce, dans la même soirée que lui pendant plusieurs heures de suite, risquait de dépasser ce que je pouvais supporter, et que des scènes déplaisantes pour d'autres que moi-même étaient susceptibles de se produire. »

Elle approuve sans réserve sa longanimité, et ils ont tout le temps d'en discuter, et d'échanger d'aimables éloges, étant donné que Wickham et un autre officier les raccompagnent à

Longbourn, et que pendant la marche il s'occupe particulièrement d'elle. Elle trouve deux avantages à ce qu'il les escorte ; elle apprécie le compliment que cela constitue pour elle, et c'est une excellente occasion de le présenter à son père et à sa mère.

Peu après leur retour, on apporte une lettre de Netherfield à Miss Bennet, qui l'ouvre aussitôt. L'enveloppe contient une petite feuille d'un élégant papier glacé, couverte d'une écriture féminine gracieuse et déliée ; et Elizabeth voit le visage de sa sœur changer pendant qu'elle la lit, et remarque qu'elle examine attentivement certains passages. Jane se ressaisit vite et, mettant la lettre de côté, s'efforce de participer à la conversation avec son entrain habituel ; mais Elizabeth se sent si inquiète qu'elle en vient même à négliger Wickham ; et dès que son compagnon et lui prennent congé, un regard de Jane l'invite à la suivre à l'étage. Quand elles arrivent dans leur chambre, Jane sort la lettre et dit :

« C'est de Caroline Bingley ; ce qu'elle contient m'a fort étonnée. Ils ont tous quitté Netherfield à l'heure qu'il est, et sont en route pour Londres ; et sans la moindre intention de revenir. Écoute ce qu'elle dit. »

Elle lui lit la première phrase, qui explique qu'elles viennent juste de se décider à suivre leur frère parti en ville, et qu'elles ont l'intention de dîner ce jour à Grovesnor street¹, où Mr Hurst possède une maison. Voici la phrase suivante : « *Je ne prétends rien regretter de ce que je laisse dans le Hertfordshire, ma très chère amie, si ce n'est votre compagnie ; mais nous espérons éprouver maintes fois dans l'avenir le plaisir de la délicieuse relation qui nous a unies, et en attendant atténuer la douleur de la séparation par une correspondance franche et fréquente. Je compte sur vous pour cela.* » Elizabeth écoute ces expressions ampoulées avec l'insensibilité que provoque la méfiance ; et bien que la soudaineté de leur départ la surprenne, elle n'y voit vraiment rien à regretter ; il n'y a aucune raison de supposer que leur absence empêchera Mr Bingley de revenir ; quant à la perte de leur compagnie, elle est convaincue que Jane n'y pensera plus quand elle se réjouira de la présence de leur frère.

« Il est malheureux », dit-elle après une courte pause, « que tu n'aies pas pu voir tes amies avant leur départ. Mais ne pouvons-nous pas espérer que le plaisant avenir évoqué par Miss Bingley advienne plus tôt qu'elle n'en est consciente, et que la relation délicieuse qui vous a unies en tant qu'amies vous lie de manière encore plus satisfaisante en tant que sœurs ? — Elles ne vont pas retenir Mr Bingley à Londres.

¹ Une rue des beaux quartiers.

Orgueil et préjugés

– Caroline affirme clairement qu’aucun d’entre eux ne reviendra dans le Hertfordshire cet hiver. Je vais te le lire : *Quand mon frère nous a quittées hier, il imaginait que les affaires qui l’appellent à Londres pourraient se conclure en trois ou quatre jours, mais comme nous sommes certaines que c’est exclu, et par ailleurs convaincues que lorsque Charles arrivera en ville, il ne sera pas pressé de repartir, nous nous sommes résolues à l’y suivre, afin qu’il ne soit pas obligé de passer ses heures creuses dans quelque hôtel inconfortable. Beaucoup de nos connaissances sont déjà en ville pour l’hiver ; j’aimerais pouvoir apprendre, ma très chère amie, que vous avez l’intention de vous joindre à cette foule, mais je n’y crois guère. J’espère sincèrement que Noël dans le Hertfordshire sera riche en ces amusements que la saison apporte en général, et que vos admirateurs seront si nombreux qu’ils vous empêcheront de ressentir la perte des trois dont nous vous privons. Il est évident* », ajoute Jane, « qu’il ne revient pas cet hiver.

– Il est évident que Miss Bingley ne considère pas qu’il *devrait* revenir.

– Pourquoi penses-tu cela ? C’est lui qui décide. — Il est son propre maître. Mais tu ne sais pas *tout*. Je vais te lire le passage qui me blesse particulièrement. Je n’ai rien à *te* cacher. *Mr Darcy est impatient de voir sa sœur, et en vérité nous ne sommes pas moins désireuses de la revoir. Je ne crois vraiment pas que quiconque puisse égaler Georgiana Darcy en beauté, en élégance et en talents ; et l’affection qu’elle inspire à Louisa et moi-même est rehaussée en quelque chose d’encore plus intéressant par l’espoir que nous osons entretenir qu’elle soit bientôt notre sœur. Je ne sais pas si je vous ai jamais mentionné mes sentiments sur ce sujet, mais je ne vais pas quitter la région sans vous les confier, et je pense que vous ne les jugerez pas déraisonnables. Mon frère l’admire déjà grandement ; il aura maintenant des occasions fréquentes de la rencontrer sur le mode le plus intime ; les proches de Georgiana souhaitent tous l’alliance autant que ceux de Charles ; et la partialité d’une sœur ne m’égare pas, je pense, quand je déclare mon frère parfaitement capable de toucher le cœur de n’importe quelle femme. Avec tous ces facteurs en faveur d’une union et rien pour l’empêcher, ai-je tort, ma chère Jane, d’entretenir l’espoir d’un événement qui assurera le bonheur de tant de personnes ? Que penses-tu de cette phrase, ma chère Lizzy ?* — demande Jane après l’avoir lue. « N’est-ce pas assez clair ? — N’est-il pas dit expressément que Caroline ne prévoit ni ne désire que je sois sa sœur ; qu’elle est parfaitement convaincue de l’indifférence de son frère, et que si elle soupçonne la nature de mes sentiments pour lui, elle tient (fort gentiment !) à me mettre en garde ? Peut-on avoir une autre opinion sur ce sujet ?

– Oui, on peut ; car la mienne est totalement différente. — Veux-tu l’entendre ?

Orgueil et préjugés

– Très volontiers.

– Je te l'expose en quelques mots. Miss Bingley voit que son frère est amoureux de toi, et veut qu'il épouse Miss Darcy. Elle le suit en ville dans l'espoir de le retenir là-bas, et elle tente de te convaincre qu'il ne s'intéresse pas à toi. »

Jane secoue la tête.

« Vraiment, Jane, tu dois me croire. — Aucune personne vous ayant vus ensemble ne peut douter de son affection. Miss Bingley ne le peut pas, j'en suis sûre. Elle n'est pas si bête. Si elle avait décelé la moitié d'un tel amour chez M. Darcy pour elle-même, elle aurait commandé sa robe de mariée. Mais voici l'affaire : nous ne sommes pas assez riches, ou assez distingués pour eux ; et elle tient d'autant plus à capturer Miss Darcy pour son frère qu'après *un* mariage entre les deux familles, elle aura moins de difficulté, suppose-t-elle, à en obtenir un second ; ce qui est certainement assez ingénieux et pourrait réussir, je pense, si Miss De Bourgh était écartée. Mais, ma très chère Jane, tu ne peux pas sérieusement imaginer qu'il suffit à Miss Bingley de te dire combien son frère admire Miss Darcy pour qu'il devienne en aucune façon moins sensible à tes mérites que lorsqu'il a pris congé de toi mardi, ou qu'elle a le pouvoir de le convaincre qu'au lieu d'être amoureux de toi, il est très amoureux de Miss Darcy.

– Si nous avons la même opinion de Miss Bingley », répond Jane, « ton interprétation de tout cela me mettrait fort à l'aise. Mais je sais que le fondement en est injuste. Caroline est incapable de tromper volontairement quelqu'un ; et tout ce que je peux espérer, dans le cas présent, c'est qu'on la trompe elle-même.

– C'est cela. — Tu ne pourrais pas avoir émis une idée plus heureuse, puisque la mienne ne te reconforte pas. Mais oui, tu n'as qu'à croire qu'on la trompe. Ainsi tu as accompli ton devoir en ce qui la concerne, et tu peux cesser de te tracasser.

– Mais, ma chère sœur, puis-je être heureuse, même en supposant que tout se passe au mieux, si j'accepte un homme dont les sœurs et les amis souhaitent tous qu'il épouse quelqu'un d'autre ?

– Tu dois prendre la décision toi-même », dit Elizabeth, « et si après mûre réflexion tu trouves qu'en offusquant ses sœurs tu provoques une détresse supérieure au bonheur d'être sa femme, je te conseille à coup sûr de lui dire non.

– Tu exagères ! » dit Jane en esquissant un sourire, — « tu sais bien que même si leur désapprobation me chagrinerait terriblement, je ne pourrais hésiter.

– Je ne le pensais pas ; — et s'il en est ainsi, je ne peux considérer ta situation avec beaucoup de compassion.

Orgueil et préjugés

– Mais s’il ne revient pas cet hiver, je n’aurai pas l’occasion de choisir. Des milliers de choses peuvent arriver en six mois ! »

L’idée qu’il ne revienne pas n’inspire que du mépris à Elizabeth. Elle considère qu’il s’agit seulement d’une manifestation des désirs intéressés de Caroline, et elle ne peut supposer un instant que ces désirs, aussi ouvertement ou habilement soient-ils exprimés, puissent influencer un jeune homme ne rendant de comptes à personne.

Elle explique à sa sœur le plus fermement possible ce qu’elle ressent à ce sujet, et éprouve bientôt le plaisir de voir les heureux effets de son discours. Jane ne cède pas au découragement et est amenée peu à peu à espérer, bien que le doute l’emporte parfois sur l’espoir, que Bingley reviendra à Netherfield et comblera tous les vœux de son cœur.

Elles se mettent d’accord pour que l’on se contente d’informer Mrs Bennet du départ de la famille, sans l’alarmer au sujet de la conduite du gentleman ; mais même cette annonce partielle lui donne beaucoup de souci, et elle déplore comme une terrible malchance que les dames partent justement quand elles devenaient toutes si intimes. Cependant, après s’être lamentée un bon moment, elle se console en pensant que Mr Bingley va bientôt revenir et bientôt dîner à Longbourn, et conclut tout cela par la déclaration réconfortante que, tout en l’invitant seulement à un dîner de famille, elle prendrait soin de servir deux séries de bons plats.

Chapitre 22

Les Lucas invitent les Bennet à déjeuner, et de nouveau Miss Lucas a l’amabilité d’écouter Mr Collins pendant une grande partie de la journée. Elizabeth trouve une occasion de la remercier. « Cela le met de bonne humeur », dit-elle, « et je t’en suis plus reconnaissante que je ne puis l’exprimer. » Charlotte assure son amie qu’elle est contente de se rendre utile, et que cela compense largement le petit sacrifice de son temps. C’est très aimable, mais la bienveillance de Charlotte va au-delà de ce que suppose Elizabeth ; elle ne désire rien moins que de la mettre à l’abri de toute récurrence des sollicitations de Mr Collins, en les détournant vers elle-même. Tel est le dessein de Miss Lucas ; et les apparences sont si favorables que lorsqu’ils se séparent le soir, elle se sentirait presque sûre de réussir s’il ne devait pas quitter le Hertfordshire si vite. Mais là, elle sous-estime l’ardeur et l’indépendance de son caractère, qui le poussent à s’échapper de la maison de Longbourn le lendemain matin, faisant preuve d’une remarquable rouerie, pour filer à la résidence Lucas et se jeter à ses pieds. Il préfère

Orgueil et préjugés

éviter d'être observé par ses cousines, étant convaincu que si elles le voyaient partir, elles ne manqueraient pas de deviner son intention, et il ne tient pas à ce que sa tentative soit connue avant que son succès soit connu de même ; car se sentant presque assuré du résultat, et avec raison, étant donné les encouragements suffisants de Charlotte, il reste plutôt méfiant depuis l'aventure du mercredi précédent. Cependant, il est accueilli de manière aussi flatteuse que possible. Miss Lucas l'aperçoit depuis un étage élevé alors qu'il s'approche de la maison, et s'arrange aussitôt pour le rencontrer par hasard dans l'allée. Mais elle est loin d'avoir osé espérer qu'autant d'amour et d'éloquence l'y attendaient.

En aussi peu de temps que les longs discours de Mr Collins le permettent, tout est réglé entre eux à leur satisfaction mutuelle ; et quand ils entrent dans la maison, il la prie instamment de dire le jour qui le rendra le plus heureux des hommes ; et bien qu'une telle décision doive être reportée pour l'instant, la demoiselle ne ressent aucune envie de traiter le bonheur du gentleman à la légère. La stupidité qu'il a reçue en partage de la nature prive nécessairement sa cour du charme qui pourrait donner envie à une femme qu'elle se prolonge ; et Miss Lucas, n'ayant accepté son offre que mue par un désir clair et désintéressé de s'établir, est prête à aller au but sans aucun délai.

On demande promptement à Sir William et Lady Lucas leur consentement ; et ils le donnent avec un empressement des plus joyeux. La situation présente de Mr Collins en font un parti parfaitement convenable pour leur fille, à laquelle ils ont peu de biens à offrir ; et il peut compter sur l'acquisition d'une belle fortune. Lady Lucas se met immédiatement à calculer, en accordant à ce sujet beaucoup plus d'attention qu'elle ne l'a jamais fait, le nombre probable d'années que Mr Bennet peut espérer vivre ; et Sir William exprime son opinion que le jour où Mr Collins entrera en possession du domaine de Longbourn, il sera hautement opportun que son épouse et lui soient présentés à la cour de Saint-James. Bref, l'événement rend toute la famille euphorique. Les filles plus jeunes se mettent à espérer qu'elles pourront *entrer dans le monde* un an ou deux plus tôt que prévu ; et les garçons sont débarrassés de la crainte de voir Charlotte mourir vieille fille¹. Charlotte elle-même se contrôle convenablement. Elle a marqué un point et peut prendre le temps de la réflexion. Le bilan est satisfaisant dans l'ensemble. Mr Collins n'est sans doute ni sensé ni attirant ; sa fréquentation est ennuyeuse, et son amour pour elle ne peut être qu'imaginaire. Mais il sera néanmoins son époux. — Sans avoir jamais pensé beaucoup de bien ni des hommes ni du

¹ ... et rester à leur charge.

Orgueil et préjugés

mariage, elle a toujours eu l'intention de fonder un foyer ; c'est la seule situation honorable pour des jeunes filles bien élevées possédant peu de biens et, aussi incertaines que soient leurs chances de trouver le bonheur, cela ne manque pas d'assurer la protection la plus plaisante possible contre la misère. Elle a maintenant acquis cette protection ; et à l'âge de vingt-sept ans, n'ayant jamais été belle, elle considère qu'elle a beaucoup de chance. L'aspect le moins agréable de cette affaire, c'est la surprise qu'elle va infliger à Elizabeth Bennet, dont elle estime l'amitié plus que toute autre. Elizabeth sera étonnée, et la blâmera probablement ; et bien qu'elle soit résolue à ne pas changer d'avis, une telle désapprobation va forcément blesser Charlotte. Elle décide de donner l'information elle-même et prie donc Mr Collins, quand il repart à Longbourn pour dîner, de ne révéler à aucun des membres de la famille ce qui s'est passé. Il lui promet solennellement de garder le secret, mais la promesse est difficile à tenir ; car la curiosité provoquée par sa longue absence suscite une salve de questions si directes à son retour qu'il doit faire preuve de quelque subtilité pour les éluder, tout en contrôlant à grand peine son désir de vanter son succès en amour.

Comme il part trop tôt le lendemain pour voir aucun membre de la famille, on célèbre la cérémonie de la séparation quand les dames se retirent pour la nuit ; et Mrs Bennet lui dit aussi poliment que cordialement combien ils seront heureux de le revoir à Longbourn chaque fois que ses autres engagements pourront lui permettre de leur rendre visite.

« Ma chère Madame », déclare-t-il, « cette invitation est particulièrement bienvenue, parce que c'est ce que j'espérais entendre ; et vous pouvez être sûre que je l'honorerai dès que possible. »

Ils sont tous stupéfaits ; et Mr Bennet, qui ne souhaite certainement pas un retour aussi prompt, dit immédiatement :

« Mais ne peut-on craindre la désapprobation de Lady Catherine dans ce cas, cher Monsieur ? — Vous feriez mieux de négliger votre famille plutôt que de courir le risque d'offenser votre protectrice.

— Mon cher monsieur », répond Mr Collins, « je vous remercie tout particulièrement pour cet avertissement amical, et vous pouvez être certain que je n'entreprendrai pas une démarche aussi importante sans l'accord de Sa Seigneurie.

— On n'est jamais trop prudent. Risquez tout plutôt que son déplaisir ; et si vous pensez qu'il peut être provoqué par votre retour ici, ce qui me paraît extrêmement probable, restez tranquillement chez vous, et soyez assuré que *nous* n'en serons pas offensés.

Orgueil et préjugés

– Croyez-moi, mon cher monsieur, une attention aussi affectueuse me réchauffe le cœur ; et n'en doutez pas, vous recevrez sous peu une lettre de remerciement de ma main pour tout cela, et aussi pour toutes les autres marques de votre considération pendant mon séjour dans le Hertfordshire. Quant à mes belles cousines, même si mon absence n'est peut-être pas assez longue pour rendre la chose nécessaire, je vais prendre maintenant la liberté de leur souhaiter santé et bonheur, sans excepter ma cousine Elizabeth. »

Les dames se retirent alors avec les formules de politesse d'usage ; toutes également surprises d'apprendre qu'il prévoyait un prompt retour. Mrs Bennet décide de comprendre qu'il compte adresser ses compliments à l'une de ses cadettes, et que l'on pourrait convaincre Mary de l'accepter. Mary estime les qualités de Mr Collins beaucoup plus hautement qu'aucune des autres ; il y a une solidité dans ses jugements qui l'ont souvent frappée, et bien qu'il ne soit en aucune manière aussi intelligent qu'elle-même, elle considère que s'il était encouragé à lire et à se perfectionner en prenant exemple sur elle, il pourrait devenir un compagnon fort agréable. Mais le lendemain matin, tout espoir de ce genre s'effondre. Miss Lucas rend visite à Elizabeth, et lui raconte en privé les événements de la veille.

Elizabeth a envisagé une fois, au cours des jours précédents, la possibilité que Mr Collins se soit cru amoureux de son amie ; mais que Charlotte ait pu l'encourager semble presque aussi peu possible que si elle l'avait encouragé elle-même, et sa stupéfaction est par conséquent assez grande pour franchir les bornes de la bienséance, si bien qu'elle ne peut s'empêcher de s'écrier :

« Fiancée à Mr Collins ! Ma chère Charlotte, — impossible ! »

L'attitude posée que Miss Lucas a réussi à maintenir en racontant son histoire cède brièvement à la confusion quand elle subit un reproche aussi franc ; cependant, comme ce n'est rien de plus que ce qu'elle attendait, elle retrouve vite son sang-froid et réplique calmement.

« Pourquoi cela devrait-il t'étonner, ma chère Eliza ? Trouves-tu incroyable que Mr Collins parvienne à être bien vu d'une femme parce qu'il n'a pas eu le bonheur de réussir avec toi ? »

Mais Elizabeth a repris ses esprits et, au prix d'un grand effort, peut l'assurer avec une fermeté convenable que la perspective de leur futur lien de parenté la réjouit au plus haut point, et qu'elle leur souhaite tout le bonheur possible.

« Je vois ce que tu ressens », déclare Charlotte, — « tu dois être surprise, très surprise, — étant donné qu'il y a si peu de temps Mr Collins souhaitait t'épouser. Mais quand tu auras pris

Orgueil et préjugés

le temps de bien y réfléchir, j'espère que tu apprécieras ce que j'ai fait. Je ne suis pas très romantique, tu le sais. Je ne l'ai jamais été. Tout ce que je demande, c'est un foyer confortable ; et en considérant le caractère de Mr Collins, ses relations et sa situation dans la vie, je suis convaincue que mes chances de bonheur avec lui sont comparables à celles que la plupart des gens peuvent espérer en entrant dans l'état matrimonial. »

Elizabeth répond calmement : « Sans aucun doute ; » — et après une pause embarrassée, elles reviennent auprès du reste de la famille. Charlotte ne prolonge pas beaucoup sa visite, et Elizabeth est laissée à ses réflexions sur ce qu'elle vient d'entendre. Elle met longtemps à admettre ne serait-ce que l'idée d'une union aussi mal assortie. Que Mr Collins fasse deux propositions de mariage en trois jours est étrange, mais infiniment moins que le résultat positif de l'entreprise. Elle a toujours senti que l'opinion de Charlotte sur l'institution matrimoniale ne coïncidait pas exactement avec la sienne, mais elle ne pensait pas possible que, mise au pied du mur, elle en viendrait à sacrifier tous les sentiments élevés au profit d'un avantage matériel. Charlotte mariée à Mr Collins, quelle perspective humiliante ! — Et à la douleur d'une amie se ridiculisant et sombrant dans son estime s'ajoute la triste conviction que cette amie n'a aucune chance de trouver le bonheur dans la voie qu'elle a choisie.

Chapitre 23

Elizabeth est assise avec sa mère et ses sœurs, réfléchissant à ce qu'elle a entendu et se demandant si elle a le droit d'en parler, quand Sir Williams lui-même paraît, envoyé par sa fille pour annoncer ses fiançailles à la famille. Il leur adresse force compliments, se félicite de la perspective d'une alliance entre les Bennet et les Lucas, expose toute l'affaire à un auditoire non seulement étonné, mais incrédule ; car Mrs Bennet, avec plus d'entêtement que de politesse, proteste qu'il se trompe entièrement, et Lydia, toujours spontanée et souvent sans-gêne, s'exclame bruyamment :

« Bon Dieu ! Sir Williams, comment pouvez-vous raconter de telles fadaïses ? — Ne savez-vous pas que Mr Collins veut épouser Lizzy ? »

Il faut toute l'affabilité d'un homme de cour à Sir Williams pour supporter un tel traitement sans se fâcher, mais sa bonne éducation lui vient en aide ; et tout en les priant de croire à la véracité de ses dires, il écoute toutes leurs impertinences avec patience et courtoisie.

Elizabeth, sentant que c'est à elle de le sortir d'une situation si déplaisante, n'hésite pas à confirmer son récit en révélant ce qu'elle a appris de Charlotte en personne ; et entreprend de

mettre fin aux exclamations de sa mère et de ses sœurs par la franchise de ses félicitations à Sir Williams, auxquelles se joint aussitôt Jane, et par une série de remarques sur le bonheur que l'on peut espérer d'une telle union, sur l'excellent caractère de Mr Collins et sur la distance commode de Hunsford à Londres.

Mrs Bennet est en vérité trop décontenancée pour parler beaucoup en présence de Sir William, mais dès qu'il repart elle donne libre cours à ses sentiments. Premièrement, elle persiste à refuser de croire à toute l'affaire ; deuxièmement, elle est sûre et certaine que Mr Collins est tombée dans un piège ; troisièmement, elle est convaincue qu'ils ne seront jamais heureux ensemble ; et quatrièmement, que les fiançailles pourraient être rompues. Cependant, on peut clairement tirer deux conclusions de tout cela ; la première, c'est qu'Elizabeth est la vraie responsable de toute cette calamité ; la seconde, c'est qu'elle-même a été abusée de façon barbare par tout le monde ; et elle passe le reste de la journée à ressasser ces deux points. Rien ne peut la consoler, rien ne peut l'apaiser. — Le soir venu, son ressentiment n'a pas diminué. Une semaine se déroule avant qu'elle puisse voir Elizabeth sans lui adresser des reproches, un mois se passe avant qu'elle puisse parler à Sir William ou Lady Lucas sans être grossière, et de nombreux mois s'écoulent avant qu'elle puisse accorder le moindre pardon à leur fille.

Mr Bennet se montre beaucoup plus placide face à l'événement et décrit ses émotions, autant qu'il en ressent, comme des plus agréables ; car il se réjouit, dit-il, de découvrir que Charlotte Lucas, qu'il trouvait jusque-là passablement sensée, est aussi sotte que sa femme, et plus sotte que sa fille !

Jane s'avoue un peu surprise par cette union ; mais elle parle moins de son étonnement que de son désir sincère de les voir heureux ; et Elizabeth ne parvient pas à la convaincre qu'une telle issue est peu probable. Kitty et Lydia sont loin d'envier Miss Lucas, puisque Mr Collins n'est qu'un homme d'église ; et la seule chose qui les intéresse, c'est qu'elles ont une nouvelle à diffuser à Meryton.

Lady Lucas ne peut s'empêcher de triompher en vantant à Mrs Bennet le plaisir d'avoir une fille bien mariée ; et elle ne manque pas de se rendre à Longbourn plutôt plus souvent que d'habitude pour dire combien elle est heureuse, même si le regard acide et les remarques désagréables de Mrs Bennet pourraient suffire à chasser tout plaisir.

Entre Elizabeth et Charlotte, il y a une retenue qui leur impose le silence sur le sujet ; et Elizabeth est convaincue qu'elles ne pourront plus jamais échanger de véritables confidences. Déçue par Charlotte, elle se tourne avec un regain d'affection vers sa sœur, assurée de ne jamais

douter de sa droiture et de sa délicatesse, mais de plus en plus inquiète quant à son bonheur, puisque Bingley est parti depuis une semaine et nul ne sait quand il reviendra.

Jane a répondu promptement à la lettre de Caroline Bingley, et compte les jours en espérant recevoir bientôt des nouvelles. La lettre de remerciement promise par Mr Collins arrive le mardi, adressée à leur père, et écrite avec la gratitude solennelle qu'un séjour d'un an dans la famille aurait pu susciter. Après avoir soulagé sa conscience sur ce point, il en vient à les informer, en multipliant les expressions enthousiastes, de son bonheur d'avoir obtenu l'affection de leur aimable voisine, Miss Lucas, puis explique que c'est seulement pour jouir du plaisir de sa compagnie qu'il a accepté si volontiers d'exaucer leur vœu généreux de le revoir à Longbourn, où il espère pouvoir revenir lundi en quinze ; car Lady Catherine, ajoute-t-il, approuve si chaleureusement ce mariage qu'elle désire le voir célébré le plus tôt possible, ce qui constitue un argument imparable, il en est convaincu, pour amener son aimable Charlotte à avancer le jour qui fera de lui le plus heureux des hommes.

Le retour de Mr Collins dans le Hertfordshire n'est plus une source de plaisir pour Mrs Bennet. Au contraire, elle est aussi disposée à s'en plaindre que son mari. — Il est bien étrange qu'il vienne à Longbourn plutôt qu'à Lucas Lodge ; c'est aussi très inopportun et extrêmement pénible. — Elle déteste avoir des visiteurs à la maison quand sa santé est si médiocre, et de tous les hôtes les amoureux sont les plus désagréables. Tels sont les doux murmures de Mrs Bennet, et ils ne cèdent la place qu'à la détresse supérieure provoquée par l'absence prolongée de Mr Bingley.

Jane et Elizabeth se sentent troublées, l'une comme l'autre, par cette absence. Les jours se succèdent sans apporter la moindre information, si ce n'est la rumeur qui s'impose rapidement à Meryton selon laquelle il ne reviendra pas à Netherfield de tout l'hiver, rumeur qui irrite fortement Mrs Bennet, et qu'elle ne manque jamais de contredire comme le plus scandaleux des mensonges.

Même Elizabeth commence à redouter — non que Bingley devienne indifférent — mais que ses sœurs réussissent à le garder au loin. Bien qu'elle se refuse à admettre une idée aussi contraire au bonheur de Jane, et aussi infamante pour la constance de son amoureux, elle ne peut s'empêcher d'y penser souvent. Les efforts conjugués de ses deux insensibles sœurs et de son puissant ami, s'ajoutant aux attraits de Miss Darcy et aux amusements de Londres, pourraient venir à bout, craint-elle, de la force de son affection.

Chez Jane, cette tension suscite une inquiétude plus pénible, évidemment, que celle d'Elizabeth ; mais quoi qu'elle ressente, elle désire le dissimuler, et le sujet n'est donc jamais

abordé entre Elizabeth et elle. Mais sa mère, qu'aucune délicatesse de ce genre ne retient, ne laisse pas passer une heure sans parler de Bingley, sans exprimer son impatience quant à son retour ou même prier Jane d'avouer qu'elle devrait se sentir bien mal traitée s'il ne revenait pas. Jane a besoin de toute sa ferme douceur pour supporter ces attaques en restant tolérablement sereine.

Mr Collins revient ponctuellement le lundi en quinze, mais il n'est pas aussi aimablement reçu à Longbourn que la première fois. Il est trop béat, cependant, pour avoir besoin que l'on s'occupe de lui ; et heureusement pour les autres, le temps qu'il consacre à l'amour les délivre en grande partie de sa compagnie. Il passe l'essentiel de ses journées à Lucas Lodge, et ne revient parfois à Longbourn que pour prier la famille d'excuser son absence, alors que chacun se retire pour la nuit.

L'état de Mrs Bennet est en vérité fort pitoyable. La simple mention de quelque aspect de l'union la plonge dans un abîme de mauvaise humeur, et où qu'elle aille elle est sûre d'en entendre parler. La vue de Miss Lucas lui est odieuse. Comme elle doit lui succéder dans la maison, elle la regarde avec une aversion jalouse. Chaque fois que Charlotte leur rend visite, elle suppose qu'elle anticipe le jour de son installation ; et chaque fois qu'elle parle à voix basse à Mr Collins, elle est convaincue qu'ils discutent du domaine de Longbourn, et décident de la renvoyer de la maison avec ses filles dès la mort de Mr Bennet. Elle se plaint amèrement de tout cela à son mari.

« Vraiment, Mr Bennet », dit-elle, « il est fort pénible de penser que Charlotte Lucas sera jamais la maîtresse de cette maison, que je serai obligée de partir à cause d'elle, et que je vivrai pour la voir y prendre ma place !

– Ma chère, ne vous laissez pas gagner par des pensées aussi sombres. Ne désespérons pas. Consolons-nous en pensant que *je* pourrais vous survivre. »

Cela ne reconforte pas beaucoup Mrs Bennet, et elle continue donc à se plaindre.

« Je ne peux supporter l'idée qu'ils posséderont tout ce domaine. S'il n'était pas inaliénable, je ne m'en inquiérais pas.

– De quoi ne vous inquiéteriez-vous pas ?

– Je ne m'inquiérais de rien.

– Réjouissons-nous que vous soyez préservée d'un tel état d'insensibilité.

– Rien de ce qui touche à l'héritage ne pourra jamais me réjouir. Je trouve incompréhensible que quelqu'un puisse en conscience arracher un domaine à ses propres filles ; et tout cela pour Mr Collins, en plus ! — Pourquoi devrait-il l'obtenir plus que quiconque ?

Orgueil et préjugés

– Je vous laisse déterminer cela vous-même », dit Mr Bennet

VOLUME 2

Chapitre 1

L'arrivée de la lettre de Miss Bingley met fin à l'incertitude. La toute première phrase annonce qu'ils sont tous installés à Londres pour l'hiver, et que son frère regrette de n'avoir pas eu le temps de rendre visite à ses amis du Hertfordshire avant de quitter la région.

Il n'y a plus d'espoir, plus du tout ; et quand Jane arrive à lire le reste de la lettre, elle n'y trouve pas grand-chose qui puisse la reconforter, à part la prétendue affection de la signataire. L'éloge de Miss Darcy en occupe la plus grande partie. Ses nombreux attraits sont rappelés une fois de plus, et Caroline se vante gaiement de leur intimité croissante, et s'aventure à prédire l'accomplissement des souhaits formulés dans sa lettre précédente. Elle prend aussi beaucoup de plaisir à écrire que son frère habite chez Mr Darcy, et mentionne avec ravissement des projets de ce dernier quant à de nouveaux meubles.

Elizabeth, à qui Jane expose bientôt l'essentiel de tout cela, l'écoute en gardant un silence indigné. Son cœur est partagé entre l'inquiétude pour sa sœur et le ressentiment envers tous les autres. Elle n'accorde aucun crédit à l'affirmation de Caroline selon laquelle son frère s'intéresserait à Miss Darcy. De sa réelle affection pour Jane, elle ne doute pas plus qu'auparavant ; mais aussi bien disposée qu'elle ait toujours été envers lui, elle ne peut penser sans colère, pour ne pas dire sans mépris, à cette mollesse de caractère, ce manque d'esprit de décision, qui font maintenant de lui l'esclave de ses habiles amis et le conduisent à sacrifier son propre bonheur aux caprices de leurs penchants. S'il ne sacrifiait que son propre bonheur, cependant, on pourrait le laisser agir à sa guise ; mais le bonheur de sa sœur est en jeu, et il doit le savoir lui-même, pense-t-elle. C'est un sujet, en bref, sur lequel on risque de réfléchir longuement et vainement. Elle ne peut penser à rien d'autre ; et pourtant, que l'attrance de Bingley ait vraiment disparu ou qu'elle ait été réduite à néant par les interventions de ses amis, qu'il ait été conscient de l'affection de Jane ou qu'elle ait échappé à son observation, dans tous les cas, même si cela doit modifier l'opinion qu'elle a de lui, la situation de sa sœur reste la même et sa quiétude en est également troublée.

Jane a besoin d'un jour ou deux avant de trouver le courage de parler de ses sentiments à Elizabeth ; mais enfin, alors que Mrs Bennet vient de les laisser ensemble après une vitupération

plus longue que d'habitude à propos de Netherfield et de son maître, elle ne peut s'empêcher de dire :

« Oh ! si seulement ma chère mère se contrôlait mieux ; elle ne peut imaginer la souffrance qu'elle m'inflige en parlant continuellement de lui. Mais je ne vais pas me plaindre. Cela ne peut durer très longtemps. Nous l'oublierons et nous redeviendrons tous comme avant. »

Elizabeth regarde sa sœur avec une sollicitude incrédule, mais ne dit rien.

« Tu ne me crois pas », s'écrie Jane en rougissant un peu ; « tu as tort, en vérité. Il restera peut-être dans ma mémoire comme l'homme le plus aimable que j'aie connu, mais c'est tout. Je n'ai rien à espérer ni à craindre, et rien à lui reprocher. Dieu merci ! Je ne souffre pas tant que ça. Dans peu de temps, par conséquent... Je vais certainement m'efforcer de m'en sortir. »

D'une voix plus ferme, elle ajoute bientôt : « Je suis déjà réconfortée en pensant que ce n'était rien de plus qu'une erreur ou une fantaisie de ma part, et que cela n'a fait de mal à personne d'autre qu'à moi.

– Ma chère Jane ! » s'exclame Elizabeth, « tu es trop bonne. Ta douceur et ton désintéressement sont vraiment angéliques ; je ne sais que te dire. J'ai l'impression que je ne t'ai jamais rendu justice, ni aimée autant que tu le mérites. »

Miss Bennet récuse vigoureusement tout mérite dépassant la norme, et rejette le compliment comme n'étant dû qu'à la chaleureuse affection de sa sœur.

« Ah non », dit Elizabeth, « ce n'est pas juste. Tu tiens à penser que tout le monde est respectable, et tu es blessée si je dis du mal de quelqu'un. Je veux seulement *te* trouver parfaite, et tu t'y opposes. N'aie pas peur que je me mette à exagérer, que j'empiète sur ton privilège de bienveillance universelle. Tu n'as rien à craindre. Il est peu de gens que j'aime véritablement, et ceux dont je pense du bien sont encore moins nombreux. Plus je regarde le monde, plus il me déplaît ; et chaque jour confirme ma conviction de l'incohérence de tous les caractères humains, et le peu de confiance que l'on peut accorder à la valeur et au bon sens apparents. J'en ai observé deux exemples récemment ; je ne mentionnerai pas le premier ; le second est le mariage de Charlotte. Il est incompréhensible ! par quelque bout qu'on le prenne, incompréhensible !

– Ma chère Lizzy, ne cède pas à de tels sentiments. Tu vas te rendre malheureuse. Tu ne tiens pas assez compte de la différence de situation et de tempérament. Considère la respectabilité de Mr Collins, et le caractère solide et prudent de Charlotte. N'oublie pas qu'elle appartient à une famille très nombreuse ; qu'en terme de fortune notre cousin est un excellent parti ; et accepte de croire, dans l'intérêt de tous, qu'elle peut ressentir pour lui quelque chose comme du respect et de l'estime.

Orgueil et préjugés

– Je veux bien essayer de croire n’importe quoi pour te faire plaisir, mais cela ne bénéficierait à personne d’autre que toi ; car si j’étais convaincue que Charlotte l’estimait, j’en viendrais à avoir une opinion encore pire de son jugement que je n’en ai actuellement de son cœur. Ma chère Jane, Mr Collins est un homme prétentieux, pompeux, stupide, borné ; tu le sais aussi bien que moi ; et tu dois sentir, aussi bien que moi, que la femme qui l’épouse ne peut raisonner droit. Tu ne vas pas la défendre, même si c’est Charlotte Lucas. Tu ne vas pas, pour une seule personne, changer le sens des mots *principe* et *intégrité*, ni tenter de te persuader ou de me persuader que l’on peut confondre égoïsme et prudence, et qu’en ignorant le danger on s’assure le bonheur.

– Je ne peux m’empêcher de penser que tu parles d’eux de façon trop brutale », réplique Jane, « et j’espère que tu en seras convaincue en les voyant heureux ensemble. Mais changeons de sujet. Tu as fait allusion à autre chose. Tu as mentionné *deux* exemples. Il m’est impossible de ne pas te comprendre, mais je te prie, chère Lizzy, de te garder de m’attrister en accusant *cette personne*, et en affirmant que ton opinion de lui s’est retournée. Nous ne devons pas être prêtes à nous croire victimes d’une attaque intentionnelle. Nous ne devons pas nous attendre à ce qu’un jeune homme vivace soit toujours prudent et circonspect. Souvent, ce n’est rien d’autre que notre propre vanité qui nous trompe. Les femmes donnent à l’admiration plus de sens qu’elle n’en a.

– Et les hommes prennent soin qu’elles le fassent.

– S’ils se conduisent ainsi par calcul, on ne peut les excuser ; mais je ne crois pas qu’il y ait autant de calcul dans le monde que ce que certaines personnes imaginent.

– Je suis loin d’imputer au calcul la moindre part de sa conduite », dit Elizabeth ; « mais sans que l’on compte pour faire le mal ou pour rendre les autres malheureux, des erreurs peuvent se produire, et de la souffrance peut advenir. L’inconscience, le manque d’attention aux sentiments des autres personnes, le manque de détermination, feront aussi bien l’affaire.

– Et tu tiens l’un de ces défauts pour responsable ?

– Oui, le dernier. Mais si je continue, je vais te déplaire en disant ce que je pense de quelqu’un que tu estimes. Arrête-moi pendant que tu le peux.

– Tu persistes donc à supposer que ses sœurs l’influencent.

– Oui, de connivence avec son ami.

– Je ne peux pas le croire. Pourquoi voudraient-elles tenter de l’influencer ? Elles ne peuvent que souhaiter son bonheur, et s’il m’est attaché, aucune autre femme ne peut le lui assurer.

Orgueil et préjugés

– Ta première proposition est fausse. Elles peuvent souhaiter beaucoup d'autres choses que son bonheur ; qu'il augmente sa fortune et son importance ; qu'il épouse une jeune fille bénéficiant des avantages que procurent l'argent, les relations, et l'orgueil.

– Elle souhaite sans aucun doute qu'il choisisse Miss Darcy », répond Jane ; « mais c'est peut-être dû à de meilleurs sentiments que tu ne supposes. Elles la connaissent depuis beaucoup plus longtemps que moi ; cela n'a rien d'étonnant qu'elles l'aiment mieux. Mais, quels que soient leurs propres souhaits, il est peu probable qu'elles se soient opposées à ceux de leur frère. Quelle sœur s'autoriserait à le faire, à moins qu'il s'agisse d'une chose très répréhensible ? Si elles le pensaient attaché à moi, elles ne tenteraient pas de nous séparer ; s'il l'était, elles ne pourraient y arriver. En supposant une telle affection, tu attribues à tout le monde des actions mauvaises et peu naturelles, et tu me rends très malheureuse. Renonce à cette idée qui me fait de la peine. Je n'ai pas honte de m'être trompée — ou disons que ce n'est pas grave, que ce n'est rien en comparaison de ce que je ressentirais si je pensais du mal de lui ou de ses sœurs. Laisse-moi voir cela sous le meilleur angle possible, sous un angle qui rend les choses compréhensibles. »

Elizabeth ne peut s'opposer à un tel désir ; et à partir de ce moment, le nom de Mr Bingley cesse à peu près d'être mentionné entre elles.

Mrs Bennet continue de s'étonner et de se lamenter qu'il ne revienne pas, et bien qu'Elizabeth lui en donne clairement les raisons presque tous les jours, il semble peu probable que cela réduise sa perplexité. Sa fille entreprend de la convaincre, sans y croire elle-même, que sa cour à Jane n'était due qu'à une attirance banale et éphémère, qui s'est évanouie quand il a cessé de la voir ; mais bien que Mrs Bennet accepte la possibilité de cette explication, Elizabeth doit la répéter chaque jour. Ce qui reconforte Mrs Bennet, c'est que Mr Bingley reviendra forcément en été¹.

Mr Bennet voit les choses autrement. « Ainsi, Lizzy », dit-il un jour, « j'apprends que ta sœur a un chagrin d'amour. Je la félicite. Si les filles préfèrent se marier, elles aiment bien un chagrin d'amour de temps en temps. Cela les occupe, et leur donne une sorte de distinction auprès de leurs amies. À quand ton tour ? Tu ne peux pas supporter longtemps d'être dépassée par Jane. Le moment est venu. Il y a assez d'officiers à Meryton pour décevoir toutes les jeunes filles de la région. Tu n'as qu'à choisir Wickham. C'est un charmant garçon, et il te plaquerait honorablement.

¹ Les gens de la bonne société quittaient la ville en été.

Orgueil et préjugés

– Je vous remercie, Sir, mais un homme moins charmant me suffirait. Nous ne pouvons pas toutes espérer avoir autant de chance que Jane.

– Sans doute », dit Mr Bennet, « mais il est une pensée qui me console : quoi qu’il t’arrive dans cet ordre d’idée, tu as une mère affectueuse qui en tirera toujours le meilleur parti. »

La présence de Wickham rend service à la famille de Longbourn en dissipant la morosité qui en affecte plusieurs membres depuis les pénibles événements récents. Ils le voient souvent, et considèrent maintenant sa grande franchise comme la principale de ses qualités. Tout ce qu’il a déjà raconté à Elizabeth, ce qu’il reproche à Mr Darcy et ce dont il a souffert par sa faute, on le reconnaît maintenant ouvertement et on en débat publiquement ; et ils sont tous contents de penser combien Mr Darcy leur a toujours déplu avant qu’ils aient su quoi que ce soit de ces histoires.

Seule Miss Bennet est prête à supposer qu’il pourrait exister des circonstances atténuantes dans l’affaire, à l’insu des gens du Hertfordshire ; sa simplicité bienveillante et pondérée plaide toujours pour l’indulgence et rappelle que des erreurs sont possibles – mais tous les autres condamnent Mr Darcy comme le pire des hommes.

Chapitre 2

Après une semaine passée en déclarations d’amour et projets de bonheur, Mr Collins est arraché à son aimable Charlotte par l’arrivée du samedi. La douleur de la séparation pourrait cependant être atténuée de son côté par les préparatifs de la réception de son épouse, car il a des raisons d’espérer que le jour qui doit le rendre le plus heureux des hommes sera fixé dès son prochain séjour dans le Hertfordshire. Il prend congé des habitants de Longbourn avec la même solennité qu’auparavant ; re-souhaite à ses chères cousines santé et bonheur, et promet à leur père une nouvelle lettre de remerciement.

Le lundi suivant, Mrs Bennet a le plaisir de recevoir son frère et sa femme, qui viennent passer Noël à Longbourn comme d’habitude. Mr Gardiner est un homme raisonnable, semblable à un gentleman, très supérieur à sa sœur aussi bien par sa nature que par son éducation. Les dames de Netherfield auraient du mal à croire qu’un homme qui vit du commerce, et à proximité de ses propres entrepôts, puisse être aussi bien élevé et plaisant. Mrs Gardiner, qui a plusieurs années de moins que Mrs Bennet et Mrs Philips, est une femme aimable, intelligente, élégante, et une grande favorite de toutes ses nièces de Longbourn. Une proximité particulière l’unit aux deux aînées. Elles ont souvent séjourné chez elle en ville.

En arrivant, Mrs Gardiner commence par distribuer ses cadeaux et décrire les dernières modes. Ensuite, elle n'a plus grand chose à faire sinon écouter. Mrs Bennet a de nombreux griefs à exposer, et beaucoup de raisons de se plaindre. Ils ont tous été bien maltraités depuis la dernière fois qu'elle a vu sa sœur¹. Deux de ses filles ont failli se marier, et en fin de compte cela ne s'est pas fait.

« Je ne blâme pas Jane », ajoute-t-elle, « parce que Jane aurait accepté Mr Bingley si elle avait pu. Mais Lizzy ! Oh, ma sœur ! il est très douloureux de penser que sans l'obstacle de sa propre perversité, elle aurait pu être la femme de Mr Collins à l'heure qu'il est. Il lui a fait une proposition dans cette pièce même, et elle a refusé. En conséquence de quoi, Lady Lucas aura une fille mariée avant moi, et le domaine de Longbourn reste inaliénable. Les Lucas sont des gens vraiment très malins, ma sœur. Ils sont prêts à tout pour obtenir ce qu'ils convoitent. Je suis désolé de devoir le dire, mais c'est comme ça. Cela me rend très nerveuse et mal en point d'être ainsi contrecarrée dans ma propre famille, et d'avoir des voisins qui pensent à eux-mêmes avant de penser aux autres. Votre arrivée à ce moment précis m'apporte cependant le plus grand des réconforts, et je suis très contente d'apprendre ce que vous nous dites, à propos des manches longues. »

Mrs Gardiner, qui connaît déjà l'essentiel de ces nouvelles par sa correspondance avec Jane et Elizabeth, donne à sa sœur une réponse anodine et, par compassion pour ses nièces, change le sujet de conversation.

Seule plus tard avec Elizabeth, elle y revient. « Il semble que cela aurait constitué une union souhaitable pour Jane », dit-elle. « Je suis désolée de cet échec. Mais ce genre de chose arrive si souvent ! Un jeune homme, tel que tu décris Mr Bingley, tombe si facilement amoureux d'une jolie fille pendant quelques semaines, puis quand le hasard les sépare l'oublie si facilement, que cette sorte d'inconstance est très fréquente.

– C'est consolant, d'une certaine façon », dit Elizabeth, « mais pas pour *nous*. Notre malheur n'est pas dû au *hasard*. Il n'est pas courant que l'intervention de ses amis persuade un jeune homme possédant sa propre fortune d'oublier une jeune fille dont il était violemment amoureux quelques jours auparavant.

– Mais l'expression *violemment amoureux* est si galvaudée, si contestable, si floue, que je ne peux rien en conclure. On l'applique aussi souvent à des sentiments qui naissent d'une demi-

¹ On disait sœur et frère pour belle-sœur et beau-frère, comme on dit encore tante et oncle pour la femme de l'oncle et le mari de la tante.

heure de fréquentation qu'à une affection réelle et solide. Dis-moi, à quel point l'amour de Mr Bingley était-il *violent* ?

– Je n'ai jamais vu une attirance plus prometteuse. Il en venait à se désintéresser des autres gens, et à être totalement captivé par elle. À chacune de leurs rencontres, c'était plus fort et plus évident. Il a offensé deux ou trois jeunes dames à son propre bal en s'abstenant de les inviter à danser, et je lui ai parlé deux fois moi-même sans recevoir de réponse. Peut-il exister des symptômes plus nets ? L'oubli total de la politesse n'est-il pas l'essence même de l'amour ?

– Oh oui ! — de cette sorte d'amour que je mentionnais. Pauvre Jane ! Je suis désolée pour elle, car avec son caractère elle risque de ne pas surmonter sa déception immédiatement. Il vaudrait mieux que cela *te* soit arrivé, Lizzy ; tu t'en serais sortie bien plus vite par la moquerie. Mais penses-tu que nous pourrions la convaincre de repartir avec nous ? Un changement de décor pourrait être efficace — et des vacances loin de chez elle lui feraient peut-être le plus grand bien. »

Cette proposition plaît énormément à Elizabeth, et elle est convaincue que sa sœur acceptera volontiers.

« J'espère », ajoute Mrs Gardiner, « que la présence de ce jeune homme ne va pas influencer sa décision. Nous habitons dans une partie de la ville si différente, nos fréquentations sont si différentes et, ainsi que tu le sais, nous sortons si peu, qu'il est très improbable qu'ils se rencontrent, à moins qu'il décide de venir la voir.

– Et *ça*, c'est vraiment impossible ; car il est maintenant sous la garde de son ami, et Mr Darcy ne le laisserait pas rendre visite à Jane dans un tel quartier ! Ma chère tante, comment pouvez-vous y penser ? Mr Darcy a peut-être *entendu parler* d'un endroit tel que Gracechurch Street¹, mais il considérerait qu'un mois d'ablutions ne suffirait sans doute pas à le nettoyer de ses impuretés s'il s'y risquait ; et croyez-moi, Mr Bingley ne va nulle part sans lui.

– Tant mieux. J'espère qu'elles ne se rencontreront pas du tout. Mais Jane ne correspond-elle pas avec la sœur ? *Elle* ne manquera pas de lui rendre visite.

– Elle mettra totalement fin à leur relation. »

Mais bien qu'Elizabeth prétende être certaine de ce point, ainsi que du fait, encore plus intéressant, que l'on empêche Bingley de voir Jane, elle ressent un intérêt pour le sujet qui la convainc, après réflexion, qu'elle n'a pas perdu tout espoir. Il est possible et même, pense-t-

¹ Une rue proche d'un quartier de commerces.

elle par moments, probable, que l'affection de Bingley puisse renaître, et que l'influence de ses amis cède à l'influence plus naturelle des attraits de Jane.

Miss Bennet accepte avec plaisir l'invitation de sa tante ; et les Bingley n'occupent pas une grande place dans ses pensées à ce moment, si ce n'est qu'elle espère pouvoir passer une matinée à l'occasion avec Caroline sans risque de rencontrer son frère, puisqu'elle n'habite pas dans la même maison que lui.

Les Gardiner passent une semaine à Longbourn ; et entre les Philips, les Lucas, et les officiers, il ne s'écoule pas un jour sans réception. Mrs Bennet a si soigneusement préparé les divertissements de son frère et de sa sœur qu'ils ne dînent pas une seule fois en famille. Quand la réception a lieu à la maison, quelques officiers y sont toujours conviés, parmi lesquels on trouve à coup sûr Mr Wickham ; et quand c'est le cas, Mrs Gardiner, rendue méfiante par la manière chaleureuse dont Elizabeth a parlé de lui, les observe tous les deux attentivement. Elle ne suppose pas, à première vue, qu'ils soient sérieusement amoureux l'un de l'autre, mais leur attirance réciproque est assez visible pour la mettre mal à l'aise ; et elle décide d'en parler à Elizabeth avant de quitter le Hertfordshire, et de lui dire combien il serait imprudent d'encourager un tel rapprochement.

Il se trouve que Mr Wickham peut faire plaisir à Mrs Gardiner autrement qu'en utilisant son pouvoir de séduction. Dix ou douze ans auparavant, avant son mariage, elle a passé beaucoup de temps dans la partie même du Derbyshire où il vivait. Ils ont donc beaucoup d'amis communs ; et bien que Wickham soit peu retourné là-bas depuis la mort du père de Darcy cinq années plus tôt, il peut néanmoins donner à Mrs Gardiner des nouvelles plus fraîches de ses anciens amis qu'elle ne peut s'en procurer elle-même.

Mrs Gardiner a vu Pemberley, et connu de réputation feu Mr Darcy. Voici par conséquent un inépuisable sujet de conversation. En comparant ses souvenirs de Pemberley à la description minutieuse que Wickham peut en fournir, et en rendant hommage à la personnalité de son regretté propriétaire, elle enchante à la fois son interlocuteur et elle-même. Quand il lui dit comment le propriétaire actuel l'a traité, elle tente de retrouver quelque chose de significatif dans ses souvenirs de ce gentleman alors qu'il n'était qu'un gamin, et finit par être certaine qu'elle a entendu dire que Mr Fitzwilliam Darcy était un garçon orgueilleux et déplaisant.

Orgueil et préjugés

Dès qu'une occasion favorable de lui parler seule à seule se présente, Mrs Gardiner met gentiment Elizabeth en garde, comme elle avait prévu de le faire ; après lui avoir donné honnêtement son avis, elle poursuit ainsi :

« Tu es une fille trop raisonnable, Lizzy, pour tomber amoureuse uniquement parce que l'on t'avertit du danger ; et je ne crains donc pas de te parler en toute franchise. Je pense vraiment que tu devrais te méfier. Ne t'implique pas, ou n'entreprends pas de l'impliquer, dans une relation que le manque de fortune rendrait terriblement risquée. Je n'ai rien à dire contre *lui* ; c'est un jeune homme des plus intéressants ; et s'il possédait la fortune qu'il devrait posséder, je crois que tu ne pourrais pas trouver mieux. Mais en l'occurrence — tu ne dois pas te laisser emporter par ton imagination. Tu as du bon sens, et nous espérons tous que tu en feras usage. Ton père compte sur ta détermination et ta bonne conduite, j'en suis sûre. Tu ne dois pas décevoir ton père.

– Ma chère tante, je vous trouve bien sérieuse.

– Oui, et j'espère te convaincre d'être sérieuse de même.

– Eh bien, alors, n'ayez aucune crainte. Je vais prendre soin de moi-même, et aussi de Mr Wickham. Il ne va pas tomber amoureux de moi, si je peux l'en empêcher.

– Là, Elizabeth, tu n'es pas sérieuse.

– Je vous prie de m'excuser. Je vais ressayer. À présent je ne suis pas amoureuse de Mr Wickham ; non, certainement pas. Mais c'est, sans comparaison possible, l'homme le plus plaisant que j'aie jamais vu — et s'il s'éprend vraiment de moi — je crois que ce serait mieux qu'il ne le fasse pas. Je vois combien ce serait imprudent. — Oh ! *cet* abominable Mr Darcy ! — L'opinion que mon père a de moi me fait grand honneur ; et je serais malheureuse d'y renoncer. Mon père, cependant, a un faible pour Mr Wickham. Bref, je serais désolée, ma chère tante, que l'un d'entre vous ait de la peine par ma faute ; mais puisque nous voyons chaque jour que l'absence de fortune empêche rarement des jeunes couples amoureux de s'engager pour la vie, comment puis-je promettre d'être plus sage que tant de mes semblables si je suis tentée, ou même comment puis-je savoir qu'il serait sage de résister ? Tout ce que je peux vous promettre, par conséquent, est de ne pas me presser. Je ne vais pas me presser de me croire le premier objet de son affection ; quand je suis en sa compagnie, je ne vais rien espérer. Pour résumer, je ferai de mon mieux.

– Ce serait peut-être aussi bien que tu décourages des visites trop fréquentes. Au moins, tu ne devrais pas *rappeler* à ta mère de l'inviter.

Orgueil et préjugés

– Ainsi que je l’ai fait l’autre jour », admet Elizabeth en souriant ; « très vrai, ce serait sage que je m’abstienne de *cela*. Mais n’imaginez pas qu’il vienne toujours aussi souvent ici. C’est en raison de votre présence qu’il a été invité si fréquemment cette semaine. Vous connaissez les idées de ma mère quant à la nécessité de toujours avoir du monde pour ses amis. Mais sur mon honneur, je vais vraiment essayer de faire ce que je juge sage ; et maintenant, j’espère que vous êtes satisfaite. »

Sa tante l’assure qu’elle l’est ; et, Elizabeth l’ayant remerciée pour sa gentillesse et ses suggestions, elles se séparent ; un merveilleux exemple de conseils donnés sur un tel sujet sans provoquer de ressentiment.

Mr Collins revient dans le Hertfordshire peu après le départ des Gardiner et de Jane ; mais comme il séjourne chez les Lucas, son arrivée ne dérange pas beaucoup Mrs Bennet. Elle a fini par se résigner à penser que le mariage, prévu pour bientôt, est inévitable, et même à répéter sur un ton peu aimable qu’elle « leur *souhaite* d’être heureux ». La veille du mariage, Miss Lucas effectue sa visite d’adieu ; et quand elle se lève pour prendre congé, Elizabeth, honteuse des vœux réticents et discourtois de sa mère, et sincèrement émue elle-même, l’accompagne hors de la pièce. Alors qu’elles descendent l’escalier ensemble, Charlotte dit :

« Je compte recevoir de tes nouvelles très souvent, Eliza.

– Mais certainement.

– Et j’ai une autre faveur à te demander. Viendras-tu me voir ?

– Nous nous verrons souvent, j’espère, dans le Hertfordshire.

– Il est peu probable que je quitte le Kent dans l’immédiat. Promets-moi donc de venir à Hunsford. »

Elizabeth ne peut refuser, bien qu’elle n’attende guère de plaisir d’une telle visite.

« Mon père et Maria doivent venir en mars », ajoute Charlotte, « et j’espère que tu accepteras de te joindre à eux. Je t’assure, Eliza, que je t’accueillerai avec autant de plaisir que l’un ou l’autre. »

Le mariage a lieu, les époux partent pour le Kent en sortant de l’église, et tout le monde émet et entend les commentaires habituels sur le sujet. Elizabeth reçoit bientôt des nouvelles de son amie ; et leur correspondance reste aussi régulière et fréquente qu’elle l’a toujours été ; qu’elle soit aussi franche est impossible. Elizabeth ne peut s’adresser à elle sans sentir que leur confortable intimité a disparu et, si elle est décidée à ne pas espacer ses lettres, c’est en l’honneur du passé plutôt que du présent. Elle reçoit avec beaucoup de curiosité les premières lettres de Charlotte ; elle ne peut qu’avoir envie de savoir comment son amie décrit sa nouvelle

maison, ce qu'elle pense de Lady Catherine, et à quel point elle ose se déclarer heureuse ; cependant, quand elle lit les lettres, Elizabeth trouve que Charlotte s'exprime sur chaque point exactement comme on pouvait le prévoir. Son ton est enjoué, elle semble confortablement installée, et ne mentionne rien qu'elle ne puisse louer. La maison, les meubles, le voisinage, les routes, tout est à son goût, et Lady Catherine se conduit da manière très amicale et serviable. C'est la description de Hunsford et Rosings par Mr Collins, modérée par la raison ; et Elizabeth se dit qu'elle doit attendre sa propre visite pour en savoir plus.

Jane a déjà écrit quelques lignes à sa sœur pour lui annoncer qu'elle était bien arrivée à Londres ; Elizabeth espère qu'elle aura la possibilité de dire quelque chose des Bingley dans la lettre suivante.

Son impatience de lire cette seconde lettre est aussi bien récompensée que l'est en général l'impatience. Au bout d'une semaine en ville, Jane n'a ni vu Caroline, ni reçu de ses nouvelles. Elle explique cela, cependant, en supposant que sa dernière lettre envoyée de Longbourn à son amie s'est perdue accidentellement.

« Ma tante », écrit-elle, « va demain dans cette partie de la ville, et je profiterai de l'occasion pour tenter une visite à Grovesnor-street. »

Elle écrit de nouveau après rendu visite à Miss Bingley. « Je n'ai pas trouvé Caroline en grande forme », tels sont ses mots, « mais elle était très contente de me voir, et m'a reproché de ne pas lui avoir signalé que je venais à Londres. J'avais donc raison ; elle n'avait pas reçu ma dernière lettre. Je l'ai interrogée sur leur frère, bien sûr. Il va bien, mais passe tant de temps avec Mr Darcy qu'elles ne le voient à peu près jamais. Elles attendaient Miss Darcy à dîner. J'aimerais bien la voir. Ma visite n'a pas duré longtemps, parce que Caroline et Mrs Hurst sortaient. Je pense que je les verrai bientôt ici. »

Elizabeth secoue la tête en lisant cette lettre, dont elle conclut que seul un accident pourrait révéler à Mr Bingley que Jane est en ville.

Un mois se passe, et Jane ne le voit pas. Elle s'efforce de se convaincre qu'elle n'éprouve aucun regret ; mais elle ne peut plus ignorer l'absence de coopération de Miss Bingley. Alors qu'elle a attendu à la maison tous les matins pendant quinze jours, et inventé une nouvelle excuse pour Miss Bingley tous les soirs, celle-ci se présente enfin ; mais la brièveté de sa visite et, surtout, l'évolution de son attitude, ne permettent pas à Jane de se faire des illusions plus longtemps. La lettre qu'elle écrit à sa sœur à cette occasion montre ce qu'elle ressent.

« *Ma chère Lizzy ne voudra pas, j'en suis sûre, se vanter à mes dépens de sa clairvoyance quand j'avouerais m'être entièrement trompée quant à la considération que me portait Miss*

Orgueil et préjugés

Bingley. Mais, ma chère sœur, bien que les faits t'aient donné raison, ne me crois pas obstinée si je prétends néanmoins que, face à son attitude, ma confiance était aussi naturelle que ta méfiance. Je ne comprends pas du tout ses raisons de rechercher mon amitié, mais si les mêmes circonstances se renouvelaient, je suis certaine qu'elle me duperait de nouveau. Caroline ne m'a rendu ma visite qu'hier ; je n'ai pas reçu le moindre billet, le moindre mot entre-temps. Quand elle a fini par venir, il était évident que cela ne lui procurait aucun plaisir ; elle a présenté de vagues excuses pour n'être pas venue plus tôt, n'a pas dit qu'elle souhaitait me revoir, et paraissait de manière générale si changée, qu'après son départ j'étais parfaitement résolue à ne plus la fréquenter. Elle me fait pitié, mais je ne peux m'empêcher de la blâmer. Elle a eu tort de s'intéresser à moi comme elle l'a fait ; je suis certaine que c'est elle qui a recherché une plus grande intimité. Mais j'ai pitié d'elle, parce qu'elle doit sentir qu'elle a mal agi, et parce que son attitude est due, j'en suis bien sûre, au fait qu'elle s'inquiète pour son frère. Je n'ai pas besoin d'en dire plus ; et bien que nous sachions que cette inquiétude n'a pas de raison d'être, si pourtant elle la ressent, cela explique aisément son comportement envers moi ; et, étant donné la grande place qu'il tient, à juste titre, dans le cœur de sa sœur, l'inquiétude qu'elle peut ressentir à son égard est naturelle et louable. Je ne peux que m'étonner, cependant, qu'elle éprouve encore de telles craintes, puisque nous nous serions rencontrés il y a bien longtemps s'il s'intéressait le moins du monde à moi. Il sait que je suis en ville, j'en suis certaine, d'après une chose qu'elle a dite ; et pourtant elle s'exprime, me semble-t-il, comme si elle voulait se convaincre elle-même qu'il est attiré par Miss Darcy. Je n'y comprends rien. Si je ne craignais pas de porter un jugement sévère, je serais presque tentée de dire qu'il existe une forte apparence de duplicité dans tout cela. Mais je vais m'efforcer de bannir toute pensée douloureuse et de ne songer qu'à ce qui me rend heureuse, ton affection, et la bonté invariable de mes chers oncle et tante. Envoie-moi de tes nouvelles bientôt. Miss Bingley m'a laissé entendre qu'il ne reviendrait jamais à Netherfield, qu'il abandonnerait la maison, mais sans se montrer catégorique. Autant ne pas en parler. Je suis contente que tu aies reçu de si plaisants compte-rendus de nos amis à Hunsford. Je te prie d'aller les voir, avec Sir William et Maria. Je suis sûre que tu seras très heureuse là-bas.

Bien à toi, etc. »

Cette lettre attriste un peu Elizabeth ; mais sa bonne humeur revient quand elle se dit que Jane ne sera plus jamais dupée, par la sœur au moins. On ne peut plus rien espérer du frère, c'est sûr. Elle ne devrait même pas souhaiter le moindre renouveau de ses attentions. Son caractère se lézarde à chaque nouvel examen ; et en guise de punition, ainsi peut-être que pour

mieux aider Jane à s'en sortir, Elizabeth espère sérieusement qu'il épousera bientôt la sœur de Mr Darcy puisque, si l'on en croit Wickham, elle lui fera regretter amèrement celle qu'il a rejetée.

Vers cette époque, Mrs Gardiner rappelle à Elizabeth sa promesse à propos de Wickham, et lui demande des nouvelles ; et ce qu'Elizabeth peut dire est plutôt de nature à contenter sa tante qu'elle-même. Son penchant apparent s'est évanoui, ses prévenances appartiennent au passé, il admire quelqu'un d'autre. Elizabeth est assez attentive pour voir tout cela, mais elle peut le voir et l'écrire sans souffrir physiquement. Son cœur n'a été que légèrement blessé, et sa vanité se satisfait de la pensée qu'il l'aurait choisie si elle avait possédé de la fortune. L'acquisition soudaine de dix mille livres constitue l'attrait le plus évident de la jeune femme qu'il courtise maintenant ; mais Elizabeth, moins lucide peut-être dans le cas de Wickham que dans celui de Charlotte, ne lui reproche pas son envie d'indépendance. Rien, au contraire, ne lui paraît plus naturel ; et tout en étant capable de supposer qu'il lui en coûte de l'abandonner, elle est prête à admettre que c'est une décision sage et désirable pour eux deux, et peut sincèrement souhaiter son bonheur.

Elle avoue tout cela à Mrs Gardiner ; et après avoir raconté ce qui s'est passé, elle poursuit ainsi : « Je suis maintenant convaincue, ma chère tante, que je n'ai jamais été très amoureuse ; car si j'avais vraiment ressenti cette passion pure et exaltante, je haïrais à présent jusqu'à son nom, et je lui souhaiterais toutes sortes de maux. Mais mes sentiments ne sont pas seulement cordiaux envers *lui* ; ils sont même impartiaux envers Miss King. Je ne peux pas du tout trouver que je la déteste, et je ne me sens nullement incapable de considérer que c'est une brave fille. Il n'y a pas d'amour dans tout cela. Ma vigilance a été efficace ; je serais sans doute un plus grand objet d'intérêt pour mes connaissances si je l'aimais à la folie, mais je ne peux pas dire que je regrette ma relative insignifiance. L'importance se paie parfois trop cher. Kitty et Lydia prennent sa défection bien plus à cœur que moi. Elles sont jeunes et ont encore beaucoup à découvrir, en particulier la triste réalité que les beaux jeunes gens ont besoin d'argent pour vivre, tout comme les moins beaux. »

Chapitre 4

Janvier et février se passent sans nouveaux événements notables dans la famille de Longbourn, et sans beaucoup d'autres distractions que des marches jusqu'à Meryton parfois dans la boue et parfois dans le froid. Elizabeth doit se rendre à Hunsford en mars. D'abord, elle

ne pensait pas bien sérieusement y aller ; mais Charlotte, a-t-elle appris, comptait sur ce projet, et elle en vient peu à peu à l'envisager avec plus de plaisir et moins d'hésitation. La séparation augmente son désir de revoir Charlotte, et diminue son dégoût de Mr Collins. Ce dessein apporte du nouveau ; étant donné que son séjour à la maison, avec une telle mère et des sœurs si peu proches d'elle, est loin d'être idéal, un peu de changement n'est pas malvenu. De plus, le voyage lui permettra de voir Jane au passage ; en bref, alors que la date s'approche, elle serait bien déçue si un retard se produisait. Tout va bien, cependant, conformément à l'idée initiale de Charlotte. Elle doit accompagner Sir William et sa seconde fille. Avec l'amélioration d'une nuit d'escale à Londres, le plan devient aussi parfait qu'un plan peut l'être.

Son seul regret est de devoir quitter son père, à qui elle manquera certainement et qui, le moment venu, accepte si mal de la voir partir qu'il lui demande d'écrire, et va presque jusqu'à promettre de lui répondre.

Elle prend congé de Mr Wickham de manière parfaitement amicale ; il est encore plus cordial qu'elle. Il a beau courtiser miss King, il ne peut oublier qu'Elizabeth a été la première à attirer et mériter son attention, la première à l'écouter et à avoir pitié de lui, la première qu'il ait admirée ; et dans sa manière de lui dire au revoir, de lui souhaiter bon voyage, de lui rappeler ce qu'elle peut attendre de Lady Catherine de Bourgh, de compter que leurs opinions à son sujet — au sujet de tout le monde — coïncideront toujours, il y a une sollicitude, un intérêt dont elle sent qu'ils doivent les lier de manière durable et sincère ; et elle le quitte en étant convaincue que, marié ou célibataire, il restera pour elle un modèle de charme et d'amabilité.

Ses compagnons de voyage le lendemain ne sont pas de nature à diminuer l'estime qu'elle porte à Wickham. Sir William Lucas et sa fille Maria, une demoiselle enjouée mais aussi écervelée que lui, n'ont rien à dire qui mérite d'être entendu, et elle les écoute avec autant de plaisir que le vacarme de la voiture. Elizabeth aime les propos absurdes, mais elle connaît Sir William depuis trop longtemps. Il ne peut rien lui dire de nouveau sur les merveilles de sa présentation à la cour et de son ennoblissement ; et son badinage est aussi usé que ses souvenirs.

C'est un voyage de vingt-quatre miles tout au plus, et ils partent assez tôt pour parvenir à Gracechurch street à midi. Alors qu'ils s'approchent de la porte de Mr Gardiner, Jane observe leur arrivée par la fenêtre d'un salon ; quand ils franchissent le porche, elle est là pour les accueillir et Elizabeth, la regardant attentivement, est contente de voir qu'elle a bonne mine et qu'elle est toujours aussi belle. Sur l'escalier se presse une troupe de garçonnets et de fillettes que l'impatience d'accueillir leur cousine empêche d'attendre dans le salon, et que leur timidité, car ils ne l'ont pas vue depuis un an, retient de descendre plus bas. Tout n'est que joie et bonté.

Le jour s'écoule bien plaisamment ; la matinée¹ à s'affairer et à courir les boutiques, la soirée dans un des théâtres.

Elizabeth s'arrange alors pour être assise auprès de sa tante. Le premier sujet qu'elle aborde est celui de sa sœur ; et elle est plus peinée qu'étonnée d'apprendre, en réponse à ses questions minutieuses, que malgré les efforts de Jane pour rester de bonne humeur, elle connaît des périodes de découragement. Il est raisonnable d'espérer, cependant, que cela ne durera pas. Mrs Gardiner lui raconte la visite de Miss Bingley à Gracechurch street et répète plusieurs conversations avec Jane qui prouvent que cette dernière a renoncé, au fond de son cœur, à la relation.

Puis Mrs Gardiner taquine sa nièce sur la désertion de Wickham, et la félicite de la supporter aussi bien.

« Mais, ma chère Elizabeth », ajoute-t-elle, « quelle sorte de fille est Miss King ? Je serais désolée de penser que notre ami est vénal.

– Voyons, ma chère tante, quelle est la différence, dans les affaires matrimoniales, entre la vénalité et une stratégie prudente ? Où s'achève la circonspection et où commence l'avarice ? À Noël dernier, vous aviez peur qu'il m'épousât car cela vous paraissait imprudent ; et maintenant, parce qu'il tente de séduire une fille possédant seulement dix mille livres, vous vous demandez s'il est vénal.

– Si seulement tu me dis quel genre de fille est Miss King, je saurai quoi penser.

– C'est une bonne fille, je crois. On ne peut rien lui reprocher.

– Mais il ne lui accordait pas la moindre attention avant qu'elle ait hérité de cette fortune à la mort de son grand-père.

– Non — pourquoi l'aurait-il fait ? S'il ne lui était pas permis de demander *ma* main, parce que je n'avais pas d'argent, pour quelle raison aurait-il courtisé une fille qui ne lui plaisait pas, et qui était pareillement pauvre ?

– Mais cela paraît indélicat de s'intéresser à elle si tôt après ce triste événement.

– Un homme qui traverse une passe difficile n'a pas de temps pour toutes ces convenances raffinées que d'autres personnes peuvent observer. Si *elle* n'y oppose aucune objection, est-ce à *nous* de le faire ?

– Il ne peut pas justifier son attitude par le fait qu'elle ne proteste pas. Cela montre seulement qu'elle a des carences elle-même — une absence de bon sens, ou de sentiments.

¹ Leur matinée est notre après-midi : de midi à cinq heures environ.

Orgueil et préjugés

– Eh bien », s'écrie Elizabeth, « choisissez ce que vous voulez. Qu'*il* soit vénal, et qu'*elle* soit stupide.

– Non, Lizzy, ce n'est *pas* ce que je choisis. Je serais désolé, tu sais, de penser du mal d'un jeune homme qui a vécu si longtemps dans le Derbyshire.

– Oh ! si ce n'est que ça, j'ai une bien piètre opinion des jeunes hommes qui vivent dans le Derbyshire ; et leurs amis intimes qui vivent dans le Hertfordshire ne valent pas beaucoup mieux. Ils me rendent tous malade. Le ciel soit loué ! je m'en vais demain en un lieu où je trouverai un homme qui ne possède pas une seule qualité plaisante, qui n'a ni bonnes manières ni bon sens, rien qui plaide en sa faveur. Les hommes stupides sont les seuls qui valent la peine d'être fréquentés, après tout.

– Prends garde, Lizzy ; ta tirade a un fort goût de dépit. »

Avant que la fin de la pièce ne les sépare, elle éprouve la joie inattendue d'être invitée à accompagner son oncle et sa tante dans un voyage d'agrément qu'ils proposent d'entreprendre cet été.

« Nous n'avons pas encore décidé exactement jusqu'où cela nous mènera », dit Mrs Gardiner, « mais peut-être aux Lacs.¹ »

Aucun projet n'aurait pu plaire autant à Elizabeth, et elle accepte l'invitation avec gratitude. « Ma chère, chère tante », s'exclame-t-elle, ravie, « quel bonheur ! quelle chance ! Vous me revigorez et me revivifiez. Adieu déception, adieu mélancolie. Que valent les hommes en comparaison des rochers et des montagnes ? Oh ! que d'heures de plaisir nous allons vivre ! Et quand nous reviendrons, nous ne serons pas comme d'autres voyageurs, incapables de donner une idée précise de quoi que ce soit. Nous *saurons* où nous sommes allés – nous nous *souviendrons* de ce que nous avons vu. Les lacs, les montagnes et les rivières ne seront pas confondus dans nos imaginations ; et quand nous tenterons de décrire une scène particulière, nous ne nous mettrons pas à nous quereller quant à son emplacement exact. Nous veillerons à ce que nos premières effusions soient moins insupportables que celles de la plupart des voyageurs communs².

Chapitre 5

¹ Le District des Lacs, dans le nord de l'Angleterre, au-delà du Derbyshire.

² Jane Austen se moque ici de récits de voyage en vogue à l'époque.

Orgueil et préjugés

Tout ce qu'elle observe pendant le voyage du lendemain paraît nouveau et intéressant à Elizabeth ; et son humeur est enjouée ; car elle a vu sa sœur dans une forme qui bannissait toute crainte pour sa santé, et la perspective de son excursion dans le nord est une source constante de délectation.

Quand ils quittent la grand-route pour l'allée qui mène à Hunsford, ils cherchent tous le presbytère des yeux, et espèrent l'apercevoir à chaque tournant. La palissade du parc de Rosings borde le chemin d'un côté. Elizabeth sourit en pensant à tout ce qu'elle a entendu dire de ses habitants.

Le presbytère apparaît enfin. Le jardin qui descend vers la route, la maison dans le jardin, les pieux verts de la clôture et la haie de lauriers, tout leur signale qu'ils sont en train d'arriver. M. Collins et Charlotte se tiennent à la porte, et la voiture s'arrête devant la petite barrière qui ouvre sur un court sentier de gravillons conduisant à la maison. Tout le monde hoche la tête et sourit. En un instant ils descendent tous de la voiture, enchantés de se revoir. Mrs Collins accueille son amie avec le plus vif plaisir, et Elizabeth est de plus en plus contente d'être venue quand elle se trouve reçue si affectueusement. Elle constate aussitôt que le mariage n'a pas altéré les manières de son cousin ; sa politesse guindée est restée la même, et il la retient quelques minutes à la barrière pour lui demander des nouvelles de toute sa famille. Il les conduit ensuite jusqu'à la maison sans délai, si ce n'est qu'il leur fait remarquer la propreté de l'entrée ; et aussitôt qu'ils sont dans le salon, il leur souhaite pour la seconde fois, avec une formalité ostentatoire, la bienvenue dans son humble demeure, puis il répète exactement toutes les offres de rafraîchissements que propose son épouse.

Elizabeth s'est préparée à le voir dans toute sa gloire ; et elle ne peut s'empêcher de penser qu'en vantant les belles proportions de la pièce, ses meubles et la vue depuis ses fenêtres, il s'adresse particulièrement à elle, comme s'il souhaitait lui faire sentir ce qu'elle a perdu en le refusant. Mais bien que tout semble net et confortable, elle est incapable de le gratifier du moindre soupir de repentir ; et elle s'étonne plutôt de voir son amie si apparemment joyeuse avec un tel compagnon. Quand Mr Collins dit quelque chose dont sa femme pourrait raisonnablement avoir honte, ce qui n'est assurément pas rare, elle regarde involontairement Charlotte. Une ou deux fois, elle discerne une légère rougeur ; mais en général Charlotte a la sagesse de ne rien entendre. Quand ils sont restés assis assez longtemps pour admirer tous les meubles et objets de la pièce, du buffet au garde-feu, pour rendre compte de leur voyage et de tout ce qui s'est passé à Londres, Mr Collins les invite à se promener dans le jardin, qui est grand et bien arrangé, et qu'il s'occupe de cultiver lui-même. Le jardinage constitue l'un de ses

plaisirs les plus respectables ; et Elizabeth admire combien Charlotte garde son sérieux en évoquant les bienfaits de l'exercice pour la santé et en affirmant qu'elle l'encourage le plus possible. Maintenant, il les conduit le long de chaque allée et chemin de traverse et, leur laissant à peine le temps de proférer les compliments qu'il réclame, signale les vues remarquables avec une minutie qui ne laisse aucune place à la beauté. Il peut dénombrer les champs dans chaque direction et peut dire combien d'arbres compte le bosquet le plus éloigné. Mais de toutes les vues dont son jardin, ou le district, ou le royaume peut s'enorgueillir, aucune ne peut être comparée à celle de Rosings, offerte par une trouée dans les arbres qui bordent le parc presque juste en face de la maison. C'est un beau bâtiment moderne, bien situé sur une hauteur.

Depuis son jardin, Mr Collins les emmènerait faire le tour de ses deux prairies, mais les dames, faute de chaussures leur permettant d'affronter des restes de gelée blanche, rebroussement chemin ; et pendant que Sir William l'accompagne, Charlotte ramène sa sœur et son amie à la maison, enchantée, probablement, de pouvoir la leur montrer sans l'aide de son mari. Elle est assez petite, mais commode et bien bâtie ; et tout est aménagé et rangé avec une cohérence et un goût dont Elizabeth donne entièrement crédit à Charlotte. Quand on arrive à oublier Mr Collins, l'ensemble paraît vraiment très confortable et Elizabeth suppose, en voyant la joie évidente de Charlotte, qu'elle arrive souvent à l'oublier.

Elle a déjà appris que Lady Catherine est encore chez elle. On en parle de nouveau pendant le dîner quand Mr Collins intervient pour remarquer :

« Oui, Miss Elizabeth, vous aurez l'honneur de voir Lady Catherine de Bourgh dimanche prochain à l'église, et je n'ai pas besoin de dire qu'elle vous charmera. Elle est toute amabilité et condescendance, et je ne doute pas qu'elle vous honore de quelque portion de son attention à la fin de l'office. Je n'hésite pas à déclarer qu'elle vous inclura avec ma sœur¹ Maria dans chacune des invitations dont elle nous honorera pendant votre séjour ici. Son attitude envers ma chère Charlotte est exquise. Nous dînons à Rosings deux fois par semaine, et on ne nous laisse jamais rentrer chez nous à pied. On commande régulièrement la voiture de sa Seigneurie pour nous. Je *devrais* dire, l'une des voitures de sa Seigneurie, car elle en possède plusieurs.

– Lady Catherine est vraiment une femme fort respectable et raisonnable », ajoute Charlotte, « et une voisine très attentionnée.

– Très vrai, ma chérie, c'est exactement ce que je dis. C'est le genre de femme que l'on ne saurait considérer avec trop de déférence. »

¹ On dirait aujourd'hui belle-sœur, voir note p. xxx.

La soirée se passe principalement à commenter les nouvelles du Hertfordshire et à répéter ce qui a déjà été écrit ; et ensuite, dans la solitude de sa chambre, Elizabeth doit méditer sur le degré de satisfaction de Charlotte, comprendre la souplesse avec laquelle elle mène son mari et le sang-froid avec lequel elle le supporte, et reconnaître que tout cela est très bien fait. Elle doit aussi prévoir le déroulement de la visite, la teneur tranquille de leurs occupations quotidiennes, les interférences agaçantes de Mr Collins, et les réjouissances de leurs rapports avec Rosings. Une vive imagination vient vite tout régler.

Vers la mi-journée du lendemain, alors qu'elle est dans sa chambre à se préparer pour une promenade, un soudain vacarme au rez-de-chaussée semble plonger toute la maison dans la confusion ; et après avoir écouté un moment, elle entend quelqu'un monter l'escalier en toute hâte, bruyamment, en criant son nom. Elle ouvre la porte et voit Maria qui, agitée et essoufflée, s'écrie :

« Oh, ma chère Eliza ! Je t'en prie, viens vite dans la salle à manger, car il y a un spectacle qui mérite d'être vu ! Je ne te dis pas ce que c'est. Dépêche-toi, descends tout de suite. »

Elizabeth l'interroge en vain ; Maria ne veut rien lui dire de plus, et elles descendent en courant dans la salle à manger, qui donne sur l'allée, pour observer cette merveille : deux dames arrêtées dans un petit phaéton à la barrière du jardin.

« Et c'est tout ? » s'exclame Elizabeth. « J'espérais au moins que les cochons avaient envahi le jardin, et là je ne vois rien que Lady Catherine et sa fille !

– Eh ! ma chère », dit Maria, assez choquée par l'erreur, « ce n'est pas Lady Catherine. La vieille dame est Mrs Jenkinson, qui habite chez eux. L'autre est Miss De Bourgh. Mais regarde-la. Elle est vraiment toute petite. Qui aurait pu penser qu'elle pouvait être si mince et menue !

– Elle est affreusement grossière de garder Charlotte dehors avec tout ce vent. Pourquoi n'entre-t-elle pas ?

– Oh ! Charlotte dit que cela n'arrive à peu près jamais. C'est la plus grande des faveurs quand Miss De Bourgh entre dans la maison.

– Elle me plaît bien », dit Elizabeth, frappée par une autre idée. « Elle paraît malade et renfrognée. — Oui, elle lui conviendra très bien. Ce sera une femme bien comme il faut pour lui. »

Mr Collins et Charlotte se tiennent tous les deux à la barrière et conversent avec les dames ; et Sir Williams, à la grande joie d'Elizabeth, est planté sur le seuil et contemple fort sérieusement la grandeur qui s'offre à ses yeux, s'inclinant constamment à chaque fois que Miss De Bourgh regarde dans sa direction.

À la fin il n'y a plus rien à dire ; les dames poursuivent leur route et les autres rentrent à la maison. Dès que Mr Collins aperçoit les deux filles, il se met à les féliciter pour leur chance, ce que Charlotte explique en leur révélant qu'ils sont tous invités à dîner à Rosings le lendemain soir.

Chapitre 6

Le triomphe de Mr Collins à la suite de cette invitation est complet. Le pouvoir d'exhiber la grandeur de sa protectrice à ses visiteurs émerveillés, et de leur laisser voir son amabilité envers lui-même et son épouse, est exactement ce qu'il souhaitait ; et que l'occasion se présente si tôt constitue un exemple de la condescendance de Lady Catherine qui excède sa capacité d'admiration.

« J'avoue », dit-il, « que je n'aurais pas du tout été étonné si Sa Seigneurie nous avait invités à prendre le thé et passer la soirée à Rosings dimanche. C'est ce que je supposais, connaissant son affabilité. Mais qui aurait pu prévoir une telle attention ? Qui aurait imaginé que nous puissions recevoir une invitation à dîner là-bas (qui plus est, une invitation incluant tout le monde) si immédiatement après votre arrivée ?

— Ce qui s'est passé m'étonne moins », déclare Sir Williams, « étant donné la connaissance des manières réelles des grands de ce monde que ma situation dans la vie m'a permis d'acquérir. À la Cour, de tels exemples d'un savoir-vivre raffiné ne sont pas rares. »

Ils ne parlent de rien d'autre ou presque, toute la journée et le lendemain matin, que de leur visite à Rosings. Mr Collins leur donne des instructions détaillées sur ce à quoi ils peuvent s'attendre, afin d'éviter que la vue de pièces aussi belles, de domestiques aussi nombreux et d'un dîner aussi splendide ne les subjugue complètement.

Au moment où les dames montent se préparer, il dit à Elizabeth :

« Ne vous mettez pas mal à l'aise, ma chère cousine, à propos de votre toilette. Lady Catherine est loin d'exiger de nous l'élégance vestimentaire qui sied à sa fille et à elle-même. Je vous conseillerais de vous contenter de ceux de vos vêtements qui sont supérieurs au reste, il n'y a pas lieu de tenter mieux. Lady Catherine ne vous tiendra pas rigueur d'être vêtue simplement. Elle aime que les distinctions de rang soient préservées. »

Pendant qu'elles s'habillent, il vient deux ou trois fois à leurs portes respectives pour leur recommander de se presser, car Lady Catherine ne supporte pas de devoir attendre son dîner. — Ses descriptions redoutables de sa Seigneurie et de ses manières ne manquent pas d'effrayer

Maria Lucas, qui est peu habituée à la société, et elle appréhende son entrée à Rosings autant que son père l'avait fait pour sa présentation à la cour de Saint-James.

Comme il fait beau, la marche d'un demi mile à travers le parc est agréable. — Chaque parc a sa beauté et ses panoramas ; et Elizabeth voit beaucoup de choses plaisantes, même si elle ne peut s'enthousiasmer devant le paysage autant que Mr Collins l'espérait, et n'est guère émue par son énumération des fenêtres de la façade, ni par son décompte de ce que les vitres ont coûté au total à Sir Lewis De Bourgh.

Quand ils montent les marches jusqu'à l'entrée, l'inquiétude de Maria augmente à chaque instant, et même Sir Williams ne paraît pas bien tranquille. — Son courage ne fait pas défaut à Elizabeth. Elle n'a pas entendu parler d'un talent extraordinaire ou d'une vertu miraculeuse susceptible de la bouleverser chez Lady Catherine, et quant à la simple majesté de l'argent et du rang, elle pense pouvoir l'observer sans crainte.

Traversant le hall d'entrée, dont Mr Collins signale, d'un air ravi, les proportions harmonieuses et la finition des ornements, ils suivent les domestiques à travers une antichambre jusqu'à la pièce où Lady Catherine, sa fille et Mrs Jenkinson sont assises. — Sa Seigneurie se lève, avec une condescendance grandiose, pour les accueillir ; et Mrs Collins s'étant mise d'accord avec son mari pour faire les présentations, elle s'y emploie comme il faut, sans les excuses et remerciements qu'il aurait crus nécessaires.

Bien qu'il soit allé à Saint James, Sir Williams est si fortement impressionné par la grandeur qui l'entoure qu'il a juste le courage de s'incliner bien bas et de s'asseoir sans dire un mot ; et sa fille, que sa frayeur pousse au bord de l'évanouissement, est assise au bord de sa chaise, ne sachant de quel côté se tourner. Elizabeth ne se laisse pas décontenancer et peut observer posément les trois dames présentes. — Lady Catherine est une femme grande et massive, avec des traits vigoureux, qui pourrait avoir été belle jadis. Son expression n'est pas commode, et sa manière de les accueillir n'est pas de nature à laisser ses visiteurs oublier leur rang inférieur. Silencieuse, elle ne semble pas redoutable ; mais dès qu'elle parle, son ton marque sa suffisance et Elizabeth pense aussitôt à Wickham ; en l'observant ce jour-là, elle se dit que Lady Catherine est exactement telle qu'il l'avait décrite.

Quand, après avoir examiné la mère, dont le visage et l'attitude ont vite fait de lui rappeler Mr Darcy, elle pose son regard sur la fille, elle est presque aussi étonnée que Maria de la voir si maigre et si petite. Il n'y a aucune ressemblance entre les deux dames, ni dans les traits ni dans la silhouette. Miss De Bourgh est pâle et malade ; son visage, s'il n'est pas laid, est insignifiant ; et elle parle très peu, sauf à voix basse à Mrs Jenkinson, dont l'apparence n'a rien

de remarquable, et qui s'occupe uniquement d'écouter ce qu'elle dit et de placer devant ses yeux un écran bien orienté afin de les protéger des lumières vives.

Au bout de quelques minutes, on les envoie tous à l'une des fenêtres pour admirer la vue, Mr Collins se chargeant d'en montrer les beautés, et Lady Catherine leur signalant aimablement qu'il valait beaucoup mieux la regarder en été.

Le dîner est magnifique, et il y a tous les domestiques, ainsi que toute la vaisselle promise par Mr Collins ; et, comme il l'a annoncé de même, il prend place au bout de la table¹ à la demande de Sa Seigneurie, et pense visiblement que la vie ne peut rien offrir de mieux. — Il découpe, et mange, et loue avec un empressement radieux ; et chaque plat est porté aux nues d'abord par lui, puis par Sir Williams, qui a suffisamment retrouvé ses esprits pour faire écho à tout ce que dit son gendre, d'une manière dont Elizabeth s'étonne que Lady Catherine puisse la supporter. Mais Lady Catherine paraît enchantée de leur admiration excessive, et leur adresse de gracieux sourires, tout spécialement quand un plat constitue une nouveauté pour eux. Les invités ne nourrissent guère la conversation. Elizabeth est prête à parler dès qu'une occasion se présente, mais elle est assise entre Charlotte et Miss De Bourgh – dont la première ne s'occupe que d'écouter Lady Catherine et la seconde ne lui dit pas un mot de tout le dîner. Mrs Jenkinson s'emploie principalement à surveiller comment mange la petite Miss De Bourgh, à insister pour qu'elle goûte quelque autre plat, et à craindre qu'elle ne soit indisposée. Maria pense qu'il est hors de question de parler, et les messieurs ne font que manger et admirer.

Quand les dames reviennent dans le salon, elles n'ont pas d'autre choix que d'écouter Lady Catherine parler, ce qu'elle fait sans s'arrêter jusqu'à ce que le café arrive ; la façon catégorique dont elle expose son opinion sur tous les sujets prouve qu'elle n'a pas l'habitude de voir son jugement contesté. Elle s'enquiert des soucis domestiques de Charlotte familièrement et minutieusement, et lui donne un grand nombre de conseils quant à la façon de les gérer ; lui dit comment tout devrait être réglé dans une famille aussi petite que la sienne, et lui explique la manière de s'occuper de ses vaches et de ses poules. Elizabeth constate que cette grande dame se mêle des choses les plus insignifiantes, pourvu qu'elles lui fournissent l'occasion de régenter les autres. Dans les intervalles de son discours à Mrs Collins, elle pose diverses questions à Maria et Elizabeth, mais surtout à cette dernière, dont elle connaît moins la famille et qui, a-t-elle déclaré à Mrs Collins, est une jolie sorte de fille, très distinguée. Elle l'interroge à plusieurs reprises, lui demande combien de sœurs elle a, si elles sont plus âgées ou plus jeunes qu'elle,

¹ C'est-à-dire en face de Lady Catherine.

si l'une d'entre elles a des chances de se marier, si elles sont belles, où elles ont été éduquées, quelle voiture possède son père, et quel est le nom de jeune fille de sa mère. — Elizabeth trouve ces questions impertinentes, mais y répond très posément. — Lady Catherine remarque alors :

« Je crois que le domaine de votre père doit revenir à Mr Collins. J'en suis contente pour vous », se tournant vers Charlotte ; « mais sinon, je ne vois pas pourquoi on devrait exclure les femmes de l'héritage. — La famille de Sir Lewis De Bourgh ne jugeait pas cela nécessaire. — Jouez-vous d'un instrument et chantez-vous, Miss Bennet ?

– Un peu.

– Oh ! dans ce cas — à un moment ou à un autre nous aurons le plaisir de vous entendre. Notre instrument est excellent, sans doute supérieur à — Vous l'essaierez un de ces jours. — Vos sœurs jouent-elles et chantent-elles ?

– L'une d'elles, oui.

– Pourquoi n'avez-vous pas toutes appris ? — Vous devriez avoir toutes appris. Les demoiselles Webb jouent toutes, et le revenu de leur père est inférieur à celui du vôtre. — Dessinez-vous ?

– Non, pas du tout.

– Quoi, pas une d'entre vous ?

– Pas une.

– C'est très étrange. Mais je suppose que l'on ne vous en a pas donné la possibilité. Votre mère aurait dû vous emmener en ville chaque printemps pour trouver des maîtres.

– Ma mère ne s'y pas opposée, mais mon père déteste Londres.

– Votre gouvernante était-elle partie ?

– Nous n'avons jamais eu de gouvernante.

– Pas de gouvernante ! Comment est-ce possible ? Cinq filles élevées à la maison sans gouvernante ! — Je n'ai jamais entendu une chose pareille. Votre mère a dû travailler comme une esclave pour vous éduquer. »

Elizabeth ne peut s'empêcher de sourire en l'assurant que ce n'était pas le cas.

« Mais alors, qui vous a instruites ? Qui s'est occupé de vous ? Sans gouvernante, on a dû vous négliger.

– En comparaison d'autres familles, je crois que oui ; mais celles d'entre nous qui voulaient étudier avaient tout ce dont elles avaient besoin à leur disposition. On nous a toujours encouragées à lire, et nous avons tous les maîtres nécessaires. Celles qui choisissaient de ne rien faire, le pouvaient certainement.

– Ah, sans doute ; mais c'est ce qu'une gouvernante va empêcher, et si j'avais connu votre mère, je lui aurais conseillé instamment d'en engager une. Je dis toujours que l'on ne peut rien faire en matière d'éducation sans un enseignement solide et régulier, et que seule une gouvernante peut l'assurer. Le nombre de familles que j'ai pu aider dans ce domaine est extraordinaire. Je suis toujours contente d'arriver à bien placer une jeune personne. Quatre nièces de Mrs Jenkinson ont des situations des plus enviables grâce à moi ; et pas plus tard que l'autre jour, j'ai recommandé encore une jeune personne, que l'on m'avait signalée par pur hasard, et la famille est enchantée d'elle. Mrs Collins, vous ai-je dit que Lady Metcalfe m'a rendu visite hier pour me remercier ? Elle trouve que Miss Pope est un trésor. « Lady Catherine, m'a-t-elle dit, vous m'avez donné un trésor. » L'une de vos jeunes sœurs est-elle déjà dans le monde, Miss Bennet ?

– Oui, Madame, toutes.

– Toutes ! — Quoi, toutes les cinq en même temps ? Très étrange ! — Et vous seulement la seconde. — Les plus jeunes avant que l'aînée ne soit mariée ! — Vos jeunes sœurs doivent être fort jeunes ?

– Oui, la plus jeune n'a pas encore seize ans. Peut-être est-elle trop jeune pour aller beaucoup dans le monde. Mais en vérité, Madame, je pense que ce serait très dur que des jeunes sœurs ne puissent sortir et s'amuser sous prétexte que l'aînée n'a pas les moyens ou le désir de se marier au plus tôt. — La benjamine a autant droit aux plaisirs de la jeunesse que l'aînée. Et d'en être privée pour un *tel* motif ! Je pense que cela ne favoriserait sans doute pas l'affection entre sœurs, ni la délicatesse d'esprit.

– Ma parole », dit Sa Seigneurie, « vous donnez votre opinion de manière très assurée, pour une personne si jeune. — Dites-moi, quel âge avez-vous ?

– Avec trois jeunes sœurs déjà grandes », répond Elizabeth en souriant, « Votre Seigneurie ne peut pas espérer que je le lui dise. »

Lady Catherine semble très étonnée de ne pas recevoir une réponse directe ; et Elizabeth se dit qu'elle est peut-être la première créature qui ait jamais osé se moquer de son auguste insolence.

« Vous ne pouvez pas avoir plus de vingt ans, j'en suis sûre, — vous n'avez donc pas besoin de cacher votre âge.

– Je n'ai pas encore vingt-et-un ans. »

Une fois que les gentlemen les ont rejointes et que l'on a pris le thé, les tables de jeu sont mises en place. Lady Catherine, Sir William, Mr et Mrs Collins s'assoient pour jouer au

quadrille ; et comme Miss De Bourgh choisit de jouer au casino¹, les deux jeunes filles ont l'honneur de compléter la table avec Mrs Jenkinson. Leur table est superlativement morne. On n'y prononce à peu près aucune syllabe sans rapport avec le jeu, sauf quand Mrs Jenkinson s'inquiète que Miss De Bourgh ait trop chaud ou trop froid, trop de lumière ou trop peu. L'autre table est beaucoup plus animée. Lady Catherine a la parole en général — exposant les erreurs des trois autres, ou racontant quelque anecdote personnelle. Mr Collins s'emploie à approuver tout ce que dit sa Seigneurie, à la remercier pour chaque jeton qu'il gagne, et à présenter ses excuses quand il pense qu'il en gagne trop. Sir William ne dit pas grand-chose. Il emplit sa mémoire d'anecdotes et de noms aristocratiques.

Quand Lady Catherine et sa fille ont joué autant qu'elles le désiraient, on plie les tables, on propose la voiture à Mrs Collins, qui l'accepte avec gratitude, et on la commande aussitôt. Les convives se rassemblent alors autour du feu pour entendre Lady Catherine déterminer quel temps ils auront le lendemain. L'arrivée de la voiture les soustrait à son exposé, et ils s'en vont avec beaucoup de discours de remerciement de Mr Collins et autant de courbettes de Sir Williams. Dès qu'ils ont franchi le seuil, son cousin sollicite l'opinion d'Elizabeth sur tout ce qu'elle a vu à Rosings et, par amitié pour Charlotte, elle donne une réponse plus favorable que ce qu'elle pense vraiment. Mais sa louange a beau lui avoir coûté un effort, elle ne peut en aucune manière satisfaire Mr Collins, et il se voit obligé de reprendre lui-même l'éloge de Sa Seigneurie.

Chapitre 7

Sir William ne reste qu'une semaine à Hunsford ; mais sa visite dure assez longtemps pour le convaincre que sa fille est installée très confortablement, et qu'elle possède un mari et une voisine tels qu'on n'en rencontre pas souvent. Pendant que Sir Williams était chez eux, Mr Collins a consacré ses matinées à l'emmener dans son cabriolet pour lui montrer le pays ; mais après son départ, toute la famille revient à ses activités habituelles, et Elizabeth est heureuse de constater que l'on ne voit pas plus son cousin pour autant, parce qu'il passe l'essentiel de son temps entre le petit déjeuner et le dîner à s'occuper de son jardin ou à lire et écrire, et à regarder par la fenêtre de sa bibliothèque, qui donne sur la route. La pièce dans laquelle les dames se tiennent est à l'arrière de la maison. Elizabeth s'étonne d'abord un peu que Charlotte ne préfère

¹ Un jeu plus simple que le quadrille.

pas la salle à manger, qui est plus grande et plus agréable ; mais elle découvre vite que son amie ne s'est pas décidée sans raison, car Mr Collins resterait certainement beaucoup moins dans son propre appartement si elles en occupaient un aussi plaisant ; et elle reconnaît le mérite du choix de Charlotte.

Depuis leur salon elles ne peuvent rien distinguer de la route, mais grâce à Mr Collins elles savent quelles voitures l'empruntent, et particulièrement combien de fois Miss De Bourgh passe dans son phaéton — ce dont il ne manque jamais de venir les informer, bien que cela arrive presque tous les jours. Elle s'arrête assez fréquemment au Presbytère et converse quelques minutes avec Charlotte, mais ne se laisse à peu près jamais convaincre de descendre de voiture.

Rares sont les jours où Mr Collins ne marche pas jusqu'à Rosings, et peu nombreux ceux où sa femme ne juge pas nécessaire d'y aller de même ; et tant qu'Elizabeth ne se souvient pas qu'il peut y avoir diverses tâches cléricales à accomplir, elle ne parvient pas à comprendre que tellement d'heures soient sacrifiées. De temps en temps, Sa Seigneurie les honore d'une visite, et rien de ce qui se passe dans la pièce n'échappe à sa vigilance. Elle examine leurs activités, regarde leurs ouvrages, et leur conseille de s'y prendre autrement ; trouve à redire à la disposition des meubles, ou décèle des négligences de la femme de ménage ; et si elle accepte une collation, elle semble le faire dans l'unique but de trouver que les pièces de viande de Mrs Collins sont trop grosses pour sa famille.

Elizabeth découvre vite que si cette grande dame n'exerce pas la charge de juge de paix¹ pour le district, elle est une magistrate très active dans sa propre paroisse, dont Mr Collins lui rapporte les plus infimes incidents ; et chaque fois que des villageois se montrent querelleurs, mécontents ou trop pauvres, elle se précipite au village pour régler les différends, étouffer leurs doléances et rétablir par ses réprimandes harmonie et prospérité.

Le divertissement du dîner à Rosings se répète environ deux fois par semaine ; et, à part l'absence de Sir William et la présence d'une seule table de jeu le soir, chaque dîner ressemble au premier. Sinon, elles sortent peu, parce que le train de vie moyen du voisinage n'est pas à la portée des Collins. Cela ne gêne pas Elizabeth, cependant, et dans l'ensemble elle passe son temps assez agréablement ; il y a des demi-heures de conversation plaisante avec Charlotte, et il fait si beau pour cette période de l'année que ses promenades lui apportent souvent une grande joie. Son itinéraire favori, qu'elle parcourt fréquemment pendant que les autres rendent visite à Lady Catherine, longe le bosquet sans clôture qui borde ce côté du parc ; il y a là un joli chemin

¹ Les grands propriétaires terriens rendaient la justice, mais pas leurs femmes.

abrité que personne qu'elle ne semble apprécier, et où elle se sent hors de portée de la curiosité de Lady Catherine.

C'est ainsi, tranquillement, que se déroule la première quinzaine de son séjour. On approche de Pâques, et la famille de Rosings doit s'agrandir la semaine précédant la fête, ce qui dans un cercle aussi petit promet un changement important. Elizabeth a entendu dire, peu après son arrivée, que l'on attend Mr Darcy dans quelques semaines, et bien qu'il y ait peu de ses connaissances qu'elle ne lui préfère, sa venue devrait fournir quelqu'un de relativement nouveau à observer au cours des soirées à Rosings, et elle pourrait s'amuser de voir comment sa conduite envers sa cousine, à laquelle le destine de toute évidence Lady Catherine, rend vaines les visées sur lui de Miss Bingley. Lady Catherine mentionne sa visite avec la plus grande satisfaction, parle de lui avec la plus haute admiration, et semble presque fâchée d'apprendre que Miss Lucas et Elizabeth l'ont déjà beaucoup vu.

Son arrivée est vite connue au Presbytère, car Mr Collins va et vient toute la matinée à portée des communs qui donnent sur Hunsford Lane, afin d'en être informé au plus tôt ; et, après avoir salué la voiture alors qu'elle pénètre dans le parc, il rentre vite apporter la grande nouvelle à la maison. Le lendemain matin, il se hâte d'aller à Rosings pour présenter ses hommages. Il y a deux neveux de Lady Catherine à qui les présenter, étant donné que Mr Darcy a amené avec lui un colonel Fitzwilliam, le fils cadet de son oncle, Lord — et à la grande surprise des habitants du Presbytère, quand Mr Collins revient les gentlemen l'accompagnent. Depuis la pièce de son mari, Charlotte les voit traverser la route et, se précipitant aussitôt dans l'autre pièce, dit aux filles à quel honneur elles peuvent s'attendre, ajoutant :

« Je peux te remercier, Eliza, pour cette amabilité. Mr Darcy ne serait pas venu me voir aussi vite. »

Elizabeth n'a pas le temps de décliner tout droit au compliment que la sonnette annonce leur présence, et peu après les trois messieurs entrent dans la pièce. Le Colonel Fitzwilliam, qui ouvre la marche, a environ trente ans, n'est pas beau, mais se tient et parle comme un véritable gentleman. Mr Darcy a la même apparence que dans le Hertfordshire, adresse ses compliments à Mrs Collins avec sa retenue habituelle ; et, quels que soient ses sentiments envers Elizabeth, garde apparemment son sang-froid en la revoyant. Elle se contente de lui faire une révérence sans dire un mot.

Le Colonel Fitzwilliam engage la conversation aussitôt et parle très plaisamment, avec la spontanéité et l'aisance d'un homme bien élevé ; mais son cousin, après avoir adressé à Mrs Collins une remarque anodine sur la maison et le jardin, reste assis quelque temps sans parler à

Orgueil et préjugés

personne. Sa courtoisie se réveille enfin assez, néanmoins, pour qu'il demande à Elizabeth comment se porte sa famille. Elle répond de la manière habituelle et, après une petite pause, ajoute :

« Ma grande sœur est en ville depuis trois mois. L'avez-vous vue par hasard ? »

Elle sait parfaitement qu'il ne l'a jamais vue ; mais elle souhaite voir s'il trahira la moindre conscience de ce qui s'est passé entre les Bingley et Jane ; et elle pense qu'il paraît un peu embarrassé quand il déclare n'avoir jamais eu la chance de rencontrer Miss Bennet. Elle n'insiste pas, et les gentlemen s'en vont peu après.

Chapitre 8

Les dames du presbytère admirent beaucoup les manières du Colonel Fitzwilliam, et elles sentent toutes que sa présence devrait accroître considérablement le plaisir de leurs visites à Rosings. Plusieurs jours s'écoulent, cependant, avant qu'elles ne reçoivent une invitation, car leur présence est moins nécessaire quand des visiteurs résident dans la maison ; et ce n'est que le jour de Pâques, près d'une semaine après l'arrivée des gentlemen, qu'on leur fait l'honneur d'une telle attention, et encore on se contente de leur demander, alors qu'elles sortent de l'église, de venir dans la soirée¹. Elles ont très peu vu Lady Catherine ou sa fille au cours de la semaine. Le Colonel Fitzwilliam est venu au presbytère plusieurs fois pendant ce temps, mais elles n'ont vu Mr Darcy qu'à l'église.

Elles acceptent évidemment l'invitation et, à l'heure appropriée, rejoignent les personnes qui se trouvent dans le salon de Lady Catherine. Sa Seigneurie les reçoit poliment, mais il est évident que leur compagnie l'intéresse bien moins que lorsqu'elle ne pouvait inviter personne d'autre ; et elle est, en vérité, presque totalement absorbée par ses neveux, leur parlant, particulièrement à Darcy, beaucoup plus qu'à toute autre personne présente.

Le Colonel Fitzwilliam semble vraiment content de les voir ; la moindre chose constitue pour lui un soulagement à Rosings ; de plus, la jolie amie de Mrs Collins lui plaît énormément. Il s'assoit maintenant à côté d'elle, et évoque si plaisamment le Kent et le Hertfordshire, les voyages et le repos à la maison, les livres et la musique, qu'Elizabeth ne s'est jamais amusée à moitié autant dans cette pièce auparavant ; et ils bavardent de manière si fluide et animée qu'ils attirent l'attention de Lady Catherine elle-même, ainsi que de Mr Darcy. Ses yeux se sont

¹ C'est-à-dire après le dîner.

tournés vers eux assez tôt et à plusieurs reprises, avec une lueur de curiosité ; et sa Seigneurie reconnaît de manière plus franche qu'elle partage ce sentiment depuis un moment, puisqu'elle n'hésite pas à les interpeller.

« Qu'est-ce donc, Fitzwilliam ? De quoi parlez-vous ? Que dites-vous à Miss Bennet ? Je veux tout savoir.

– Nous parlons de musique, Madame », dit-il, quand il ne peut plus éviter de répondre.

« De musique ! Alors je vous prie de parler plus fort. Ce sujet me ravit entre tous. Je dois participer à la conversation. Il est peu de personnes en Angleterre, je suppose, qui apprécient véritablement la musique plus que moi, ou qui sont douées d'un meilleur goût naturel pour la musique. Si j'avais étudié, je serais devenue une grande virtuose. Et Anne aussi, si sa santé lui avait permis de s'y appliquer. Je suis sûre qu'elle aurait été une interprète délicieuse. Comment Georgiana progresse-t-elle, Darcy ? »

Mr Darcy vante affectueusement la compétence de sa sœur.

« Je suis contente d'entendre un compte-rendu si positif », dit Lady Catherine ; « et dites-lui de ma part, je vous prie, qu'elle ne peut espérer exceller si elle ne s'exerce pas beaucoup.

– Je vous assure, Madame, » réplique-t-il, « qu'elle n'a pas besoin d'un tel conseil. Elle s'exerce très assidûment.

– Tant mieux. On ne peut pas s'exercer trop ; et dans ma prochaine lettre, j'insisterai pour qu'elle ne néglige ses exercices sous aucun prétexte. Je dis souvent aux jeunes demoiselles que l'on ne peut pas acquérir une maîtrise de la musique sans une pratique constante. J'ai dit plusieurs fois à Miss Bennet qu'elle ne jouera jamais vraiment bien si elle ne travaille pas davantage ; et puisque Mrs Collins n'a pas d'instrument, elle est la bienvenue tous les jours à Rosings, comme je le lui ai souvent dit, pour jouer sur le piano dans la chambre de Mrs Jenkinson. Elle ne gênerait personne, vous savez, dans cette partie de la maison. »

Mr Darcy paraît un peu gêné par l'impolitesse de sa tante, et ne dit rien.

Après le café, le Colonel Fitzwilliam rappelle à Elizabeth qu'elle a promis de jouer pour lui ; et elle s'assoit aussitôt au piano. Il apporte une chaise auprès d'elle. Lady Catherine écoute la moitié d'un morceau et puis se met à parler, comme auparavant, à son autre neveu ; jusqu'à ce que celui-ci s'éloigne d'elle et, s'avançant avec son calme habituel vers le piano, se place à un endroit d'où il peut bien regarder le visage de la belle interprète. Elizabeth voit ce qu'il fait et, à la première pause possible, se tourne vers lui avec un large sourire et dit :

« Vous avez l'intention de m'effrayer, Mr Darcy, en vous approchant solennellement pour m'écouter ? Mais je ne vais pas m'inquiéter, même si votre sœur joue vraiment *si* bien. Il y a

quelque chose de têtue dans mon esprit qui refuse que mes émotions soient affectées par la volonté des autres. Mon courage augmente toujours à chaque tentative de m'intimider.

– Je ne vais pas dire que vous vous trompez », répond-il, « parce que vous ne pouvez pas réellement me croire capable du moindre dessein de vous inquiéter ; et j'ai le plaisir de vous connaître depuis assez longtemps pour savoir que vous éprouvez beaucoup de satisfaction à proférer à l'occasion des opinions qui en vérité ne sont pas les vôtres. »

Elizabeth rit de bon cœur à cette description d'elle-même, et dit au Colonel Fitzwilliam : « Votre cousin vous donne une belle idée de moi, et vous invite à ne pas croire un mot de ce que je dis. Je suis fort malchanceuse de rencontrer quelqu'un qui sache si bien dévoiler mon vrai caractère, dans une partie du monde où j'espérais me faire passer pour une personne plutôt digne de foi. Au fait, Mr Darcy, c'est très peu généreux de votre part de mentionner tout ce que vous avez appris à mon détriment dans le Hertfordshire — et, permettez-moi de vous le dire, très imprudent aussi — car vous me provoquez à riposter, et à révéler des choses qui vont horrifier votre entourage.

– Je n'ai pas peur de vous », dit-il en souriant.

« Hé, dites-moi ce dont vous voulez l'accuser », s'écrie le Colonel Fitzwilliam. « J'aimerais savoir comment il se conduit parmi des inconnus.

– Alors je vais vous le dire — mais préparez-vous à entendre des choses vraiment affreuses. La toute première fois que je l'ai vu dans le Hertfordshire, sachez-le, c'était à un bal — et à ce bal, qu'a-t-il fait à votre avis ? Il n'a dansé que quatre danses ! Je suis désolée de vous causer de la peine — mais c'était ainsi. Il n'a dansé que quatre danses, alors que les gentlemen étaient rares ; et je peux affirmer que plus d'une jeune fille était assise dans l'attente d'un partenaire.¹ Mr Darcy, vous ne pouvez nier ce fait.

– Je n'avais pas à ce moment-là l'honneur de connaître une dame dans l'assemblée en dehors de mon propre groupe.

– C'est vrai ; et personne ne peut jamais être présenté dans une salle de bal. Eh bien, Colonel Fitzwilliam, quel morceau vais-je jouer maintenant ? Mes doigts attendent vos ordres.

– Peut-être », dit Darcy, « aurais-je mieux fait de chercher à être présenté, mais je suis mal qualifié pour me recommander moi-même à des inconnues.

¹ Rappel : on dansait deux danses de suite. Darcy n'a donc invité que deux jeunes femmes à danser : les sœurs de Bingley.

Orgueil et préjugés

– Allons-nous demander à votre cousin la raison de cela ? » dit Elizabeth, s'adressant toujours au Colonel Fitzwilliam. « Allons-nous lui demander pourquoi un homme de bon sens et de bonne éducation, qui a vécu dans le monde, est mal qualifié pour se présenter lui-même à des inconnues ?

– Je peux répondre à votre question », dit Fitzwilliam, « sans l'interroger. C'est parce qu'il ne veut pas s'en donner la peine.

– Je n'ai certainement pas le talent que possèdent certaines personnes », dit Darcy, « de bavarder facilement avec ceux que je n'ai jamais vus auparavant. Je n'arrive pas à saisir le ton de leur conversation, ni à paraître intéressé par leurs affaires, comme je l'ai souvent vu faire.

– Mes doigts », dit Elizabeth, « ne se déplacent pas sur ce clavier avec la maîtrise de ceux de nombreuses femmes que j'ai pu voir. Ils n'ont pas la même force ni vélocité, et ne sont pas aussi expressifs. Mais bon, j'ai toujours supposé que c'était de ma faute — parce que je ne me donne pas la peine de m'exercer. Ce n'est pas comme si je considérais *mes* doigts moins capables de virtuosité que ceux de n'importe quelle autre femme. »

Darcy sourit et dit : « Vous avez parfaitement raison. Vous aviez mieux à faire. Aucune personne bénéficiant du privilège de vous écouter ne peut trouver quoi que ce soit à critiquer. Ni vous ni moi ne nous produisons pour des gens que nous ne connaissons pas. »

À ce moment ils sont interrompus par Lady Catherine, qui veut savoir de quoi ils parlent. Elizabeth se remet aussitôt à jouer. Lady Catherine s'approche et, après avoir écouté quelques minutes, dit à Darcy :

« Miss Bennet ne jouerait pas du tout de manière approximative si elle travaillait plus et pouvait profiter d'un professeur à Londres. Elle utilise de bons doigtés, mais son goût ne vaut pas celui d'Anne. Anne aurait été une interprète exquise si sa santé lui avait permis d'apprendre. »

Elizabeth observe Darcy pour voir dans quelle mesure il apprécie l'éloge de sa cousine ; mais ni à ce moment ni à aucun autre elle ne peut déceler le moindre symptôme d'amour ; et l'ensemble de son attitude envers Miss De Bourgh lui inspire une idée réconfortante pour Miss Bingley : il pourrait aussi bien l'épouser *elle*, si elle était sa parente.

Lady Catherine continue ses remarques sur le jeu d'Elizabeth, les combinant à de nombreux conseils sur l'exécution et le goût. Elizabeth les accepte avec toute la patience qu'impose la politesse ; et, à la demande des gentlemen, reste au piano jusqu'à ce que la voiture de Sa Seigneurie soit prête à les ramener tous à la maison.

Chapitre 9

Elizabeth est assise toute seule le lendemain matin en train d'écrire à Jane, pendant que Mrs Collins et Maria ont des choses à faire au village, quand elle sursaute en entendant que l'on sonne à la porte, ce qui annonce à coup sûr un visiteur. Comme elle n'a pas entendu de voiture, elle pense que cela pourrait être Lady Catherine, et cette appréhension l'incite à ranger sa lettre à moitié finie pour éviter toute question impertinente, quand la porte s'ouvre et, à sa très grande surprise, Mr Darcy, et seul Mr Darcy, entre dans la pièce.

Il semble stupéfait lui aussi de la trouver seule, et présente ses excuses pour l'intrusion, en précisant qu'il croyait toutes les dames présentes.

Ils s'assoient alors et, quand elle a posé ses questions sur Rosings, semblent en danger de sombrer dans un silence total. Il est donc absolument nécessaire de penser à quelque chose et, face à cette urgence, se souvenant de la dernière fois qu'elle l'a vu dans le Hertfordshire et curieuse de savoir ce qu'il dirait au sujet de leur brusque départ, elle remarque :

« Vous avez tous disparu de Netherfield si subitement en novembre dernier, Mr Darcy ! Mr Bingley a dû être agréablement surpris de vous revoir tous si tôt ; car, si je me souviens bien, il n'était parti que la veille. J'espère que ses sœurs et lui allaient bien quand vous avez quitté Londres.

– Parfaitement bien — je vous remercie. »

Elle constate qu'elle ne recevra pas d'autre réponse — et, après une courte pause, ajoute :

« J'ai cru comprendre que Mr Bingley n'envisage pas trop de revenir à Netherfield ?

– Je ne l'ai jamais entendu le dire ; mais il est probable qu'il y passe peu de temps dans l'avenir. Il compte beaucoup d'amis, et il est arrivé à un moment de sa vie où le nombre d'amis et d'obligations augmente constamment.

– S'il a l'intention de passer peu de temps à Netherfield, ce serait mieux pour le voisinage qu'il dénonce le bail, car alors une famille stable pourrait le remplacer. Mais peut-être Mr Bingley n'a-t-il pas pris la maison pour le plaisir du voisinage, mais plutôt pour le sien propre, et nous devons nous attendre à ce qu'il y reste ou non selon le même principe.

– Je ne serais pas étonné », dit Darcy, « qu'il y renonce dès qu'il aura trouvé un domaine à acheter. »

Elizabeth se tait. Elle craint de parler plus longtemps de Bingley ; et, n'ayant plus rien à dire, est maintenant décidée à lui laisser le soin de trouver un sujet.

Il comprend la suggestion et poursuit bientôt le dialogue : « Cette maison me semble très confortable. Je crois que Lady Catherine s'en est beaucoup occupée quand Mr Collins est arrivé à Hunsford.

– Je le crois aussi — et je suis sûre qu'elle ne pouvait pas honorer de sa bonté une personne plus reconnaissante.

– On dirait que Mr Collins a eu beaucoup de chance quand il a choisi une épouse.

– Oui, sans doute ; ses amis peuvent se réjouir qu'il ait rencontré l'une des rares femmes raisonnables qui l'auraient accepté, ou qui l'auraient rendu heureux si elles l'avaient fait. Mon amie possède un excellent cerveau — bien que je ne sois pas certaine de considérer son mariage avec Mr Collins comme la chose la plus intelligente qu'elle ait jamais faite. Elle semble néanmoins parfaitement heureuse, et c'est assurément un très bon choix pour elle sur le plan de la sécurité.

– Elle doit trouver très agréable d'être installée à une distance si commode de sa famille et de ses amis.

– Une distance commode, dites-vous ? Il y a presque cinquante miles¹.

– Qu'est-ce que cinquante miles de bonne route ? Pas beaucoup plus qu'une demi-journée de voyage. Oui, j'appelle cela une distance *très* commode.

– Je n'aurais jamais considéré la distance comme l'un des *avantages* de l'union », s'écrie Elizabeth. « Je n'aurais jamais dit que Mrs Collins est installée *près* de sa famille.

– C'est la preuve de votre propre attachement au Hertfordshire. Tout ce qui se trouve au-delà du voisinage immédiat de Longbourn vous paraît loin, je suppose. »

Il accompagne cette remarque d'une sorte de sourire, qu'Elizabeth croit comprendre ; il doit supposer qu'elle pense à Jane et Netherfield, et elle rougit en répondant :

« Je reconnais qu'une femme peut parfois être installée trop près de sa famille. Près et loin sont des notions relatives, et dépendent de nombreuses circonstances. Quand on est assez riche pour n'attacher aucune importance à la dépense du voyage, la distance n'est pas gênante. Mais ce n'est pas le cas *ici*. Mr et Mrs Collins ont un revenu suffisant, mais pas au point de pouvoir voyager souvent — et je suis convaincue que mon amie ne se dirait *proche* de sa famille que si la distance était inférieure à la *moitié* de la distance présente. »

Mr Darcy rapproche un peu sa chaise d'elle et dit : « *Vous* ne devez pas vous attacher si fortement à un lieu. *Vous* ne pouvez pas être toujours restée à Longbourn. »

¹ Quatre-vingts kilomètres.

Elizabeth paraît surprise. Le gentleman éprouve un changement d'humeur ; il éloigne sa chaise, prend un journal sur la table et, y jetant un coup d'œil, dit plus froidement :

« Le Kent¹ vous plaît-il ? »

Un bref dialogue au sujet de la région s'ensuit, calme et concis de part et d'autre — et vite interrompu par l'arrivée de Charlotte et de sa sœur revenant de leur promenade. Le *tête à tête*² les étonne. Mr Darcy explique l'erreur qui l'a conduit à venir importuner Miss Bennet et, après être resté assis quelques minutes de plus sans dire grand-chose à quiconque, il s'en va.

« Qu'est-ce que cela peut signifier ! » s'exclame Charlotte dès qu'il est parti. « Ma chère Eliza, il doit être amoureux de toi, sinon il ne nous aurait jamais rendu visite ainsi sans façon. »

Mais quand Elizabeth évoque ses silences, même Charlotte ne trouve pas très vraisemblable que cela soit le cas ; et après diverses suppositions, elles en sont réduites à penser que sa visite résulte de la difficulté à trouver une occupation, ce qui est assez probable à cette époque de l'année. La saison des sports de plein air³ est finie. À l'intérieur il y a Lady Catherine, des livres et une table de billard, mais un gentleman ne peut pas passer tout son temps entre quatre murs ; et la proximité du Presbytère, ou l'agrément de la marche qui y conduit, ou des personnes qui y vivent, incite les deux cousins à y aller presque tous les jours. Ils se présentent à diverses heures de la matinée, parfois séparément, parfois ensemble, et de temps en temps accompagnés par leur tante. Les dames comprennent toutes que le Colonel Fitzwilliam vient parce qu'il prend plaisir à les rencontrer, ce qui bien sûr le rend encore plus sympathique ; et Elizabeth se souvient, en constatant sa propre satisfaction à se trouver en sa présence, ainsi que l'admiration évidente qu'il lui porte, de son précédent favori Georges Wickham ; et bien qu'en les comparant elle trouve moins de captivante douceur dans les manières du Colonel Fitzwilliam, elle pense que son esprit est sans doute mieux informé.

Mais ce qui est plus difficile à comprendre, c'est pourquoi Mr Darcy vient si souvent au Presbytère. Cela ne peut pas être pour la compagnie, puisqu'il reste souvent assis dix minutes sans dire un mot ; et quand il parle, cela semble être par nécessité plutôt que par choix — un sacrifice aux convenances, pas un plaisir pour lui-même. Il paraît rarement enjoué. Mrs Collins ne sait pas comment interpréter son attitude. Que le colonel Fitzwilliam s'amuse à l'occasion de sa bêtise prouve qu'il est en général différent, mais elle ne le connaît pas assez pour en être sûre ; et comme elle aimerait croire que ce changement est un effet de l'amour, et que cet amour

¹ La région où se trouvent Hunsford et Rosings.

² En français dans le texte.

³ Le texte original dit *field sports*. Cette expression désigne principalement la chasse, le tir et la pêche.

a pour objet son amie Eliza, elle décide de faire un effort sérieux pour découvrir la vérité. — Elle l'observe chaque fois qu'ils sont à Rosings et chaque fois qu'il vient à Hunsford, mais sans grand succès. Il regarde assurément beaucoup son amie, mais l'expression de son regard est ambiguë. C'est un regard ferme et sincère, mais elle se demande souvent s'il s'y trouve beaucoup d'admiration, et parfois elle a l'impression qu'il ne pense à rien.

Elle a suggéré une ou deux fois à Elizabeth la possibilité qu'elle lui plaise, mais l'idée fait rire Elizabeth ; et Mrs Collins pense que ce serait une erreur d'insister et de courir le risque de susciter des espérances qui ne pourraient qu'aboutir à une déception ; car à son avis cela ne fait aucun doute que l'aversion de son amie s'effacerait si elle pouvait le supposer en son pouvoir.

Dans ses projets amicaux pour Elizabeth, elle envisage parfois qu'elle épouse le Colonel Fitzwilliam. C'est sans comparaison l'homme le plus aimable ; il admire certainement Elizabeth, et sa situation dans la vie en fait un bon parti ; mais, pour contrebalancer ces avantages, Mr Darcy a le pouvoir de distribuer de nombreux bénéfices ecclésiastiques, alors que son cousin n'en possède aucun.

Chapitre 10

Plus d'une fois, quand elle se promène dans le parc, Elizabeth rencontre Mr Darcy sans s'y attendre. — Elle ressent toute la perversité de la malchance qui le conduit en un endroit que personne d'autre ne fréquente ; et pour éviter une nouvelle rencontre, elle prend soin de l'informer la première fois que c'est un de ses repaires favoris. — Que cela se produise une deuxième fois est donc très étrange ! — Pourtant cela arrive, et même une troisième fois. On dirait un effet délibéré de son mauvais caractère, ou une pénitence volontaire, car en ces occasions il ne se contente pas de quelques questions guindées et d'une pause gênante et au revoir, mais trouve bel et bien nécessaire de faire demi-tour et de marcher avec elle. Il ne dit pas grand-chose, et elle ne se donne pas la peine de parler ni d'écouter beaucoup ; mais elle est frappée, au cours de leur troisième *rencontre*¹, par le fait qu'il lui pose plusieurs questions étranges, sans rapport entre elles — l'interrogeant sur le plaisir qu'elle éprouve à séjourner à Hunsford, sur son amour des promenades solitaires, sur son opinion quant au bonheur de Mr et Mrs Collins ; et par le fait que lorsqu'il parle de Rosings et qu'elle ne comprend pas bien la disposition de la maison, il semble s'attendre à ce qu'elle habite *là* à chacun de ses prochains

¹ En français dans le texte.

séjours dans le Kent. Ses mots semblent l'impliquer. Pense-t-il au Colonel Fitzwilliam ? Elle suppose que s'il a quelque chose en tête, il doit s'agir d'une allusion à ce qui pourrait se passer de ce côté-là. Cela la trouble un peu, et elle est bien contente d'arriver à la palissade en face du Presbytère.

En se promenant un jour, elle est occupée à relire la dernière lettre de Jane et à s'attarder sur des passages qui prouvent que Jane n'est pas d'une humeur très gaie quand, au lieu d'être de nouveau surprise par Mr Darcy, elle voit en levant la tête que c'est le Colonel Fitzwilliam qui vient à sa rencontre. Rangeant aussitôt la lettre et se forçant à sourire, elle dit :

« J'ignorais qu'il vous arrive de venir par ici.

– Je suis en train de faire le tour du parc », répond-il, « comme je le fais en général chaque année, et j'ai l'intention de l'achever par une visite au Presbytère. Allez-vous beaucoup plus loin ?

– Non, je m'apprêtais à m'en retourner. »

Et par conséquent elle fait demi-tour et ils marchent ensemble en direction du Presbytère.

« Allez-vous vraiment quitter le Kent samedi ? » demande-t-elle.

« Oui — si Darcy ne repousse pas notre départ de nouveau. Mais je suis à sa disposition. Il arrange l'affaire comme ça lui plaît.

– Et s'il ne peut trouver un arrangement qui lui plaît, il éprouve au moins le plaisir de pouvoir choisir. Je ne connais personne qui semble plus aimer le pouvoir d'agir à sa guise que Mr Darcy.

– Il aime bien n'en faire qu'à sa tête », réplique le Colonel Fitzwilliam. « Mais nous sommes tous ainsi. C'est seulement qu'il a de meilleurs moyens d'y parvenir que beaucoup d'autres, parce qu'il est riche, et que beaucoup d'autres sont pauvres. Je parle en connaissance de cause. Un fils cadet, vous savez, doit être habitué à l'abnégation et à la dépendance¹.

– À mon avis, le fils cadet d'un comte ne peut pas connaître grand-chose de l'une ni de l'autre. Voyons, sérieusement, qu'avez-vous jamais connu de l'abnégation et de la dépendance ? Quand le manque d'argent vous a-t-il empêché d'aller où vous vouliez, ou de vous procurer quelque chose qui vous faisait envie ?

– Vos questions touchent droit au but — et je ne peux sans doute pas affirmer que j'ai affronté beaucoup d'épreuves de ce genre. Mais en ce qui concerne des sujets plus graves, je peux souffrir du manque d'argent. Un fils cadet ne peut pas épouser qui il veut.

¹ Le fils aîné héritait de l'essentiel du patrimoine, afin d'éviter le partage des domaines entre plusieurs héritiers.

Orgueil et préjugés

– À moins qu’il aime les femmes riches, ce qui me semble être très souvent le cas.

– Le train de vie auquel nous sommes habitués nous asservit, et il en est peu de mon rang qui peuvent se permettre de se marier sans prêter attention à l’argent. »

« Cette remarque m’est-elle destinée ? » se demande Elizabeth, et l’idée la fait rougir ; mais elle reprend ses esprits et dit d’un ton vif : « Mais quel est, dites-moi, le prix du fils cadet d’un comte ? À moins que le frère aîné soit très malade, je suppose que vous ne demanderiez pas plus de cinquante mille livres. »

Il lui répond dans le même esprit, et ils abandonnent le sujet. Pour rompre un silence qui pourrait lui faire imaginer que ce qui s’est passé l’a touchée, elle dit peu après :

« J’imagine que votre cousin vous a amené ici avec lui principalement pour avoir quelqu’un à sa disposition. Je m’étonne qu’il ne se marie pas pour s’assurer un avantage durable de cette sorte. Mais peut-être sa sœur lui convient-elle pour l’instant, et comme elle est sous sa seule garde, il peut en faire ce qui bon lui semble.

– Non », dit le Colonel Fitzwilliam, « c’est un avantage qu’il doit partager avec moi. Nous exerçons une garde conjointe de Miss Darcy.

– Vraiment ? Et quelle sorte de tuteurs êtes-vous donc ? Votre pupille vous donne-t-elle beaucoup de soucis ? Les demoiselles de son âge sont parfois assez difficiles à contrôler, et si elle a le véritable esprit Darcy, elle aime peut-être faire les choses à sa façon. »

Tout en parlant, elle remarque qu’il la regarde avec sérieux, et la manière dont il lui demande aussitôt pourquoi elle suppose Miss Darcy susceptible de leur donner du souci la convainc qu’elle s’est approchée de la vérité d’une façon ou d’une autre. Elle répond franchement :

« N’ayez aucune crainte. Je n’ai jamais entendu dire du mal d’elle ; et je suis sûre que c’est une des créatures les plus dociles du monde. C’est une grande favorite de certaines ladies de ma connaissance, Mrs Hurst et Miss Bingley. Je crois que vous les connaissez.

– Je les connais un peu. Leur frère est un homme charmant, un gentleman — un grand ami de Darcy.

– Oh ! oui », dit sèchement Elizabeth — « Mr Darcy se montre extraordinairement aimable envers Mr Bingley, et prend prodigieusement soin de lui.

– Soins de lui ! Oui, je crois vraiment que Darcy l’aide *effectivement* dans les domaines où il en a le plus besoin. Il m’a dit quelque chose quand nous venions ici qui me laisse penser que Bingley lui doit beaucoup. Mais je devrais présenter mes excuses à Bingley, parce que je n’ai aucune raison de croire qu’il était bien la personne en question. C’est une supposition.

– Que voulez-vous dire ?

Orgueil et préjugés

– C'est une circonstance dont Darcy ne voudrait sans doute pas qu'elle s'ébruite, car si la famille de la demoiselle l'apprenait, cela serait déplaisant.

– Vous pouvez me faire confiance.

– Et souvenez-vous que j'ai peu de raisons de supposer que c'est Bingley. Ce qu'il m'a dit est simplement ceci : qu'il se félicite d'avoir récemment sauvé un ami des inconvénients d'un mariage des plus imprudents, mais sans mentionner de noms ni d'autres détails, et je soupçonne qu'il s'agit de Bingley seulement parce que je le crois le genre de jeune homme à se fourrer dans ce genre d'avanie, et que Darcy et lui ont passé tout l'été ensemble.

– Mr Darcy vous a-t-il donné les raisons de son ingérence ?

– J'ai cru comprendre qu'il y avait certaines objections capitales en ce qui concerne la demoiselle.

– Et quel procédé a-t-il utilisé pour les séparer ?

– Il ne m'a pas parlé de sa méthode », dit Fitzwilliam en souriant. « Il m'a seulement dit ce que je viens de vous exposer. »

Elizabeth ne dit rien et continue de marcher, le cœur gonflé d'indignation. Après l'avoir observée un peu, Fitzwilliam lui demande pourquoi elle est si songeuse.

« Je pense à ce que vous venez de me dire. La conduite de votre cousin me dérange. Pourquoi devait-il s'ériger en juge ?

– Vous êtes plutôt disposée à trouver son intervention importune ?

– Je ne vois pas de quel droit Mr Darcy devait estimer la bienséance du penchant de son ami ni pourquoi, en ne se fiant qu'à son propre jugement, il devait déterminer et contrôler la manière dont cet ami trouverait le bonheur. Mais », poursuit-elle en se ressaisissant, « comme nous ne connaissons aucun détail, il serait injuste de le condamner. On ne peut pas supposer qu'il y avait beaucoup d'affection dans l'affaire.

– Cette conjecture n'a rien d'absurde », dit Fitzwilliam, « mais elle amoindrit bien tristement l'honneur du triomphe de mon cousin. »

Son ton indique qu'il plaisante, mais cela lui paraît si bien dépeindre Mr Darcy qu'elle préfère ne pas continuer dans la même direction ; et par conséquent, changeant brusquement la conversation, elle parle de sujets sans intérêt jusqu'à leur arrivée au Presbytère. Là, elle s'enferme dans sa chambre dès que leur visiteur est parti et peut réfléchir sans interruption à tout ce qu'elle a entendu. On ne peut pas supposer que l'affaire concerne d'autres personnes que celles auxquelles elle pense. Il ne peut exister au monde *deux* hommes sur lesquels Mr Darcy pourrait exercer une influence aussi démesurée. Elle n'a jamais douté qu'il ait été

impliqué dans les mesures prises pour séparer Mr Bingley et Jane ; mais elle en a toujours attribué la conception et la mise en œuvre à Miss Bingley. À moins qu'il ne se soit vanté à tort, cependant, c'est *lui* qui est responsable, c'est à cause de son orgueil et de ses caprices qu'est advenu tout ce dont Jane a souffert, et dont elle continue à souffrir. Il a anéanti pour l'instant tout espoir de bonheur pour le cœur le plus affectueux et le plus généreux du monde ; et nul ne peut dire prédire la durée du désastre qu'il a provoqué.

Selon les mots du Colonel Fitzwilliam, « il y avait certaines objections capitales en ce qui concerne la demoiselle », et ces objections capitales consistent sans doute en un oncle avocat à la campagne et un autre commerçant à Londres.

« Aucune objection ne peut concerner Jane elle-même », s'exclame-t-elle. « Elle n'est que charme et bonté ! Son jugement excellent, son esprit cultivé et ses manières attachantes. On ne peut rien reprocher non plus à mon père qui, bien qu'un peu particulier, possède des qualités que Mr Darcy lui-même ne dédaignerait pas, et une respectabilité qu'il n'atteindra probablement jamais. » Quand elle pense à sa mère, à vrai dire, sa confiance s'érode un peu, mais elle juge impossible que des objections de ce côté puissent influencer Mr Darcy, dont l'orgueil, elle en est convaincue, serait plus profondément blessé par le manque d'importance des relations de son ami que par leur manque de bon sens ; et elle finit par considérer qu'il a été guidé en partie par cet orgueil détestable, et en partie par son souhait de réserver Mr Bingley pour sa sœur.

Les émotions et les larmes que le sujet provoque lui donnent mal à la tête ; et cela empire tellement vers le soir que, compte tenu de sa réticence à voir Mr Darcy, elle décide de ne pas accompagner ses cousins à Rosings, où ils sont invités à prendre le thé. Mrs Collins, voyant qu'elle ne va vraiment pas bien, n'insiste pas pour qu'elle vienne et dissuade autant que possible son mari d'insister, mais Mr Collins ne peut dissimuler sa crainte que son absence mécontente Lady Catherine.

Chapitre 11

Quand ils sont partis, comme si elle voulait se monter autant que possible contre Mr Darcy, Elizabeth choisit pour occupation d'examiner toutes les lettres que Jane lui a écrites depuis qu'elle séjourne dans le Kent. Elles ne contiennent aucune véritable plainte, ni aucun rappel d'événement passé ou expression de souffrance présente. Mais dans toutes, et dans presque chaque ligne, il y a une absence de cette allégresse qui caractérisait son style et qui, résultant

de la sérénité d'un esprit en paix avec lui-même et bien disposé envers tout le monde, n'était à peu près jamais assombrie. Elizabeth remarque toutes les phrases évoquant une sensation de malaise avec une attention qu'elle a été loin de leur accorder à la première lecture. La forfanterie honteuse de Mr Darcy à propos du tourment qu'il a pu infliger donne à Elizabeth un sentiment plus vif des souffrances de sa sœur. Cela la console un peu de penser qu'il va quitter Rosings le surlendemain matin, et bien plus de savoir que dans quinze jours elle retrouvera elle-même Jane et pourra contribuer au rétablissement de ses esprits en lui offrant toute son affection.

Elle ne peut penser au départ de Darcy sans se souvenir que son cousin doit s'en aller avec lui ; mais le Colonel Fitzwilliam lui a clairement fait comprendre qu'il n'a aucune visée sur elle et, aussi plaisant soit-il, elle n'a pas l'intention de se rendre malheureuse à cause de lui.

Alors qu'elle tranche ce point, elle est soudain arrachée à ses réflexions parce que l'on sonne à la porte, et elle est un peu troublée à l'idée que ce pourrait être le Colonel Fitzwilliam lui-même, qui est déjà venu une fois tard le soir, et qui pourrait maintenant vouloir prendre de ses nouvelles. Mais cette idée est vite abandonnée, et son esprit touché bien différemment, quand elle voit, à sa totale stupéfaction, Mr Darcy s'avancer dans la pièce. Il paraît pressé et l'interroge aussitôt sur sa santé, attribuant sa visite au désir de savoir si elle va mieux. Elle répond avec une politesse froide. Il s'assoit un instant, puis se lève et se met à arpenter la pièce. Elizabeth est étonnée, mais ne dit rien. Après un silence de plusieurs minutes, il s'approche d'elle, très agité, et commence ainsi :

« Je me débats en vain. Cela ne va pas. Je ne peux retenir mes sentiments. Vous devez me permettre de vous dire avec quelle ardeur je vous admire et vous aime. »

L'étonnement d'Elizabeth va au-delà de ce que l'on peut décrire. Elle dévisage, rougit, doute, et se tait. Trouvant cette réaction suffisamment encourageante, il avoue immédiatement tout ce qu'il ressent pour elle, ce qu'il ressent depuis longtemps. Il parle bien, mais les sentiments du cœur ne sont pas les seuls en jeu, et il n'est pas moins éloquent sur le sujet de l'orgueil¹ que sur celui de la tendresse. Il se déclare conscient de l'infériorité d'Elizabeth, du fait qu'il y a déchéance, des obstacles familiaux que la raison a toujours opposés à l'amour, avec une chaleur qui semble due à la blessure infligée à son rang, mais n'est pas de nature à favoriser son entreprise.

¹ Le premier mot du titre, *Pride*, que j'ai traduit partout par orgueil, peut signifier orgueil, amour-propre ou fierté. Par exemple : *Gay pride* = fierté homosexuelle. Ici, il s'agit plutôt d'un orgueil ou fierté de classe que d'un orgueil ou amour-propre individuel.

Malgré sa profonde aversion, elle ne peut rester insensible à l'hommage que représente l'affection d'un tel homme et, bien qu'elle ne change pas d'avis un instant, elle commence par regretter le chagrin qu'il va éprouver ; jusqu'à ce que la suite de son discours l'indigne au point que sa compassion se transforme en colère. Elle tente, cependant, de se contrôler pour lui répondre avec modération quand il aura fini de parler. Il conclut en affirmant la puissance de cette attirance à laquelle, malgré toutes ses tentatives, il n'a pas pu échapper ; et il exprime son espoir qu'elle va maintenant le récompenser en lui accordant son consentement. Pendant qu'il parle, elle voit bien qu'il ne doute pas d'une réponse favorable. Il *dit* son appréhension et son inquiétude, mais elle lit sur son visage une parfaite assurance — ce qui ne peut que l'exaspérer encore plus. Quand il s'arrête, le rouge lui monte aux joues et elle dit :

« Dans ce genre de situation, il est d'usage, je crois, d'exprimer sa gratitude pour les sentiments avoués, qu'il y ait ou non réciprocité. Il est naturel que l'on se sente redevable et si je pouvais *ressentir* de la gratitude, je vous remercierais maintenant. Mais je ne peux pas — je n'ai jamais désiré votre bonne opinion, et vous l'avez assurément accordée à contrecœur. Je suis désolée d'avoir blessé quelqu'un. Je l'ai fait sans le vouloir, cependant, et j'espère que la douleur s'estompera vite. Les sentiments dont vous me dites qu'ils vous ont longtemps empêché de confesser votre attirance vous aideront sans mal à la surmonter après cette explication. »

Mr Darcy, qui est adossé à la cheminée avec les yeux fixés sur le visage d'Elizabeth, semble saisir ses mots avec non moins de dépit que de surprise. Son teint devient blême de colère et le trouble de son esprit est visible dans chacun de ses traits. Il lutte pour conserver une apparence de sang-froid et ne desserre pas les dents avant d'être convaincu qu'il y parvient. Elizabeth trouve la pause insupportable. Enfin, d'une voix qui s'efforce d'être calme, il dit :

« Et c'est là toute la réponse que je vais avoir l'honneur de recevoir ! Je pourrais peut-être souhaiter savoir pourquoi je suis éconduit ainsi, sans la moindre *tentative* de courtoisie. Mais cela n'a pas beaucoup d'importance.

– Je pourrais aussi bien demander », répond-elle, « pourquoi, avec une intention aussi évidente de m'offenser et de m'insulter, vous avez choisi de me dire que vous m'aimez contre votre gré, contre votre raison, et même contre votre caractère ? Cela n'excuse-t-il pas ma discourtoisie, si j'ai *vraiment* été discourtoise ? Mais je peux mentionner d'autres provocations. Vous savez que je le peux. Si mes propres sentiments ne vous avaient pas rejeté, s'ils avaient été indifférents, ou si même ils avaient été favorables, pensez-vous que je pourrais être tentée d'accepter l'homme qui a été l'instrument du malheur, peut-être définitif, d'une sœur bien-aimée ? »

Orgueil et préjugés

Quand elle prononce ces mots, Mr Darcy change de couleur ; mais il maîtrise son émotion et écoute sans tenter de l'interrompre pendant qu'elle continue.

« J'ai toutes les raisons du monde de penser du mal de vous. Aucun motif ne peut excuser le rôle injuste et mesquin que vous avez joué dans *cette* affaire. Vous n'oserez pas, vous ne pouvez pas, nier que vous avez été le principal responsable, sinon le seul responsable, de leur séparation, exposant l'un à la réprobation du monde pour caprice et instabilité, l'autre à sa raillerie pour espoirs déçus, et les plongeant tous les deux dans le pire désarroi. »

Elle s'interrompt, et voit non sans quelque indignation qu'il écoute avec l'air de ne pas ressentir le moindre remords. Il la regarde même avec un sourire d'incrédulité affectée.

« Pouvez-vous nier que vous l'avez fait ? » répète-t-elle.

Il répond alors, avec une tranquillité apparente : « Je ne souhaite pas nier que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour séparer mon ami de votre sœur, ni que je me réjouis de mon succès. Je me suis mieux occupé de *lui* que de moi-même. »

Elizabeth ne se donne pas la peine de réagir à cette réflexion sincère, mais son sens ne lui échappe pas et a peu de chance de l'apaiser.

« Mais mon hostilité ne tient pas seulement à cette affaire », poursuit-elle. « Bien avant qu'elle ait eu lieu, mon opinion de vous était faite. Votre caractère m'a été révélé dans ce que Mr Wickham m'a raconté il y a des mois. Sur ce sujet, qu'avez-vous à dire ? Quelle action amicale imaginaire pouvez-vous invoquer pour votre défense ? ou à l'aide de quelle contrevérité pouvez-vous abuser le monde dans ce cas-là ?

– Vous vous intéressez vivement aux préoccupations de ce gentleman », dit Darcy d'un ton moins tranquille, son visage s'empourprant.

« Quand on connaît ses malheurs, comment s'empêcher de lui porter intérêt ?

– Ses malheurs ! » répète Darcy dédaigneusement ; « oui, il a vraiment connu de grands malheurs.

– Et c'est vous qui les lui avez infligés, » s'écrie Elizabeth énergiquement. « Vous l'avez réduit à son état présent de pauvreté, de pauvreté relative. Vous avez retenu les avantages dont vous devez savoir qu'ils lui revenaient. Vous avez privé les meilleures années de sa vie de cette indépendance financière à laquelle il avait droit et qu'il méritait. Vous avez fait tout cela ! et néanmoins vous pouvez traiter la mention de ses malheurs de manière méprisante et moqueuse.

– Et telle est votre opinion de moi ! » s'exclame Darcy en arpentant la pièce à pas vifs. « Tel est le jugement que vous portez sur moi ! Je vous remercie de ces explications si complètes. Mes torts, à ce compte-là, sont en effet bien lourds ! Mais peut-être », ajoute-t-il en s'arrêtant

Orgueil et préjugés

de marcher et en se tournant vers elle, « auriez-vous pu négliger ces fautes si mon honnête confession des scrupules qui m'ont longtemps empêché de former un projet sérieux n'avait pas blessé votre orgueil¹. Vous vous seriez peut-être abstenue de lancer ces accusations cruelles si j'avais eu l'habileté de dissimuler mes luttes et de vous flatter en vous laissant croire que j'étais poussé par une attirance inconditionnelle et désintéressée ; par la raison, par la réflexion, par tout ce que l'on veut. Mais je déteste toute dissimulation. Je n'ai pas non plus honte des sentiments que j'ai dévoilés. Ils sont naturels et justes. Pouvez-vous imaginer que je me réjouisse de l'infériorité de votre milieu ? Que je me félicite à l'idée d'acquérir des parents dont la condition est si nettement au-dessous de la mienne ? »

Elizabeth sent la colère monter en elle à chaque instant ; pourtant elle s'efforce de parler calmement quand elle dit :

« Vous vous trompez, Mr Darcy, si vous supposez que le contenu de votre déclaration m'a affectée autrement qu'en m'évitant la gêne que j'aurais pu ressentir, lorsque je vous ai éconduit, si vous vous étiez comporté comme un parfait gentleman. »

Elle le voit tressaillir à ces paroles, mais il ne dit rien, et elle continue.

« Vous n'auriez pu demander ma main d'aucune manière susceptible de me tenter d'accepter. »

De nouveau sa stupéfaction est évidente ; et il la regarde avec une expression d'incrédulité et de mortification mêlées. Elle poursuit :

« Depuis le début, je pourrais presque dire depuis la première fois que je vous ai vu, vos manières, en me révélant de manière impressionnante votre arrogance, votre vanité, et votre dédain égoïste des sentiments des autres, étaient de nature à bâtir les fondations d'une désapprobation sur laquelle la suite des événements a élevé une aversion inébranlable ; et je ne vous connaissais pas depuis un mois que je vous considérais déjà comme le dernier homme au monde avec lequel on pourrait me convaincre de me marier.

– Vous en avez assez dit, madame. Je comprends parfaitement vos sentiments, et il ne me reste plus maintenant qu'à avoir honte de ce qu'étaient les miens. Pardonnez-moi d'avoir abusé de votre temps, et veuillez accepter mes meilleurs vœux de santé et de bonheur. »

Et sur ces mots il quitte rapidement la pièce, et Elizabeth l'entend ensuite ouvrir la porte de la maison et partir.

¹ Ici, je garde orgueil, mais *Pride* a nettement le sens d'amour-propre.

Orgueil et préjugés

Le tumulte de son esprit est maintenant considérable et douloureux. Elle ne sait pas comment tenir, et elle se sent si faible qu'elle s'assoit et pleure pendant une demi-heure. Comme elle réfléchit à ce qui s'est passé, chaque réexamen accroît son étonnement. Qu'elle reçoive une demande en mariage de Mr Darcy ! qu'il ait été amoureux d'elle depuis tant de mois ! assez amoureux pour souhaiter l'épouser malgré toutes les objections qui l'ont conduit à empêcher son ami de se marier avec Jane, et qui doivent paraître au moins aussi valides dans son propre cas, tout cela est presque incroyable ! Il est gratifiant d'avoir inspiré inconsciemment une affection aussi grande. Mais son orgueil, son abominable orgueil, son aveu honteux de ce qu'il a fait en ce qui concerne Jane, l'aplomb impardonnable avec lequel il a tout reconnu, sans pouvoir rien justifier, et l'insensibilité avec laquelle il a mentionné Mr Wickham, sans chercher à nier sa cruauté envers lui, effacent vite la pitié que la considération de son amour a suscitée pendant un instant.

Elle continue à agiter ses pensées jusqu'à ce que le son de la voiture de Lady Catherine la rende consciente de son incapacité à soutenir le regard de Charlotte et l'envoie en hâte dans sa chambre.

Chapitre 12

En se réveillant le lendemain Elizabeth retrouve les pensées et méditations qui l'ont accompagnée jusqu'au sommeil. Elle ne peut pas encore se remettre de la surprise de ce qui est arrivé ; incapable de penser à autre chose, et totalement inapte au travail, elle décide peu après le petit déjeuner que l'air et l'exercice lui feront du bien. Elle est en train de se diriger vers son lieu de promenade favori quand le souvenir d'y avoir parfois rencontré Mr Darcy l'arrête, et au lieu d'entrer dans le parc elle tourne dans l'allée, ce qui l'éloigne de la grand-route. Elle suit la palissade du parc et franchit bientôt l'une des barrières pour entrer dans le domaine.

Après avoir parcouru deux ou trois fois cette partie de l'allée, elle est tentée, comme il fait beau ce matin-là, de s'arrêter aux barrières et de jeter un coup d'œil dans le parc. Pendant les cinq semaines qu'elle a passées dans le Kent, le pays a beaucoup changé, et les arbres les plus précoces verdissent chaque jour. Elle est sur le point de continuer sa promenade quand elle aperçoit un gentleman dans la sorte de bosquet qui borde le parc ; il marche dans sa direction ; et craignant que ce soit Mr Darcy, elle bat en retraite aussitôt. Mais il est maintenant assez proche pour la voir et, pressant le pas, il prononce son nom. Elle a fait demi-tour, mais en entendant qu'on l'appelle, bien que la voix se trouve être celle de Mr Darcy, elle revient vers

la barrière. Il y est arrivé aussi entre-temps et, lui tendant une lettre qu'elle saisit instinctivement, il lui dit, en affichant un sang-froid hautain : « Je marche dans le bosquet depuis un moment en espérant vous rencontrer. Me ferez-vous l'honneur de lire cette lettre ? » — Puis, s'inclinant légèrement, il retourne dans la futaie et disparaît bientôt.

Sans grand espoir de plaisir, mais avec la plus vive curiosité, Elizabeth ouvre la lettre, et elle est de plus en plus étonnée en découvrant que l'enveloppe contient deux feuilles de papier à lettre entièrement couvertes d'une écriture très serrée — et que le texte se continue aussi sur toute l'enveloppe. — Poursuivant son chemin dans l'allée, elle se met à la lire. Elle est datée de Rosings, à huit heures du matin :

Ne craignez pas, Madame, en recevant cette lettre, qu'elle contienne une répétition de ces sentiments, ni un renouvellement de ces offres, qui vous ont tant déplu hier soir. J'écris sans la moindre intention de vous blesser, ni de m'humilier moi-même, en revenant sur des souhaits qui, pour notre bonheur à tous les deux, ne peuvent qu'être oubliés au plus vite ; et la difficulté de la composition et de la consultation de cette lettre aurait dû être évitée si mon caractère n'avait pas rendu nécessaire son écriture et sa lecture. Vous devez, par conséquent, pardonner la liberté avec laquelle je requiers votre attention ; je sais que vos sentiments ne l'accorderont pas volontiers, mais je la requiers de votre sens de la justice.

Vous m'avez accusé hier soir de deux méfaits de nature très différente et d'importance très inégale. Le premier, c'est que j'ai séparé Mr Bingley de votre sœur sans tenir compte de leurs sentiments respectifs, — et l'autre que j'ai, au mépris de ses droits, au mépris de l'honneur et de l'humanité, empêché Mr Wickham d'accéder à une prospérité immédiate et anéanti ses perspectives d'avenir. — Le rejet volontaire et injustifié du compagnon de ma jeunesse, du favori reconnu de mon père, un jeune homme qui dépendait essentiellement de notre protection et avait été élevé dans la certitude qu'il pouvait compter dessus, constituerait une perversion à laquelle on ne peut comparer la séparation de deux jeunes personnes dont l'affection n'avait pu se développer que depuis quelques semaines. — Mais j'espère être disculpé, dans les deux cas, de l'accusation sévère qui a été proférée de manière si libérale hier soir, quand vous aurez lu le compte-rendu qui suit de mes actions et de leurs motifs. — Si, dans les explications que je me dois à moi-même, je me trouve dans la nécessité d'exposer des sentiments qui pourraient offenser les vôtres, je peux seulement dire que j'en suis désolé. — Il faut obéir à la nécessité — et il serait absurde de multiplier les excuses. Je n'étais pas arrivé depuis longtemps dans le Hertfordshire quand j'ai remarqué, comme d'autres personnes, que Bingley préférerait votre sœur aînée à toute autre jeune femme du pays. — Mais ce n'est que le soir du bal à Netherfield

que j'ai réalisé qu'il ressentait une sérieuse attirance. — Je l'avais souvent vu amoureux auparavant. — À ce bal, où j'ai eu l'honneur de danser avec vous, j'ai appris pour la première fois, en entendant par hasard Sir William Lucas, que l'attention portée par Bingley à votre sœur conduisait la plupart des gens à croire qu'ils se marieraient. Il en parlait comme d'un événement certain, dont seule la date n'était pas encore décidée. À partir de ce moment, j'ai observé le comportement de mon ami attentivement ; et j'ai pu percevoir alors que son penchant pour Miss Bennet dépassait tout ce que j'avais vu de sa part jusque-là. J'ai aussi regardé votre sœur. — Son apparence et ses manières étaient franches, enjouées et charmantes comme toujours, mais sans aucun symptôme d'affection particulière, et je suis resté convaincu par mon examen tout au long de la soirée que si elle recevait ses attentions avec plaisir, elle ne les encourageait guère par une quelconque réciprocité de sentiment. — Si vous ne vous êtes pas trompée sur ce point, c'est moi qui ai commis une erreur. Votre meilleure connaissance de votre sœur doit rendre cette dernière supposition probable. — S'il en est ainsi, si j'ai été égaré par une telle erreur et qu'elle a souffert par ma faute, votre ressentiment n'est pas déraisonnable. Mais je n'hésite pas à affirmer que la sérénité du visage et de l'attitude de votre sœur était de nature à convaincre l'observateur le plus fin que son cœur, aussi affable que fût son tempérament, n'était pas susceptible d'être facilement ému. — Il est certain que j'étais désireux de croire à son indifférence, — mais je ne pense pas que mes espoirs et mes craintes exercent habituellement une influence sur mes recherches et mes décisions. — Je ne la croyais pas indifférente parce que je le souhaitais ; — je le croyais par conviction impartiale aussi réellement que ma raison le souhaitait. — Mes objections au mariage n'étaient pas uniquement celles dont j'ai reconnu hier soir que seule une passion irrésistible m'avait permis de les écarter dans mon propre cas ; les insuffisances de la famille ne pouvaient pas contrarier mon ami autant que moi. — Mais il y avait d'autres causes de réticence ; — j'avais moi-même entrepris d'oublier ces causes, bien qu'elles existent encore, et de manière égale dans les deux cas, parce que je ne les avais pas directement sous les yeux. — Je dois les exposer, même brièvement. — La condition de la famille de votre mère, bien que contestable, n'était rien en comparaison de l'absence totale de savoir-vivre qu'elle exhibait si fréquemment elle-même, ainsi que vos trois jeunes sœurs et même, à l'occasion, votre père. — Pardonnez-moi. — Cela me fait de la peine de vous offenser. Mais face à votre embarras quant aux défauts de vos parents les plus proches, et votre déplaisir quant à cette description d'eux, consolez-vous en considérant que la conduite qui vous a permis d'éviter la moindre fraction de telles critiques vous vaut des louanges aussi généralement accordées à votre sœur aînée et à vous que le méritent votre bon sens et votre

tempérament. — Je me contenterai d'ajouter que ce qui s'est passé ce soir-là a confirmé mon opinion sur tous les protagonistes et a renforcé les motifs qui auraient pu m'avoir incité plus tôt à préserver mon ami de ce que j'estimais être une alliance désastreuse. — Il a quitté Netherfield pour Londres le lendemain, ainsi que vous vous en souvenez, j'en suis sûr, avec l'intention de revenir bientôt. — Je dois maintenant expliquer le rôle que j'ai joué. — Ses sœurs avaient éprouvé un malaise égal au mien ; nous avons vite découvert cette coïncidence de nos sentiments ; et conscients tous les trois que leur frère devait être éloigné sans perdre de temps, nous avons aussitôt décidé de le rejoindre à Londres. — Nous y sommes donc allés — et là j'ai entrepris de montrer à mon ami les inconvénients certains d'un tel choix. — Je les ai décrits et détaillés sérieusement. — Mais si cette exhortation pouvait ébranler ou différer sa détermination, je ne pense pas qu'elle aurait empêché le mariage en fin de compte si elle n'avait pas été étayée par l'assurance, que je n'ai pas hésité à lui donner, de l'indifférence de votre sœur. Il croyait auparavant l'affection de votre sœur aussi sincère que la sienne, sinon aussi forte. — Mais Bingley est doté d'une grande délicatesse, et se fie plus à mon jugement qu'au sien propre. — Il n'était donc pas très difficile de le persuader qu'il s'était trompé. Cela fait, il a suffi d'un instant pour le convaincre de ne pas retourner dans le Hertfordshire. — Je ne peux rien me reprocher jusque-là. Il est un seul aspect de ma conduite dans toute l'affaire dont je ne suis pas satisfait, c'est que je me suis abaissé à recourir à un artifice en lui cachant que votre sœur était en ville. Je le savais moi-même, Miss Bingley le savait aussi, mais encore aujourd'hui son frère l'ignore. — Ils auraient sans doute pu se rencontrer sans conséquence fâcheuse ; — mais son affection ne me paraissait pas assez amoindrie pour qu'il la vît sans aucun danger. — Cette dissimulation, cette tromperie, était peut-être indigne de moi. — C'est fait, cependant, et fait dans une bonne intention. — Sur ce sujet je n'ai rien de plus à dire, ni d'autre excuse à présenter. Si j'ai blessé votre sœur, c'était à mon insu ; et bien que les motifs qui m'ont guidé puissent tout naturellement vous paraître insuffisants, je n'ai pas encore appris à les condamner. — En ce qui concerne cette autre, plus grave accusation, d'avoir fait du tort à Mr Wickham, je peux seulement la réfuter en vous exposant l'ensemble de son rapport avec ma famille. J'ignore ce dont il m'a particulièrement accusé ; mais je peux convoquer plus d'un témoin d'une droiture indubitable pour attester de la vérité de ce que je vais raconter. Mr Wickham est le fils d'un homme très respectable, qui a géré pendant des années le domaine de Pemberley ; et dont la compétence et l'honnêteté dans l'exercice de ses fonctions ont naturellement incité mon père à lui rendre service, et par conséquent à accorder généreusement sa bienveillance à George Wickham, qui était son filleul. Mon père a financé ses années à

l'école, puis à Cambridge ; — un soutien très important, parce que son père, qui est toujours resté pauvre en raison des dépenses extravagantes de sa femme, n'aurait pas pu lui donner une éducation de gentleman. Mon père n'appréciait pas seulement la société de ce jeune homme, dont les manières ont toujours été agréables ; il avait aussi une haute opinion de lui et, espérant qu'il gagnerait sa vie dans l'église, avait l'intention de lui procurer un bénéfice. De mon côté, cela fait de nombreuses années que j'ai commencé à le considérer sous un jour bien différent. Ses tendances immorales — le manque de principes qu'il prenait soin de cacher à son parrain, ne pouvaient échapper à l'observation d'un jeune homme du même âge ou presque, qui avait l'occasion de le voir dans des moments de laisser-aller, ce qui n'était pas le cas de Mr Darcy. De nouveau je vais vous faire de la peine — vous seule pouvez dire jusqu'à quel point. Mais quels que soient les sentiments que Mr Wickham a éveillés, le soupçon de leur nature ne m'empêchera pas de révéler son véritable caractère. Cela ajoute même un motif de plus. Mon excellent père est mort il y a cinq ans ; et son affection envers Mr Wickham est restée si ferme jusqu'au bout, que dans son testament il m'a particulièrement recommandé de promouvoir son avancement le mieux possible dans la profession qu'il choisirait, et s'il entrait dans les ordres, de lui octroyer un bénéfice de grande valeur dès qu'il deviendrait vacant. Il y avait aussi un legs de mille livres. Son propre père n'a pas survécu longtemps au mien et, moins de six mois après ces événements, Mr Wickham m'a écrit pour m'informer qu'il avait finalement renoncé à entrer dans les ordres ; il espérait donc que je ne le trouverais pas déraisonnable s'il demandait quelque avantage pécuniaire plus immédiat au lieu d'une place dans l'église dont il ne profiterait pas. Il envisageait, ajoutait-il, d'étudier le droit, et je savais certainement que les intérêts de mille livres n'y suffiraient pas. Je souhaitais, plutôt que je ne croyais, qu'il fût sincère ; mais en tout cas j'étais parfaitement prêt à agréer sa proposition. Je savais que Mr Wickham ne devait pas devenir prêtre. Nous avons donc vite réglé l'affaire. Il a renoncé à toute revendication de mon appui pour une carrière ecclésiastique, en supposant qu'il pût jamais être en position d'en avoir besoin, et a accepté trois mille livres en compensation. Tout lien entre nous semblait alors dissous. Je pensais trop de mal de lui pour l'inviter à Pemberley ou pour accepter de le voir en ville. Je crois qu'il vivait principalement à Londres, mais il n'étudiait pas vraiment le droit et sa vie, enfin libérée de toute contrainte, était une vie d'oisiveté et de débauche. Pendant environ trois ans, j'ai peu entendu parler de lui ; mais à la mort du titulaire du bénéfice qui lui avait été réservé, il m'a écrit qu'il désirait de nouveau postuler. Sa situation, précisait-il, et je n'avais aucune difficulté à le croire, était pitoyable. Il avait trouvé les études de droit très vaines et était maintenant absolument résolu à être ordonné,

si je voulais bien le présenter pour le bénéfice en question — ce dont il ne doutait pas, car il pensait bien que je n'avais pas d'autre candidat à aider, et je ne pouvais avoir oublié les intentions de mon vénéré père. Vous ne me blâmez guère d'avoir refusé sa requête, ni d'avoir résisté à toutes ses répétitions. Son ressentiment était d'autant plus grand que sa situation était misérable — et sa violence quand il me dénigrait auprès d'autres gens était sans doute égale à celle des reproches qu'il m'adressait. Après cette période, tout semblant de relation entre nous a cessé. J'ignore de quoi il vivait. Mais l'été dernier il s'est de nouveau fort cruellement imposé à mon attention. Je dois maintenant mentionner un épisode que j'aimerais oublier moi-même, et qu'aucune obligation sinon la présente ne m'induirait à révéler à quiconque. Cela étant dit, je ne doute pas de votre discrétion. Le colonel Fitzwilliam, neveu de ma mère, et moi-même sommes les tuteurs de ma sœur, qui est née plus de dix ans après moi. Il y a un an environ, nous l'avons retirée de l'école et l'avons établie à Londres ; et l'été dernier elle est allée à Ramsgate avec sa gouvernante¹ ; et là s'est rendu aussi Mr Wickham, sans aucun doute avec une idée en tête ; car il s'est avéré qu'il connaissait déjà Mrs Younge, sur le caractère de laquelle nous avons hélas été bien trompés ; et avec sa complicité et son aide, il s'est si bien inséré dans les grâces de Georgiana, dont le cœur affectueux conservait une vive impression de sa gentillesse envers elle quand elle était petite, qu'il l'a convaincue de se croire amoureuse et de consentir à un enlèvement. Elle n'avait alors que quinze ans, ce qui doit lui tenir lieu d'excuse ; et après avoir exposé son imprudence, je suis heureux d'ajouter que c'est elle-même qui m'en a informé. Je les ai rejoints à l'improviste un ou deux jours avant l'enlèvement prévu et alors Georgiana, incapable de supporter l'idée de peiner et d'offenser un frère qu'elle considérait presque comme un père, m'a tout avoué. Vous pouvez imaginer ce que j'ai ressenti et comment j'ai agi. Le respect de la réputation et des sentiments de ma sœur rendait toute dénonciation publique impossible, mais j'ai écrit à Mr Wickham, qui est parti aussitôt, et Mrs Younge a bien sûr été renvoyée. L'objectif principal de Mr Wickham était évidemment la fortune de ma sœur, qui s'élève à trente mille livres ; mais je ne peux m'empêcher de supposer que l'espoir de se venger de moi constituait une puissante incitation. Sa revanche aurait été vraiment complète. Cela, madame, est un récit fidèle de tous les événements qui nous concernent vous et moi ; et si vous ne le rejetez pas absolument comme faux, j'espère que vous m'acquitterez dorénavant de cruauté envers Mr Wickham. Je ne sais de quelle manière, par quelle sorte de mensonge, il

¹ Il est dit plus loin qu'elle a quinze ans. L'école est donc finie pour elle, car les filles n'allaient pas à l'université. Pour pouvoir l'établir à Londres, on recrute une gouvernante, et sans doute d'autres domestiques. Ramsgate est une station balnéaire du Kent, en face de Dunkerque.

vous a trompée ; mais son succès n'est peut-être pas si étonnant dans la mesure où vous ignoriez tout de nous auparavant. Vous ne pouviez être en mesure de mener une enquête, et vous n'aviez certainement pas un caractère soupçonneux. Vous vous demandez peut-être pourquoi je ne vous ai pas tout dit hier soir. Mais je n'étais pas assez maître de moi pour savoir ce qui pouvait ou devait être révélé. Pour ce qui est de la vérité de tout cela, je peux en appeler plus particulièrement au témoignage du Colonel Fitzwilliam qui, en raison de notre proche parenté et de notre constante intimité, et encore plus en tant que l'un des exécuteurs testamentaires de mon père, connaît inévitablement tous les détails de ces transactions. Si l'horreur que je vous inspire devait ôter toute valeur à mes affirmations, vous ne pouvez être retenue par la même cause de vous confier à mon cousin ; et afin que vous ayez encore la possibilité de le consulter, je vais entreprendre de trouver quelque occasion de vous remettre cette lettre en mains propres dans le courant de la matinée. J'ajouterai seulement, que Dieu vous bénisse.

Fitzwilliam Darcy

Chapitre 13

Si Elizabeth, quand Mr Darcy lui remet la lettre, ne s'attend pas à y trouver un renouvellement de ses demandes, elle n'a aucune idée de son contenu éventuel. Mais on peut bien supposer avec quelle ardeur elle la lit, et quel mélange d'émotions cette lecture suscite. Ses sentiments sont presque impossibles à définir. Au début, elle est stupéfaite de découvrir qu'il prétend pouvoir se justifier ; et elle n'imagine pas qu'il puisse trouver des explications à donner sans qu'un sentiment de honte légitime l'incite à les taire. Elle commence donc son récit de ce qui s'est passé à Netherfield avec un fort préjugé contre tout ce qu'il pourrait dire. Elle lit avec un empressement qui lui laisse à peine assez de temps pour comprendre, et l'impatience de savoir ce que la phrase suivante pourrait apporter l'empêche de prêter attention au sens de celle qu'elle a sous les yeux. Elle considère immédiatement comme feinte sa croyance en l'indifférence de Jane, et sa présentation des véritables — des pires — objections au mariage la met trop en colère pour qu'elle ait la moindre envie de lui rendre justice. Il n'exprime aucun regret satisfaisant pour ce qu'il a fait ; son attitude n'est pas pénitente, mais hautaine. Tout cela n'est qu'orgueil et insolence.

Mais quand à ce sujet succède son compte-rendu de Mr Wickham, quand elle lit avec un peu plus d'application un exposé des événements qui, s'il est exact, doit renverser toutes les

opinions favorables qu'elle entretient de sa valeur, et qui rappelle de manière si inquiétante ce qu'il a raconté lui-même de sa propre histoire, les sentiments d'Elizabeth deviennent encore plus pénibles et confus. L'étonnement, l'appréhension l'oppressent, et même l'horreur. Elle voudrait tout réfuter, et ne cesse de s'exclamer : « Cela doit être faux ! C'est impossible ! C'est à coup sûr un mensonge grossier ! » — et quand elle a lu toute la lettre, bien que sachant à peine ce que contient la dernière page, elle la range en toute hâte, se promettant de l'oublier, de ne jamais la relire.

Dans cet état d'esprit perturbé, incapable de fixer ses pensées sur quoi que ce soit, elle reprend sa promenade ; mais cela ne va pas ; au bout d'une demi-minute, la lettre est dépliée de nouveau et, se ressaisissant le mieux qu'elle peut, elle reprend l'examen mortifiant de tout ce qui concerne Mr Wickham, et se force à analyser le sens de chaque phrase. Le passage sur son rapport avec la famille de Pemberley est exactement ce qu'il a raconté lui-même ; et la bonté de feu Mr Darcy, même si elle n'en connaissait pas auparavant l'étendue, s'accorde aussi avec ce qu'il a dit. Jusque-là, chaque version confirme l'autre ; mais quand elle arrive au testament, la différence est grande. Elle a bien gardé en mémoire ce que Wickham a dit du bénéfice, et quand elle se souvient de ses mots il lui est impossible de ne pas sentir qu'il y a un mensonge flagrant d'un côté ou de l'autre ; et, pendant quelques instants, elle est prête à penser que ses souhaits ne l'ont pas induite en erreur. Mais quand elle lit, et relit avec l'attention la plus scrupuleuse les détails qui suivent immédiatement, de Wickham renonçant à toute prétention au bénéfice et recevant, en compensation, une somme aussi considérable que trois mille livres, elle est de nouveau forcée d'hésiter. Elle range la lettre, pèse chaque circonstance d'une manière qu'elle espère impartiale — délibère sur la probabilité de chaque déclaration — mais sans succès. De chaque côté, il n'y que des assertions. Elle relit plus loin. Mais chaque ligne prouve clairement que la conduite de Mr Darcy dans l'affaire, dont elle croyait qu'aucun artifice ne pourrait la représenter autrement qu'infâme, peut être vue sous un jour qui le rend entièrement irréprochable du début à la fin.

Il la choque énormément en n'hésitant pas à décrire Mr Wickham comme prodigue et débauché ; d'autant plus qu'elle ne peut pas prouver le contraire. Elle n'a jamais entendu parler de lui avant son engagement dans la Milice du —shire à l'instigation d'un vague ami qui, rencontré par hasard en ville, avait renoué connaissance. Personne, dans le Hertfordshire, ne savait rien de son ancien mode de vie sinon ce qu'il racontait lui-même. Quant à son véritable caractère, en supposant qu'elle ait eu les moyens d'obtenir des informations, elle n'a jamais eu envie de le faire. Son visage, sa voix, ses manières, montraient d'emblée qu'il possédait toutes

les vertus. Elle tente de se souvenir de quelque exemple de bonté, de quelque trait d'intégrité ou de bienveillance, qui puissent le sauver des attaques de Mr Darcy ; ou au moins, en mettant en avant sa probité, expier ces erreurs occasionnelles auxquelles elle aimerait ramener les années d'oisiveté et de vice dont a parlé Mr Darcy. Mais aucun exemple de ce genre ne lui vient à l'esprit. Elle le revoit devant elle, aussi charmant en apparence qu'en paroles ; mais elle ne se souvient de rien de meilleur que l'approbation générale du voisinage et l'estime que son pouvoir de séduction lui valait au mess des officiers. Après avoir réfléchi à tout cela pendant un long moment, elle reprend sa lecture une fois de plus. Mais hélas ! l'histoire qui suit de ses desseins sur Miss Darcy a été plus ou moins confirmée par ce qui s'est passé entre le Colonel Fitzwilliam et elle le matin précédent ; et enfin elle doit se référer pour la véracité de tous les détails au Colonel Fitzwilliam lui-même — qui l'a informée auparavant de l'attention qu'il porte à toutes les affaires de son cousin, et dont elle n'a aucune raison de mettre en cause le caractère. À un moment elle est presque résolue à s'adresser à lui, mais elle hésite en raison de la gaucherie de la démarche, et en fin de compte y renonce en se disant que Mr Darcy n'aurait jamais avancé une telle proposition s'il n'avait été bien assuré que son cousin confirmerait ses dires.

Elle se souvient parfaitement de toutes les conversations échangées avec Wickham le premier soir chez Mr Philips. Elle peut encore retrouver dans sa mémoire de nombreuses phrases qu'il a employées. Elle est *maintenant* frappée par l'inconvenance de tels propos adressés à une inconnue, et s'étonne de n'y avoir pas pensé plus tôt. Elle voit la façon indélicate dont il se mettait en avant, et la contradiction entre ses déclarations et sa conduite. Elle se souvient qu'il se vantait de ne pas craindre de voir Mr Darcy — que Mr Darcy pouvait quitter la région, mais que *lui* tiendrait sa position ; pourtant il a évité le bal de Netherfield pas plus tard que la semaine suivante. Elle se souvient aussi que tant que la famille de Netherfield restait dans la région, il n'a raconté l'histoire qu'à elle-même ; mais qu'après leur départ, on en parlait partout ; qu'alors il n'avait pas de réticence, pas de scrupules à dénigrer le caractère de Darcy, bien qu'il l'ait assurée que son respect pour le père l'empêcherait toujours de démasquer le fils.

Quelle vision différente elle a maintenant de tout ce qui le concerne ! Sa cour à Miss King devient le fruit de desseins purement et haineusement intéressés ; et qu'elle possède peu de fortune ne prouve plus la modération des désirs de Wickham, mais son empressement à saisir ce qui est à sa portée. On ne peut plus expliquer son comportement envers elle-même par un motif acceptable ; soit il se trompait quant à sa fortune, soit il se complaisait par pure vanité à encourager une préférence qu'elle lui témoignait de manière bien imprudente. Il devient de plus en plus difficile de plaider en sa faveur ; et pour la défense de Mr Darcy, elle doit bien

reconnaître que Mr Bingley, interrogé par Jane, a toujours affirmé l'innocence de son ami dans cette affaire ; que malgré ses manières orgueilleuses et déplaisantes, elle n'a jamais, depuis qu'ils se connaissent — et ils se sont beaucoup fréquentés récemment, au point que ses manières lui deviennent familières — été amenée à penser qu'il soit injuste ou dénué de principes, qu'il ait des habitudes irréligieuses ou immorales. Que ses propres connaissances l'estiment et le respectent — que même Wickham lui accorde quelque mérite en tant que frère, et que l'affection avec laquelle elle l'a souvent entendu parler de sa sœur le prouve capable de *certain*s sentiments aimables. Que s'il agissait comme Wickham le prétend, il ne pourrait guère dissimuler aux yeux du monde une violation aussi grossière de tout ce qui est juste ; et qu'une amitié entre un tel personnage et un homme aussi plaisant que Mr Bingley serait inconcevable.

Elle en vient à avoir vraiment honte. — Elle ne peut penser ni à Darcy, ni à Wickham, sans se dire qu'elle a été aveugle, injuste, pleine de préjugés¹, absurde.

« J'ai agi de façon tellement méprisable ! » s'écrie-t-elle. — « Moi, qui étais si fière² de ma perspicacité ! — Moi qui attachais une telle valeur à mes aptitudes ! qui ai si souvent méprisé la candeur généreuse de ma sœur, qui ai satisfait ma vanité par une méfiance blâmable et inutile. — Comme cette découverte est humiliante ! — Cependant, comme cette humiliation est méritée ! — Si j'avais été amoureuse, je n'aurais pas pu être plus misérablement aveugle. Mais la vanité m'égarait, pas l'amour. — Enchantée par la préférence de l'un, et offensée par la négligence de l'autre, dès le début de nos relations j'ai choisi la suffisance et l'ignorance, aussi bien pour l'un que pour l'autre, et chassé la raison. Jusqu'à l'instant présent, je ne me suis jamais connue moi-même. »

D'elle-même à Jane — de Jane à Bingley, ses pensées suivent un chemin qui l'amène bientôt à se souvenir que les explications de Mr Darcy à *leur* propos lui ont paru très insuffisantes ; et elle les lit de nouveau. L'effet de la seconde lecture est complètement différent. — Comment pourrait-elle refuser, dans un cas, les assertions auxquelles elle a accordé crédit dans l'autre ? — Il déclare n'avoir nullement soupçonné l'inclination de sa sœur ; — et elle ne peut s'empêcher de se souvenir de l'opinion de Charlotte à ce sujet. — Elle ne peut non plus nier la justesse de la manière dont il décrit Jane. — Elle se dit que les sentiments de Jane, bien qu'ardents, sont peu apparents, et qu'il y a dans son attitude et ses manières une amabilité constante qui va rarement de pair avec une grande sensibilité.

¹ « Pleine de préjugés » traduit un mot unique : *prejudiced*.

² Le texte anglais dit « *I prided myself* », c'est-à-dire, si l'on voulait garder le mot orgueil : « moi qui m'enorgueillissais ».

Quand elle en arrive à la partie de la lettre dans laquelle des reproches tellement humiliants et néanmoins mérités sont appliqués à sa famille, sa honte est intense. La vérité de l'accusation lui paraît trop évidente pour qu'elle la dénie, et les événements auxquels il fait particulièrement allusion, qui se sont passés pendant le bal de Netherfield et confirment sa désapprobation initiale, ne peuvent pas l'avoir impressionné plus qu'elle.

Elle ne manque pas d'apprécier les compliments adressés à sa sœur et à elle-même. Ils l'apaisent, mais ne peuvent la consoler pour le mépris que s'est attiré ainsi le reste de sa famille ; — et quand elle considère que Jane doit sa déception aux actions de ses plus proches parents, et se demande jusqu'à quel point une conduite d'une telle grossièreté doit affecter la réputation de sa sœur et la sienne, elle se sent déprimée au-delà de ce qu'elle a jamais éprouvé.

Après qu'elle a erré sur l'allée pendant deux heures, en proie à toutes sortes de divagations, réexaminant les événements, évaluant les probabilités, et se résignant autant que possible à un changement si soudain et si important, la fatigue, et la conscience de sa longue absence, l'amènent enfin à rentrer à la maison ; et elle passe la porte avec le désir d'apparaître aussi enjouée que d'habitude, et la résolution de refouler les pensées qui pourraient la rendre inapte à la conversation.

On l'informe aussitôt que chacun des deux gentlemen de Rosings lui a rendu visite en son absence ; Mr Darcy n'est resté que quelques minutes pour prendre congé, mais le Colonel Fitzwilliam a passé au moins une heure assis à l'attendre et a presque décidé de partir à sa recherche. — Elizabeth parvient tout juste à *prétendre* regretter de l'avoir manqué ; en réalité, elle s'en réjouit. Le Colonel Fitzwilliam ne l'intéresse plus. Elle ne peut plus penser qu'à sa lettre.

Chapitre 14

Les deux gentlemen quittent Rosings le lendemain matin ; et Mr Collins, s'étant posté près des loges pour les saluer bien bas, peut rapporter la plaisante information qu'ils paraissent en excellente santé et d'une humeur aussi acceptable que possible après la scène mélancolique qu'ils venaient de vivre à Rosings. Puis il se hâte d'aller à Rosings pour consoler Lady Catherine et sa fille ; et à son retour délivre, avec une grande satisfaction, un message de Sa Seigneurie dans lequel elle déclare se sentir si maussade qu'elle en devient fort désireuse de les avoir tous à dîner avec elle.

Orgueil et préjugés

Elizabeth ne peut voir Lady Catherine sans se dire que si elle l'avait voulu, elle pourrait déjà lui avoir été présentée comme sa future nièce ; elle ne peut pas non plus penser sans sourire à l'indignation que cela aurait provoqué chez sa Seigneurie. « Qu'aurait-elle dit ? » se demande-t-elle pour s'amuser. « Comment se serait-elle comportée ? »

La conversation porte d'abord sur la réduction du nombre d'habitants de Rosings. — « Je vous assure que j'y suis excessivement sensible », dit Lady Catherine ; « je crois que personne ne ressent la perte de ses amis autant que moi. Mais je suis particulièrement attachée à ces deux jeunes gens ; et je sais qu'ils me sont très attachés ! — Ils étaient extrêmement désolés de partir ! Mais ils le sont toujours. Le cher colonel se contrôlait tolérablement presque jusqu'au dernier moment ; mais Darcy semblait très ému, plus que l'année dernière je crois. Son attachement à Rosings augmente, c'est certain. »

Mr Collins lance alors un compliment et une allusion, ce qui lui vaut un sourire bienveillant de la mère et de la fille.

Lady Catherine remarque, après le dîner, que Miss Bennet paraît abattue et, l'expliquant aussitôt elle-même en supposant qu'elle n'a pas envie de rentrer chez elle aussi vite, elle ajoute :

« Mais si c'est le cas, vous devez écrire à votre mère pour la prier de vous laisser rester un peu plus longtemps. Mrs Collins sera très contente de votre compagnie, j'en suis sûre.

— Je remercie Votre Seigneurie pour votre aimable invitation », répond Elizabeth, « mais il ne m'est pas possible de l'accepter. — Je dois être en ville samedi prochain.

— Voyons, à ce compte-là, vous ne serez restée ici que six semaines. Je m'attendais à vous voir rester deux mois. Je l'ai dit à Mrs Collins avant votre venue. Il n'y a aucune raison pour que vous partiez si tôt. Mrs Bennet peut certainement se passer de vous encore quinze jours.

— Mais mon père ne peut pas. — Il m'a écrit la semaine dernière de me hâter de revenir.

— Oh ! votre père peut se passer de vous, bien sûr, si votre mère le peut. — Les filles n'ont jamais beaucoup d'importance pour un père. Et si vous voulez bien rester encore un *mois* entier, il me sera possible d'emmener l'une d'entre vous jusqu'à Londres, car j'y vais au début de juin pour une semaine ; et comme Dawson accepte de voyager sur le coffre de la Barouche¹, il y

¹ La barouche est une sorte de calèche, tirée par deux chevaux. Le cocher est assis devant sur le coffre à bagages. Dawson est la femme de chambre de Lady Catherine. Elle serait assise à côté du cocher, ce qui libère une place à l'intérieur pour Elizabeth, et peut-être une seconde pour Maria. En principe, il y a deux banquettes face à face à l'intérieur. Ici, il semble s'agir d'une petite barouche à une seule banquette. Les deux jeunes filles minces et Lady Catherine se serreraient sur la banquette, ce qui serait déplaisant s'il fait trop chaud début juin.

aura assez de place pour l'une de vous — et même, si le temps reste frais, je ne refuserais pas de vous prendre toutes les deux, car vous êtes assez minces.

– Vous êtes très bienveillante, Madame ; mais je crois que nous devons nous en tenir à notre plan initial. »

Lady Catherine semble résignée. —

« Mrs Collins, vous devez envoyer un domestique avec elles. Vous savez que je dis toujours ce que je pense, et je ne peux supporter l'idée de deux jeunes filles voyageant en poste¹ toutes seules. C'est vraiment inconvenant. Vous devez trouver le moyen d'envoyer quelqu'un. Je déteste ce genre de chose plus que tout au monde. — Des jeunes filles doivent toujours être convenablement accompagnées et servies, selon leur position dans la société. Quand ma nièce Georgiana est allée à Ramsgate l'été dernier, j'ai insisté pour qu'elle ait deux domestiques masculins à son service. — C'était la seule manière pour Miss Darcy, fille de Mr Darcy de Pemberley et de Lady Anne, de se présenter comme il faut. — Je suis extrêmement attentive à ce genre de chose. Vous devez envoyer John avec les demoiselles, Mrs Collins. Je suis contente d'avoir pensé à le dire ; car cela nuirait vraiment à votre réputation de les laisser partir seules.

– Mon oncle doit envoyer un domestique nous chercher.

– Oh ! — Votre oncle ! — Il a donc un domestique ? — Je suis contente que vous ayez quelqu'un qui pense à ce genre de chose. Où changerez-vous de chevaux ? — Oh ! Bromley, évidemment. Si vous mentionnez mon nom à la Cloche, ils s'occuperont de vous. »

Lady Catherine a beaucoup d'autres questions à poser au sujet de leur voyage, et comme elle ne répond pas à toutes les questions elle-même, il faut lui prêter attention ; Elizabeth trouve que c'est une chance pour elle, car son esprit est si occupé qu'elle pourrait oublier où elle est. Elle doit réserver ses réflexions à ses heures de solitude ; dès qu'elle est seule, elle s'y adonne et c'est un grand soulagement ; et pas un jour ne se passe sans une promenade solitaire pendant laquelle elle peut se livrer au plaisir des souvenirs amers.

Elle est en passe de bientôt connaître la lettre de Mr Darcy par cœur. Elle étudie chaque phrase : et ses sentiments envers l'auteur varient énormément. Quand elle se souvient du style de sa déclaration d'amour, elle reste très indignée ; mais quand elle considère de quelle façon injuste elle l'a blâmé et condamné, elle retourne sa colère contre elle-même ; et la déception qu'il a éprouvée devient l'objet de sa compassion. Son affection suscite de la gratitude, son

¹ Avec des chevaux loués que l'on change tous les trente kilomètres dans des relais de poste. C'est plus rapide (et plus cher) que d'utiliser ses propres chevaux qui doivent se reposer tous les trente kilomètres.

caractère du respect ; mais elle ne peut l'approuver ; ni d'aucune manière regretter de l'avoir éconduit, ou ressentir la moindre envie de le revoir. Elle trouve dans son propre comportement passé un motif constant d'irritation et de regret ; et dans les malheureux défauts de sa famille un sujet de chagrin encore plus fort. On ne peut rien y faire. Son père aime mieux se moquer de ses filles les plus jeunes plutôt que de faire un effort pour restreindre leur folle exubérance ; et sa mère, dont les manières sont déjà si peu satisfaisantes, est entièrement insensible à leurs défauts. Elizabeth s'est souvent alliée avec Jane pour tenter de contrôler l'imprudence de Catherine et Lydia ; mais tant que l'indulgence de leur mère les soutient, quelle chance ont-elles de s'améliorer ? Catherine, faible de caractère, irritable, et complètement sous la coupe de Lydia, a toujours trouvé leurs conseils insultants ; et Lydia, obstinée et insouciant, ne leur prête guère l'oreille. Elles sont ignorantes, paresseuses et vaines. Tant qu'il reste un officier à Meryton, elles vont flirter avec lui ; et tant que Meryton se trouve à portée de promenade de Longbourn, elles vont y aller.

Son inquiétude à propos de Jane est une autre préoccupation dominante, et l'explication de Mr Darcy, en rétablissant la bonne opinion qu'elle avait auparavant de Bingley, intensifie le sentiment de ce que Jane a perdu. Il est prouvé qu'il lui vouait une affection sincère, et on ne peut rien reprocher à sa conduite, sinon peut-être sa confiance implicite en son ami. Qu'il est alors pénible de penser que Jane a été privée d'une situation si désirable à tous points de vue, si avantageuse, si propice au bonheur, par la folie et le mauvais goût de sa propre famille !

Quand à ces souvenirs s'ajoute la révélation du caractère de Wickham, on peut bien penser que sa bonne humeur, qui a rarement été altérée jusque-là, est maintenant tellement mise à l'épreuve qu'il lui est presque impossible de paraître relativement joyeuse.

Ils sont aussi souvent invités à Rosings pendant la dernière semaine de son séjour qu'ils l'avaient été au début. Ils y passent leur dernier soir ; et Sa Seigneurie s'enquiert de nouveau minutieusement des détails de leur voyage, leur donne des instructions quant à la meilleure méthode d'emballer leurs affaires, et insiste tellement sur la nécessité de placer les robes de la bonne manière, que Maria se croit obligée, en revenant au presbytère, de déballer tout ce qu'elle a mis dans sa malle le matin et de refaire ses bagages

Quand elles partent, Lady Catherine leur souhaite bon voyage avec une grande condescendance, et les invite à revenir à Hunsford l'année suivante ; et Miss De Bourgh va jusqu'à se donner la peine de faire une révérence et de tendre la main à l'une et à l'autre.

Chapitre 15

Le samedi matin, Elizabeth rencontre Mr Collins au petit déjeuner quelques minutes avant l'arrivée des autres ; et il profite de l'occasion pour lui adresser les politesses qu'il juge indispensables à l'occasion d'un départ.

« Je ne sais pas, Miss Elizabeth », dit-il, « si Mrs Collins a déjà exprimé son appréciation de la bonté que vous avez montrée en venant chez nous, mais je suis bien certain que vous ne quitterez pas la maison sans recevoir ses remerciements. La faveur de votre compagnie nous a fort touchés, je vous assure. Nous savons combien notre humble demeure est peu susceptible de tenter quiconque. Notre vie simple, nos petites pièces, nos quelques domestiques, et le peu de monde que nous voyons, doivent rendre Hunsford extrêmement terne pour une jeune lady comme vous ; mais j'espère que vous voudrez bien croire à notre gratitude pour votre condescendance, et que nous avons fait tout notre possible pour vous éviter de passer votre temps désagréablement. »

Elizabeth le remercie chaleureusement et l'assure qu'elle a été très heureuse de passer six semaines avec Charlotte. Pour les plaisirs qu'elle a éprouvés, pour les aimables attentions dont elle a bénéficié, c'est *elle* qui doit se sentir leur obligée. Mr Collins est satisfait ; et avec une solennité plus souriante, réplique :

« Cela me fait grand plaisir d'entendre que vous n'avez pas passé votre temps de façon déplaisante. Nous avons assurément fait de notre mieux et, ayant fort heureusement la possibilité de vous présenter à des personnes de la haute société, et par nos liens avec Rosings les moyens de sortir fréquemment de notre humble demeure, je pense que nous pouvons nous flatter que votre visite à Hunsford n'a pas été entièrement ennuyeuse. Notre rapport à la famille de Lady Catherine est certainement le genre d'avantage et de bénédiction extraordinaires dont peu de gens peuvent se vanter. Vous voyez quelle est notre situation. Vous voyez la fréquence de nos visites là-bas. En vérité je dois reconnaître que malgré tous les inconvénients de cet humble presbytère, les personnes qui y séjournent ne sont pas à plaindre tant qu'elles partagent notre intimité à Rosings. »

Les mots sont insuffisants pour traduire l'élévation de ses sentiments ; et il est obligé d'arpenter la pièce, pendant qu'Elizabeth s'efforce de concilier politesse et vérité en quelques courtes phrases.

« Le fait est que vous pouvez rapporter un compte-rendu très favorable dans le Hertfordshire, ma chère cousine. Je me flatte au moins que vous aurez la possibilité de le faire. Vous avez pu

observer chaque jour les grandes attentions de Lady Catherine envers Mrs Collins ; et tout compte fait il ne semble pas, je pense, que votre amie ait tiré un mauvais — mais sur ce point il vaut mieux garder le silence. Laissez-moi seulement vous assurer, ma chère Miss Elizabeth, que je peux de tout mon cœur vous souhaiter une pareille félicité dans le mariage. Ma chère Charlotte et moi n'avons qu'un seul esprit et qu'une seule façon de penser. Il y a en toutes choses une remarquable ressemblance de caractère et d'idées entre nous. On dirait que nous avons été faits l'un pour l'autre. »

Elizabeth peut déclarer sans risque que l'on bénéficie d'un grand bonheur quand il en est ainsi, et ajouter avec une égale sincérité qu'elle croit résolument à ses agréments domestiques et s'en réjouit. Elle n'est pas malheureuse, cependant, que leur énumération soit interrompue par l'entrée de la dame qui les prodigue. Pauvre Charlotte ! — il est navrant de la laisser en telle compagnie ! — Mais elle a effectué son choix les yeux grands ouverts ; et bien que regrettant évidemment le départ de ses visiteuses, elle ne semble pas solliciter la pitié. Sa maison et son ménage, sa paroisse et sa basse-cour, et toutes les préoccupations qui s'y rattachent, n'ont pas encore perdu leurs charmes.

La chaise arrive enfin, on arrime les malles, on range les paquets à l'intérieur, et elle est déclarée prête à partir. Après des mots d'adieu affectueux entre les deux amies, Mr Collins accompagne Elizabeth jusqu'à la voiture et, pendant qu'ils traversent le jardin, il la charge de présenter ses respects à toute sa famille, sans oublier ses remerciements pour la bienveillance de leur accueil à Longbourn l'hiver précédent et ses compliments à Mr et Mrs Gardiner, bien qu'il ne les connaisse pas. Il l'aide à monter à bord, Maria la suit, et on va fermer la portière quand il leur rappelle soudain, avec un air quelque peu consterné, qu'elles ont oublié de laisser un message pour les ladies de Rosings.

« Mais », ajoute-t-il, « vous souhaiterez sans aucun doute que vos humbles respects leurs soient transmis, avec vos compliments reconnaissants pour leur bonté à votre égard pendant votre séjour. »

Elizabeth n'y oppose aucune objection ; — la portière peut alors être fermée, et la voiture s'en va.

« Mon Dieu ! » s'écrie Maria après quelques minutes de silence, « j'ai l'impression que nous sommes arrivées il y a un jour ou deux seulement ! — et pourtant combien de choses se sont passées !

– Énormément de choses en effet », dit sa compagne en soupirant.

« Nous avons dîné neuf fois à Rosings, et aussi pris le thé là-bas deux fois ! — Que de choses j’aurai à raconter ! »

Elizabeth ajoute intérieurement : « et combien j’en aurai à cacher ! »

Leur voyage se déroule sans beaucoup de conversation, ni aucun incident ; et moins de quatre heures après avoir quitté Hunsford, elles atteignent la maison de Mr Gardiner¹, où elles doivent rester quelques jours.

Jane a bonne mine, et Elizabeth a peu l’occasion d’étudier son humeur au milieu des diverses activités que la gentillesse de sa tante a prévues pour elles. Mais Jane doit rentrer à la maison avec elle, et à Longbourn elle aura tout loisir de l’observer.

Ce n’est pas sans un grand effort, entre temps, qu’elle peut même attendre d’être à Longbourn avant de parler à sa sœur de la demande en mariage de Mr Darcy. Savoir qu’elle a la possibilité de révéler ce qui étonnera Jane de manière si prodigieuse et doit, en même temps, gratifier si grandement la part de vanité que sa raison n’a pas encore réussi à réduire, suscite une telle tentation à se confier que rien ne pourrait la retenir, sinon l’état d’indécision dans lequel elle demeure quant à l’étendue de ce qu’elle devrait communiquer ; et la crainte, si elle commence à aborder le sujet, d’être entraînée à répéter quelque chose à propos de Bingley qui ne ferait qu’affliger sa sœur encore plus.

Chapitre 16

La seconde semaine du mois de mai, les trois jeunes filles quittent ensemble Gracechurch-street pour la ville de —, dans le Hertfordshire ; et, alors qu’elles s’approchent de l’auberge où la voiture de Mr Bennet doit les attendre, elles aperçoivent — preuve de la ponctualité du cocher — Kitty et Lydia à la fenêtre d’une salle à manger à l’étage. Ces deux filles sont arrivées depuis plus d’une heure et se sont occupées gaiement à visiter une modiste en face, à regarder la sentinelle en faction, et à assaisonner une salade et un concombre.

Après avoir souhaité la bienvenue à leurs sœurs, elles exhibent triomphalement une table chargée de ces plats froids que propose habituellement le garde-manger d’une auberge, s’exclamant : « N’est-ce pas plaisant ? n’est-ce pas une agréable surprise ? »

¹ À Londres, à mi-chemin à peu près entre les endroits où les spécialistes situent Hunsford et Longbourn.

Orgueil et préjugés

– Et nous avons l'intention de toutes vous inviter », ajoute Lydia ; « mais vous devez nous prêter l'argent, parce que nous venons de dépenser le nôtre dans la boutique là-bas. » Puis, montrant ses achats : « Regardez, j'ai acheté ce chapeau. Je ne le trouve pas très joli ; mais j'ai pensé que je pouvais aussi bien le prendre. Je vais le découdre dès que serons rentrées à la maison, et je verrai si je peux l'améliorer. »

Et quand ses sœurs le déclarent très laid, elle ajoute, avec une parfaite insouciance : « Oh ! mais il y en avait deux ou trois bien plus laids dans la boutique ; et quand j'aurai acheté un peu de satin d'une plus jolie couleur pour le garnir, je pense qu'il sera très acceptable. D'ailleurs, ce que nous portons n'aura pas beaucoup d'importance cet été, quand le —shire aura quitté Meryton, et ils partent dans quinze jours.

– Vraiment, ils s'en vont ? » s'écrie Elizabeth, très satisfaite.

« Ils vont camper près de Brighton ; et je veux tellement que papa nous y emmène toutes pour l'été ! Ce serait un plan si délicieux, et je suis sûre que cela ne coûterait presque rien du tout. Mamma veut même venir aussi ! Sinon, pensez quel malheureux été nous aurons ! »

« Oui », se dit Elizabeth, « ce serait vraiment un plan délicieux, et qui nous achèverait d'un seul coup. Juste Ciel ! Brighton et un camp entier de soldats, pour nous, qui avons déjà été toutes retournées par un pauvre régiment de milice et un bal à Meryton. »

« Et maintenant j'ai de bonnes nouvelles pour vous », dit Lydia quand elles s'assoient à table. « Vous devinez ? D'excellentes nouvelles, des nouvelles capitales, et à propos d'une certaine personne que nous aimons toutes. »

Jane et Elizabeth se regardent, et disent au garçon qu'il n'a pas besoin de rester. Lydia rit :

« Eh, c'est bien votre côté guindé et secret. Vous pensez que le garçon ne doit pas entendre, comme s'il s'en souciait ! Je crois bien qu'il entend souvent des choses pires que ce que je vais dire. Mais il n'est pas beau ! Je suis contente qu'il soit parti. Je n'ai jamais vu un menton aussi long de ma vie. Bon, alors maintenant, mes nouvelles : c'est à propos de ce cher Wickham ; trop bon pour le garçon, non ? Wickham ne risque plus d'épouser Mary King. Voilà pour vous ! Elle est partie chez son oncle à Liverpool ; partie pour y habiter. Wickham est hors de danger.

« Et Mary King est hors de danger ! » ajoute Elizabeth ; « sauvée d'une relation très imprudente en ce qui concerne l'argent.

– Elle est bien sotte de partir, si elle l'aimait.

– Mais j'espère qu'il n'y a pas de forte affection de part et d'autre », dit Jane.

Orgueil et préjugés

« Je suis sûre qu'il n'y en a pas chez *lui*. Je peux affirmer qu'il n'éprouvait pas trois brins de paille d'amour pour elle. Qui pourrait aimer une vilaine petite chose couverte de taches de rousseur ? »

Elizabeth est gênée de penser que, même si elle est incapable d'utiliser des *expressions* si grossières, la grossièreté des *sentiments* n'est pas très différente de ce que sa propre poitrine abritait jadis et croyait généreux !

Dès qu'elles ont toutes mangé, et que les aînées ont payé, on commande la voiture ; et avec un peu d'ingéniosité, tout le monde réussit à s'asseoir au milieu des malles, sacs à ouvrage et paquets, sans oublier l'addition malvenue des achats de Kitty et Lydia.

« Comme nous sommes bien entassées ! » s'écrie Lydia. « Je suis contente d'avoir acheté mon chapeau, ne serait-ce que pour le plaisir d'avoir une boîte à chapeau de plus ! Bon, maintenant que nous sommes installées confortablement et douillettement, nous allons bavarder et rire jusqu'à la maison. Et d'abord, dites-nous ce qui vous est arrivé depuis que vous êtes parties. Avez-vous vu des hommes plaisants ? Avez-vous eu des flirts ? J'entretenais de grands espoirs que l'une de vous aurait trouvé un mari avant de revenir. Jane sera bientôt vieille fille, je vous dis. Elle a presque vingt-trois ans ! Seigneur, comme j'aurais honte de ne pas être encore mariée à vingt-trois ans ! Ma tante Philips veut tellement vous voir mariées, vous n'avez pas idée. Elle dit que Lizzy aurait mieux fait de prendre Mr Collins ; mais je ne crois pas que cela aurait été très amusant. Seigneur ! comme j'aimerais être mariée avant vous ; et alors je vous chaperonnerais dans tous les bals. Oh dites ! nous nous sommes tellement amusées l'autre jour chez le Colonel Forster. Kitty et moi devions y passer la journée, et Mrs Forster a promis d'avoir une petite danse dans la soirée ; (à propos, Mrs Forster et moi sommes *tellement* amies !) et elle a donc invité les deux Harrington à venir, mais Harriett était malade, alors Pen a dû venir toute seule ; et alors qu'avons-nous fait, à votre avis ? Nous avons mis des vêtements de femme à Chamberlayne, afin de le faire passer pour une lady, — c'était vraiment drôle ! Personne ne le savait, seulement le Colonel et Mrs Forster, et Kitty et moi, sauf ma tante, parce que nous avons été forcées d'emprunter une de ses robes ; et vous ne pouvez imaginer comme il avait belle apparence ! Quand Denny, et Wickham, et Pratt, et deux ou trois autres des hommes sont arrivés, ils ne l'ont pas du tout reconnu. Seigneur ! comme j'ai ri ! et aussi Mrs Forster. Je crois que j'aurais pu mourir. Et à cause de *cela* les hommes ont soupçonné quelque chose, et ensuite ils ont vite deviné ce qui se passait. »

C'est en leur racontant de telles histoires de leurs soirées et de leurs plaisanteries que Lydia, assistée par des suggestions et ajouts de Kitty, s'efforce d'amuser ses compagnes pendant tout

le trajet jusqu'à Longbourn. Elizabeth écoute aussi peu que possible, mais elle ne peut échapper aux mentions fréquentes de Wickham.

On les reçoit très chaleureusement à la maison. Mrs Bennet se réjouit de voir Jane toujours aussi belle, et plus d'une fois pendant le dîner Mr Bennet dit à Elizabeth :

« Je suis content que tu sois revenue, Lizzy. »

Il y a beaucoup de monde dans la salle à manger, parce que presque tous les Lucas sont venus chercher Maria et entendre les nouvelles ; et divers sujets les intéressent ; lady Lucas interroge Maria, à travers la table, sur la santé et la basse-cour de sa fille aînée ; Mrs Bennet est doublement occupée, d'une part à obtenir de Jane, qui est assise quelques places plus loin, un compte-rendu des dernières modes, et d'autre part à le transmettre aux jeunes demoiselles Lucas ; et Lydia, d'une voix plutôt plus forte qu'aucune autre, énumère les plaisirs variés de la matinée à qui veut bien l'entendre.

« Oh ! Mary », dit-elle, « quel dommage que tu ne sois pas venue avec nous, car nous nous sommes tellement amusées ! en y allant, Kitty et moi avons baissé tous les stores et prétendu qu'il n'y avait personne dans la voiture ; et je les aurais gardés jusqu'au bout si Kitty n'avait pas eu mal au cœur ; et quand nous sommes arrivées au George, je pense vraiment que nous nous sommes très bien conduites, car nous avons invité les trois autres à manger le plus beau déjeuner froid du monde, et si tu étais venue nous t'aurions invitée aussi. Et ensuite quand nous sommes reparties, c'était tellement drôle ! Je croyais que nous ne pourrions jamais entrer dans la voiture. J'étais prête à mourir de rire. Et ensuite nous nous sommes amusées pendant tout le trajet ! nous avons parlé et ri si fort que n'importe qui aurait pu nous entendre à dix miles ! »

À cela, Mary répond sur un ton très grave : « Loin de moi, ma chère sœur, de déprécier de tels plaisirs. Ils satisferaient sans aucun doute la plupart des esprits féminins. Mais j'avoue qu'ils ne présenteraient aucun charme pour *moi*. Je préfère infiniment un livre. »

Mais Lydia n'entend pas un mot de cette réponse. Elle écoute rarement quelqu'un pendant plus d'une demi-minute, et n'accorde jamais la moindre attention à Mary.

L'après-midi, Lydia veut absolument marcher jusqu'à Meryton avec toutes les filles pour voir comment tout le monde se porte ; mais Elizabeth s'oppose fermement à ce projet. Il ne sera pas dit que les demoiselles Bennet ne peuvent rester une demi-journée à la maison avant d'aller à la poursuite des officiers. Il y a une autre raison à son opposition. Elle craint de revoir Wickham, et a résolu de l'éviter aussi longtemps que possible. Le soulagement que lui apporte le prochain départ du régiment dépasse en effet ce que l'on peut exprimer. Ils doivent s'en aller

dans quinze jours et, une fois qu'ils seront partis, elle espère que rien ne viendra plus la tourmenter à son sujet.

Elle n'a passé que quelques heures à la maison quand elle découvre que ses parents discutent fréquemment du projet de Brighton, dont Lydia leur a donné un avant-goût à l'auberge. Elizabeth voit tout de suite que son père n'a nullement l'intention de céder ; mais ses réponses sont en même temps si vagues et équivoques que sa mère, bien que souvent découragée, ne désespère pas encore de finir par y arriver.

Chapitre 17

Elizabeth ne peut plus brider son impatience à informer Jane de ce qui s'est passé ; et se décidant enfin à supprimer tous les détails qui concernent sa sœur, et la préparant à être surprise, elle lui raconte le lendemain matin l'essentiel de la scène entre Mr Darty et elle.

L'étonnement de Miss Bennet est vite atténué par la forte partialité sororale qui lui fait trouver tout naturel que l'on admire Elizabeth ; et la surprise est bientôt éclipsée par d'autres émotions. Elle est désolée que Mr Darcy ait exprimé ses sentiments de manière si peu propice à les rendre acceptables ; mais elle est encore plus affligée de penser combien le refus de sa sœur a dû le rendre malheureux.

« Il avait tort d'être si certain de réussir », dit-elle ; « et il n'aurait pas dû montrer sa certitude ; mais pense combien cela doit accroître sa déception.

– En effet », répond Elizabeth, « je suis sincèrement désolée pour lui ; mais il a d'autres sentiments qui vont sans doute bientôt le détourner de moi. Tu ne me blâmes pas, quand même, de l'avoir éconduit ?

– Te blâmer ! Oh non.

– Mais tu me blâmes d'avoir parlé si chaleureusement de Wickham.

– Non — Je ne vois pas en quoi tu as eu tort de dire ce que tu as dit.

– Mais tu *vas* l'apprendre, quand je t'aurai raconté ce qui s'est passé dès le lendemain. »

Elle lui parle alors de la lettre, répétant l'ensemble de ce qui concerne George Wickham. Quel coup pour la pauvre Jane ! qui parcourrait volontiers le monde sans croire qu'il existe dans l'ensemble de la race humaine autant de vilénie qu'il s'en trouve concentré là dans un seul individu. Et la réhabilitation de Darcy, bien que réconfortante, ne peut la consoler après une telle découverte. Elle s'efforce sérieusement de prouver qu'il y a sans doute une erreur, et d'innocenter l'un sans impliquer l'autre.

« Cela ne va pas », dit Elizabeth. « Tu n'arriveras jamais à les considérer bons pour quoi que ce soit tous les deux. Fais ton choix, mais tu dois te contenter d'un seul. Il y a une quantité limitée de mérite pour eux deux ; juste assez pour produire un homme de bien ; et ces derniers temps, cela a oscillé pas mal. Pour ma part, j'ai tendance à penser que tout est pour Mr Darcy, mais tu choisis à ton idée. »

Il lui faut un peu de temps, cependant, pour parvenir à dérider Jane.

« Je ne me souviens pas d'avoir été plus ébranlée », dit-elle. « Wickham si vilain ! C'est à peine croyable. Et le pauvre Mr Darcy ! chère Lizzy, considère seulement ce qu'il a dû souffrir. Quelle déception ! et de plus il a appris ta mauvaise opinion de lui ! et il doit raconter une telle chose de sa sœur ! C'est vraiment navrant. Je suis sûre que c'est une épreuve pour toi.

– Oh ! non, mes regrets et ma compassion s'évanouissent quand je vois à quel point ils t'imprègnent. Tu vas si bien lui rendre justice, je le sais, que je me sens de moins en moins concernée et de plus en plus indifférente. En t'en chargeant, tu m'en débarrasses ; et si tu te lamentes à son propos beaucoup plus, mon cœur deviendra aussi léger qu'une plume.

– Pauvre Wickham ; il y a une telle expression de bonté sur son visage ! tellement de franchise et de douceur dans ses manières.

– L'éducation de ces deux jeunes gens a certainement été mal gérée. L'un a reçu toute la bonté, et l'autre en a reçu toute l'apparence.

– Je n'ai jamais trouvé M. Darcy aussi défectueux en bonté *apparente* que toi.

– Et pourtant je me trouvais extraordinairement perspicace en affichant une telle aversion à son égard, sans raison. C'est un tel aiguillon pour l'esprit, une telle occasion de briller, que d'avoir une aversion de ce genre. On peut médire continuellement sans rien dire de juste ; mais on ne peut pas toujours se moquer d'un homme sans tomber de temps en temps sur quelque chose de spirituel.

– Lizzy, quand tu as lu cette lettre pour la première fois, je suis sûre que tu ne pouvais pas prendre les choses comme maintenant.

– En effet. Je me sentais mal à l'aise. Très mal à l'aise, je peux dire malheureuse. Et personne à qui dire ce que je ressentais, pas de Jane pour me reconforter et me dire que je n'avais pas été aussi faible et futile et absurde que je savais l'avoir été ! Oh ! comme tu me manquais !

– Quel dommage que tu aies utilisé des expressions si fortes en parlant de Wickham à Mr Darcy, car maintenant, elles paraissent vraiment imméritées.

– C'est certain. Mais le malheur de parler avec amertume est une conséquence naturelle des préjugés que j'avais encouragés. Il y a un point sur lequel je voudrais ton avis. J'aimerais que

Orgueil et préjugés

l'on me dise si je dois, ou non, faire comprendre le caractère de Wickham à nos connaissances en général »

Miss Bennet réfléchit un peu, puis répond : « Je ne vois vraiment pas à quelle occasion tu le démasquerais si brutalement. Qu'en penses-tu ?

– Que l'on ne devrait pas le faire. Mr Darcy ne m'a pas autorisée à rendre publiques ses révélations. Au contraire, je dois garder pour moi autant que possible tous les détails relatifs à sa sœur ; et si j'entreprends de détromper les gens au sujet du reste de sa conduite, qui me croira ? Le préjugé général contre Mr Darcy est si violent que la moitié des bonnes gens de Meryton auraient une attaque si je tentais de le présenter sous un meilleur jour. Je ne suis pas à la hauteur. Wickham part bientôt ; et ce qu'il est réellement ne signifiera donc plus rien pour quiconque ici. Un jour, tout finira par se savoir, et alors nous pourrons nous moquer de la stupidité de ceux qui ne l'ont pas compris plus tôt. À présent, je ne vais pas en parler.

– Tu as bien raison. La révélation de ses erreurs pourrait détruire définitivement sa réputation. Il regrette peut-être maintenant ce qu'il a fait, et désire s'amender. Nous ne devons pas l'acculer au désespoir. »

Cette conversation apaise le tumulte de l'esprit d'Elizabeth. Elle s'est débarrassée de deux des secrets dont elle portait le poids depuis quinze jours et est assurée d'avoir trouvé en Jane une auditrice bienveillante pour le cas où elle voudrait en reparler. Mais il reste encore une chose tapie dans l'ombre dont la prudence interdit la divulgation. Elle n'ose pas aborder l'autre moitié de la lettre de Mr Darcy, ni expliquer à sa sœur combien l'affection de Bingley était sincère. C'est une information qu'elle ne peut partager avec personne ; et elle est consciente que seule une parfaite compréhension entre les protagonistes pourrait l'autoriser à se débarrasser de ce dernier et encombrant mystère. « Et alors », se dit-elle, « si cet événement très improbable a jamais lieu, je pourrai seulement dire ce que Bingley expliquerait lui-même de façon beaucoup plus agréable. La liberté d'en parler ne sera mienne que lorsqu'elle aura perdu toute valeur ! »

Maintenant qu'elle est installée à la maison, elle a tout loisir d'observer le véritable état d'esprit de sa sœur. Jane n'est pas heureuse. Elle éprouve toujours une tendre affection pour Bingley. Comme elle ne s'était jamais même imaginée amoureuse auparavant, son penchant avait toute la chaleur d'un premier amour et, vu son âge et son tempérament, une plus grande solidité que n'en a souvent un premier amour ; et elle estimait son souvenir et le préférait à tout autre homme si ardemment qu'elle avait besoin de tout son bon sens et de toute son attention

aux sentiments de ses amis pour éviter de se complaire en des regrets qui risquaient de nuire à sa santé et à leur tranquillité.

« Eh bien, Lizzy », dit un jour Mrs Bennet, « que penses-tu *maintenant* de cette triste affaire de Jane ? Pour ma part, j'ai décidé de ne plus jamais en parler à personne. Je l'ai dit l'autre jour à ma sœur Philips. Mais je n'arrive pas à savoir si Jane l'a vu à Londres. Bah, c'est un jeune homme vraiment indigne — et je ne pense pas qu'il reste la moindre chance au monde qu'elle l'obtienne maintenant. Personne ne parle de son retour à Netherfield cet été ; et je n'ai pas manqué d'interroger tous ceux qui sont susceptibles de savoir quelque chose.

– Je ne crois pas qu'il revienne jamais vivre à Netherfield.

– Allons ! il décide ce qu'il veut. Personne ne désire qu'il vienne. Tout de même, je dirai toujours qu'il a très mal agi envers ma fille ; et si j'étais Jane, je ne l'aurais pas toléré. Bon, ce qui me reconforte, c'est qu'elle va mourir d'un cœur brisé, j'en suis sûre, et alors il regrettera ce qu'il a fait. »

Mais comme une telle perspective ne reconforte en rien Elizabeth, elle se tait.

« Eh bien, Lizzy », poursuit sa mère peu après, « et ainsi les Collins vivent très confortablement, n'est-ce pas ? Bon, bon, j'espère seulement que cela durera. Et quel genre de table tiennent-ils ? Charlotte est une excellente ménagère, je pense. Et si elle est à moitié aussi futée que sa mère, elle est plutôt économe. Il n'y a rien d'extravagant dans *son* ménage, je parie.

– Non, rien du tout.

– De la bonne intendance, tu peux en être sûre. Oui, oui. *Ils* prendront soin de ne pas dépenser plus qu'ils ne gagnent. *Ils* n'auront jamais d'ennuis d'argent. Eh, grand bien leur fasse ! Et ainsi, je suppose qu'ils parlent souvent d'avoir Longbourn quand ton père sera mort. Ils le voient comme leur appartenant, je suppose, à quelque date que cela se produise.

– C'est un sujet qu'ils ne pouvaient pas mentionner devant moi.

– Non. Cela aurait été étrange qu'ils l'aient fait. Mais je ne doute pas qu'ils en parlent souvent entre eux. Bon, si cela ne les gêne pas d'habiter dans un domaine qui n'est pas légalement à eux, tant mieux. J'aurais honte d'en avoir un seulement parce qu'il est inaliénable. »

Chapitre 18

La première semaine de leur retour est vite écoulée. La seconde commence. C'est la dernière que le régiment passe à Meryton, et toutes les jeunes filles du voisinage s'étiolent à vue d'œil.

Le découragement est presque universel. Seules les aînées des demoiselles Bennet peuvent encore manger, boire et dormir, et poursuivre le cours normal de leurs activités. Kitty et Lydia, dont la propre misère est extrême, leur reprochent fréquemment leur insensibilité ; elles ne peuvent pas comprendre une telle dureté de cœur dans des membres de la famille.

« Grands Dieux ! Qu'allons-nous devenir ? Qu'allons-nous faire ? » s'exclament-elles souvent dans l'amertume de leur affliction. « Comment peux-tu sourire ainsi, Lizzy ? »

Leur tendre mère partage toute leur peine ; elle se souvient ce qu'elle a souffert elle-même dans une occasion similaire, vingt-cinq ans plus tôt.

« Je suis sûre », dit-elle, « que j'ai pleuré pendant deux jours complets quand le régiment du Colonel Millar est parti. Je pensais que cela me briserait le cœur.

– Je suis sûre que cela brisera le *mien* », dit Lydia.

« Si l'on pouvait seulement aller à Brighton ! » remarque Mrs Bennet.

« Oh, oui ! — si l'on pouvait seulement aller à Brighton ! Mais papa est si désagréable.

– Un peu de bain de mer me remettrait en forme définitivement.

– Et ma tante Philips est sûre que cela *me* ferait le plus grand bien », ajoute Kitty.

Telles sont les lamentations qui résonnent perpétuellement à travers la maison de Longbourn. Elizabeth tente de s'en amuser, mais la honte s'oppose à tout plaisir. Elle sent de nouveau la justesse des objections de Mr Darcy ; et elle n'a jamais été aussi disposée à pardonner son ingérence dans les projets de Bingley.

Mais les nuages qui assombrissent l'avenir de Lydia sont bientôt dissipés ; car Mrs Forster, l'épouse du colonel du régiment, l'invite à l'accompagner à Brighton. Cette inestimable amie est une très jeune femme, et très récemment mariée. Une même bonne humeur, un même entrain, ont rapproché Mrs Forster et Lydia ; elles se connaissent depuis *trois* mois, et depuis *deux* mois elles sont intimes.

On peut à peine décrire le ravissement de Lydia à cette occasion, son adoration de Mrs Forster, la joie de Mrs Bennet et le désespoir de Kitty. Totalement indifférente aux sentiments de sa sœur, Lydia gambade à travers la maison dans un état d'infatigable extase, sollicitant les félicitations de tous, et riant et bavardant avec plus d'énergie que jamais ; tandis que la pauvre Kitty continue à se lamenter sur son sort dans le salon en termes aussi déraisonnables que son ton est larmoyant.

« Je ne vois pas pourquoi Mrs Forster ne devrait pas m'inviter avec Lydia », dit-elle, « même si je ne suis *pas* sa meilleure amie. J'ai autant le droit qu'elle d'être invitée, et même plus, parce que je suis son aînée de deux ans. »

Elizabeth tente en vain de l'amener à la raison, et Jane à la résignation. Quant à Elizabeth, cette invitation est si loin de susciter chez elle les mêmes sentiments que chez sa mère et Lydia, qu'elle la considère comme l'arrêt de mort de toute possibilité de bon sens pour cette dernière ; et, au risque de se faire détester si sa démarche est découverte, elle ne peut s'empêcher de suggérer secrètement à son père de ne pas la laisser partir. Elle lui expose l'inconvenance du comportement général de Lydia, le peu d'avantage qu'elle pourrait retirer de l'amitié d'une femme telle que Mrs Forster, et la probabilité qu'elle se conduise d'une manière encore plus imprudente avec une telle compagne à Brighton, où les tentations doivent être plus grandes qu'à la maison. Il l'écoute attentivement et dit :

« Lydia ne sera pas tranquille tant qu'elle n'aura pas fait une bêtise dans quelque lieu public, et nous ne pouvons espérer qu'elle le fasse avec si peu de frais et d'inconvénients pour sa famille que dans les circonstances présentes.

– Si vous étiez conscient », dit Elizabeth, « des grands désagréments que nous subirons tous si le public découvre les manières imprudentes et relâchées de Lydia ; ou plutôt, que nous subissons déjà, je suis sûre que votre jugement de cette affaire serait différent.

– Que nous subissons déjà ! » répète Mr Bennet. « Quoi, a-t-elle effrayé certains de tes amoureux ? Pauvre petite Lizzy ! Mais ne sois pas malheureuse. Des jeunes gens trop délicats pour supporter un peu de fantaisie ne valent pas un regret. Allons, montre-moi la liste des pitoyables gaillards que l'extravagance de Lydia a tenus à l'écart.

– Non, vous n'y êtes pas. Je n'ai pas souffert d'une telle gêne. Je ne me plains pas d'un mal qui m'est propre, mais de maux dont l'emprise est plus large. La folle instabilité, l'insouciance et le dédain de toute contrainte qui distinguent le caractère de Lydia, ne peuvent qu'affecter notre importance, notre honorabilité dans le monde. Excusez-moi — car je dois parler franchement. Si vous, mon cher père, ne vous donnez pas la peine de contrôler son tempérament exubérant et de lui enseigner que ses activités actuelles ne doivent pas devenir son but dans la vie, elle sera bientôt incapable de s'amender. Son caractère sera formé et elle deviendra, à seize ans, la coquette la plus acharnée qui ait jamais rendu sa famille et elle-même ridicules. Une coquette aussi dans le pire et le plus misérable sens de la coquetterie ; sans autre pouvoir de séduction que la jeunesse et une apparence tolérable ; et en raison de l'ignorance et du vide de son esprit, totalement incapable d'éviter la dérision universelle que son besoin frénétique d'admiration provoquera. Kitty court le même danger. Où que Lydia la mène, elle la suit. Vaines, ignorantes, oisives, et absolument incontrôlées ! Oh ! mon cher père, croyez-vous

Orgueil et préjugés

possible qu'elles ne soient pas critiquées et méprisées où qu'elles aillent, et que leurs sœurs ne soient pas souvent impliquées dans le déshonneur ? »

Mr Bennet voit qu'elle a mis tout son cœur dans le sujet ; et lui prenant affectueusement la main, répond :

« Ne te tourmente pas, ma chérie. Là où vous serez connues, Jane et toi, vous serez respectées et estimées ; et on ne vous admirera pas moins parce que vous avez deux —ou je peux dire, trois — sœurs très sottes. Nous n'aurons pas la paix à Longbourn si Lydia ne part pas à Brighton. Laissons-la donc partir. Le Colonel Forster est un homme sensé, et il la tiendra à l'abri des vrais ennuis ; et heureusement elle est trop pauvre pour attiser la convoitise de quelqu'un. À Brighton elle aura même moins de succès qu'ici en tant que simple coquette. Les officiers trouveront des femmes plus dignes de leur attention. Espérons, par conséquent, que son séjour là-bas lui enseignera sa propre insignifiance. En tout cas, elle ne peut pas beaucoup empirer sans nous inciter à l'enfermer pour le restant de sa vie. »

Elizabeth doit se contenter de cette réponse ; mais sa propre opinion ne change pas, et elle le quitte déçue et désolée. Ce n'est pas dans sa nature, cependant, d'accroître ses contrariétés en s'appesantissant dessus. Elle est sûre d'avoir accompli son devoir, et son tempérament ne l'incite pas à se tracasser au sujet des maux inévitables.

Si Lydia et sa mère connaissaient la teneur de sa conversation avec son père, leur volubilité combinée ne suffirait pas à exprimer leur indignation. Dans l'imagination de Lydia, une visite à Brighton englobe toutes les possibilités de bonheur terrestre. Elle voit, avec l'œil créatif de l'imagination, les rues de cette heureuse station balnéaire envahies par les officiers. Elle se voit l'objet de l'attention de dizaines et de vingtaines d'entre eux à présent inconnus. Elle voit toutes les merveilles du campement ; ses tentes alignées avec une magnifique régularité, remplies de jeunes gens joyeux aux éblouissantes tenues écarlates ; et pour compléter le panorama, elle se voit elle-même assise sous une tente, flirtant tendrement avec au moins six officiers à la fois.

Si elle savait que sa sœur s'efforce de l'arracher à de telles perspectives et de telles réalités, quelles seraient ses sensations ? Seule sa mère pourrait les comprendre, car elle éprouve presque les mêmes. Le voyage de Lydia à Brighton est tout ce qui la console de la conviction mélancolique que son mari n'a nullement l'intention d'y aller lui-même.

Mais elles ignorent entièrement ce qui s'est passé ; et leur euphorie se maintient avec peu d'interruptions jusqu'au jour même du départ de Lydia.

Elizabeth doit maintenant voir Mr Wickham pour la dernière fois. Comme elle l'a fréquemment rencontré depuis son retour, son émoi a en grande partie disparu ; l'émoi de son

penchant passé totalement. Elle a même appris à détecter, dans la douceur même qui l'avait d'abord enchantée, une affectation et une monotonie susceptibles d'écœurer et de lasser. De plus, elle trouve une nouvelle source de désagrément dans son attitude présente envers elle car, après ce qui s'est passé, le désir qu'il affirme bientôt de recommencer ces attentions qui ont marqué les premiers temps de leur relation pourrait ressembler à une provocation. Elle cesse de s'intéresser à lui quand elle se trouve ainsi choisie comme objet d'une galanterie si oiseuse et frivole ; et bien qu'elle tente fermement de s'en défendre, elle ne peut que sentir humiliée en le découvrant convaincu que malgré la suspension de ses hommages, quelles qu'en soient la durée et la cause, il la flatterait et la séduirait n'importe quand s'il les renouvelait.

Le dernier jour que le régiment passe à Meryton, il dîne avec d'autres officiers à Longbourn ; et Elizabeth est si peu disposée à prendre congé de lui en bons termes que lorsqu'il l'interroge sur la manière dont elle a passé son temps à Hunsford, elle raconte que le Colonel Fitzwilliam et Mr Darcy ont passé trois semaines à Rosings et lui demande s'il connaît le premier.

Il paraît surpris, mécontent, troublé ; mais il se reprend au bout d'un moment, retrouve le sourire, répond qu'il le voyait souvent dans le passé ; et après avoir remarqué que c'était un gentleman, lui demande s'il lui a plu. Sa réponse est chaleureuse et favorable. D'un air indifférent, il ajoute peu après : « Combien de temps avez-vous dit qu'il est resté à Rosings ?

– Près de trois semaines.

– Et vous l'avez vu fréquemment ?

– Oui, presque tous les jours.

– Ses manières sont très différentes de celles de son cousin.

– Oui, très différentes. Mais je crois que Mr Darcy gagne à être connu.

– Vraiment ! » s'exclame Wickham avec une expression qui n'échappe pas à Elizabeth. « Et puis-je demander, je vous prie ? » mais il se reprend et ajoute d'un ton plus gai : « Est-ce en courtoisie qu'il s'améliore ? Daigne-t-il ajouter quelques grains de civilité à son style ordinaire ? car je n'ose espérer », poursuit-il d'une voix plus grave et plus sérieuse, « qu'il se soit amélioré quant à l'essentiel.

– Oh, non ! » dit Elizabeth. « Pour ce qui est de l'essentiel, je crois qu'il reste ce qu'il a toujours été. »

Pendant qu'elle parle, Wickham semble ne pas bien savoir s'il doit se réjouir de ses mots ou se méfier de leur sens. Il y a quelque chose dans le visage d'Elizabeth qui l'amène à écouter avec une attention inquiète ce qu'elle ajoute :

Orgueil et préjugés

« Quand j'ai dit qu'il gagnait à être connu, je ne voulais pas dire que son esprit où ses manières étaient en train de s'améliorer, mais qu'en le connaissant mieux on comprenait mieux son tempérament. »

Le trouble de Wickham se manifeste maintenant par un teint empourpré et une attitude agitée ; il reste coi pendant quelques minutes ; jusqu'à ce qu'il contrôle sa gêne et se tourne de nouveau vers elle, et dise le plus aimablement du monde :

« Vous, qui connaissez si bien mes sentiments envers Mr Darcy, comprendrez aisément ma joie sincère à ce qu'il se montre assez sage pour adopter au moins *l'apparence* de ce qui est juste. Dans ce domaine, son orgueil peut rendre service, sinon à lui-même, du moins à bien d'autres gens, car il devrait le dissuader de se conduire de manière aussi ignoble qu'il l'a fait avec moi. Je redoute seulement qu'il adopte la sorte de prudence à laquelle, j'imagine, vous faites allusion, seulement quand il rend visite à sa tante, dont il craint et admire beaucoup le jugement. La peur qu'elle lui inspire a toujours joué un grand rôle, je le sais, quand ils se rencontrent, et tient en partie à son désir de faire aboutir l'union avec Miss De Bourgh, dont je suis certain qu'elle lui tient beaucoup à cœur. »

Elizabeth ne peut réprimer un sourire en entendant cela, mais elle ne répond que par une légère inclination de la tête. Elle voit qu'il veut l'entraîner vers le vieux sujet de ses doléances, et elle n'est pas d'humeur à lui donner satisfaction. Le reste de la soirée se passe avec *l'apparence*, chez lui, de sa bonne humeur habituelle, mais sans nouvelle tentative de se rapprocher d'Elizabeth ; et ils se quittent enfin avec une politesse mutuelle et peut-être un désir mutuel de ne jamais se revoir.

À la fin de la soirée, Lydia rentre avec Mrs Forster à Meryton, d'où elles doivent partir de bonne heure le lendemain matin. La séparation entre sa famille et elle est plus bruyante qu'émouvante. Kitty est la seule à verser des larmes ; mais elle pleure de rage et de jalousie. Mrs Bennet est vague dans ses bons vœux pour la félicité de sa fille, et imposante dans ses injonctions à ne pas manquer l'occasion de s'amuser autant que possible ; conseil dont tout laisse à penser qu'il sera suivi ; et la joie tapageuse de Lydia elle-même disant au revoir couvre les adieux plus discrets de ses sœurs.

Chapitre 19

Si Elizabeth élaborait ses opinions en observant sa propre famille, elle ne pourrait pas concevoir une image bien plaisante de la félicité conjugale ou du bien-être domestique. Son

Orgueil et préjugés

père, captivé par la jeunesse et la beauté, et par l'apparence de bonne humeur que la jeunesse et la beauté produisent généralement, a épousé une femme dont l'intelligence médiocre et l'esprit borné ont vite fait de mettre fin à l'affection qu'il pouvait éprouver pour elle. Le respect, l'estime et la confiance ont disparu à tout jamais ; et tous ses espoirs de bonheur conjugal se sont évanouis. Mais Mr Bennet n'est pas homme à rechercher le réconfort pour la déception suscitée par sa propre imprudence dans l'un de ces plaisirs qui consolent trop souvent les malheureux de leur folie ou de leurs vices. Il aime la campagne et les livres ; et tire de ces goûts ses principales joies. Il ne doit rien à sa femme, sinon que son ignorance et sa sottise contribuent à son amusement. Ce n'est pas la sorte de bonheur qu'un homme souhaiterait en général devoir à sa femme, mais quand les autres sources de distraction font défaut, le vrai philosophe se contente de ce qu'il a.

Elizabeth, cependant, n'a jamais méconnu l'inconvenance de la conduite de son père en tant que mari. Elle en a toujours souffert ; mais comme elle respecte ses qualités et lui est reconnaissante pour son affection envers elle, elle s'efforce d'oublier ce qu'elle ne peut ignorer, et de bannir de ses pensées ce manquement continuels aux obligations et à la bienséance conjugales qui, en exposant son épouse au mépris de ses enfants, est si hautement répréhensible. Mais elle n'a jamais ressenti aussi intensément que maintenant les inconvénients qui doivent affecter les enfants d'un couple aussi mal assorti, ni jamais été aussi consciente des maux provenant d'un tel gâchis de talent ; talent qui, bien employé, aurait pu au moins préserver la respectabilité de ses filles, faute de pouvoir élargir l'esprit de sa femme.

Après s'être réjouie du départ de Wickham, Elizabeth trouve peu d'autres motifs de satisfaction dans la perte du régiment. Les fêtes à l'extérieur sont moins variées qu'auparavant ; et à la maison elle a une mère et une sœur qui, en se plaignant constamment de l'inintérêt de tout ce qui les entoure, assombrissent vraiment l'atmosphère familiale ; et si l'on peut espérer que Kitty retrouve peu à peu son bon sens naturel, puisque les personnes qui lui perturbaient l'esprit sont parties, le double danger d'une station balnéaire et d'un campement va sans doute consolider l'extravagance et l'arrogance de son autre sœur, dont on peut craindre le pire étant donné son tempérament. Dans l'ensemble, elle découvre donc une vérité bien connue : un événement qu'elle attendait avec impatience n'apporte pas toute la satisfaction qu'elle s'est promise. Il est nécessaire, par conséquent, de désigner quelque autre période pour le début de la véritable félicité ; d'avoir quelque autre but vers lequel orienter ses désirs et ses espoirs et, en jouissant de nouveau du plaisir de l'anticipation, de se consoler pour le présent et de se préparer à une autre déception. Son voyage vers les Lacs occupe maintenant ses pensées les

plus heureuses ; c'est son meilleur réconfort pour toutes les heures pénibles que la mauvaise humeur de sa mère et de Kitty rend inévitables ; et tout serait parfait si elle pouvait associer Jane au projet.

« Mais il est heureux », se dit-elle, « que j'aie quelque chose à désirer. Si tout s'arrangeait au mieux, ma déception serait certaine. Là, comme l'absence de ma sœur me procure une source inépuisable de regret, je peux raisonnablement espérer que tous mes souhaits de plaisir se réalisent. Un plan dont chaque partie promet l'euphorie ne peut jamais réussir ; et on ne se garde d'une désillusion générale que par la protection de quelque petite contrariété particulière. »

Quand Lydia est partie, elle a promis d'écrire souvent et de manière bien détaillée à sa mère et à Kitty ; mais ses lettres se font attendre et sont très courtes. Les lettres à sa mère ne contiennent pas grand-chose, sinon qu'elles reviennent de la bibliothèque, où tel et tel officiers les ont accompagnées, et où elle a vu des fanfreluches divines qui l'ont rendu folle ; qu'elle a une nouvelle robe, ou un nouveau parasol qu'elle décrirait plus longuement mais elle doit sortir tout de suite, parce que Mrs Forster l'appelle, et elles vont au campement ; — et dans sa correspondance avec sa sœur, il y en a encore moins à apprendre — car ses lettres à Kitty, bien qu'un peu plus longues, contiennent trop de mots soulignés¹ pour être lues en public.

Deux ou trois semaines après son départ, la santé, la bonne humeur et la joie de vivre commencent à revenir à Longbourn. Tout se présente mieux. Les familles qui ont passé l'hiver en ville reviennent, et c'est le retour des toilettes et sorties estivales. Mrs Bennet retrouve sa sérénité bougonne habituelle, et à la mi-juin Kitty est si bien rétablie qu'elle peut entrer à Meryton sans pleurer ; un événement si heureusement prometteur qu'Elizabeth espère la voir assez raisonnable avant Noël pour ne pas mentionner un officier plus d'une fois par jour, à moins que par quelque décision cruelle et perfide du ministère de la guerre, un autre régiment soit cantonné à Meryton.

La date prévue pour leur voyage dans le nord s'approche rapidement ; mais quinze jours seulement avant le départ arrive une lettre de Mrs Gardiner qui en retarde le début et en diminue

¹ Il existe plusieurs interprétations de cette phrase, ainsi qu'on peut le vérifier dans les nombreux blogs consacrés à Jane Austen sur internet. La plus courante repose sur le fait que les lettres étaient lues à voix haute dans le cercle familial — par exemple au chapitre 7 du premier volume, Jane lit une lettre de Caroline Bingley, puis Elizabeth lit une lettre de Jane, etc. Lydia souligne les mots un peu osés que Kitty ne doit pas lire à voix haute. Quand presque tous les mots sont soulignés, il ne reste plus grand-chose à lire en public. Cette interprétation s'appliquerait aussi aux lettres de Jane Austen à sa sœur Cassandra. Cette dernière a brûlé l'essentiel de la correspondance, ce qui constitue une grande perte pour l'humanité. Il est possible que Jane ait souligné trop de mots. En tout cas, les quelques lettres qui ont échappé au feu sont très anodines.

la portée. Les affaires de Mr Gardiner le retiennent encore une quinzaine de jours en juillet, et le rappellent à Londres au bout d'un mois ; comme cela leur laisse une période trop courte pour aller aussi loin et voir autant de choses que prévu, ou au moins de les voir aussi tranquillement et confortablement qu'ils l'envisageaient, ils sont obligés de renoncer aux Lacs et de leur substituer un itinéraire plus restreint ; et, selon le nouveau plan, ils n'iront pas plus loin au nord que le Derbyshire. Il y a assez de choses à voir dans cette région pour occuper l'essentiel de leurs trois semaines ; et elle présente un attrait tout particulier pour Mrs Gardiner. La ville où elle a vécu plusieurs années, et où ils vont maintenant passer quelques jours, excite sans doute autant sa curiosité que toutes les beautés célèbres de Matlock, Chatsworth, Dovedale ou du Peak¹.

Elizabeth est terriblement déçue ; elle attendait cette visite aux Lacs avec impatience ; et pense que le temps qui reste serait suffisant. Mais tout ce qu'on lui demande, c'est d'être satisfaite — et son tempérament le lui permet certainement ; tout va donc très bien.

Quand il est question du Derbyshire, les idées qui s'y rattachent ne manquent pas. Il est impossible pour elle de voir le mot sans penser à Pemberley et à son propriétaire. « Mais je peux à coup sûr me promener impunément dans sa région », se dit-elle, « et lui dérober quelques aiguilles de spath² sans qu'il devine ma présence. »

La période d'attente est maintenant doublée. Quatre semaines doivent s'écouler avant l'arrivée de son oncle et de sa tante. Mais elles s'écoulent bel et bien et Mr et Mrs Gardiner apparaissent enfin à Longbourn avec leurs quatre enfants. Ceux-ci, deux filles âgées de six et huit ans et deux garçons plus petits, sont laissés aux bons soins de leur cousine Jane, qui est leur préférée et dont le solide bon sens et la douceur de caractère conviennent exactement pour s'occuper d'eux en toutes choses — leur donner des leçons, jouer avec eux, et les aimer.

Les Gardiner ne restent qu'une nuit à Longbourn, et partent au matin avec Elizabeth en quête de nouveauté et d'amusement. Un plaisir est certain — celui de leur compatibilité en tant que compagnons de voyage ; une compatibilité qui inclut la santé et l'aptitude à supporter les inconvénients — la joie à mettre en valeur chaque plaisir — et l'affection et l'intelligence, qui peuvent faire naître le plaisir entre eux en cas de déception à l'extérieur.

¹ Matlock : principale ville du Derbyshire. Chatsworth : grand château qui sert souvent de décor pour les versions filmées de *Pride and Prejudice*. Dovedale : vallée connue pour ses rochers. Le *Peak District* est aujourd'hui un parc national. Le pic qui lui donne son nom s'élève à 636 mètres.

² Cristaux de fluorine que l'on trouve à Dovedale.

Ce n'est pas l'objet de cet ouvrage de décrire le Derbyshire, ni aucun des lieux remarquables que traverse la route qui y mène ; Oxford, Blenheim, Warwick, Kenelworth, Birmingham, etc. sont suffisamment connus. Seule une petite partie du Derbyshire nous concerne à présent. Après avoir vu les principales merveilles du pays, ils se dirigent vers la petite ville de Lambton, là où Mrs Gardiner habitait et où — a-t-elle appris récemment — résident encore quelques connaissances ; et à cinq miles de Lambton, déclare sa tante à Elizabeth, se trouve Pemberley. Ce n'est pas précisément sur leur route, mais le détour ne dépasse pas un mile ou deux. En parlant de leur itinéraire la veille au soir, Mrs Gardiner exprime le désir de revoir cet endroit, Mr Gardiner approuve, et on demande à Elizabeth son accord.

« Ma chérie, n'aimerais-tu pas voir ce lieu dont tu as tant entendu parler ? » demande sa tante. « Un endroit, de plus, auquel sont liés beaucoup de tes connaissances. Wickham y a passé toute sa jeunesse, tu sais. »

Elizabeth est troublée. Elle sent qu'elle n'a rien à faire à Pemberley, et est obligée de prétendre qu'elle n'a pas envie de le voir. Il lui faut déclarer qu'elle s'est lassée des grandes maisons après en avoir vu tant¹, et que les beaux tapis et les rideaux de satin ne lui procurent aucun plaisir.

Mrs Gardiner se moque de sa bêtise. « Si c'était simplement une belle maison richement meublée », dit-elle, « je ne m'y intéresserais pas moi-même ; mais le parc est magnifique. Ils ont certaines des plus beaux arbres du pays. »

Elizabeth ne dit plus rien — mais son esprit ne peut acquiescer. Elle pense immédiatement à la possibilité de rencontrer Mr Darcy alors qu'elle visite le domaine. Ce serait affreux ! L'idée même la fait rougir ; et elle se dit qu'il vaudrait mieux en parler ouvertement à sa tante que de courir un tel risque. Mais on peut trouver des objections à une telle décision ; et elle se résout enfin à ce que ce soit le dernier recours, au cas où son enquête discrète quant à l'absence de la famille recevrait une réponse défavorable.

Par conséquent, quand elle se retire pour la nuit, elle demande à la femme de chambre si Pemberley est vraiment un bel endroit, quel est le nom de son propriétaire et, non sans inquiétude, si la famille est sur place pour l'été. Une réponse négative bienvenue ayant suivi la dernière question, son angoisse est dissipée et elle a tout loisir d'éprouver une grande curiosité de voir la maison elle-même ; et quand le sujet revient sur le tapis le lendemain matin et qu'on

¹ Il y avait de grands châteaux que l'on pouvait visiter à Blenheim et Warwick et les ruines d'un château à Kenelworth.

l'interroge de nouveau, elle peut répondre sans hésiter, avec l'air indifférent qui convient, qu'elle ne s'oppose pas vraiment au projet.

Ils vont donc aller à Pemberley.

VOLUME 3

Chapitre 1

Alors qu'ils sont sur la route, Elizabeth guette avec une certaine émotion la première apparition des arbres de Pemberley ; et quand enfin ils arrivent au pavillon du gardien, son cœur bat la chamade.

Le parc est immense, et contient une grande variété de paysages. L'entrée se trouve dans une des parties les plus basses, et ils roulent pendant quelque temps à travers une belle et vaste forêt.

Elizabeth a l'esprit trop préoccupé pour bavarder, mais elle voit et admire tous les endroits et points de vue remarquables. Ils montent peu à peu sur un demi-mile et parviennent au sommet d'une haute colline, où la forêt s'arrête et où l'on est frappé immédiatement par la vue de Pemberley House, situé de l'autre côté d'une vallée dans laquelle la route descend en lacets quelque peu abrupts. C'est un grand et beau bâtiment de pierre, se dressant fièrement sur une hauteur, au pied de laquelle coule un cours d'eau dont le débit naturel est gonflé sans que cela paraisse artificiel ; ses berges ne paraissent ni arrangées ni trop décorées. De grandes collines boisées s'élèvent derrière le château. Elizabeth est enchantée. Elle n'a jamais vu un endroit que la nature ait autant gâté, et dont la beauté naturelle ait été aussi peu contrariée par un goût maladroit. Ils sont tous transportés d'admiration ; et à ce moment elle sent que ce serait vraiment quelque chose d'être la maîtresse de Pemberley !

Ils descendent la colline, traversent le pont et vont jusqu'à la porte ; et, pendant qu'elle examine la maison de plus près, toutes ses craintes de rencontrer son propriétaire reviennent. Elle redoute que la femme de chambre se soit trompée. Ayant demandé à visiter la maison, ils sont admis dans le hall ; et Elizabeth, pendant qu'ils attendent la gouvernante, a le temps de s'étonner d'être où elle est.

La gouvernante arrive ; une femme âgée, d'apparence respectable, moins raffinée et plus courtoise qu'elle ne le prévoyait. Ils la suivent dans la salle à manger. C'est une grande pièce, aux belles proportions, décorée avec goût. Elizabeth, après l'avoir brièvement examinée, va jusqu'à une fenêtre pour admirer la vue. La colline couronnée d'arbres dont ils sont descendus, paraissant plus pentue en raison de la distance, est belle à voir. Tous les aspects du paysage sont plaisants ; et elle regarde tout le panorama, la rivière, les arbres éparpillés sur ses rives et les méandres de la vallée, aussi loin qu'elle peut les suivre, avec ravissement. Quand ils entrent

dans d'autres pièces, chaque élément du paysage apparaît sous un nouvel angle ; mais de chaque fenêtre on voit toujours de la beauté. Les pièces sont hautes et splendides, et leur mobilier témoigne de la fortune de leur propriétaire ; mais Elizabeth, admirant son goût, voit que les meubles ne sont ni clinquants ni inutilement précieux ; moins fastueux, mais plus véritablement élégants, que ceux de Rosings.

« Et de ce lieu », se dit-elle, « j'aurais pu être la maîtresse ! Ces pièces auraient pu maintenant m'être familières ! Au lieu de les voir en tant qu'étrangère, j'aurais pu me réjouir de les savoir miennes, et y souhaiter la bienvenue à mon oncle et à ma tante. — Mais non », — reprenant ses esprits, — « ce serait impossible : j'aurais perdu mon oncle et ma tante : je n'aurais pas le droit de les inviter. »

Cette heureuse idée lui épargne ce qui pourrait ressembler à des regrets.

Elle a très envie de demander à la gouvernante si son maître est vraiment absent, mais elle n'ose pas. À la fin, cependant, son oncle pose la question ; et elle sursaute, inquiète, quand Mrs Reynolds répond qu'il l'est et ajoute : « mais nous l'attendons demain avec un groupe d'amis ». Comme Elizabeth se réjouit que quelque circonstance n'ait pas retardé d'un jour leur propre voyage !

Sa tante l'appelle maintenant pour regarder une image. Elle s'approche et voit le portrait de Mr Wickham accroché, au milieu d'autres miniatures, au-dessus de la cheminée. Sa tante lui demande, en souriant, s'il lui plaît. La gouvernante s'avance et leur dit que c'est le portrait d'un jeune gentleman, le fils de l'intendant de feu son maître, qui l'a élevé à ses frais. — « Il s'est maintenant engagé dans l'armée », ajoute-t-elle, « mais je crains qu'il n'ait mal tourné. »

Mrs Gardiner adresse un sourire à sa nièce, mais Elizabeth ne peut le lui rendre.

« Et ceci », dit Mrs Reynolds en montrant une autre miniature, « est mon maître — et lui ressemble fort. Il a été dessiné au même moment que l'autre — il y a huit ans environ.

— J'ai beaucoup entendu que votre maître était bien de sa personne », dit Mrs Gardiner en regardant l'image ; « c'est un beau visage. Mais, Lizzy, tu peux nous dire s'il est ressemblant ou non. »

Quand Mrs Reynolds entend qu'Elizabeth connaît son maître, son respect pour elle semble s'accroître.

« Cette jeune dame connaît-elle Mr Darcy ? »

Elizabeth rougit et dit : « Un peu.

— Et ne trouvez-vous pas que c'est un très beau gentleman, M'dame ?

— Oui, très beau.

Orgueil et préjugés

– Je suis sûre que *je* n'en connais pas de plus beau ; mais dans la galerie à l'étage vous verrez un portrait plus grand et plus réussi. Cette pièce-ci était la préférée de mon défunt maître, et ces miniatures sont restées telles qu'elles étaient. Il les aimait beaucoup. »

Cela explique la présence du portrait de Mr Wickham, se dit Elizabeth.

Mrs Reynolds attire ensuite leur attention sur un portrait de Miss Darcy, réalisé quand elle n'avait que huit ans.

« Miss Darcy est-elle aussi belle que son frère ? » demande Mr Gardiner.

« Oh ! oui — la plus jolie jeune fille que l'on ait jamais vue ; et tellement accomplie ! — Elle joue et chante toute la journée. Dans la pièce suivante se trouve un nouvel instrument qui vient d'être livré pour elle — un cadeau de mon maître ; elle arrive avec lui demain. »

Mr Gardiner, dont les manières sont détendues et agréables, encourage son envie de bavarder par ses questions et ses remarques ; mue par la fierté¹ ou l'affection, Mrs Reynolds prend un plaisir évident à parler de son maître et de sa sœur.

« Votre maître est-il souvent à Pemberley au cours de l'année ?

– Pas autant que je le souhaiterais, monsieur ; je dirais qu'il passe peut-être la moitié de son temps ici ; et Miss Darcy vient toujours pour les mois d'été. »

« Sauf », pense Elizabeth, « quand elle va à Ramsgate. »

« Si votre maître se mariait, vous pourriez le voir plus souvent.

– Oui, monsieur ; mais je ne sais pas quand *cela* se passera. Je ne sais pas qui est assez bien pour lui. »

Mr et Mrs Gardiner sourient. Elizabeth ne peut s'empêcher de dire : « C'est à porter à son crédit, j'en suis sûre, que vous pensiez ainsi.

– Je ne dis rien de plus que la vérité, et ce que diraient tous les gens qui le connaissent », répond-elle. Elizabeth pense que c'est aller un peu loin ; et son étonnement s'accroît quand la gouvernante dit : « Je n'ai jamais eu un mot de travers de lui de toute ma vie, et je l'ai connu quand il avait quatre ans. »

C'est l'éloge le plus extraordinaire possible, et le plus opposé à son point de vue. Elle a toujours été convaincue qu'il n'avait pas bon caractère. Elle écoute avec une vive curiosité ; elle a envie d'en entendre plus, et elle est reconnaissante quand son oncle dit :

« Il est peu de gens dont on peut en dire autant. Vous avez de la chance d'avoir un tel maître.

¹ *Pride*. « Orgueil » n'irait pas très bien ici.

Orgueil et préjugés

– Oui, monsieur, je le sais. Si je parcourais le monde, je n'en trouverais pas de meilleur. Mais j'ai toujours observé que les enfants qui ont bon caractère gardent leur bon caractère quand ils grandissent ; et c'était toujours le garçon le plus gentil et le plus généreux du monde.

Elizabeth ne peut s'empêcher de la dévisager. — « Est-ce bien Mr Darcy ! » pense-t-elle.

« Son père était un excellent homme », dit Mrs Gardiner. « Oui, m'dame, il l'était vraiment ; et son fils sera juste comme lui — juste aussi bienveillant pour les pauvres. »

Elizabeth écoute, s'étonne, doute, et a envie d'en entendre plus. Rien d'autre de ce que dit Mrs Reynolds ne peut l'intéresser. Elle précise en vain le sujet des tableaux, les dimensions des pièces, le prix du mobilier. Mr Gardiner, trouvant très amusant le genre de préjugé familial auquel il attribue les louanges excessives de son maître, la ramène vite à celui-ci ; et elle expose vigoureusement ses nombreux mérites pendant qu'ils montent ensemble le grand escalier.

« C'est le meilleur propriétaire et le meilleur maître qui ait jamais existé », dit-elle. « Pas comme les jeunes gens effrontés de ce temps qui ne pensent qu'à eux-mêmes. Il n'y a pas un de ses locataires ou de ses domestiques que tous respectent son nom. Des gens le disent orgueilleux ; mais je suis sûre d'avoir jamais rien vu de ça. À mon idée, c'est seulement parce qu'il jacasse pas comme les autres jeunes gens. »

« Sous quel plaisant éclairage cela le place ! » pense Elizabeth.

« Cette belle description de lui », chuchote sa tante en marchant, « ne s'accorde guère avec son comportement envers notre pauvre ami.

– Nous avons peut-être été trompées.

– Ce n'est pas très plausible ; notre source était trop sûre. »

Quand ils atteignent le grand hall à l'étage, on les fait entrer dans un très joli petit salon, récemment aménagé de manière plus élégante et légère que l'appartement du bas ; et on les informe que la rénovation vient d'être achevée, pour faire plaisir à Miss Darcy, qui s'est entichée de la pièce au cours de son dernier séjour à Pemberley.

« C'est certainement un excellent frère », dit Elizabeth en s'approchant d'une des fenêtres.

Mrs Reynolds prévoit la joie de Miss Darcy quand elle entrera dans la pièce. « Et c'est toujours ainsi avec lui », ajoute-t-elle. — « Tout ce qui peut faire plaisir à sa sœur, ce sera fait à coup sûr. Il n'y a rien qu'il ne ferait pas pour elle. »

Il ne leur reste à voir que la grande galerie d'exposition et deux ou trois des principales chambres. Dans la galerie se trouvent plusieurs beaux tableaux, mais Elizabeth n'y connaît rien en art ; et comme ils ressemblent à ce qu'elle a déjà vu en bas, elle regarde plus volontiers

quelques pastels dessinés par Miss Darcy, dont les sujets sont à la fois plus intéressants et plus faciles à comprendre.

La galerie contient de nombreux portraits de famille, mais ils n'ont pas de quoi retenir l'attention d'un étranger. Elizabeth ne recherche que le seul visage dont elle peut reconnaître les traits. Enfin elle le trouve — et elle observe un portrait ressemblant de manière frappante à Mr Darcy, avec un sourire qu'elle se souvient avoir parfois vu sur son visage quand il la regardait.

Elle se tient plusieurs minutes devant le portrait, à le contempler intensément, et y revient encore avant de quitter la galerie. Mrs Reynolds les informe qu'il a été réalisé du vivant de son père.

Ce que ressent Elizabeth à ce moment envers l'original est certainement plus tendre que ce qu'elle a jamais éprouvé au cours de leurs rencontres. Les louanges dont le couvre Mrs Reynolds ne sont pas négligeables. Quel éloge a plus de valeur que l'éloge d'un domestique intelligent ? Combien de personnes ont leur bonheur sous sa tutelle en tant que frère, propriétaire, maître ! — Que de plaisir ou de peine il peut octroyer ! — Que de bien ou de mal il doit faire ! Chaque idée avancée par la gouvernante est favorable à son caractère et, alors qu'elle se tient devant la toile sur laquelle il est représenté et la fixe du regard, elle pense à son affection avec un sentiment de gratitude plus profond que jamais ; elle se souvient de la chaleur de sa déclaration, et en minimise l'inconvenance.

Après avoir vu toutes les parties de la maison ouvertes au public, ils redescendent et, prenant congé de la gouvernante, sont confiés au jardinier, qui vient à leur rencontre à la porte d'entrée.

Alors qu'ils traversent la pelouse pour aller vers la rivière, Elizabeth se retourne pour revoir la maison ; son oncle et sa tante s'arrêtent aussi et, pendant que le premier s'interroge sur la date du bâtiment, le propriétaire lui-même arrive soudain par l'allée qui le contourne depuis les écuries.

Elizabeth et lui sont à vingt mètres l'un de l'autre, et son apparition est si subite qu'elle ne peut éviter qu'il la voie. Leurs regards se croisent instantanément, et leurs joues se teintent du rouge le plus vif. Il sursaute véritablement, et pendant un moment paraît pétrifié par la surprise ; mais se ressaisissant vite, il avance vers le groupe et s'adresse à Elizabeth sinon avec un calme parfait, du moins avec une politesse parfaite.

Elle s'est détournée instinctivement ; mais, s'arrêtant quand il s'approche, elle reçoit ses compliments avec un embarras impossible à surmonter. Si son apparition, ou sa ressemblance

au portrait qu'ils viennent d'examiner, ne suffisait pas à convaincre Mr et Mrs Gardiner qu'ils voient maintenant Mr Darcy, l'expression de surprise du jardinier en apercevant son maître leur dirait tout de suite. Ils restent un peu à l'écart pendant qu'il parle à leur nièce qui, stupéfaite et confuse, ose à peine lever les yeux vers son visage et ne sait pas ce qu'elle répond à ses questions courtoises sur sa famille. Étonnée par son changement d'attitude depuis leur dernière rencontre, elle se sent de plus en plus embarrassée à chaque phrase qu'il prononce ; et alors que toutes sortes d'idée sur l'incorrection de sa présence ici se bousculent dans son esprit, les quelques minutes pendant lesquelles ils poursuivent leur conversation sont les plus inconfortables de sa vie. Il ne semble pas non plus très à l'aise ; quand il parle, son ton n'est pas aussi posé que d'habitude ; et il répète ses questions sur le moment où elle a quitté Longbourn et sur son séjour dans le Derbyshire si souvent, et d'une manière si précipitée, que la confusion de ses pensées est bien évidente.

Il semble enfin se trouver à court d'idées ; et, après être resté un moment debout sans rien dire, il se ressaisit soudain et prend congé.

Mr et Mrs Gardiner reviennent alors auprès d'Elizabeth et disent combien ils admirent la prestance de Mr Darcy ; mais elle n'entend pas un mot et, totalement absorbée par ses propres sentiments, les suit en silence. La honte et le dégoût l'accablent. Cette visite ici était la chose la plus désastreuse, la plus irréfléchie du monde ! Comme il a dû trouver cela étrange ! Comme cela a dû paraître déplaisant à un homme aussi vaniteux ! On pourrait penser qu'elle s'est délibérément jetée en travers de son chemin une fois de plus ! Oh ! pourquoi est-elle venue ? ou bien, pourquoi est-il venu ainsi la veille du jour où on l'attendait ? S'ils étaient repartis dix minutes plus tôt, il ne les aurait pas aperçus, car il était clair qu'il venait d'arriver, qu'il venait de descendre de son cheval ou de sa voiture. Elle rougit encore et encore après cette horrible rencontre. Et son attitude, changée de manière si frappante, — que cela peut-il signifier ? Qu'il veuille même lui parler est stupéfiant ! — mais parler avec une telle courtoisie, prendre des nouvelles de sa famille ! Jamais de toute sa vie elle n'a vu ses manières si peu hautaines, jamais il n'a parlé avec autant de douceur que pendant cette rencontre inattendue. Quel contraste avec sa dernière déclaration dans le parc de Rosings, quand il lui a remis la lettre ! Elle ne sait qu'en penser, ni comment l'expliquer.

Ils sont maintenant entrés dans une belle allée au bord de l'eau, et chaque pas leur fait découvrir un talus plus noble, ou une plus plaisante vue des bois dont ils s'approchent, mais il s'écoule un peu de temps avant qu'Elizabeth y devienne sensible ; et bien qu'elle réponde machinalement aux interpellations répétées de son oncle et de sa tante, et paraisse diriger son

regard vers les objets qu'ils lui indiquent, elle ne distingue rien du paysage. Ses pensées sont toutes tournées vers l'endroit de la maison de Pemberley, quel qu'il soit, où se trouve alors Mr Darcy. Elle aimerait savoir ce qui se passe dans son esprit à cet instant ; ce qu'il pense d'elle et si, malgré tout, elle lui est encore chère. Peut-être s'est-il montré courtois seulement parce qu'il se sentait à l'aise ; pourtant il y avait *quelque chose* dans sa voix qui ne ressemblait pas à de l'aisance. Elle ne peut dire s'il ressentait plus de peine que de plaisir en la voyant, mais il ne l'a certainement pas vue avec sérénité.

Cependant, les remarques de ses compagnons sur sa distraction la tirent enfin de sa rêverie, et elle ressent le besoin de redevenir elle-même.

Ils pénètrent dans les bois et, disant adieu à la rivière pour un moment, montent vers les hauteurs ; d'où, quand une trouée entre les arbres permet au regard de s'élancer, on peut admirer de nombreuses charmantes vues de la vallée, des collines en face souvent couvertes d'arbres, et par endroits de la rivière. Mr Gardiner exprime le souhait de visiter tout le parc, mais craint que ce soit trop pour une simple promenade. Le jardinier répond avec un sourire triomphal que le tour mesure dix miles. Cela règle la question ; et ils suivent le circuit habituel ; qui les ramène au bord de l'eau après une descente abrupte dans la forêt. Ils traversent la rivière, très étroite à cet endroit, sur un simple pont s'accordant avec l'apparence générale du paysage ; c'est un lieu moins aménagé qu'aucun de ceux qu'ils ont visité jusque-là ; et la vallée, resserrée ici en une gorge, ne laisse la place qu'au cours d'eau et à un petit chemin bordé par un taillis de bois de coupe. Elizabeth aimerait explorer ses détours ; mais ils sont loin de la maison et Mrs Gardiner, qui n'est pas une grande marcheuse, ne peut continuer et ne pense qu'à revenir à la voiture le plus vite possible. Sa nièce doit donc céder et ils se dirigent vers la maison, de l'autre côté de la rivière, par le chemin le plus court ; mais leur progression est lente parce que Mr Gardiner, qui adore pêcher, même s'il s'adonne rarement à cette activité, est tellement occupé à observer les truites qui apparaissent à l'occasion dans l'eau, et à en parler au jardinier, qu'ils n'avancent pas beaucoup. Alors qu'ils se promènent ainsi sans se presser, ils sont de nouveau surpris, et l'étonnement d'Elizabeth n'est pas moindre que la première fois, par la vue de Mr Darcy venant vers eux, et déjà proche. Le chemin est ici moins abrité que de l'autre côté, ce qui leur permet de le voir à l'avance. Elizabeth, aussi stupéfaite soit-elle, est au moins mieux préparée à un entretien qu'auparavant, et résolue à se conduire et à parler calmement, s'il tient vraiment à les rencontrer. Pendant un instant, en vérité, elle pense qu'il va probablement suivre quelque autre chemin. Cette impression dure le temps qu'une courbe de l'allée le dissimule à leur vue ; mais dès le tournant passé, il est juste devant eux. Elle voit au premier coup d'œil qu'il n'a pas perdu

Orgueil et préjugés

sa récente courtoisie ; et, pour imiter sa politesse, elle commence par admirer la beauté de l'endroit ; mais à peine a-t-elle prononcé les mots « merveilleux » et « charmant » que des souvenirs malencontreux s'interposent : elle se dit qu'un éloge de Pemberley venant d'elle pourrait être compris de travers. Sa couleur change et elle ne dit plus rien.

Quand elle se tait, il lui demande si elle peut lui faire l'honneur de le présenter à ses amis — qui se tiennent un peu en retrait. C'est un trait de courtoisie auquel elle ne s'attendait pas ; et elle peut difficilement réprimer un sourire en constatant qu'il cherche maintenant à connaître certaines de ces mêmes personnes contre lesquelles son orgueil se révoltait quand il lui a fait sa demande. « Quelle sera sa surprise », se dit-elle, « quand il apprendra qui ils sont ! Il les prend pour des gens du monde. »

Elle fait donc immédiatement les présentations ; et quand elle précise leur lien de parenté, elle l'observe en douce pour voir comment il le prend ; et ne serait pas étonnée s'il fuyait aussi vite que possible des compagnons aussi disgracieux. Il est évident que la relation le *surprend* ; il la supporte néanmoins avec une grande force d'âme et, loin de s'enfuir, il fait demi-tour pour les accompagner et se met à bavarder avec Mr Gardiner. Elizabeth ne peut que se réjouir, ne peut que triompher. C'est consolant qu'il découvre dans sa famille quelques personnes dont elle n'a pas à rougir. Elle écoute très attentivement tout ce qui se passe entre eux, et elle est fière de chaque expression, de chaque phrase de son oncle qui démontre son intelligence, son goût, ou ses bonnes manières.

La conversation se porte bientôt sur la pêche, et elle entend Mr Darcy l'inviter, le plus poliment du monde, à pêcher là aussi souvent qu'il le désire pendant son séjour dans le voisinage, offrant en même temps de lui procurer du matériel de pêche, et lui montrant les parties de la rivière où pratiquer le sport au mieux. Mrs Gardiner, qui marche en donnant son bras à Elizabeth, lui adresse un regard exprimant son étonnement. Elizabeth ne dit rien, mais elle ne pourrait pas être plus contente ; le compliment lui est assurément destiné. Sa stupéfaction, cependant, est extrême ; et elle se répète sans cesse : « Pourquoi a-t-il tellement changé ? Quelle en est la raison ? Cela ne peut pas être pour *moi*, pour *me* faire plaisir, que ses manières se sont ainsi radoucies. Mes reproches à Hunsford ne peuvent pas avoir produit un tel changement. Il est impossible qu'il m'aime encore. »

Alors qu'ils ont marché quelque temps de cette manière, les deux dames devant, les deux gentlemen derrière, un petit changement se produit quand ils reprennent leurs places après être descendus au bord de l'eau pour mieux examiner de curieuses plantes aquatiques. C'est que Mrs Gardiner, fatiguée par l'excursion de la matinée, trouve le bras d'Elizabeth insuffisant pour

la soutenir, et préfère par conséquent celui de son mari. Mr Darcy la remplace auprès de sa nièce, et ils marchent ensemble. Après un bref silence, la dame parle la première. Souhaitant l'informer qu'on l'a assurée de son absence avant sa visite sur place, elle commence par déclarer que son arrivée était totalement imprévue — « car votre gouvernante », ajoute-t-elle, « nous a dit que vous ne seriez certainement pas là avant demain ; et en effet, avant d'avoir quitté Bakewell, nous avons compris que l'on ne vous attendait pas tout de suite dans le pays. » Il reconnaît que tout cela est vrai ; et précise que des affaires à voir avec son intendant l'ont amené à précéder de quelques heures le reste du groupe avec lequel il voyageait. « Ils vont me rejoindre demain de bonne heure », poursuit-il, « et parmi eux se trouvent des personnes de votre connaissance — Mr Bingley et ses sœurs. »

Elizabeth répond d'une simple inclination de la tête. Ses pensées reviennent aussitôt à la dernière fois que le nom de Mr Bingley a été mentionné entre eux ; et il y pense lui aussi, à en juger par la couleur de son visage.

« Il y a encore une autre personne dans le groupe », ajoute-t-il après une pause, « qui souhaite plus particulièrement faire votre connaissance ; — me permettrez-vous, ou est-ce trop demander, de vous présenter ma sœur pendant votre séjour à Lambton ? »

La surprise que provoque une telle requête est vraiment grande ; trop grande pour qu'elle se rende compte de la manière dont elle accepte. Elle sent immédiatement que le désir de Miss Darcy de la rencontrer, quel qu'il soit, ne peut être que l'œuvre de son frère, et sans y regarder plus avant, c'est satisfaisant ; il est réconfortant de savoir que son ressentiment ne l'a pas amené à penser vraiment du mal d'elle.

Ils marchent maintenant en silence ; chacun plongé dans ses pensées. Elizabeth n'est pas tranquille ; c'est impossible ; mais elle est flattée et contente. Son souhait de lui présenter sa sœur est un compliment de premier ordre. Ils dépassent vite les autres, et quand ils atteignent la voiture Mr et Mrs Gardiner sont à un quart de mile derrière.

Il lui propose alors d'entrer dans la maison — mais elle affirme qu'elle n'est pas fatiguée, et ils restent debout ensemble sur la pelouse. En un tel moment, il y aurait beaucoup à dire, et le silence est très gênant. Elle veut parler, mais tous les sujets semblent exclus. Elle se souvient enfin qu'elle a voyagé et ils parlent de Matlock et Dovedale avec une grande persévérance. Cependant le temps et sa tante avancent lentement — et sa patience et ses idées sont presque épuisées avant la fin du tête-à-tête. À l'arrivée de Mr et Mrs Gardiner, ils sont tous invités à prendre des rafraîchissements dans la maison ; mais ils déclinent l'offre, et l'on se quitte avec

la plus grande politesse de part et d'autre. Mr Darcy aide les dames à monter dans la voiture et quand ils partent, Elizabeth le voit marcher lentement vers la maison.

C'est alors que son oncle et sa tante commencent leurs commentaires ; et tous les deux le déclarent infiniment supérieur à ce qu'ils imaginaient. « Il est parfaitement bien élevé, poli et sans prétention », dit son oncle.

« Il y a assurément quelque chose d'un peu raide en lui », réplique sa tante, « mais cela se limite à son attitude, et cela lui va assez bien. Je peux maintenant dire, comme la gouvernante, que si certaines personnes le prétendent orgueilleux, je n'ai rien vu de tel.

– Je n'ai jamais été aussi étonné que par son comportement envers nous. C'était plus que courtois ; c'était vraiment attentionné ; et rien ne justifiait cette attention. Sa relation avec Elizabeth est très anodine.

– Il est certain, Lizzy », dit sa tante, « qu'il n'est pas aussi beau que Wickham ; ou plutôt, il n'a pas l'allure de Wickham, car ses traits ne laissent rien à désirer. Mais comment en es-tu venue à nous dire qu'il était si désagréable ? »

Elizabeth présente ses excuses de son mieux ; dit qu'elle l'a plus apprécié quand ils se sont vus dans le Kent qu'auparavant, et qu'elle ne l'avait jamais vu aussi charmant que ce matin.

« Mais peut-être est-il un peu capricieux dans ses politesses », remarque son oncle. « Nos grands hommes le sont souvent ; et par conséquent, je ne prendrai pas à la lettre sa proposition de pêche, car il pourrait changer d'avis un autre jour et me chasser de ses terres. »

Elizabeth sent qu'ils se trompent complètement sur son caractère, mais elle ne dit rien.

« D'après ce que nous avons vu de lui », poursuit Mrs Gardiner, « je ne l'aurais pas cru capable de se conduire envers quiconque avec autant de cruauté qu'il l'a fait pour ce pauvre Wickham. Il n'a pas l'air méchant. Au contraire, sa bouche a quelque chose de plaisant quand il parle. Et il y a une sorte de dignité dans son maintien qui ne donne pas une idée défavorable de son cœur. Mais c'est sûr, la brave dame qui nous a montré la maison lui a donné un caractère vraiment flamboyant ! J'avais peine à m'empêcher de rire parfois. Mais je suppose que c'est un maître généreux, et *cela*, aux yeux d'un serviteur, inclut toutes les autres qualités.

À ce moment, Elizabeth sent qu'elle se doit de dire quelque chose pour défendre son attitude envers Wickham ; elle leur donne donc à entendre, en termes aussi mesurés que possible, que d'après ce qu'elle a entendu auprès de sa famille dans le Kent, on peut interpréter ses actions de manière très différente ; et que son caractère n'est en aucune façon aussi blâmable, ni celui de Wickham aussi aimable, que ce que l'on pensait dans le Hertfordshire.

Pour confirmer ses dires, elle expose le détail des transactions monétaires qui les ont impliqués, sans nommer ses sources, mais en les affirmant dignes de confiance.

Mrs Gardiner est étonnée et soucieuse ; mais comme ils s'approchent maintenant du lieu de ses plaisirs passés, toutes les idées s'effacent devant la magie du souvenir ; et elle est trop occupée à montrer à son mari les sites intéressants des environs pour penser à quoi que ce soit d'autre. Aussi fatiguée qu'elle ait été par la promenade du matin, ils n'ont pas plus tôt dîné qu'elle ressort à la recherche de ses anciennes connaissances, et la soirée se passe dans la satisfaction de liens renoués après des années d'interruption.

Les événements du jour prennent trop de place dans l'esprit d'Elizabeth pour qu'elle porte beaucoup d'attention à ces nouveaux amis ; et elle ne peut que penser, et penser avec émerveillement, à la courtoisie de Mr Darcy, et par-dessus tout à son souhait qu'elle fasse connaissance de sa sœur.

Chapitre 2

Elizabeth suppose que Mr Darcy va lui rendre visite avec sa sœur le lendemain du jour où celle-ci arrive à Pemberley ; et envisage donc de passer toute cette matinée-là à proximité de l'auberge. Mais sa conjecture est fautive ; car dès le matin où elle s'installe elle-même à Lambton avec Mr et Mrs Gardiner, ils reçoivent de la visite. Ils se sont promenés en ville avec certains de leurs nouveaux amis, et viennent de rentrer à l'auberge pour s'habiller avant de dîner avec la même famille, quand le bruit d'une voiture les attire à la fenêtre, et ils voient un gentleman et une lady s'approcher dans un cabriolet. Elizabeth reconnaît immédiatement la livrée des domestiques, devine ce qu'elle signifie, et étonne grandement son oncle et sa tante en leur révélant l'honneur auquel elle s'attend. Ils sont absolument stupéfaits ; et sa manière embarrassée de parler, s'ajoutant à la circonstance elle-même, ainsi que nombre des circonstances de la veille, changent leur vision de l'affaire. Si rien ne l'a suggéré auparavant, ils sentent maintenant que l'on ne peut expliquer de telles attentions venant d'une telle direction autrement qu'en supposant un penchant pour leur nièce. Pendant que ces nouvelles notions leur traversent l'esprit, la perturbation des sentiments d'Elizabeth augmente à chaque instant. Elle s'étonne fort de sa propre agitation ; mais entre autres raisons de s'inquiéter, elle craint que la partialité du frère ne l'ait amené à parler d'elle en termes trop favorables ; et, étant plus que jamais anxieuse de plaire, elle imagine naturellement que ses moyens de plaire vont lui faire défaut.

Orgueil et préjugés

Elle s'éloigne de la fenêtre, de peur d'être vue ; et alors qu'elle va et vient dans la pièce, s'efforçant de se maîtriser, elle voit son oncle et sa tante échanger des regards surpris et interrogatifs qui rendent les choses encore pires.

Miss Darcy et son frère apparaissent, et cette formidable présentation a lieu. Elizabeth est étonnée de voir que sa nouvelle connaissance semble au moins aussi embarrassée qu'elle-même. Depuis son arrivée à Lambton, elle a entendu dire que Miss Darcy était extrêmement orgueilleuse ; mais il suffit de quelques minutes d'observation pour la convaincre qu'elle est seulement extrêmement timide. Elle trouve ardu de tirer d'elle ne serait-ce qu'un mot au-delà d'une monosyllabe.

Miss Darcy est grande, et bâtie sur une échelle plus ample qu'Elizabeth ; et bien qu'elle n'ait guère dépassé seize ans, elle a les formes et la grâce d'une femme. Elle est moins belle que son frère, mais le bon sens et la bonne humeur se lisent sur son visage, et ses manières sont parfaitement modestes et aimables. Elizabeth, qui s'attendait à rencontrer une personne aussi mordante et sans gêne que Mr Darcy, est bien soulagée de découvrir un caractère si différent.

Alors qu'elles n'ont passé que quelques moments ensemble, Darcy lui annonce que Bingley vient aussi lui rendre visite ; et à peine a-t-elle eu le temps de dire sa satisfaction, et de se préparer à accueillir un tel visiteur, que l'on entend le pas pressé de Bingley dans l'escalier, et il entre aussitôt dans la pièce. Toute la colère d'Elizabeth à son égard s'est dissipée depuis longtemps ; mais si elle en ressentait encore un peu, elle résisterait difficilement à la cordialité sans affectation avec laquelle il s'exprime en la revoyant. Il l'interroge d'une manière amicale mais assez vague sur sa famille, et son attitude et ses mots restent aussi affables que par le passé.

Il n'intéresse pas moins Mr et Mrs Gardiner qu'elle-même. Ils souhaitent le voir depuis longtemps. Tout le groupe qui leur fait face retient vivement leur attention, en vérité. Les soupçons récemment apparus à propos de Mr Darcy et de leur nièce les amènent à les observer tous deux sérieusement, bien que discrètement ; et ils en arrivent bientôt à être totalement convaincus que l'un d'eux au moins sait ce qu'aimer veut dire. Ils doutent encore un peu quant aux sentiments de la demoiselle ; mais il est évident que le gentleman déborde d'admiration.

Elizabeth, de son côté, a fort à faire. Elle veut s'assurer des sentiments de chacun de ses visiteurs, calmer les siens et se rendre agréable à tous ; ce dernier objectif, en vue duquel elle craint le plus d'échouer, est le plus facile à atteindre, car ceux à qui elle veut plaire sont prévenus en sa faveur. Bingley est prêt, Georgiana désireuse, et Darcy déterminé, à se laisser charmer.

Orgueil et préjugés

Les pensées d'Elizabeth vont naturellement à sa sœur quand elle voit Bingley ; et oh ! comme elle aimerait savoir si certaines des siennes se dirigent du même côté. Elle a parfois l'impression qu'il parle moins qu'auparavant, et une ou deux fois elle se réjouit de supposer qu'en la regardant il essaie de déceler une ressemblance. Si cela est sans doute le fruit de son imagination, elle ne peut se tromper quant à son attitude envers Miss Darcy, que l'on mentionnait comme une rivale de Jane. Aucun regard n'est échangé entre eux qui traduise un penchant particulier. Rien ne se passe qui justifierait les espoirs de la sœur de Bingley. Elle est vite satisfaite sur ce point ; et avant qu'ils repartent, deux ou trois petits événements frappent son attention inquiète, semblant indiquer qu'il se souvient de Jane — non sans une nuance de tendresse et un désir d'en dire plus qui irait jusqu'à la mentionner, s'il osait. Il lui déclare, à un moment où les autres parlent ensemble, et d'un ton empreint d'un vrai regret, que « cela fait très longtemps que je n'ai pas eu le plaisir de vous voir » ; et, avant qu'elle puisse répondre, il ajoute : « Cela fait plus de huit mois. Nous ne nous sommes pas rencontrés depuis le 26 novembre, quand nous avons tous dansé ensemble à Netherfield. »

Elizabeth est contente de constater l'exactitude de sa mémoire ; et ensuite il profite d'un moment où les autres ne s'occupent pas d'eux pour lui demander si *toutes* ses sœurs sont à Longbourn. La question est anodine, la remarque précédente aussi, mais il y a un regard et une attitude qui leur donnent du sens.

Elle n'a pas beaucoup l'occasion d'observer Mr Darcy lui-même ; mais chaque fois qu'elle lui jette un coup d'œil, elle voit une expression de bienveillance générale, et elle entend dans tout ce qu'il dit un accent dénué d'arrogance et de mépris envers ses compagnons, susceptible de la convaincre que l'amélioration de ses manières constatée la veille, aussi temporaire qu'elle puisse être, aura au moins survécu une journée. Quand elle le voit ainsi chercher à faire connaissance et solliciter la bonne opinion de gens avec lesquels toute relation l'aurait déshonoré quelques mois plus tôt ; quand elle le voit ainsi courtois non seulement envers elle, mais envers ces mêmes membres de sa famille qu'il avait dédaignés ouvertement, quand elle se souvient de leur dernier affrontement au presbytère de Hunsford, la différence, le changement est si grand, et frappe son esprit si vivement, qu'elle peut à peine empêcher sa stupéfaction d'être visible. Même quand il était entouré de ses chers amis de Netherfield ou des dignes membres de sa famille à Rosings, elle ne l'a jamais vu aussi désireux de plaire, aussi peu présomptueux ou raide que maintenant, alors que rien d'important ne peut résulter du succès de ses entreprises, et que la simple connaissance de ceux auxquels il porte attention lui vaudrait critiques et moqueries de la part des dames de Netherfield aussi bien que de Rosings.

Orgueil et préjugés

Les visiteurs restent plus d'une demi-heure, et quand ils se lèvent pour partir, Mr Darcy prie sa sœur de se joindre à lui pour exprimer leur vœu d'inviter Mr et Mrs Gardiner, et Miss Bennet, à dîner à Pemberley avant qu'ils ne quittent la région. Miss Darcy, bien qu'avec une réserve qui montre son peu d'habitude de lancer des invitations, obéit volontiers. Mrs Gardiner regarde sa nièce, désirant connaître *sa* disposition à accepter l'invitation, puisqu'elle la concerne principalement ; mais Elizabeth a tourné la tête. Supposant, cependant, que cette dérobade traduit un embarras momentané plutôt qu'un rejet de la proposition, et voyant que son mari, qui aime bien la compagnie, est parfaitement prêt à l'accepter, elle prend le risque de s'engager à venir, et on se décide pour le surlendemain.

Bingley se dit très heureux à l'idée de revoir Elizabeth, ayant encore beaucoup à lui dire, et beaucoup de questions à poser sur tous leurs amis du Hertfordshire. Elizabeth est contente, car elle voit en tout cela un désir de l'entendre parler de sa sœur ; et une fois les visiteurs partis, elle se trouve capable, sur ce point ainsi que sur quelques autres, de considérer la dernière demi-heure avec une certaine satisfaction, même si le plaisir était mince sur le moment. Pressée d'être seule, et redoutant les questions et les allusions de son oncle et de sa tante, elle reste auprès d'eux juste assez longtemps pour entendre leur opinion favorable de Bingley, puis elle se dépêche d'aller s'habiller.

Mais elle n'a aucune raison de craindre la curiosité de Mr et Mrs Gardiner ; ils ne souhaitent pas la forcer à parler. Il est évident qu'elle connaît Mr Darcy bien mieux qu'ils ne le soupçonnaient auparavant ; il est évident qu'il est très amoureux d'elle. Tout cela sollicite leur intérêt, mais n'appelle pas leurs questions.

Ce qui les préoccupe, c'est qu'ils doivent maintenant penser du bien de Mr Darcy ; et, autant qu'ils le connaissent, ils ne peuvent rien lui reprocher. Sa politesse ne peut que les toucher, et s'ils décrivaient son caractère d'après leurs propres sentiments et le récit de sa gouvernante, sans référence à aucune autre source, les gens qui l'ont rencontré dans le Hertfordshire ne reconnaîtraient pas Mr Darcy. Il y a maintenant intérêt, cependant, à croire la gouvernante ; et ils trouvent bientôt raisonnable de penser que l'autorité d'une domestique qui l'a connu depuis l'âge de quatre ans, et dont les propres manières dénotent la respectabilité, n'est pas à rejeter hâtivement. On ne peut pas non plus amoindrir son poids en se référant aux informations données par leurs amis de Lambton. Ils ne l'accusent de rien d'autre que d'orgueil ; il possède probablement de l'orgueil, et sinon, les habitants d'une petite ville de marché dont sa famille ne fréquente pas la société le lui en attribueraient certainement. On reconnaît néanmoins que c'est un homme généreux, qui fait beaucoup de bien aux pauvres.

Orgueil et préjugés

En ce qui concerne Wickham, les voyageurs découvrent vite qu'il n'est pas tenu en grande estime ; car, si l'on ne comprend pas bien sa querelle avec le fils de son protecteur, on sait tout de même qu'en quittant le Derbyshire il a laissé derrière lui de nombreuses dettes, que Mr Darcy a remboursées ensuite.

Quant à Elizabeth, ses pensées sont à Pemberley ce soir-là encore plus que la veille ; et la soirée, bien qu'elle semble passer lentement, n'est pas assez longue pour qu'elle détermine ses sentiments à l'égard d'une personne dans cette maison ; et elle reste éveillée deux heures entières dans son lit, à tenter de les comprendre. Elle ne le déteste certainement pas. Non ; la haine a disparu depuis longtemps, et depuis presque aussi longtemps elle a honte d'avoir jamais ressenti une aversion envers lui que l'on puisse qualifier ainsi. La conviction de ses qualités remarquables lui a inspiré un respect auquel ses sentiments, bien qu'ils l'aient d'abord admis à contrecœur, ont cessé depuis un moment de s'opposer ; et ce respect prend maintenant un tour plus amical à la suite du témoignage en sa faveur, et éclaire son caractère d'une lumière fort plaisante, ainsi qu'il est apparu la veille. Mais surtout, au-dessus du respect et de l'estime, un motif que l'on ne peut négliger l'incite à la bienveillance. C'est la gratitude. — Elle ressent de la gratitude non seulement parce qu'il l'a aimée un jour, mais parce qu'il l'aime encore assez pour lui pardonner la manière colérique et agressive dont elle l'a rejeté, et toutes les accusations injustes qui accompagnaient ce rejet. Lui, dont elle en était convaincue qu'il voulait l'éviter comme sa pire ennemie, semblait lors de cette rencontre accidentelle des plus désireux de préserver leur relation et, sans étalage indélicat d'affection ou autre comportement révélateur en ce qui ne concernait qu'eux deux, recherchait la bonne opinion de ses amis et insistait pour la présenter à sa sœur. Un tel changement chez un homme aussi orgueilleux provoque non seulement l'étonnement mais la gratitude — car on doit attribuer ce changement à l'amour, à un amour ardent ; et dans ce cas l'impression que ce changement produit sur elle doit être encouragée, car elle n'est en rien déplaisante, même si on ne peut la définir exactement. Elle le respecte, elle l'estime, elle lui est reconnaissante, elle s'intéresse véritablement à son bien-être, et elle voudrait seulement savoir dans quelle mesure elle désire que ce bien-être dépende d'elle, et dans quelle mesure elle devrait, pour leur bonheur commun, employer le pouvoir — qu'elle s'imagine encore posséder — de l'amener à renouveler ses demandes.

Il a été décidé dans la soirée, entre tante et nièce, qu'une courtoisie aussi frappante que celle de Miss Darcy, venant les voir le jour même de son arrivée à Pemberley, car elle n'était arrivée qu'à l'heure d'un petit déjeuner tardif, méritait d'être imitée, sinon égalée, par quelque acte de politesse de leur part ; et que par conséquent il serait fort opportun de lui rendre visite à

Orgueil et préjugés

Pemberley le matin suivant. Elles décident donc d'y aller. — Elizabeth est contente, même si, quand elle se demande pourquoi, elle ne sait trop que répondre.

Mr Gardiner les quitte peu après le petit déjeuner. La proposition de pêche a été renouvelée la veille, et il a rendez-vous à midi avec certains des gentlemen à Pemberley.

Chapitre 3

Étant maintenant convaincue que l'aversion de Miss Bingley à son égard a pour origine la jalousie, Elizabeth ne peut s'empêcher d'imaginer combien son apparition à Pemberley doit la contrarier, et elle est curieuse de découvrir quel degré de courtoisie cette dame va apporter au renouveau de la relation.

Quand elles arrivent dans la maison, on les conduit à travers le hall jusqu'au grand salon, que son exposition au nord rend très agréable en été. Ses fenêtres donnant sur le parc procurent une vue des plus rafraîchissantes sur des hautes collines boisées derrière la maison, et sur les magnifiques chênes et châtaigniers d'Espagne dispersés sur la pelouse.

Elles sont reçues dans cette pièce par Miss Darcy, qui est assise là avec Mrs Hurst et Miss Bingley, et la dame avec laquelle elle vivait à Londres. L'accueil de Georgiana est très courtois, mais marqué par tout cet embarras qui, bien que résultant de sa timidité et de la peur de mal faire, donnerait facilement à qui se sent inférieur l'impression qu'elle est orgueilleuse et distante. Mrs Gardiner et sa nièce, cependant, lui rendent justice et ont pitié d'elle.

Mrs Hurst et Miss Bingley se contentent de signaler qu'elles les ont vues par une révérence ; et quand elles s'assoient, un silence embarrassant, comme le sont forcément de tels silences, s'établit pendant un moment. Il est enfin rompu par Mrs Annesley, une femme aimable d'apparence plaisante, dont l'effort d'introduire quelque sorte de conversation prouve qu'elle est plus véritablement bien élevée que les deux autres ; et la conversation se poursuit entre Mrs Gardiner et elle, avec l'aide occasionnelle d'Elizabeth. Miss Darcy paraît rechercher le courage de s'y joindre ; et ose en effet parfois glisser une courte phrase, quand il y a le moins de danger qu'on l'entende.

Elizabeth constate bientôt que Miss Bingley l'observe elle-même de près et qu'elle ne peut dire un mot, spécialement à Miss Darcy, sans attirer son attention. Cette constatation ne l'empêcherait pas d'essayer de parler à cette dernière si elles n'avaient pas été assises à une distance incommode ; mais elle ne regrette pas d'échapper à la nécessité de se montrer bavarde. Ses propres pensées l'occupent. Elle s'attend à chaque instant à ce que quelques-uns des

gentlemen entrent dans la pièce. Elle désire, elle craint que le maître de la maison soit parmi eux ; et elle ne peut guère déterminer ce qui l'emporte, de la crainte ou du désir. Après être restée assise ainsi un quart d'heure sans entendre la voix de Miss Bingley, Elizabeth est surprise d'être interrogée froidement sur la santé de sa famille. Elle répond avec une indifférence et une concision comparables, et l'autre ne dit plus rien.

Il se passe enfin quelque chose : des serviteurs apportent des viandes froides, des gâteaux et un assortiment de tous les plus beaux fruits de saison ; mais cela ne se produit qu'après de nombreux regards et sourires significatifs adressés par Mrs Annesley à Miss Darcy pour lui rappeler ses responsabilités¹. Tout le monde a maintenant de quoi s'employer ; car si elles ne peuvent pas toutes parler, elles peuvent toutes manger ; et les magnifiques pyramides de raisin, de nectarines et de pêches les rassemblent bientôt toutes autour de la table.

Pendant qu'Elizabeth est ainsi occupée, l'occasion lui est donnée de décider si elle craint ou désire plutôt l'arrivée de Mr Darcy : elle n'a qu'à examiner des sentiments qui la dominent quand il entre dans la pièce ; mais, alors qu'un moment auparavant elle croyait que le désir l'emportait, elle commence à regretter son arrivée.

Il a passé du temps avec Mr Gardiner qui, en compagnie de deux ou trois autres gentlemen de la maison, s'affairait au bord de la rivière, et l'a laissé seulement en apprenant que Mrs Gardiner et sa nièce comptaient rendre visite à Georgiana ce matin. Dès qu'il apparaît, Elizabeth se résout sagement à se montrer parfaitement détendue et désinvolte ; — une résolution certes nécessaire à prendre, mais peut-être pas facile à tenir, car elle voit que toutes les personnes présentes les soupçonnent, et qu'il n'est guère un œil qui n'observe le comportement de Mr Darcy quand il entre dans la pièce. Aucune attitude ne révèle une curiosité aussi vive que celle de Miss Bingley, malgré les sourires qui s'étalent sur son visage chaque fois qu'elle parle à l'un de ses objets ; car la jalousie ne l'a pas encore rendue désespérée, et elle n'a pas renoncé à séduire Mr Darcy. À l'arrivée de son frère, Miss Darcy s'efforce bien plus de parler ; et Elizabeth remarque qu'il est soucieux de voir sa sœur et elle-même devenir proches, et qu'il favorise autant que possible chaque tentative de conversation de part et d'autre. Miss Bingley remarque tout cela de même ; et, dans l'imprudence de sa colère, saisit la première chance de dire, avec une courtoisie moqueuse :

« Dites, Miss Eliza, la milice du —shire n'est-elle pas partie de Meryton ? Cela a dû représenter une grande perte pour *votre* famille. »

¹ Étant la maîtresse de maison, c'est elle qui doit tirer la sonnette pour appeler les domestiques.

Elle n'ose pas mentionner Wickham en présence de Darcy, mais Elizabeth comprend aussitôt que c'est principalement de lui qu'elle parle ; les différents souvenirs qui lui sont rattachés la troublent un moment ; mais, s'efforçant vigoureusement de repousser la vilaine attaque, elle répond à la question sur un ton passablement indifférent. Pendant qu'elle s'exprime, un coup d'œil involontaire lui montre Darcy rougissant, la regardant sérieusement, et sa sœur en plein désarroi, incapable de lever les yeux. Si Miss Bingley avait su quelle douleur elle infligeait à sa très chère amie, elle se serait sans aucun doute abstenue de l'allusion ; mais elle avait seulement l'intention d'incommoder Elizabeth en évoquant un homme dont elle la croyait éprise, de la pousser à trahir un sentiment qui la rabaisserait dans l'opinion de Darcy, et peut-être de rappeler à ce dernier toutes les folies et sottises qui rattachaient une partie de la famille Bennet à cette milice. Elle n'a jamais entendu parler du projet de fugue de Miss Darcy. Personne n'en a rien su, autant que le secret fût possible, en dehors d'Elizabeth ; et son frère tient particulièrement à le cacher à la famille de Bingley, à cause de ce désir même qu'Elizabeth lui a attribué il y a longtemps d'y faire entrer Georgiana. Il a certainement élaboré un tel plan, et sans supposer que cela pourrait affecter son effort de séparer Bingley de Miss Bennet, il est probable que cela pourrait renforcer son vif souci du bien-être de son ami.

L'attitude tranquille d'Elizabeth le rassure cependant bientôt ; et alors que Miss Bingley, vexée et déçue, n'ose pas renouveler ses allusions à Wickham, Georgiana de son côté se remet peu à peu, mais sans aller jusqu'à pouvoir reparler. Son frère, dont Elizabeth craint de croiser le regard, ne se souvient guère des raisons qu'elle a de s'intéresser à l'affaire, et la manœuvre même destinée à éloigner ses pensées d'Elizabeth semble les avoir focalisées encore plus sur elle, et de manière plus plaisante.

Leur visite ne se prolonge pas longtemps après cet échange de questions et de réponses ; et pendant que Mr Darcy les raccompagne à leur voiture, Miss Bingley déverse sa bile en critiquant la personne d'Elizabeth, son comportement et ses vêtements. Mais Georgiana ne veut pas aller dans son sens. La recommandation de son frère suffit à assurer ses faveurs ; son jugement ne peut être erroné, et il a parlé d'Elizabeth en de tels termes que Georgiana ne peut que la trouver charmante et aimable. Quand Darcy revient dans le salon, Miss Bingley cède à l'envie de répéter une partie de ce qu'elle était en train de dire à sa sœur.

« Comme Eliza Bennet avait mauvaise mine ce matin, Mr Darcy », s'écrie-t-elle ; « De toute ma vie je n'ai jamais vu une altération aussi frappante que celle qu'elle a subie depuis l'hiver. Sa peau est devenue si brune et si rugueuse ! Louisa et moi étions d'avis que nous ne l'aurions pas reconnue. »

Bien qu'un tel discours n'ait rien pour plaire à Mr Darcy, il se contente de répondre froidement qu'il ne perçoit aucune altération sinon qu'elle est assez bronzée, — ce qui n'a rien de miraculeux quand on a voyagé en été.

« Pour ma part », poursuit-elle, « je dois avouer que je ne lui ai jamais vu la moindre beauté. Son visage est trop mince ; son teint n'a aucun éclat ; et ses traits manquent totalement de grâce. Son nez n'a pas de caractère ; il n'y a rien de marqué dans sa ligne. Ses dents sont acceptables, mais banales ; quant à ses yeux, que l'on a parfois qualifié de si délicats, je ne leur ai jamais rien trouvé d'extraordinaire. Son regard est tranchant, hargneux, et ne me plaît pas du tout ; et dans son apparence générale il y a une suffisance sans élégance que je trouve intolérable. »

Convaincue que Darcy admire Elizabeth, Miss Bingley n'applique pas vraiment la meilleure méthode pour se recommander elle-même ; mais les gens en colère ne sont pas toujours sages ; et en le voyant enfin sembler quelque peu agacé, elle obtient tout le succès qu'elle espérait. Il garde cependant résolument le silence ; et, déterminée à ce qu'il parle, elle poursuit :

« Je me souviens, quand nous l'avons rencontrée pour la première fois dans le Hertfordshire, combien nous avons tous été étonnés en apprenant qu'elle passait pour une beauté ; et je me rappelle particulièrement ce soir où vous avez dit, après qu'ils ont dîné à Netherfield : “*Elle*, une beauté ! — Je pourrais aussi bien dire que sa mère a de l'esprit.” Mais par la suite, on dirait qu'elle s'est élevée dans votre estime, et je crois que vous l'avez trouvée assez jolie à une époque.

— Oui », répond Darcy, qui ne peut plus se contenir, « mais *cela* se passait seulement quand je l'ai rencontrée pour la première fois, car cela fait des mois que je la considère comme une des plus belles femmes de ma connaissance. »

Il s'en va alors, et Miss Bingley est laissée à la satisfaction de l'avoir forcé à dire ce qui ne pouvait blesser qu'elle-même.

Sur le chemin du retour, Mrs Gardiner et Elizabeth parlent de tout ce qui s'est passé pendant leur visite, sauf de ce qui les a particulièrement intéressées toutes les deux. Elles commentent l'apparence et l'attitude de toutes les personnes qu'elles ont vues, sauf de la personne qui a le plus retenu leur attention. Elles parlent de sa sœur, de ses amis, de sa maison, de son verger, de tout sauf de lui ; pourtant Elizabeth brûle d'envie de savoir ce que Mrs Gardiner pense de lui, et Mrs Gardiner serait bien contente si sa nièce abordait le sujet.

Chapitre 4

Elizabeth a été très déçue de ne pas trouver de lettre de Jane le jour où elle est arrivée à Lambton ; et cette déception se renouvelle les deux jours suivants ; mais le troisième jour, elle cesse de se plaindre et elle excuse sa sœur quand deux lettres arrivent en même temps, sur l'une desquelles il est noté qu'elle a été envoyée par erreur ailleurs. Cela n'étonne pas Elizabeth, parce que Jane a écrit l'adresse de manière à peu près illisible.

Ils se préparaient à sortir se promener quand les lettres sont arrivées ; et son oncle et sa tante, la laissant au plaisir de les lire tranquillement, partent tout seuls. Il faut d'abord s'occuper de celle qui a été envoyée à une mauvaise adresse ; elle a été écrite il y a cinq jours. Le début contient un récit de toutes leurs petites fêtes et obligations, avec les nouvelles que peut offrir la campagne ; mais la seconde moitié, datée du lendemain, et écrite dans un état évident d'agitation, offre des révélations plus importantes. Les voici :

« Depuis que je t'ai écrit ce qui précède, très chère Lizzy, un événement d'une nature aussi inattendue que grave s'est produit ; mais je crains de t'inquiéter — sois assurée que nous nous portons tous bien. Ce que j'ai à dire se rapporte à la pauvre Lydia. Un messenger express est arrivé à minuit hier soir, juste quand nous étions tous couchés, du Colonel Forster, pour nous informer qu'elle était partie en Écosse¹ avec l'un de ses officiers ; pour ne rien te cacher, avec Wickham ! — Imagine notre surprise. La nouvelle ne paraissait pas si inattendue que cela à Kitty, d'ailleurs. Je suis vraiment, vraiment désolée. Une union si imprudente de part et d'autre ! — Mais je veux bien espérer que tout s'arrangera, et que nous avons mal jugé le caractère de Wickham. Je le crois volontiers irréfléchi et imprudent, mais cette démarche (et nous pouvons nous en réjouir) ne révèle pas de mauvaises intentions. Son choix est au moins désintéressé, car il doit savoir que mon père ne peut rien donner à Lydia. Notre pauvre mère est très affligée. Mon père le supporte mieux. Je suis tellement soulagée que nous ne leur ayons jamais raconté ce que l'on disait contre lui ; nous devons l'oublier nous-mêmes. Ils se sont enfuis samedi vers minuit, suppose-t-on, mais leur absence n'a été remarquée qu'hier matin à huit heures. Le Colonel Foster nous a envoyé le messenger aussitôt². Ma chère Lizzy, ils ont dû

¹ Une personne mineure pouvait se marier sans le consentement de ses parents en Écosse. Le village de Gretna Green, proche de la frontière, était renommé pour ses mariages-minute, comme aujourd'hui Las Vegas.

² Il a donc mis à peu près seize heures à parcourir la distance séparant Brighton de Longbourn. Il y a cent soixante kilomètres environ de Brighton à la ville réelle de Hatfield. Longbourn est un peu plus loin.

passer à dix miles d'ici. Le Colonel pense que nous pouvons espérer le voir ici bientôt. Lydia a laissé quelques lignes pour sa femme, l'informant de son intention. Je dois conclure, car je ne peux pas laisser ma pauvre mère toute seule. Je crains que tu n'y comprennes rien, car je sais à peine ce que j'ai écrit. »

Sans se donner le temps de réfléchir, ni d'examiner ce qu'elle ressent, Elizabeth saisit la seconde lettre et, l'ouvrant avec une vive impatience, lit ce qui suit, écrit un jour après la conclusion de la première :

« Au moment où tu lis ceci, ma chère sœur, tu as reçu ma lettre hâtive ; j'aimerais que celle-ci soit plus claire, mais bien que je prenne plus de temps pour l'écrire, ma tête est tellement sidérée que je ne peux pas promettre d'être cohérente. Très chère Lizzy, je ne sais pas trop comment l'écrire, mais j'ai de mauvaises nouvelles pour toi, et cela ne peut attendre. Aussi imprudent que puisse être un mariage entre Wickham et notre pauvre Lydia, nous aimerions maintenant être assurés qu'il a bien eu lieu, car nous n'avons que trop de raisons de craindre qu'ils ne sont pas allés en Écosse. Le Colonel Forster est venu hier, étant parti de Brighton la veille, peu de temps après le messenger express. Bien que la courte lettre de Lydia à Mrs F. lui ait donné à comprendre qu'ils partaient à Gretna Green, on aurait entendu Denny exprimer son opinion que W. n'a jamais eu l'intention d'y aller, ni même d'épouser Lydia, ce qui a été répété au Colonel F., lequel s'est fort alarmé et a aussitôt quitté B. à la poursuite des fugitifs. Il a suivi leur trace facilement jusqu'à Clapham, mais pas plus loin ; car en arrivant à cet endroit ils ont loué une voiture et renvoyé la chaise qui les avait amenés d'Epsom. Tout ce que l'on sait ensuite, c'est qu'ils ont été vus s'engageant sur la route de Londres. Je ne sais que penser. Après avoir enquêté autant qu'il pouvait de ce côté-là de Londres, le Colonel F. est arrivé dans le Hertfordshire, très inquiet, renouvelant son enquête à tous les péages et dans les auberges de Barnet et Hatfield, sans le moindre succès, aucune personne correspondant au signalement n'ayant été vue. Il est venu jusqu'à Longbourn et, avec une amicale sollicitude, nous a exposé ses craintes d'une manière qui fait honneur à son caractère. Je suis sincèrement désolée pour lui et Mrs F., mais personne ne peut les blâmer. Notre désarroi est grand, ma chère Lizzy. Mon père et ma mère craignent le pire, mais je n'arrive pas à penser qu'il en soit capable. Il existe de nombreuses possibilités pour qu'ils se marient discrètement en ville sans suivre leur plan initial¹ ; et même s'il pouvait avoir élaboré un tel dessein envers une jeune

¹ On pouvait se marier sans consentement parental en publiant des bans trois dimanches de suite dans une église de Londres.

femme telle que Lydia, ce qui est peu probable, puis-je la supposer si peu lucide ? — Impossible. Je suis désolée de constater, cependant, que le Colonel F. n'est pas disposé à croire à leur mariage ; il a secoué la tête quand j'ai exprimé mes espoirs, et nous a dit craindre que W. ne soit pas un homme digne de confiance. Ma pauvre mère est vraiment malade et garde la chambre. Ce serait mieux si elle pouvait sortir un peu, mais on ne peut guère y compter ; et quant à mon père, je ne l'ai jamais vu aussi touché de toute ma vie. La pauvre Kitty se fait fustiger pour avoir caché ce qu'elle savait ; mais on ne peut s'en étonner, puisqu'elle avait promis le secret. Je suis vraiment contente, très chère Lizzy, que l'on t'ait épargné l'essentiel de ces scènes pénibles ; mais maintenant que le premier choc est passé, avouerais-tu que j'attends avec impatience ton retour ? Je ne suis pas égoïste, toutefois, au point de te presser, si cela t'est difficile. Adieu¹.

Je reprends ma plume pour faire le contraire de ce que je viens de te promettre, mais les circonstances sont telles que je ne peux m'empêcher de vous prier instamment de venir tous les trois aussi vite que possible. Je connais si bien mon oncle et ma tante que je n'ai pas peur de les solliciter, même si j'ai une chose de plus à demander à mon oncle. Mon père part à l'instant à Londres avec le Colonel Forster, pour tenter de la retrouver. Ce qu'il pense faire, je l'ignore absolument ; mais sa détresse excessive ne lui permettra pas de prendre les mesures les plus utiles et les plus sûres, et le Colonel Forster est obligé de rentrer à Brighton demain soir. Face à une telle crise, les conseils et l'assistance de mon oncle feraient toute la différence du monde ; il comprendra immédiatement ce que je ressens, et je compte sur son bon cœur. »

« Oh ! où est donc mon oncle ? » s'écrie Elizabeth, bondissant de son siège dès qu'elle finit la lettre, dans son ardeur de le suivre sans perdre une seconde d'un temps si précieux ; mais alors qu'elle atteint la porte, un domestique l'ouvre et Mr Darcy apparaît. Il sursaute en voyant son visage blême et son attitude fougueuse, et avant qu'il puisse se reprendre assez pour parler, Elizabeth, dont toute idée est supplantée dans son esprit par la situation de Lydia, s'exclame précipitamment : « Je vous prie de m'excuser, mais je dois vous quitter. Je dois trouver Mr Gardiner immédiatement, pour une affaire qui ne peut attendre ; je n'ai pas un instant à perdre.

—Grand Dieux ! que se passe-t-il ? » s'écrie-t-il, avec plus d'émotion que de politesse ; puis, retrouvant son sang-froid, « Je ne vous retiens pas, mais laissez-moi, ou laissez le domestique, aller chercher Mr et Mrs Gardiner. Vous ne vous sentez pas assez bien ; — Vous ne pouvez y aller vous-même. »

¹ En français dans le texte.

Orgueil et préjugés

Elizabeth hésite, mais ses genoux tremblent, et elle sent qu'elle n'arrivera à rien si elle se met à leur recherche. Elle rappelle donc le domestique et lui demande, bien que d'une voix si essoufflée qu'elle en devient presque incompréhensible, de ramener son maître et sa maîtresse à la maison aussitôt.

Dès qu'il sort de la pièce, elle s'assoit, incapable de tenir debout, et si visiblement malheureuse qu'il est impossible à Darcy de la laisser, ou de s'abstenir de dire, d'un ton empreint de douceur et de compassion : « Laissez-moi appeler votre femme de chambre. Ne pouvez-vous rien prendre qui vous soulagerait ? — Un verre de vin ; — puis-je vous en apporter un ? — Vous êtes très malade.

— Non, je vous remercie » ; répond-elle, s'efforçant de se ressaisir. « Je n'ai rien du tout. Je me porte très bien. Je suis seulement bouleversée par des nouvelles affreuses que je viens de recevoir de Longbourn. »

Elle fond en larmes en y faisant allusion et, pendant quelques minutes, ne peut prononcer un mot. Darcy, dans une attente misérable, parvient seulement à dire quelques mots indistincts de son inquiétude, et l'observe en gardant un silence affectueux. Elle parle enfin de nouveau : « Je viens de recevoir une lettre de Jane, contenant des nouvelles atroces. On ne peut les cacher à personne. Ma plus jeune sœur a quitté tous ses amis — s'est enfuie ; — s'est mise sous la coupe de — de Mr Wickham. Ils sont partis ensemble de Brighton. *Vous* le connaissez trop bien pour avoir des doutes sur la suite. Elle n'a pas d'argent, pas de statut dans la société, rien qui puisse le tenter de — elle est perdue à tout jamais. »

La stupéfaction fige Darcy. « Quand je pense », ajoute-t-elle, d'une voix de plus en plus agitée, « que j'aurais pu l'empêcher ! — *moi*, qui savais ce qu'il était. Si seulement j'en avais expliqué une partie à ma propre famille ! — une partie de ce que j'avais appris. Si on avait connu son caractère, cela n'aurait pas pu arriver. Mais il est trop tard, bien trop tard maintenant.

— Je suis navré, en vérité », s'exclame Darcy ; « navré — choqué. Mais est-ce certain, absolument certain ?

— Oh, oui ! — Ils ont quitté Brighton ensemble dimanche soir, et on a suivi leur trace presque jusqu'à Londres, mais pas plus loin ; ils ne sont certainement pas partis en Écosse.

— Et qu'a-t-on fait, qu'a-t-on tenté, pour la retrouver ?

— Mon père est allé à Londres, et Jane a écrit pour demander l'assistance immédiate de mon oncle, et nous allons partir, je l'espère, dans une demi-heure. Mais on ne peut rien faire ; je sais bien que l'on ne peut rien faire. Quel moyen de pression a-t-on sur un tel homme ? Comment

pourrions-nous même les retrouver ? Je n'ai pas le moindre espoir. Quelle que soit la manière dont on y pense, c'est horrible. »

Darcy acquiesce en silence.

« Quand j'ai ouvert les yeux sur son véritable caractère. — Oh ! si j'avais su ce que j'aurais dû faire, ce que j'aurais dû oser ! Mais je ne savais pas — J'avais peur d'en faire trop. Lamentable, lamentable erreur ! »

Darcy ne dit rien. Il semble à peine l'entendre et arpente la pièce, plongé dans ses réflexions, le front crispé, l'air lugubre. Elizabeth l'observe, et comprend aussitôt. Elle est en train de perdre son pouvoir ; tout est *forcément* perdu face à une telle preuve des faiblesses de sa famille, à une telle certitude du déshonneur le plus dramatique. Elle ne peut ni s'étonner, ni condamner, mais cela ne la console pas de le voir arriver à se maîtriser, cela ne réduit pas sa douleur. Au contraire, cela lui permet de se rendre compte exactement de ce qu'elle désirait ; et elle n'a jamais senti qu'elle aurait pu l'aimer aussi clairement que maintenant, quand tout amour serait vain.

Mais la pensée de sa propre personne, si elle fait intrusion, ne peut l'absorber. Lydia — l'humiliation et le tourment qu'elle leur impose à tous engloutit bientôt tout souci personnel ; et, couvrant son visage de son mouchoir, Elizabeth oublie tout le reste ; et, après un silence de plusieurs minutes, n'est rappelée à la réalité de sa situation que par la voix de son compagnon qui, d'une manière qui exprime la retenue autant que la compassion, dit :

« Je crains que nous ne désiriez mon absence depuis longtemps, et je n'ai rien à avancer pour excuser que je sois resté, sinon une inquiétude réelle, bien que futile. Plût au ciel que je puisse trouver quelque chose à dire ou à faire susceptible de consoler une telle détresse. — Mais je ne vais pas vous tourmenter par des souhaits inutiles, qui pourraient sembler solliciter vos remerciements. Cette malheureuse affaire va empêcher ma sœur d'avoir le plaisir de vous voir à Pemberley aujourd'hui, je le crains.

– Oh, oui. Ayez la bonté de présenter nos excuses à Miss Darcy. Dites-lui que des affaires urgentes nous appellent à la maison immédiatement. Cachez la triste vérité aussi longtemps que possible. — Je sais que cela ne sera pas très longtemps. »

Il l'assure sans hésiter de sa discrétion — lui réaffirme combien son désarroi l'afflige, souhaite qu'elle le surmonte de manière plus heureuse que les circonstances présentes ne le laissent espérer et, la priant de transmettre ses compliments à son oncle et à sa tante, lui adresse un dernier regard empreint de gravité.

Orgueil et préjugés

Quand il quitte la pièce, Elizabeth pense à la faible probabilité qu'ils se revoient avec la cordialité qui a marqué leurs différentes rencontres dans le Derbyshire ; et, en jetant un coup d'œil rétrospectif sur l'ensemble de leur relation, si diverse et si pleine de contradictions, elle soupire en pensant à la perversité de ces sentiments qui favoriseraient maintenant sa poursuite, alors qu'ils se seraient auparavant réjouis de sa fin.

Si la gratitude et l'estime constituent de bonnes fondations pour l'affection, l'évolution des sentiments d'Elizabeth n'est ni improbable ni fautive. Mais sinon, si le penchant issu de telles sources est déraisonnable ou peu naturel comparé à celui si souvent décrit comme naissant dès la première rencontre, et même avant que deux mots soient échangés, on ne peut rien dire pour la défendre, sauf qu'elle a essayé cette dernière méthode en s'attachant à Wickham et que son échec l'autorise peut-être à choisir l'autre mode d'attraction, moins intéressant. Quoi qu'il en soit, elle regrette de le voir partir ; et trouve dans cet exemple frappant de ce que peut produire l'infamie de Lydia une raison supplémentaire de déplorer cette malheureuse affaire. Depuis qu'elle a lu la deuxième lettre de Jane, elle n'a jamais espéré que Wickham ait eu l'intention de l'épouser. Il n'y a que Jane, pense-t-elle, pour se flatter d'y croire. Elle ne trouve rien d'étonnant à cet aspect de l'histoire. Tant que le contenu de la première lettre occupait son esprit, elle était très surprise — très étonnée que Wickham ait envisagé d'épouser une fille qui ne pouvait lui apporter aucun argent ; et elle ne comprenait pas comment Lydia avait pu le séduire. Mais maintenant cela paraît tout naturel. Pour une union telle que celle-là, ses charmes peuvent suffire ; et même si elle ne suppose pas que Lydia accepte en connaissance de cause un enlèvement sans intention de mariage, elle n'a pas de mal à croire que ni sa vertu ni sa raison ne l'empêchent de constituer une proie facile.

Quand le régiment se trouvait dans le Hertfordshire, elle n'a jamais eu l'impression que Lydia était attirée par Wickham, mais elle était convaincue que Lydia n'avait pas besoin de beaucoup d'encouragement pour s'attacher à n'importe qui. Tantôt un officier, tantôt un autre était son favori, selon que l'attention qu'ils lui portaient les élevait dans son estime. Ses affections fluctuaient constamment, mais jamais sans un objet. L'erreur de la négligence et de l'indulgence envers une telle fille. — Oh ! comme elle la ressentait douloureusement maintenant.

Elle brûle d'impatience de rentrer à la maison — d'entendre, de voir, d'être sur place, de partager avec Jane les préoccupations qui pèsent pour l'instant sur ses seules épaules, dans une famille aussi perturbée ; un père absent, une mère incapable d'effort et nécessitant une assistance constante ; et bien qu'elle soit à peu près convaincue que l'on ne peut rien faire pour

Lydia, l'intervention de son oncle lui semble de la plus haute importance, et tant qu'il n'entre pas dans la pièce elle se sent au supplice. Mr et Mrs Gardiner sont revenus en vitesse très inquiets, supposant, d'après les explications du domestique, que leur nièce est soudain tombée malade ; — mais les rassurant aussitôt sur ce point, elle leur donne la cause de leur convocation, lit les deux lettres à haute voix, s'attardant avec une énergie nerveuse sur la fin de la seconde. — Bien que Lydia n'ait jamais été une de leurs préférées, Mr et Mrs Gardiner ne peuvent s'empêcher d'être très émus. Cela ne concerne pas seulement Lydia, mais toute la famille ; et après les premières exclamations de surprise et d'horreur, Mr Gardiner promet volontiers de faire tout ce qu'il peut. — Elizabeth n'en attendait pas moins, mais elle le remercie avec des larmes de gratitude ; et comme ils tendent tous les trois vers le même but, tous les détails de leur voyage sont vite arrangés. Ils doivent partir le plus tôt possible. « Mais que faire pour Pemberley ? » s'écrire Mrs Gardiner. « John nous a dit que Mr Darcy était ici quand tu nous as fait chercher ; — était-ce le cas ?

— Oui ; et je lui ai dit que nous ne pourrions pas tenir notre promesse. *Cela* est réglé.

— Cela est réglé » ; répète Mrs Gardiner en courant se préparer dans sa chambre. « Et sont-ils si proches qu'elle lui révèle la vérité vraie ! Oh, que je voudrais le savoir ! »

Mais c'est un vœu pieux ; il peut au mieux servir à l'amuser dans la hâte et la confusion de l'heure qui suit. Si Elizabeth pouvait choisir d'être oisive, elle se persuaderait qu'aucune activité n'est possible pour une personne aussi misérable qu'elle-même ; mais elle a autant de tâches à accomplir que sa tante, parmi lesquelles des notes à écrire à tous leurs amis de Lambton, avec de fausses excuses pour leur départ soudain. Une heure suffit, cependant, pour tout achever ; et Mr Gardiner ayant entre-temps payé la note de l'auberge, il ne reste plus qu'à partir ; et Elizabeth, après tous les malheurs de la matinée, se trouve assise dans la voiture et en route pour Longbourn plus tôt qu'elle ne l'aurait supposé.

Chapitre 5

« J'y ai repensé, Elizabeth », dit son oncle, alors que leur voiture sort de la ville, « et vraiment, après avoir réfléchi sérieusement, je suis de plus en plus porté à partager l'opinion de ta grande sœur sur l'affaire. Il me paraît tellement improbable qu'un jeune homme ait des visées sur une fille qui n'est ni sans protection ni sans amis, et qui de plus habitait dans la famille de son colonel, que j'ai fortement tendance à espérer que tout s'arrangera. Peut-il croire que ses amis ne vont pas intervenir ? Peut-il s'attendre à ce que le régiment lui accorde une seconde

Orgueil et préjugés

chance, après un tel affront envers le Colonel Forster ? La tentation n'est pas à la mesure du risque.

– Le pensez-vous réellement ? » demande Elizabeth, retrouvant un peu d'entrain.

« Ma parole », dit Mrs Gardiner, « je commence à être du même avis que ton oncle. Il ne peut être coupable d'un tel affront aux convenances, à l'honneur, et à son intérêt. Je n'arrive pas à croire Wickham si monstrueux. Peux-tu, toi-même, Lizzy, le rejeter au point de l'en croire capable ?

– Peut-être pas de négliger son propre intérêt. Mais je peux le croire capable de toutes les autres négligences. Si seulement vous aviez raison ! Mais je n'ose l'espérer. Pourquoi n'iraient-ils pas en Écosse si c'était le cas ?

– Pour commencer », répond Mr Gardiner, « nous n'avons pas de preuve absolue qu'ils ne sont pas allés en Écosse.

– Oh, mais qu'ils aient échangé la chaise contre une voiture de louage est un tel indice ! Et puis on n'a trouvé aucune trace d'eux sur la route de Barnet.

– Eh bien — en les supposant à Londres. Ils y sont peut-être pour se cacher, et non pour quelque objectif blâmable. Il n'y a sans doute pas beaucoup d'argent de part et d'autre ; et il pourrait leur paraître évident qu'un mariage à Londres coûtera moins cher qu'en Écosse, même si cela prend plus longtemps.

– Mais pourquoi tout ce secret ? Pourquoi craindre d'être découverts ? Pourquoi leur mariage doit-il se dérouler en privé ? Oh ! non, non, ce n'est pas vraisemblable. Son ami le plus proche, vous l'avez appris par le récit de Jane, est convaincu qu'il n'a jamais eu l'intention de se marier. Wickham n'épousera jamais une femme qui n'a pas d'argent. Il n'est pas assez riche. Et quelle emprise Lydia a-t-elle, quels charmes en dehors de la jeunesse, de la santé et de la bonne humeur, qui le pousseraient à la choisir en se privant de toute chance de s'enrichir par un bon mariage ? Quant à l'obstacle que la peur du scandale dans le régiment peut opposer à une fuite à deux déshonorante, je ne peux en juger ; car je ne sais rien des effets qu'une telle démarche peut produire. Mais en ce qui concerne votre autre objection, je crains qu'elle ne vaille pas grand-chose. Lydia n'a pas de frères pour défendre son honneur ; et il peut imaginer, en voyant le comportement de mon père, son indolence et le peu d'attention qu'il a toujours semblé porter à ce qui se passe dans sa famille, qu'il n'en ferait pas plus, et n'y penserait pas plus, que n'importe quel autre père dans un cas semblable.

– Mais peux-tu penser que Lydia a oublié tout ce qui n'est pas son amour pour lui au point qu'elle consente à vivre avec lui sans être mariée ?

Orgueil et préjugés

– On le dirait, et c'est en effet très choquant », répond Elizabeth, les larmes aux yeux, « que l'on puisse douter du sens de la décence et de la vertu d'une sœur sur ce point. Mais je ne sais quoi dire, en vérité. Je ne lui rends peut-être pas justice. Elle est très jeune ; on ne lui a jamais enseigné comment réfléchir à des sujets sérieux ; et pendant les derniers six mois, non, la dernière année, elle ne s'est adonnée qu'aux plaisirs et à la vanité. On l'a laissée disposer de son temps de la manière la plus oisive et frivole, et adopter n'importe quelle opinion qui passait à sa portée. Depuis que le —shire a été cantonné à Meryton, elle n'a eu en tête qu'amour, flirt et officiers. Elle a fait tout ce qu'elle a pu, en ne cessant d'y penser et d'en parler, pour — comment dire ? — exacerber ses sentiments, qui sont naturellement assez passionnés. Et nous savons tous que Wickham peut séduire une femme par le charme de sa personne et de ses paroles.

– Mais tu vois que Jane », dit sa tante, « n'a pas si mauvaise opinion de lui qu'elle le pense capable d'une telle tentative.

– Jane a-t-elle jamais mauvaise opinion de quelqu'un ? Et qui croirait-elle capable d'une telle tentative, quelle que soit sa conduite passée, en l'absence d'une preuve formelle ? Mais Jane sait aussi bien que moi ce que Wickham est réellement. Nous savons toutes les deux que c'est un débauché dans tous les sens du mot. Qu'il n'a ni probité ni honneur. Qu'il est aussi fourbe et déloyal que rusé.

– Et sais-tu vraiment tout cela ? » s'écrie Mrs Gardiner, qui aimerait bien connaître la source de ces informations.

– Je le sais, en effet », répond Elizabeth, en rougissant. « Je vous ai parlé l'autre jour de son comportement infâme envers Mr Darcy ; et vous, vous-même, lors de votre dernier séjour à Longbourn, avez entendu de quelle façon il parlait de l'homme qui l'a traité avec tant de patience et de générosité. Et il y a d'autres circonstances que je n'ai pas le droit — que cela ne vaut pas la peine de raconter ; mais ses mensonges au sujet de toute la famille de Pemberley sont sans fin. D'après ce qu'il a dit de Miss Darcy, j'étais absolument convaincue que j'allais voir une fille orgueilleuse, distante, désagréable. Pourtant il savait lui-même que c'était tout le contraire. Il devait savoir qu'elle était aussi aimable et sans prétention que nous l'avons constaté.

– Mais Lydia ne sait-elle rien de cela ? Peut-elle ignorer ce que Jane et toi semblez si bien comprendre ?

– Oh, oui ! — c'est bien là le pire. Avant d'aller dans le Kent, et de tant fréquenter Mr Darcy et son parent, le Colonel Fitzwilliam, j'ignorais la vérité moi-même. Et quand je suis revenue à

la maison, le —shire devait quitter Meryton une semaine ou deux plus tard. Dans ces conditions, ni Jane, à qui j'ai tout raconté, ni moi n'avons jugé nécessaire de rendre publique notre découverte ; car à qui cela aurait-il servi de détruire la bonne opinion que tout le monde avait de lui ? Et même quand il a été décidé que Lydia partirait avec Mrs Forster, je n'ai jamais eu l'idée que je devais lui ouvrir les yeux sur son caractère. Le risque qu'*elle* pouvait courir à cause de sa fourberie ne m'est jamais venu à l'esprit. La possibilité d'une conséquence telle que *celle-ci* était bien loin de mes pensées, vous pouvez me croire.

– Quand ils sont tous partis à Brighton, vous n'aviez donc aucune raison, je suppose, de les croire épris l'un de l'autre.

– Pas la moindre. Je ne me souviens d'aucun signe d'affection ni chez lui ni chez elle ; et si nous avons pu percevoir quoi que ce soit de cette sorte, vous savez bien que ce n'est pas le genre de notre famille de ne rien faire. Quand il est entré dans la milice, elle était sans doute prête à l'admirer ; mais nous l'étions toutes. Les filles de Meryton ou des alentours sont toutes devenues folles de lui pendant les deux premiers mois, mais il n'a jamais accordé une attention particulière à Lydia et, par conséquent, après une certaine période d'admiration extravagante, son emballement est retombé et d'autres membres du régiment, qui s'intéressaient plus à elle, sont redevenus ses préférés.

Si discuter et rediscuter de ce fascinant sujet n'apporte rien de nouveau à leurs craintes, espoirs et hypothèses, on peut bien croire qu'ils ne peuvent pourtant pas parler bien longtemps d'autre chose pendant toute la durée du voyage. Il ne sort jamais des pensées d'Elizabeth. Il y est maintenu par la plus intense des angoisses, le remords, sans un moment de répit ou d'oubli.

Ils voyagent aussi vite que possible ; et, après avoir dormi dans une auberge, atteignent Longbourn le lendemain à l'heure du dîner. C'est un soulagement pour Elizabeth de penser que Jane n'a pas eu le temps d'être lassée par une longue attente.

Quand ils entrent dans la cour, les petits Gardiner, attirés par la vue d'une chaise de poste, se tiennent sur le perron de la maison ; et quand la voiture roule jusqu'à la porte, la surprise joyeuse qui éclaire leurs visages et se manifeste par toutes sortes de gambades et cabrioles est un plaisant avant-goût de l'accueil réservé aux voyageurs.

Elizabeth saute à terre ; et après avoir donné à chacun d'entre eux un baiser hâtif, se précipite dans l'entrée où Jane, qui est descendue en courant de l'appartement de sa mère, vient à sa rencontre. Elizabeth, la prenant affectueusement dans ses bras, alors que toutes les deux ont les larmes aux yeux, lui demande sans attendre si elle a des nouvelles des fugitifs.

« Pas encore », répond Jane. « Mais maintenant que mon cher oncle est arrivé, j'espère que tout va s'arranger.

– Mon père est-il à Londres ?

– Oui, il est parti mardi, comme je te l'ai écrit.

– Et il a écrit souvent ?

– Une seule fois, quelques lignes mercredi pour dire qu'il était bien arrivé et pour me donner ses instructions, ce que je l'avais prié instamment de faire. Il a simplement ajouté qu'il écrirait seulement s'il avait quelque chose d'important à annoncer.

– Et ma mère — Comment va-t-elle ? Comment allez-vous tous ?

– Ma mère va assez bien, je crois ; bien que tout cela l'ai grandement secouée. Elle est à l'étage et sera très contente de vous voir tous. Elle ne quitte pas encore son boudoir. Mary et Kitty vont très bien, le Ciel soit loué !

– Mais toi — Comment vas-tu ? » s'écrie Elizabeth. « Je te trouve pâle. Avec tout ce que tu as subi ! »

Sa sœur l'assure cependant qu'elle va parfaitement bien ; et leur conversation, qui se déroulait pendant que Mr et Mrs Gardiner s'occupaient de leurs enfants, est maintenant interrompue par l'approche de tout le groupe. Jane court vers son oncle et sa tante, leur souhaite la bienvenue et les remercie tous les deux en alternant sourires et larmes.

Quand ils sont tous dans le salon, Jane doit évidemment répondre aux questions que sa sœur a déjà posées et répéter qu'elle ne sait rien de nouveau. Cependant, elle n'a pas encore renoncé à l'espoir optimiste que lui suggère son bon cœur ; elle s'attend toujours à ce que tout s'arrange, et que chaque matin apporte une lettre, soit de Lydia soit de son père, expliquant leurs démarches et peut-être annonçant le mariage.

Après quelques minutes de conversation, ils montent tous chez Mrs Bennet, qui les accueille exactement comme on pourrait s'y attendre ; avec des larmes et des lamentations de regret, et des invectives contre la conduite infâme de Wickham ; elle se plaint qu'elle souffre et qu'on la maltraite, blâmant tout le monde sauf la personne à l'indulgence mal avisée de laquelle on doit principalement attribuer les erreurs de sa fille.

« Si j'avais pu », dit-elle, « avoir gain de cause et aller à Brighton avec toute ma famille, *cela* ne se serait pas produit ; mais la pauvre chère Lydia n'avait personne pour veiller sur elle. Pourquoi les Forster l'ont-ils laissée échapper à leur surveillance ? Je suis sûre qu'il y a eu quelque grande négligence de leur part, car ce n'est pas le genre de fille à faire cette sorte de chose, si elle avait été bien surveillée. J'ai toujours pensé qu'ils étaient incapables de s'occuper

Orgueil et préjugés

d'elle ; mais on n'a pas tenu compte de mon avis, comme toujours. Pauvre chère enfant ! Et maintenant voici que Mr Bennet est parti, et je sais qu'il va se battre contre Wickham, où qu'il le rencontre, et alors il sera tué, et que deviendrons-nous toutes ? Les Collins vont nous jeter dehors avant que son cadavre soit refroidi ; et si vous ne nous traitez pas avec bienveillance, mon frère, je ne sais pas ce que nous ferons. »

Ils se récrient tous contre ces horribles idées ; et Mr Gardiner, après l'avoir assurée de son affection envers elle et toute sa famille, déclare qu'il a l'intention d'aller à Londres dès le lendemain pour aider Mr Bennet dans ses efforts pour retrouver Lydia.

« Ne vous inquiétez pas inutilement », ajoute-t-il. « Bien qu'il soit légitime de se préparer au pire, il n'y a pas de raison de l'envisager comme certain. Cela ne fait même pas une semaine qu'ils ont quitté Brighton. Dans quelques jours, nous aurons peut-être des nouvelles, et tant que nous n'avons pas la certitude qu'ils ne sont pas mariés et n'ont pas l'intention de se marier, ne considérons pas que la partie est perdue. Dès mon arrivée en ville j'irai voir mon frère et l'inviterai à venir chez moi à Gracechurch Street afin que nous décidions ce qu'il convient de faire.

— Oh, mon cher frère », réplique Mrs Bennet, « c'est exactement ce que je pourrais souhaiter de mieux. Et maintenant veuillez, quand vous serez en ville, les trouver, où qu'ils puissent être ; et s'ils ne sont pas déjà mariés, *forcez-les* à se marier. Et pour ce qui est des tenues de noces, qu'ils ne perdent pas leur temps à attendre, mais dites à Lydia qu'elle aura autant d'argent qu'elle veut pour les acheter après le mariage. Et, par-dessus tout, empêchez Mr Bennet de se battre. Dites-lui dans quel affreux état je me trouve, — que je suis effarée à en perdre l'esprit ; et que j'ai de tels tremblements, de telles palpitations partout, de tels spasmes à mon flanc et douleurs dans ma tête, et de tels battements de cœur, que je ne peux trouver le repos ni la nuit ni le jour. Et dites à ma chère Lydia de ne prendre aucune décision à propos de ses vêtements avant de me voir, car elle ignore quels sont les meilleurs magasins. Oh, mon frère, comme vous êtes bon ! Je sais que vous allez tout arranger. »

Mais Mr Gardiner, tout en l'assurant de nouveau de sa sincère intention de réussir, ne peut s'empêcher de lui recommander la modération aussi bien dans ses espoirs que dans ses craintes ; et après avoir bavardé avec elle de cette manière jusqu'à l'heure du dîner, ils la laissent dans son boudoir, où elle peut épancher ses humeurs sur la gouvernante, qui la sert en l'absence de ses filles.

Si son frère et sa sœur sont convaincus qu'il n'y a aucune raison pour qu'elle se tienne ainsi à l'écart de sa famille, ils ne cherchent pas à s'y opposer, car ils savent qu'elle n'est pas assez

prudente pour tenir sa langue devant les domestiques pendant qu'ils servent à table, et jugent préférable qu'une seule domestique, celle à qui ils font le plus confiance, recueille toutes ses craintes et inquiétudes sur le sujet.

Mary et Kitty les rejoignent bientôt dans la salle à manger ; elles étaient trop occupées dans leurs appartements respectifs pour se présenter plus tôt. L'une vient de ses livres et l'autre de sa toilette. Leurs deux visages sont toutefois assez calmes ; et on ne remarque pas qu'elles aient changé, si ce n'est que la perte de sa sœur favorite, ou les reproches qu'elles a subis elle-même dans l'histoire, introduisent une note d'irritabilité dans le ton de Kitty. Quant à Mary, elle se contrôle assez pour murmurer à Elizabeth avec une attitude sévère et réfléchie, peu après qu'elles se sont assises à table :

« C'est une affaire bien malheureuse ; dont on parlera sans doute beaucoup. Mais nous devons endiguer la marée de la malveillance, et verser dans nos seins blessés le baume de la consolation sororale. »

Puis, ne percevant chez Elizabeth aucun désir de répondre, elle ajoute : « Aussi déplaisant que soit cet événement pour Lydia, nous pouvons en tirer cette utile leçon : que la perte de la vertu chez une femme est irrémédiable — qu'un seul faux pas la conduit à une ruine définitive — que l'éclat de sa réputation ne la rend pas moins fragile, — et qu'elle ne sera jamais trop prudente dans son comportement face aux personnes indignes de l'autre sexe. »

Elizabeth n'en croit pas ses oreilles et lève les yeux au ciel, mais est trop abattue pour dire quoi que ce soit. Mary, cependant, continue de se consoler en extrayant ces sortes de leçons morales du désastre qu'elles affrontent.

L'après-midi, les deux sœurs aînées arrivent à passer une demi-heure ensemble ; et Elizabeth profite aussitôt de l'occasion pour poser de nombreuses questions, auxquelles Jane est très désireuse de répondre. Après s'être avoué leurs craintes quant à la suite affreuse de l'événement, dont Elizabeth considère qu'elle est à peu près certaine et Miss Bennet ne peut jurer qu'elle soit totalement impossible, la première poursuit en disant : « Mais dis-moi tout, tout ce que je n'ai pas encore tout entendu. Donne-moi d'autres détails. Qu'a dit le Colonel Forster ? Se doutaient-ils de quelque chose avant le jour de la fugue ? Ils avaient dû les voir ensemble depuis toujours.

– Le Colonel Forster a reconnu qu'il avait souvent soupçonné quelque inclination, surtout du côté de Lydia, mais rien d'alarmant. Je suis désolée pour lui. Son comportement était attentif et généreux au plus haut point. Il avait décidé de venir nous voir, pour nous assurer de sa préoccupation, avant même d'avoir entendu dire qu'ils n'étaient pas partis en Écosse ; quand la nouvelle a commencé à se répandre, il s'est hâté encore plus de venir.

Orgueil et préjugés

– Et Denny était-il convaincu que Wickham ne se marierait pas ? Savait-il qu'ils avaient l'intention de se cacher ? Le Colonel Forster a-t-il vu Denny lui-même ?

– Oui ; mais quand le colonel en personne l'a interrogé, Denny a nié savoir quoi que ce soit de leur plan, et a refusé de dire ce qu'il en pensait réellement. Il n'a pas répété sa conviction qu'ils ne se marieraient pas — et *cela* me fait espérer qu'on ait pu le comprendre de travers auparavant.

– Et avant l'arrivée du Colonel Forster, aucun d'entre vous n'avait le moindre doute, je suppose, quant à la réalité de leur mariage ?

– Comment une telle idée aurait-elle pu entrer dans nos cerveaux ? Je me sentais un peu mal à l'aise — je me demandais si ma sœur serait heureuse en se mariant avec lui, parce que je savais que sa conduite n'avait pas toujours été parfaite. Mon père et ma mère ignoraient tout de cela, ils trouvaient seulement l'union très imprudente. Kitty a alors avoué, naturellement très fière d'en savoir plus que nous, que dans sa dernière lettre Lydia l'avait préparée à l'annonce d'un tel pas. Elle savait depuis plusieurs semaines, semble-t-il, qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre.

– Mais pas avant leur départ à Brighton ?

– Non, je ne crois pas.

– Et le Colonel Forster lui-même paraissait-il avoir mauvaise opinion de Wickham ? Connaît-il son véritable caractère ?

– Je dois avouer qu'il ne disait pas autant de bien de Wickham qu'auparavant. Il le croyait imprudent et extravagant. Et depuis que cette triste affaire s'est produite, on dit qu'il a laissé beaucoup de dettes à Meryton ; mais j'espère que cela puisse être faux.

– Oh, Jane, si nous n'avions pas gardé le secret, si nous avions dit ce que nous savions de lui, ça n'aurait pas pu arriver.

– Cela aurait peut-être mieux valu », répond sa sœur. « Mais il semble injustifiable de révéler les fautes passées de quelqu'un sans savoir quel est son caractère actuel. Nous avons agi avec les meilleures intentions.

– Le Colonel Forster a-t-il pu vous répéter les détails de la note de Lydia à sa femme ?

– Il a apporté la note pour nous la montrer.

Jane la sort alors de son portefeuille et la donne à Elizabeth. En voici le contenu :

« *Ma chère Harriet,*

« *Tu vas rire quand tu sauras où je suis partie, et je ne peux m'empêcher de rire moi-même de ta surprise demain matin quand tu découvriras ma disparition. Je pars à Gretna Green, et*

si tu ne peux pas deviner avec qui, je penserai que tu es simple d'esprit, car il n'est qu'un homme au monde que j'aime, et c'est un ange. Je ne pourrais jamais être heureuse sans lui, donc je ne vois aucun mal à m'en aller. Tu n'as pas besoin d'avertir Longbourn, si tu n'as pas envie, car cela augmentera la surprise quand je leur écrirai et signerai mon nom Lydia Wickham. Quelle bonne blague cela sera ! Je peux à peine écrire tellement je ris. Je te prie de présenter mes excuses à Pratt, si je ne tiens pas ma promesse de danser avec lui ce soir. Dis-lui que j'espère obtenir son pardon quand il saura tout, et dis-lui que je danserai avec lui au premier bal où nous reverrons, avec grand plaisir. Je ferai chercher mes vêtements quand j'irai à Longbourn ; mais je souhaite que tu dises à Sally de réparer une grande déchirure dans ma robe de mousseline brodée, avant de l'emballer. Au revoir. Transmets mes amitiés au Colonel Forster, j'espère que vous boirez au succès de notre voyage.

« Ton amie affectionnée,

« Lydia Bennet. »

« Oh ! cette écervelée de Lydia ! » s'écrie Elizabeth à la fin de sa lecture. « Écrire une telle lettre à un tel moment ! Mais au moins on apprend qu'elle avait un objectif sérieux pour son voyage. Quoi qu'il l'ait persuadée de faire ensuite, il n'y avait pas pour elle un projet infâme. Mon pauvre père ! comme il a dû souffrir !

– Je n'ai jamais vu quelqu'un aussi choqué. Il n'a pas pu prononcer un mot pendant dix minutes pleines. Ma mère s'est trouvée mal immédiatement, et la confusion régnait dans toute la maison !

– Oh ! Jane », se lamente Elizabeth, « y avait-il un seul domestique qui n'ait pas su toute l'histoire avant la fin de la journée ?

– Je ne sais pas. — J'espère qu'il y en avait. — Mais il est difficile de faire attention à un tel moment. Ma mère était hystérique, et j'avais beau essayer de l'aider autant que possible, je crains d'être restée en deçà de ce que j'aurais pu faire ! L'horreur de ce qui risquait de se passer m'a presque privée entièrement de mes facultés.

– C'était trop dur pour toi de devoir t'occuper d'elle. Tu as mauvaise mine. Oh ! si seulement j'avais été à tes côtés ; tu étais toute seule à affronter tous les soucis et inquiétudes.

– Mary et Kitty ont été très gentilles, et auraient partagé toutes les épreuves, j'en suis sûre, mais je ne pense pas que cela aurait été bien pour elles. Kitty est frêle et délicate, et Mary étudie tellement que l'on ne peut pas perturber son repos. Ma tante Philips est venue à Longbourn mardi, après le départ de mon père ; et a eu la bonté de rester jusqu'à jeudi avec moi. Elle s'est rendue utile et nous a tous réconfortés, et Lady Lucas a été très gentille ; elle est venue à pied

Orgueil et préjugés

mercredi matin pour nous exprimer sa sympathie et nous offrir ses services, ou ceux de ses filles, si cela pouvait nous aider.

– Elle aurait mieux fait de rester chez elle », s'exclame Elizabeth ; « elle avait peut-être de bonnes intentions, mais face à un tel malheur, on ne peut voir trop peu de ses voisins. L'aide est impossible ; la sympathie, insupportable. Qu'ils se contentent de triompher à distance. »

Elle s'enquiert alors des mesures que son père compte prendre en ville pour retrouver sa fille.

« Je crois », répond Jane, « qu'il a l'intention d'aller à Epsom, l'endroit où ils ont changé leurs chevaux en dernier, pour voir les postillons et tenter d'en tirer quelque chose. Son principal objectif doit être de découvrir le numéro de la voiture de louage qui les a amenés de Clapham. Elle était venue de Londres avec un passager ; il pensait qu'on avait pu remarquer un homme et une femme changeant de voiture et il comptait donc enquêter à Clapham. S'il pouvait découvrir d'une manière ou d'une autre la maison où le cocher avait déposé auparavant son passager, il était décidé à s'y présenter, et pensait qu'il n'était peut-être pas impossible de trouver la station et le numéro de la voiture. S'il avait d'autres projets, je les ignore ; mais il était tellement pressé de partir, et son esprit était si troublé, que j'ai déjà eu bien du mal à apprendre même cela. »

Chapitre 6

Tout le monde espère une lettre de Mr Bennet le lendemain matin, mais la poste arrive sans apporter une seule ligne de lui. Sa famille le connaît comme un correspondant généralement négligent et paresseux, mais en de telles circonstances ils espéraient un effort. Ils sont forcés de conclure qu'il n'a pas de nouvelles plaisantes à envoyer, mais même de *cela* ils auraient aimé être certains. Mr Gardiner a attendu le courrier pour partir.

Une fois qu'il est parti, ils sont au moins sûrs de recevoir des informations régulières sur ce qui se passe ; il a promis, en prenant congé, de convaincre Mr Bennet de rentrer à Longbourn dès que possible pour consoler son épouse, qui considère que c'est la seule façon d'éviter qu'il soit tué en duel.

Mrs Gardiner doit rester quelques jours de plus dans le Hertfordshire avec ses enfants, car elle pense que sa présence peut rendre service à ses nièces. Elle les remplace au chevet de Mrs Bennet et les reconforte pendant leurs heures de liberté. Leur autre tante leur rend aussi fréquemment visite et toujours, dit-elle, dans le désir de les encourager et de leur remonter le

moral, mais comme elle ne vient jamais sans rapporter quelque nouvel exemple d'une extravagance ou filouterie de Wickham, elle repart rarement sans les laisser plus découragées qu'elle ne les a trouvées.

Tout Meryton semble décidé à noircir l'homme qui, trois mois à peine plus tôt, était presque un ange de lumière. On lui découvre des dettes chez tous les commerçants de la place, et des tentatives de séduction dans toutes leurs familles. Tout le monde déclare qu'il est le pire jeune homme du monde ; et tout le monde commence à se souvenir que son apparente perfection avait toujours paru louche. Elizabeth, si elle n'accorde aucun crédit à la moitié de ce qu'on dit, y croit assez pour confirmer sa conviction de la déchéance de sa sœur ; et même Jane, qui y croit encore moins, perd à peu près tout espoir, d'autant plus qu'à ce moment, s'ils étaient allés en Écosse, hypothèse à laquelle elle n'a jamais entièrement renoncé jusque-là, on aurait dû en toute probabilité recevoir d'eux quelques nouvelles.

Mr Gardiner a quitté Longbourn dimanche ; mardi, sa femme reçoit une lettre de lui ; il leur dit que dès son arrivée il a trouvé son frère¹ et l'a invité à venir à Gracechurch street. Que Mr Bennet est déjà allé à Epsom et Clapham, mais n'a rien découvert ; et qu'il est maintenant décidé à enquêter auprès de tous les principaux hôtels en ville, car Mr Bennet croit possible qu'ils aient séjourné dans l'un d'eux en arrivant à Londres, le temps de trouver un logement. Mr Gardiner lui-même ne croit pas au succès de cette entreprise, mais comme son frère y tient, il a l'intention de l'aider. Il ajoute que Mr Bennet n'est pas du tout disposé à quitter Londres maintenant, et promet d'écrire de nouveau bientôt. Il y a aussi le post-scriptum suivant :

« J'ai écrit au Colonel Forster pour le prier de découvrir, si possible, en interrogeant les camarades les plus proches du jeune homme au régiment, si Wickham a des parents ou des connaissances qui seraient susceptibles de savoir dans quelle partie de la ville il se cache. Si on pouvait s'adresser à quelqu'un avec une chance d'obtenir un indice de ce genre, cela pourrait se révéler décisif. À présent nous n'avons rien pour nous guider. Le Colonel Forster fera tout ce qu'il peut, j'en suis sûr, pour nous satisfaire sur ce point. Mais, en y réfléchissant, Lizzy saurait peut-être, mieux que personne, nous dire quels membres de sa famille sont encore en vie. »

Elizabeth comprend sans peine d'où vient ce respect pour son expertise ; mais il lui est impossible de donner une information aussi satisfaisante que le mérite le compliment.

¹ Son beau-frère — autrement dit, Mr Bennet.

Orgueil et préjugés

Elle n'a jamais entendu dire qu'il ait des parents, sauf son père et sa mère, qui sont tous les deux morts depuis longtemps. Il est cependant possible que certains de ses camarades du — shire puissent fournir des renseignements ; et, bien qu'elle n'y compte pas trop, cela donne quelque chose à espérer.

Chaque jour à Longbourn est maintenant un jour d'angoisse ; mais c'est quand on attend la poste que l'inquiétude est la plus grande. L'impatience de chaque matin se focalise sur l'arrivée des lettres. Qu'elles soient bonnes ou mauvaises, les nouvelles sont communiquées par lettres, et chaque jour on espère apprendre des choses importantes.

Mais avant qu'ils reçoivent une nouvelle missive de Mr Gardiner, une lettre adressée à leur père arrive d'un lieu différent, écrite par Mr Collins ; Jane ayant reçu des consignes d'ouvrir tout ce qui arrivait pour son père en son absence, elle la lit donc ; et Elizabeth, qui sait combien ses lettres sont toujours étranges, lit par-dessus son épaule. La voici :

« *Mon Cher Monsieur,*

« *Je me sens tenu, en raison de nos liens de parenté et de ma situation dans la vie, de vous adresser mes condoléances à propos de la pénible épreuve que vous affrontez à présent, dont nous avons été informés hier par une lettre du Hertfordshire. Soyez assuré, mon cher Monsieur, que Mrs Collins et moi-même vous accordons notre sympathie, ainsi qu'à toute votre respectable famille, dans votre détresse présente, qui doit être particulièrement amère, puisque résultant d'une cause que le temps ne pourra jamais effacer. Je suis prêt à trouver tous les arguments capables d'atténuer une infortune aussi sévère, ou de vous reconforter dans des circonstances qui doivent être entre toutes fort pénibles pour l'esprit d'un parent. La mort de votre fille aurait été une bénédiction en comparaison de cela. Et l'on peut se lamenter d'autant plus qu'il est permis de supposer, comme m'en informe ma chère Charlotte, que ce dévergondage de votre fille résulte d'un excès erroné d'indulgence, bien que, en même temps, pour votre consolation et celle de Mrs Bennet, j'ai tendance à penser que sa propre disposition doit être naturellement mauvaise, sinon elle ne pourrait pas s'être rendue coupable d'une telle atrocité à un âge si tendre. Quoi qu'il en soit, vous êtes bien à plaindre, et mon opinion est partagée non seulement par Mrs Collins, mais de même par Lady Catherine et sa fille, à qui j'ai rapporté l'affaire. Elles considèrent comme moi que ce faux-pas d'une fille sera préjudiciable à la destinée de toutes les autres, car qui, ainsi que Lady Catherine elle-même condescend à le dire, voudra s'unir à une telle famille. Et cette considération m'incite de plus à me souvenir avec une satisfaction accrue d'un certain événement de novembre dernier, car s'il en avait été autrement j'aurais pu être impliqué dans tout votre malheur et votre*

déshonneur. Permettez-moi donc de vous conseiller, mon cher Monsieur, de vous consoler autant que possible, de chasser de votre affection pour toujours votre enfant indigne, et de la laisser récolter les fruits de son odieux crime.

Je vous prie de croire, cher Monsieur, &c. &c. »

Mr Gardiner n'envoie pas d'autre lettre avant d'avoir reçu une réponse du Colonel Forster ; et il n'a alors rien de plaisant à communiquer. On ne sait pas si Wickham est en relation avec un quelconque parent, et il est certain qu'il n'a pas de parent proche en vie. Il connaissait beaucoup de monde, mais depuis son arrivée dans la milice on n'a pas remarqué qu'il ait eu des amis parmi ses anciennes connaissances. Il n'y a donc personne qui soit susceptible de donner de ses nouvelles. Et l'état désastreux de ses finances le pousse évidemment à se cacher, en dehors de la crainte d'être découvert par la famille de Lydia, car il est juste apparu qu'il a laissé des dettes de jeu d'un montant considérable. Le Colonel Forster pense qu'il faudrait plus de mille livres pour couvrir ses dépenses à Brighton. Il doit beaucoup d'argent en ville, mais ses dettes d'honneur¹ sont bien plus élevées. Mr Gardiner ne cherche pas à dissimuler ces détails à la famille de Longbourn. Jane est horrifiée en les entendant. « Un joueur ! » s'écrie-t-elle. « C'est vraiment inattendu. Je ne m'en doutais pas du tout. »

Mr Gardiner ajoute dans sa lettre qu'elles peuvent s'attendre à voir leur père à la maison le lendemain, samedi. Démoralisé par l'insuccès de toutes ses tentatives, il a cédé à la demande de son beau-frère de retourner dans sa famille et de le laisser entreprendre ce que les événements suggèreraient pour continuer les recherches. Quand on annonce cela à Mrs Bennet, elle n'exprime pas autant de satisfaction que le prévoaient ses enfants, considérant l'inquiétude qu'elle manifestait auparavant pour sa vie.

« Quoi, il revient à la maison, et sans la pauvre Lydia ! » s'exclame-t-elle. « Il ne va sûrement pas quitter Londres avant de les avoir trouvés. Qui va se battre contre Wickham et le forcer à l'épouser, s'il s'en va ? »

Comme Mrs Gardiner commence à avoir envie de rentrer à la maison, on décide que ses enfants et elles vont aller à Londres en même temps que Mr Bennet en revient. La voiture les emmène donc pour la première étape de leur voyage, et ramène son maître à Longbourn.

Mrs Gardiner part sans que la perplexité qu'elle éprouve au sujet d'Elizabeth et de son ami du Derbyshire depuis son séjour dans cette partie du monde ait diminué. Elizabeth n'a jamais

¹ L'honneur exige qu'un officier ou un gentleman rembourse ses dettes de jeu, ce qui n'est pas le cas pour les dettes aux boutiquiers et autres personnes de moindre importance.

mentionné volontairement son nom ; Mrs Gardiner attendait vaguement une lettre de lui après leur retour, mais Elizabeth n'a reçu aucune lettre pouvant venir de Pemberley. On ne peut rien déduire de l'état de découragement d'Elizabeth, car on n'a pas besoin d'y chercher d'autre raison que le malheur qui atteint la famille.

Elizabeth elle-même, qui a eu le temps de se familiariser avec ses propres sentiments, est parfaitement consciente que si elle n'avait pas connu Darcy, elle aurait un peu mieux supporté l'épouvante de l'infamie de Lydia. Cela lui aurait évité, pense-t-elle, une nuit d'insomnie sur deux.

Quand Mr Bennet arrive, il présente toutes les apparences de sa sérénité philosophique habituelle. Il ne parle pas plus qu'il n'a coutume de parler ; ne mentionne pas l'affaire qu'il est parti traiter ; et il s'écoule quelque temps avant que ses filles aient le courage de l'évoquer.

Ce n'est que l'après-midi, quand il se joint à elles pour le thé, qu'Elizabeth entreprend d'aborder le sujet ; et quand elle exprime alors sa peine pour ce qu'il a dû endurer, il répond : « N'en parlons pas. Qui devrait souffrir sinon moi ? C'est de ma faute, et je dois en subir les conséquences.

– Vous ne devez pas vous montrer trop sévère envers vous-même », répond Elizabeth.

« Tu fais bien de me mettre en garde contre une telle erreur. La nature humaine est si sujette à la commettre ! Non, Lizzy, laisse-moi ressentir une fois dans ma vie combien je suis à blâmer. Je n'ai pas peur d'être submergé par cette impression. Cela passera bien assez tôt.

– Les supposez-vous à Londres ?

– Oui ; en quel autre lieu pourraient-ils se cacher aussi bien ?

– Et Lydia rêvait d'aller à Londres », ajoute Kitty.

« Elle est heureuse, dans ce cas », déclare sèchement son père ; « et elle va probablement y rester quelque temps. »

Puis, après un bref silence, il poursuit : « Lizzy, je ne t'en veux pas d'avoir eu raison dans les conseils que tu m'as donnés en mai dernier qui, au vu des événements, démontrent une grande présence d'esprit. »

Miss Bennet les interrompt en venant chercher le thé de sa mère.

« C'est un défilé », s'écrie-t-il, « qui fait du bien ; il donne une telle élégance au malheur ! Un de ces jours je ferai de même ; je resterai dans ma bibliothèque en bonnet de nuit et en robe de chambre, et j'embêterai le monde autant que possible, — ou peut-être, je reporterai cela jusqu'à ce que Kitty s'enfuit. »

– Je ne vais pas m’enfuir, Papa », dit Kitty fébrilement ; « si je devais jamais aller à Brighton, je me conduirais mieux que Lydia.

– *Toi*, aller à Brighton ! — Je ne te laisserais pas t’en approcher aussi près qu’Eastbourne¹ si on me payait cinquante livres ! Non, Kitty, j’ai au moins appris à être prudent, et tu en ressentiras les effets. Aucun officier n’entrera plus jamais dans ma maison, ni ne traversera le village. Les bals seront absolument interdits, à moins qu’une de tes sœurs reste à tes côtés. Et tu ne sortiras plus jamais dehors tant que tu ne peux prouver que tu te conduis de manière rationnelle dix minutes par jour. »

Kitty, qui prend toutes ces menaces au sérieux, se met à pleurer.

« Bon, bon », dit-il, « ne sois pas malheureuse. Si tu es une bonne fille pendant les dix prochaines années, je t’emmènerai à une parade militaire à la fin. »

Chapitre 7

Deux jours après le retour de Mr Bennet, alors que Jane et Elizabeth se promènent dans les buissons derrière la maison, elles voient la gouvernante s’avancer dans leur direction et, pensant qu’elle vient les appeler auprès de leur mère, vont à sa rencontre ; mais, au lieu de la convocation attendue, quand elles s’approchent d’elle, elle dit à Miss Bennet : « Veuillez m’excuser, madame, si je vous dérange, mais j’espérais que vous aviez reçu de bonnes nouvelles de la ville, aussi j’ai pris la liberté de venir vous voir.

– Que voulez-vous dire, Hill ? Nous n’avons aucune nouvelle de la ville.

– Chère Madame », s’écrie Mrs Hill, très étonnée, « ne savez-vous pas qu’un messager exprès a demandé notre maître de la part de Mr Gardiner ? Il est là depuis une demi-heure, et notre maître a une lettre. »

Les filles partent en courant, trop pressées de rentrer pour avoir le temps de parler. Elles se précipitent de l’entrée à la salle du petit déjeuner ; de là à la bibliothèque ; — leur père n’y est pas ; et elles sont sur le point de le chercher à l’étage chez leur mère, quand elles rencontrent le majordome, qui leur dit :

« Si vous cherchez mon maître, m’dame, il marche vers le petit bosquet. »

Aussitôt, elles retraversent l’entrée et courent sur la pelouse vers leur père, qui poursuit tranquillement son chemin en direction d’un petit bois à côté de l’écurie.

¹ À trente-cinq kilomètres à l’est de Brighton.

Orgueil et préjugés

Jane, moins légère et moins habituée à courir qu'Elizabeth, prend vite du retard pendant que sa sœur le rattrape en haletant et c'écrie vivement : « Oh, Papa, quelles nouvelles ? quelles nouvelles ? avez-vous des nouvelles de mon oncle ? »

– Oui, j'ai reçu une lettre par courrier exprès.

– Et alors, quelles nouvelles contient-elle ? bonnes ou mauvaises ?

– Que pouvons-nous espérer de bon ? » dit-il en sortant la lettre de sa poche ; « mais tu aimerais peut-être la lire. »

Elizabeth la saisit vivement alors que Jane arrive à leur hauteur.

« Lis-la à haute voix », dis son père, « car c'est à peine si je sais moi-même ce qu'elle contient. »

« *Gracechurch street, lundi 2 août.*

« *Mon cher frère,*

« *Je suis enfin en mesure de vous envoyer des nouvelles de ma nièce et j'espère que, dans l'ensemble, elles vont donneront satisfaction. Peu après votre départ samedi, j'ai eu la chance de trouver dans quelle partie de Londres ils se trouvaient. Je vous dirai les détails quand nous nous reverrons. Il suffit de savoir que je les ai découverts et que je les ai vus tous les deux — »*

« Alors c'est ce que j'ai toujours espéré », s'écrie Jane ; « ils sont mariés ! »

Elizabeth poursuit sa lecture : « *Je les ai vus tous les deux. Ils ne sont pas mariés, et je ne crois pas qu'ils aient jamais eu l'intention de l'être ; mais si vous acceptez de tenir les engagements que je me suis permis de proposer en votre nom, j'espère qu'ils le seront bientôt. Tout ce que vous avez à faire, c'est d'assurer à votre fille par contrat sa part égale des cinq mille livres qui reviennent à vos enfants après votre décès et celui de ma sœur ; et, par ailleurs, de lui promettre, pendant votre vie, cent livres par an. Ce sont des conditions que, tout bien considéré, je n'ai pas hésité à accepter à votre place, pensant que nous donneriez votre accord. Je vais envoyer tout cela par exprès, afin que je puisse recevoir votre réponse sans perdre de temps. Vous comprendrez facilement, d'après ce que je vais vous dire, que les affaires de Mr Wickham ne sont pas aussi désespérées qu'on le croit généralement. Il a trompé son monde sur ce point ; et je me réjouis d'affirmer qu'il restera un peu d'argent, même quand toutes ses dettes sont remboursées, pour le patrimoine de ma nièce, en plus de sa propre fortune. Si, comme je suis sûr que vous le ferez, vous m'envoyez une procuration pour agir en votre nom dans toute cette affaire, je donnerai immédiatement des instructions à Haggerston pour la préparation d'un contrat en bonne et due forme. Vous n'aurez pas à revenir en ville ; par conséquent, restez tranquillement à Longbourn et comptez sur ma diligence et mon attention. Répondez-moi dès*

que vous pouvez, et prenez soin d'écrire de manière explicite. Nous avons jugé préférable que ma nièce se marie depuis cette maison, et j'espère que cela vous agréera. Elle s'installe chez nous aujourd'hui. Je vous écrirai de nouveau dès que nous aurons avancé.

« *Je vous prie, &c*

« *Edw. Gardiner.* »

« Est-ce possible ! » s'écrie Elizabeth quand elle a terminé. « Est-ce possible qu'il l'épouse ? »

« Wickham n'est donc pas aussi indigne que nous le pensions », dit sa sœur. « Mon cher père, je vous félicite.

– Et avez-vous répondu à la lettre ? » demande Elizabeth.

« Non, mais il faut le faire bientôt. »

Elle l'enjoint alors très sérieusement d'écrire sans perdre de temps.

« Oh ! mon cher père », s'exclame-t-elle, « revenez à la maison et écrivez immédiatement. Considérez l'importance de chaque instant dans un tel cas.

– Laissez-moi l'écrire pour vous », dit Jane, « si cela vous ennuie de vous en occuper vous-même.

– Cela m'ennuie beaucoup », répond-il ; « mais il faut le faire. »

Et sur ces mots, il fait demi-tour et marche vers la maison avec elles.

« Et puis-je vous poser une question », dit Elizabeth, « à propos des termes du contrat ; je suppose que nous devons nous y soumettre.

– Nous y soumettre ! J'ai seulement honte qu'il demande si peu.

– Mais ils *doivent* se marier ! Malgré ce qu'il est !

– Oui, oui, ils doivent se marier. On ne peut pas faire autrement. Mais il y a deux choses que j'aimerais bien savoir : — premièrement, combien d'argent votre oncle a versé pour arriver à ce résultat ; deuxièmement, comment je vais jamais le rembourser.

– De l'argent ! mon oncle ! » s'exclame Jane, « que voulez-vous dire, Monsieur ?

– Je veux dire qu'aucun homme sensé n'épouserait Lydia en se laissant tenter par cent livres par an de mon vivant et cinquante¹ après ma mort.

– C'est très vrai », dit Elizabeth ; « bien que cela ne me soit pas venu à l'esprit auparavant. Ses dettes acquittées, et il restera un peu d'argent ! Oh ! nous devons sûrement cela à mon

¹ La part d'héritage de Lydia s'élèverait à mille livres, ce qui produirait un intérêt de cinquante livres par an.

Orgueil et préjugés

oncle ! Un homme bon et généreux ; je crains que cela ne le mette dans la gêne. Une petite somme ne suffirait pas.

– Non », dit son père, « Wickham est stupide s'il la prend pour un penny de moins que dix mille livres. Je serais désolé d'avoir si mauvaise opinion de lui au tout début de notre relation.

– Dix mille livres ! Le Ciel nous en préserve ! Comment pourrions-nous rembourser la moitié d'une telle somme ? »

Mr Bennet ne répond pas et chacun d'eux, absorbé dans ses pensées, continue en silence jusqu'à la maison. Leur père se rend alors dans la bibliothèque pour écrire, tandis que les filles vont dans la salle du petit déjeuner.

« Et ils vont vraiment se marier ! » s'écrie Elizabeth dès qu'elles sont seules. « Comme c'est étrange ! Et de *cela* nous devons être reconnaissantes. Aussi faibles que soient leurs chances de bonheur, et aussi vil que soit son caractère, nous devons nous réjouir qu'ils se marient ! Oh ! Lydia !

– Je trouve réconfortant de penser », réplique Jane, « qu'il n'épouserait certainement pas Lydia s'il n'avait pas une véritable estime pour elle. Même si notre brave oncle a fait quelque chose pour apurer ses dettes, je ne peux croire qu'il ait avancé dix mille livres ou quoi que ce soit d'approchant. Il a des enfants, et pourrait en avoir d'autres. Comment pourrait-il se passer de la moitié de dix mille livres ?

– Si nous arrivons un jour à apprendre à combien s'élevaient les dettes de Wickham », dit Elizabeth, « et combien a été mis au nom de notre sœur, nous saurons exactement ce que Mr Gardiner a fait pour eux, parce que Wickham n'a pas un shilling à lui. La bonté de mon oncle et de ma tante ne pourra jamais être compensée. Qu'ils l'aient emmenée chez eux, qu'ils lui aient accordé leur encouragement et leur protection personnels, constitue un tel sacrifice en sa faveur que des années de gratitude ne pourront leur rendre justice. À l'heure qu'il est, elle est vraiment avec eux ! Si une telle bonté ne lui brise pas le cœur, elle ne mérite pas d'être jamais heureuse ! Quelle rencontre pour elle, quand elle a vu pour la première fois ma tante !

– Nous devons nous efforcer d'oublier tout ce qui s'est passé de part et d'autre », dit Jane ; « j'espère qu'ils seront heureux, je suis confiante. Il consent à l'épouser ; je veux croire qu'il est devenu raisonnable. Leur affection mutuelle va les assagir, et je me flatte qu'ils vont mener une vie si tranquille et si rationnelle qu'avec le temps on oubliera leur imprudence passée.

– Leur conduite a été telle », remarque Elizabeth, « que ni toi, ni moi, ni personne, ne pourra jamais l'oublier. Il est inutile d'en parler. »

Orgueil et préjugés

Il vient alors à l'esprit des filles que leur mère ignore certainement ce qui s'est passé. Elles vont donc dans la bibliothèque et demandent à leur père s'il ne souhaiterait pas l'en informer. Il est en train d'écrire et, sans lever les yeux, répond froidement : « Comme il vous plaira.

– Pouvons-nous emporter la lettre de mon oncle pour la lui lire ?

– Emportez ce que vous voulez et sortez. »

Elizabeth prend la lettre sur son bureau et elles montent à l'étage ensemble. Mary et Kitty sont avec Mrs Bennet, ce qui permet d'informer tout le monde en même temps. Après quelques mots pour les préparer à une bonne nouvelle, Jane lit la lettre. Mrs Bennet peut à peine se contenir. Dès que Jane lit le passage où Mr Gardiner espère que Lydia se mariera bientôt, sa joie éclate et chacune des phrases suivantes augmente son exubérance. Elle est maintenant aussi violemment excitée par l'allégresse qu'elle a pu être agitée par l'inquiétude et le dépit. Savoir que sa fille va se marier est suffisant. Aucune crainte pour son bonheur ne la dérange, aucun souvenir de son inconduite ne l'humilie.

« Ma chère, chère Lydia ! », s'écrie-t-elle. « C'est vraiment merveilleux ! — Elle va se marier ! — Je vais la revoir ! — Elle va se marier à seize ans ! — Mon bon, mon excellent frère ! — Je le savais — je savais qu'il allait tout arranger. Comme j'ai hâte de la voir ! et de voir aussi le cher Wickham ! mais la robe, la robe de mariée ! Je vais tout de suite écrire à ma sœur Gardiner à ce propos. Lizzy, ma chérie, cours demander à ton père combien il va lui donner. Reste, reste, j'y vais moi-même. Sonne pour appeler Hill, Kitty. Je vais vite m'habiller. Ma chère, chère Lydia ! — Comme nous serons tous joyeux quand nous nous reverrons ! »

Sa fille aînée entreprend d'atténuer la violence de ses émotions en guidant ses pensées vers les obligations que leur impose le comportement de Mr Gardiner.

« Car nous devons attribuer cette heureuse conclusion en grande partie à sa bonté », déclare-t-elle. « Nous sommes convaincues qu'il s'est engagé à aider financièrement Mr Wickham.

– Eh bien », s'écrie sa mère, « c'est normal ; qui pourrait le faire sinon son propre oncle ? S'il n'avait pas une famille de son côté, mes enfants et moi aurions dû hériter de tout son argent, tu le sais, et c'est la première fois que nous recevons quoi que ce soit de sa part, en dehors de quelques cadeaux. Ah ! Je suis si heureuse. Dans peu de temps, j'aurai une fille mariée. Mrs Wickham ! Comme cela sonne bien. Et elle n'a eu que seize ans en juin dernier. Ma chère Jane, je suis tellement nerveuse, je suis sûre que je ne peux pas écrire ; je vais donc dicter, et tu écriras pour moi. Nous parlerons argent avec ton père plus tard, mais il faut commander les choses tout de suite. »

Elle en est déjà à passer à tous les détails de calicot, mousseline et baptiste, et dicterait bientôt des commandes bien fournies si Jane ne la persuadait pas, non sans mal, d'attendre que l'on puisse consulter Mr Bennet. Un jour de délai, observe-t-elle, n'a pas beaucoup d'importance, et sa mère est trop heureuse pour se montrer aussi têtue que d'habitude. Et puis d'autres projets lui viennent en tête.

« J'irai à Meryton », dit-elle, « dès que je suis habillée, et j'annoncerai la bonne, bonne nouvelle à ma sœur Philips. Et au retour, je peux passer chez Lady Lucas et Mrs Long. Kitty, cours demander la voiture. Un peu d'air me fera beaucoup de bien, j'en suis sûre. Les filles, puis-je faire quoi que ce soit pour vous à Meryton ? Oh ! voici Hill. Ma chère Hill, avez-vous entendu la bonne nouvelle ? Miss Lydia va se marier ; et vous aurez tous un bol de punch pour vous réjouir à son mariage. »

Mrs Hill commence aussitôt à exprimer sa joie. Elizabeth reçoit ses félicitations avec les autres puis, écœurée par ces sottises, se réfugie dans sa propre chambre afin de réfléchir tranquillement.

La situation de la pauvre Lydia est, au mieux, plutôt pitoyable ; mais on doit se sentir reconnaissante qu'elle ne soit pas pire. Et même si, en pensant à l'avenir, on ne peut espérer ni bonheur assuré ni réussite dans le monde pour sa sœur, il lui suffit d'examiner rétrospectivement ce qu'elle redoutait encore il y a seulement deux heures pour apprécier tous les avantages de ce qui a été acquis.

Chapitre 7

Mr Bennet a souvent regretté, avant cette période de sa vie, de dépenser tout son revenu au lieu de mettre de côté une somme annuelle pour assurer l'avenir de ses enfants — et de sa femme si elle lui survivait. Il le regrette maintenant plus que jamais. S'il avait accompli son devoir dans ce domaine, Lydia n'aurait pas eu besoin d'être redevable à son oncle de ce que l'on peut maintenant acheter pour elle d'honneur et de réputation. C'est lui-même, dans ce cas, qui aurait pu avoir la satisfaction de triompher de l'un des pires vauriens de la Grande Bretagne en le forçant au mariage.

Il est sérieusement préoccupé qu'une affaire présentant si peu d'intérêt pour quiconque progresse aux seuls dépens de son beau-frère, et il est déterminé, si possible, à trouver le montant de son assistance et à le rembourser dès qu'il le pourra.

Quand Mr Bennet s'est marié, il lui paraissait parfaitement inutile de faire des économies ; car, bien sûr, un fils devait naître. Ce fils aurait conservé le domaine inaliénable à sa majorité, et l'avenir de la veuve et des enfants plus jeunes aurait ainsi été assuré. Cinq filles sont venues au monde successivement, mais aucun fils ; et Mrs Bennet a encore espéré son arrivée pendant plusieurs années après la naissance de Lydia. On a enfin renoncé à l'attendre, mais il était alors trop tard pour mettre de l'argent de côté. Mrs Bennet n'était pas douée pour les économies, et seul le désir d'indépendance de son mari les avait empêchés de dépenser plus que leurs revenus.

Le contrat de mariage a alloué cinq mille livres à Mrs Bennet et aux enfants. Mais leur répartition entre ces derniers est laissée aux parents. Il faut maintenant régler ce point, en ce qui concerne Lydia au moins, et Mr Bennet ne peut hésiter à accepter la proposition qui lui est soumise. Il rédige son approbation de tout ce qui a été fait et sa volonté de tenir les engagements qui ont été pris en son nom, en exprimant, bien que de manière fort concise, sa reconnaissance pour la bonté de son frère. Il n'a jamais supposé jusque-là que si Wickham pouvait être amené à épouser sa fille, cela se ferait avec aussi peu d'inconvénients pour lui-même que par le présent arrangement. C'est à peine s'il y perd dix livres par an, en leur en payant cent ; car, compte tenu de son hébergement et de son argent de poche, et des dons incessants qu'elle recevait de la main de sa mère, les dépenses de Lydia s'approchaient de près de cette somme.

Que tout cela se fasse avec si peu d'effort de sa part constitue une autre surprise bien agréable ; car son principal souhait, à présent, est que l'affaire le dérange le moins possible. Quand la colère qui l'a poussé à partir à sa recherche se dissipe, il retombe tout naturellement à son indolence passée. La lettre est vite envoyée ; s'il a tendance à repousser le moment où il entreprend une tâche, il est prompt à l'accomplir. Il prie son frère de lui donner les détails de ce qu'il lui doit ; mais il reste trop fâché envers Lydia pour lui envoyer le moindre message.

La bonne nouvelle se répand rapidement dans la maison ; et avec une vitesse proportionnée dans le voisinage, où elle est accueillie avec une résignation appropriée. Il est certain que l'on pourrait mieux jaser si Miss Lydia Bennet avait mal tourné¹ ; ou, option plus heureuse, si elle était retirée du monde dans quelque ferme lointaine². Mais on a de quoi parler si elle se marie ; et ce changement de circonstances n'enlève pas leur venin aux aimables souhaits de réussite que toutes les commères fielleuses de Meryton émettaient auparavant, étant donné qu'avec un tel mari son malheur est assuré.

¹ « *come upon the town* ». Une expression qui sous-entendait au XVIII^e siècle la prostitution ou le vol.

² Pour accoucher.

Cela fait quinze jours que Mrs Bennet n'est pas descendue, mais en ce beau jour elle reprend son siège à la tête de la table avec une implacable bonne humeur. Aucun sentiment de honte n'atténue son triomphe. Le mariage d'une fille, premier objet de ses vœux depuis les seize ans de Jane, est maintenant sur le point de s'accomplir, et ses pensées et ses mots tournent autour de ce qu'il faut pour des noces élégantes : de belles mousselines, de nouvelles voitures, des domestiques. Elle passe en revue les résidences du voisinage pouvant convenir à sa fille et, sans se préoccuper des questions d'argent, en rejette beaucoup pour l'insuffisance de leur taille et de leur splendeur.

« Haye-Park conviendrait », dit-elle, « si les Goulding s'en allaient, ou la grande maison de Stoke, si le salon était plus grand ; mais Ashworth se trouve trop loin ! Je ne pourrais supporter qu'elle habite à dix miles de chez moi ; quant à Purvis Lodge, le dernier étage est affreux. »

Son mari la laisse parler sans interruption tant que les domestiques sont là. Mais quand ils se sont tous retirés, il lui dit : « Mrs Bennet, avant que vous preniez l'une de ces maisons, ou toutes, pour votre fils et votre fille, mettons-nous d'accord sur un point. Ils ne seront jamais admis dans *une* maison de ce voisinage. Je n'encouragerai pas l'impudence de l'un ni de l'autre en les recevant à Longbourn. »

Cette déclaration provoque une longue dispute ; mais Mr Bennet tient ferme ; elle en entraîne une autre — et Mrs Bennet est stupéfaite et horrifiée d'apprendre que son mari n'avancera pas une guinée¹ pour acheter le trousseau de sa fille. Il refuse de lui accorder la moindre marque d'affection en cette occasion. Mrs Bennet n'y comprend rien. Elle n'arrive pas à croire que sa colère atteigne un tel niveau d'inconcevable ressentiment qu'il prive sa fille d'un privilège sans lequel son mariage sera à peine valide. Elle est plus affectée par l'humiliation de noces sans trousseau que par un quelconque sentiment de honte du fait que Lydia s'est enfuie et a vécu avec Wickham quinze jours avant leur célébration.

Elizabeth est maintenant très sincèrement désolée d'avoir été amenée, dans la détresse du moment, à révéler à Mr Darcy ses craintes pour sa sœur ; puisque le mariage va bientôt apporter à la fugue une conclusion convenable, on pourrait espérer en cacher le début malencontreux à tous ceux qui n'habitent pas à proximité.

Elle ne craint pas que l'histoire s'ébruite par sa faute. Il est peu de gens dont la discrétion lui inspire autant confiance ; mais en même temps, il n'y a pas d'homme dont elle soit si mortifiée qu'il connaisse la fragilité d'une de ses sœurs. Ce n'est pas qu'elle redoute un inconvénient

¹ 1,05 livre.

pour elle-même ; car il semble bien qu'un gouffre infranchissable les sépare. Si le mariage de Lydia avait été conclu de manière parfaitement honorable, on ne peut pas supposer que Mr Darcy s'allierait avec cette famille, étant donné qu'à toutes les autres objections s'ajoute maintenant une relation aussi proche que possible avec l'homme qu'il méprise à juste titre.

Elle ne peut s'étonner qu'il se dérobe à cette alliance. On ne peut raisonnablement s'attendre à ce que le désir de conquérir son affection, qu'il ressentait assurément dans le Derbyshire, survive à un tel choc. Elle est humiliée, elle est affligée, elle se repent, bien qu'elle sache à peine de quoi. Elle a envie de son estime, quand elle ne peut plus espérer en bénéficier. Elle aimerait entendre des nouvelles de lui, quand il semble qu'elle n'ait plus aucune chance d'apprendre quoi que ce soit. Elle est convaincue qu'elle aurait pu être heureuse avec lui, quand une rencontre est devenue improbable.

Quel triomphe pour lui, pense-t-elle souvent, s'il pouvait savoir qu'elle accepterait maintenant avec joie et gratitude les propositions qu'elle a orgueilleusement rejetées quatre mois plus tôt ! Il est aussi généreux, elle n'en doute pas, que les plus généreux de son sexe. Mais puisqu'il est mortel, il doit triompher.

Elle commence maintenant à comprendre que c'est exactement l'homme qui, par son tempérament et ses qualités, lui conviendrait le mieux. Son intelligence et son humeur, bien que différents des siens, répondraient à tous ses désirs. Ce mariage les avantagerait tous les deux ; elle pourrait adoucir son esprit et améliorer ses manières par son aisance et sa vivacité, et il lui apporterait des bénéfices plus importants par son jugement, sa culture et sa connaissance du monde.

Mais il n'est plus question qu'une si heureuse union enseigne aux multitudes admiratives ce qu'est vraiment la félicité conjugale. Un mariage d'un caractère différent, et excluant la possibilité de l'autre, va bientôt se réaliser dans leur famille.

Elle ne peut imaginer comment on aidera Wickham et Lydia à vivre de manière à peu près indépendante. Mais elle peut aisément deviner le peu de bonheur durable auquel peut prétendre un couple qui s'est formé seulement parce que ses passions étaient plus fortes que sa vertu.

Mr Gardiner écrit bientôt de nouveau à son frère. Il répond brièvement aux remerciements de Mr Bennet, en l'assurant de son désir d'assurer le bien-être de tous les membres de sa famille ; et il conclut en le priant de ne plus jamais mentionner le sujet. Le principal but de sa lettre est de les informer que Wickham a résolu de quitter la milice.

Orgueil et préjugés

« *Je le souhaitais vivement* », ajoute-t-il, « *et je pensais qu'il devait le faire aussitôt que le mariage serait décidé. Et je suppose que vous serez d'accord avec moi pour considérer son départ de ce régiment hautement désirable, autant pour lui que pour ma nièce. M. Wickham a l'intention d'aller dans l'armée régulière ; et parmi ses anciens amis, il en est encore quelques-uns qui peuvent et veulent l'aider à s'engager¹. On lui propose une charge d'enseigne dans le régiment du Général —, actuellement cantonné dans le nord. C'est un avantage qu'il se trouve si loin de cette partie-ci du royaume. Cela se présente bien, et j'espère que parmi des gens différents, ayant l'un et l'autre une réputation à préserver, ils se montreront plus prudents. J'ai écrit au Colonel Forster pour l'informer de notre arrangement et pour lui demander d'assurer les différents créanciers de Mr Wickham à Brighton et alentour qu'ils seront payés promptement, ce à quoi je m'engage personnellement. Et je vous prie de prendre la peine d'agir de même avec ses créanciers de Meryton, dont je vous enverrai une liste, selon ses informations. Il a reconnu toutes ses dettes ; j'espère au moins qu'il ne nous trompe pas. Haggerston a reçu nos instructions, et tout sera réglé dans la semaine. Ils rejoindront alors son régiment, à moins qu'ils soient d'abord invités à Longbourn ; car Mrs Gardiner me fait comprendre que ma nièce est très désireuse de vous revoir tous avant de quitter le sud. Elle va bien et me prie de vous transmettre ses respects ainsi qu'à sa mère — Votre, &c.*

« *E. Gardiner.* »

Mr Bennet et ses filles voient tous les avantages du départ de Wickham de la milice aussi clairement que Mr Gardiner. Mais Mrs Bennet n'est pas aussi contente. Elle est affreusement déçue que Lydia s'installe dans le nord juste quand elle s'attendait à éprouver beaucoup de plaisir et de fierté² en sa compagnie, car elle n'a aucunement renoncé à son projet de les voir résider dans le Hertfordshire ; de plus, il est bien malheureux que Lydia soit éloignée d'un régiment où elle connaît tout le monde et a tant de favoris.

« Elle aime tellement Mrs Forster », dit-elle, « c'est vraiment terrible de la renvoyer ! Et il y a aussi plusieurs jeunes gens qu'elle aime beaucoup. Les officiers ne sont peut-être pas aussi charmants dans le régiment du Général —. »

Mr Bennet refuse d'abord absolument la requête de sa fille, car c'est de cela qu'il s'agit, d'être admise dans sa famille de nouveau avant de partir au nord. Mais Jane et Elizabeth, qui souhaitent toutes les deux, en pensant aux sentiments et à la réputation de leur sœur, que ses

¹ À acheter une charge d'officier. L'enseigne est un officier qui porte le drapeau.

² *Pride*.

Orgueil et préjugés

parents se réconcilient avec elle à l'occasion de son mariage, le prient si instamment, et pourtant si rationnellement et si doucement, de la recevoir à Longbourn avec son mari dès qu'ils sont mariés, qu'il se laisse convaincre de partager leur point de vue et d'agir comme elles le désirent. Et leur mère est satisfaite de savoir qu'elle pourra exhiber sa fille mariée dans le voisinage avant son bannissement dans le nord. Quand Mr Bennet répond à son frère, par conséquent, il leur donne la permission de venir ; et il est décidé qu'aussitôt après la cérémonie, il se rendront à Longbourn. Elizabeth est étonnée, cependant, que Wickham accepte un tel projet et, si elle n'avait consulté que sa propre inclination, une rencontre avec lui aurait été le dernier de ses vœux.

Chapitre 9

Le jour des noces de leur sœur arrive ; et Jane et Elizabeth sont probablement plus émues en pensant à elle qu'elle n'est émue de son côté. On envoie la voiture les chercher à ———, pour les amener à Longbourn à l'heure du dîner. Les deux aînées redoutent leur arrivée ; et Jane, qui imagine que Lydia ressent ce qu'elle aurait ressenti elle-même si elle avait été la coupable, est malheureuse en songeant à ce que sa sœur doit souffrir.

Les voilà. La famille est assemblée dans la salle du petit déjeuner pour les recevoir. Un grand sourire orne le visage de Mrs Bennet au moment où la voiture roule jusqu'à la porte ; son mari affiche une gravité impénétrable ; ses filles paraissent troublées, inquiètes, mal à l'aise.

On entend la voix de Lydia dans l'entrée ; la porte s'ouvre, et elle accourt dans la pièce. Sa mère s'avance, l'embrasse, et l'accueille avec enthousiasme ; donne sa main en souriant affectueusement à Wickham, qui suit sa dame, et leur souhaite à tous deux beaucoup de joie, son empressement ne révélant pas le moindre doute quant à leur bonheur.

Mr Bennet, vers qui ils se tournent alors, les accueille de manière moins cordiale. Son visage devient plutôt plus austère ; et il desserre à peine les dents. L'aplomb tranquille du jeune couple a certainement de quoi le provoquer. Elizabeth est écœurée, et même Miss Bennet est ébranlée. Lydia est toujours Lydia ; indomptée, effrontée, sauvage, bruyante et sans peur. Elle va de sœur en sœur, réclamant leurs félicitations, et quand enfin tout le monde s'assoit, regarde vivement tout autour de la pièce, observe quelque petit changement et remarque en riant que cela fait bien longtemps qu'elle n'est pas venue là.

Wickham n'est pas du tout plus gêné qu'elle, mais ses manières sont toujours si plaisantes que si son caractère et son mariage étaient exactement comme il faut, ses sourires et son aisance

à se présenter comme un nouveau membre de la famille les enchanteraient tous. Elizabeth ne l'imaginait pas jusque-là s'élevant à une telle arrogance ; mais elle s'assoit et décide intérieurement de ne plus fixer de limite dorénavant à l'impudence d'un homme impudent. *Elle* rougit, et Jane rougit ; mais les joues des deux responsables de la confusion ne changent pas de couleur.

Les sujets de conversation ne manquent pas. Ni la jeune mariée ni sa mère ne peuvent parler assez vite ; et Wickham, qui se trouve assis près d'Elizabeth, commence à s'enquérir de ses connaissances dans le voisinage avec un naturel affable qu'elle se sent bien incapable d'égaliser dans ses réponses. Lydia et lui semblent n'avoir que de bons souvenirs. Rien de ce qu'ils évoquent du passé ne les trouble ; et Lydia aborde sans hésiter des sujets auxquels ses sœurs ne feraient allusion pour rien au monde.

« Quand on pense que cela fait trois mois que je suis partie », s'écrie-t-elle ; « j'ai l'impression que cela fait quinze jours, je vous jure ; et pourtant il s'en est passé des choses pendant ce temps. Ah non vraiment ! quand je suis partie, c'est sûr que je n'avais pas plus d'idée d'être mariée jusqu'à ce que je revienne ! sauf que je pensais que ce serait une bonne blague si je l'étais. »

Son père lève les yeux au ciel. Jane est atterrée, Elizabeth jette des regards expressifs à Lydia ; mais elle, qui ne voit ni n'entend jamais ce qu'elle choisit de ne pas voir ni entendre, continue gaiement : « Oh ! mamma, les gens d'ici savent que je me suis mariée aujourd'hui ? J'avais peur que non ; et nous avons dépassé William Goulding dans son cabriolet, alors je voulais vraiment le lui faire savoir, et alors j'ai baissé la vitre de son côté et j'ai enlevé mon gant et j'ai posé ma main sur le rebord de la fenêtre, alors il pouvait voir l'anneau, et alors je me suis inclinée et j'ai souri comme tout. »

Elizabeth ne peut en supporter davantage. Elle se lève et sort de la pièce en courant ; et ne revient pas avant de les entendre traverser le hall en direction de la salle à manger. Elle arrive juste à temps pour voir Lydia se précipiter à droite de sa mère et l'entendre dire à sa sœur aînée : « Ah ! Jane, je prends ta place maintenant, et tu passes après moi, parce que je suis une femme mariée. »

On n'a aucune raison de supposer que Lydia puisse, les heures passant, devenir plus embarrassée qu'elle ne l'était aux premiers instants. Son aisance et sa bonne humeur redoublent. Elle a envie de voir Mrs Philips, les Lucas, et tous les autres voisins, et de les entendre l'appeler « Mrs Wickham » ; en attendant, elle va se vanter d'être mariée et montrer son anneau à Mrs Hill et aux deux femmes de chambre.

« Eh bien, mamma », dit-elle quand ils sont tous revenus dans la salle du petit déjeuner, « et que pensez-vous de mon mari ? N'est-il pas un homme charmant ? Je suis sûre que toutes mes sœurs m'envient. J'espère seulement qu'elles pourront avoir la moitié de ma chance. Elles doivent toutes aller à Brighton. C'est l'endroit pour trouver des maris. Quelle dommage, mamma, que nous n'y soyons pas toutes allées.

– Très vrai ; et si on m'avait écoutée, nous l'aurions fait. Mais ma chère Lydia, je n'aime pas du tout que tu partes si loin. Le faut-il ?

– Oh, seigneur ! oui ; — ce n'est rien. Je me plairai à coup sûr là-bas. Vous et papa, et mes sœurs, devez venir nous voir. Nous serons à Newcastle tout l'hiver, et je pense bien qu'il y aura des bals, et je prendrai grand soin de leur procurer toutes de bons cavaliers.

– J'aimerais cela plus que tout ! » dit sa mère.

« Et quand vous repartirez ! vous pouvez me laisser une ou deux de mes sœurs ; et je vous assure que je leur trouve des maris avant la fin de l'hiver.

– Je te remercie pour ma part du cadeau », dit Elizabeth, « mais je n'aime pas particulièrement ta manière de trouver des maris. »

Les deux visiteurs ne peuvent pas rester plus de dix jours. Mr Wickham a reçu son brevet avant de quitter Londres, et il doit rejoindre son régiment sous quinzaine.

Seule Mrs Bennet regrette la brièveté de leur séjour ; et elle en profite au mieux, en rendant visite aux gens des alentours avec sa fille et en donnant souvent des réceptions à la maison. Tout le monde se satisfait de ces réceptions ; ceux qui réfléchissent désirent encore plus éviter une soirée en famille que ceux qui ne réfléchissent pas.

L'affection de Wickham pour Lydia est juste telle qu'Elizabeth l'imaginait : inférieure à celle que lui porte Lydia. C'est à peine si elle a besoin de ses observations présentes pour être certaine qu'en toute logique c'est la force de l'amour de Lydia plutôt que celui de Wickham qui a entraîné leur fugue ; et elle se demanderait pourquoi il a choisi de partir avec elle sans être violemment amoureux si elle n'était pas convaincue que c'est le péril des circonstances qui a rendu nécessaire sa fuite ; et si c'est bien le cas, il n'est pas le genre de jeune homme à refuser la chance d'avoir une compagne.

Lydia l'aime énormément. Il est son cher Wickham à toute occasion ; personne ne peut lui être comparé. Il est le meilleur au monde pour tout ce qu'il fait ; et elle est sûre qu'il tuerait plus d'oiseaux le premier septembre¹ que n'importe qui d'autre dans le pays.

¹ Ouverture de la saison de chasse au gibier à plumes.

Orgueil et préjugés

Un matin, peu après leur arrivée, alors qu'elle est assise avec ses deux grandes sœurs, elle dit à Elizabeth :

« Lizzy, je ne t'ai jamais raconté mon mariage, je crois. Tu n'étais pas là quand j'en ai parlé à mamma et aux autres. Tu n'as pas envie de savoir comment nous avons fait ?

– Pas vraiment », répond Elizabeth ; « je pense que moins on en dit sur ce sujet, mieux c'est.

– Bah ! Tu es trop bizarre ! Mais je dois te dire comment ça s'est passé. Nous nous sommes mariés à Saint-Clements, parce que le logement de Wickham se trouvait dans cette paroisse. Et il était prévu que nous devions tous y être à onze heures. Mon oncle et ma tante et moi devions y aller ensemble ; et les autres nous rejoignaient à l'église. Bon, lundi matin est arrivé, et j'étais dans tous mes états ! J'avais tellement peur tu sais que quelque chose se passe pour l'empêcher, et alors je serais devenue folle. Et il y avait ma tante, tout le temps que je m'habillais, à prêcher et à parler sans s'arrêter comme si elle lisait un sermon. En tout cas, je n'entendais pas un mot sur dix, parce que je pensais, tu t'en doutes, à mon cher Wickham. J'avais hâte de voir s'il allait se marier dans son uniforme bleu. Bon, alors nous avons pris notre petit déjeuner à dix heures comme d'habitude ; j'avais l'impression que ça ne finirait jamais ; car, au fait, il faut que tu comprennes que mon oncle et ma tante étaient atroce désagréables tout le temps que j'étais chez eux. Si tu peux le croire, je n'ai pas mis le pied dehors une seule fois, pourtant j'y suis resté quinze jours. Pas une fête, ni une sortie, ni rien du tout. C'est sûr qu'il n'y avait pas grand monde à Londres¹, mais quand même le Petit Théâtre était ouvert. Bon, alors juste quand la voiture arrive à la porte, on appelle mon oncle pour une affaire avec cet horrible bonhomme Mr Stone. Et alors, tu sais, quand ils s'y mettent, ça ne finit jamais. Bon, j'avais trop peur et je ne savais pas quoi faire, car c'est mon oncle qui devait me conduire à l'autel ; et si nous manquions l'heure², nous ne pouvions plus nous marier ce jour-là. Mais, coup de chance, il est revenu au bout de dix minutes et alors nous sommes partis. D'ailleurs, je me suis rappelée après que s'il avait été empêché d'y aller, on n'avait pas besoin de repousser le mariage, parce que Mr Darcy aurait pu s'en charger aussi bien.

– Mr Darcy ! » répète Elizabeth, absolument stupéfaite.

« Oh oui ! — il devait venir avec Wickham, tu sais. Mais pauvre de moi ! j'ai complètement oublié ! je ne devais pas en parler. Je leur ai promis pour de bon ! Que va dire Wickham ? Cela devait rester vraiment secret !

¹ Les gens du monde passaient l'été à la campagne. Sur les trois théâtres importants de la ville, seul le Petit Théâtre restait ouvert. « Mr Stone » : elle veut dire Haggerston.

² Une loi stipulait que les mariages avaient lieu entre huit heures et midi.

Orgueil et préjugés

– Si c'est un secret », dit Jane, « ne dis pas un mot de plus sur ce sujet. Fais-moi confiance, je ne chercherai pas à en savoir plus.

– Oh ! certainement », dit Elizabeth, bien qu'elle brûle de curiosité ; « nous ne te poserons aucune question.

– Merci », dit Lydia, « car si vous le faisiez, je vous dirais certainement tout, et alors Wickham serait fâché. »

Avec de tels encouragements à questionner, Elizabeth est obligée de s'enfuir en courant pour résister à la tentation.

Mais il lui est impossible de vivre dans l'ignorance ; ou au moins, il lui est impossible de ne pas tenter de s'informer. Mr Darcy a assisté au mariage de sa sœur. C'est précisément un lieu, et précisément parmi des gens, où il avait le moins à faire, et devait être le moins tenté d'aller. Des hypothèses quant au sens de tout cela se bousculent dans sa tête, hâtives et insensées, mais aucune de la satisfait. Celles qui lui plaisent le plus, en plaçant sa conduite sous le plus noble éclairage, semblent les moins plausibles. Elle ne peut supporter un tel suspense ; et saisissant brusquement une feuille de papier, écrit une courte lettre à sa tante pour lui demander une explication de ce que Lydia a laissé échapper, si cela peut être compatible avec le secret exigé.

« Vous pouvez aisément réaliser », ajoute-t-elle, « combien je suis curieuse de savoir comment une personne sans lien avec aucun d'entre nous et (relativement) étranger à notre famille, peut s'être trouvé parmi vous en un tel moment. Je vous prie de me répondre tout de suite et de me le faire comprendre — à moins que cela doive, pour de bonnes raisons, rester aussi secret que Lydia semble le juger nécessaire ; et alors je dois m'efforcer de me contenter de l'ignorance. »

« Non que je m'en contente, pourtant », se dit-elle en achevant la lettre ; « et ma chère tante, si vous ne me le dites pas de manière honorable, je serai certainement obligée de recourir à des tours et stratagèmes pour trouver ce que je cherche. »

En raison de son sens délicat de l'honneur, Jane ne peut pas discuter en privé avec Elizabeth de ce que Lydia a révélé ; Elizabeth s'en réjouit ; — tant qu'elle ignore si sa demande va recevoir une réponse satisfaisante, elle préfère se passer de confidente.

Chapitre 10

Elizabeth a le plaisir de recevoir une réponse à sa lettre aussitôt qu'il est possible. Dès qu'elle la tient dans sa main, elle se précipite dans le petit bosquet, où elle risque le moins d'être

Orgueil et préjugés

dérangée ; s'asseyant sur l'un des bancs, elle se prépare à être heureuse ; car la longueur de la lettre lui indique qu'elle ne contient pas une réponse négative.

Gracechurch-street, 6 septembre

Ma chère nièce,

Je viens de recevoir ta lettre, et je vais passer toute la matinée à y répondre, car je prévois qu'un petit mot ne suffira pas pour tout ce que j'ai à te dire. Je dois m'avouer surprise par ta requête ; je ne m'y attendais pas de ta part. Ne me crois pas fâchée, cependant, car je désire seulement te faire savoir que je ne croyais pas de telles demandes nécessaires de ton côté. Si tu ne choisis pas de me comprendre, pardonne mon impertinence. Ton oncle est aussi étonné que moi — et s'il n'avait pas été convaincu que tu étais une des parties intéressées, il ne se serait pas permis d'agir comme il l'a fait. Mais si tu es vraiment innocente et ignorante, je dois être plus explicite. Le jour même où je suis rentrée de Longbourn, un visiteur fort inattendu est venu voir ton oncle. Mr Darcy s'est présenté, et ils sont restés enfermés pendant des heures. C'était fini quand je suis arrivée ; ma curiosité n'a donc pas été aussi affreusement tracassée que la tienne semble l'avoir été. Il est venu dire à Mr Gardiner qu'il avait trouvé où étaient Wickham et ta sœur, et qu'il leur avait parlé à tous les deux, à Wickham plusieurs fois, à Lydia une fois. Autant que je sache, il a quitté le Derbyshire un jour seulement après nous et il est venu en ville avec l'intention de les retrouver. C'était par sa faute, il en était convaincu, que la scélératesse de Wickham n'avait pas été assez reconnue pour dissuader une jeune femme de qualité de se confier à lui ou de l'aimer. Il attribuait généreusement tout cela à son orgueil déplacé ; auparavant, avouait-il, il considérait qu'il se serait abaissé en exposant au monde ses actions privées. Son caractère devait parler pour lui. Il a donc décidé que c'était son devoir de s'efforcer de remédier à un mal dont il était responsable. S'il avait un autre motif, je suis sûre que cela ne serait pas déshonorant. Il a passé quelques jours en ville avant de réussir à les découvrir ; mais il avait quelque chose pour orienter ses recherches, ce qui n'était pas notre cas ; et sa conscience de cet avantage a contribué à sa décision de nous suivre. Il y a une dame, semble-t-il, une Mrs Younge, qui était à un moment gouvernante de Miss Darcy et que l'on avait renvoyée pour une raison qu'il n'a pas révélée. Elle a pris alors une grande maison sur Edward-street et gagne sa vie depuis en louant des logements. Cette Mrs Younge était, il le savait, intimement liée avec Wickham ; et il est allé lui demander des renseignements sur lui dès qu'il est arrivé en ville. Mais il lui a fallu deux ou trois jour pour obtenir ce qu'il voulait. Elle ne voulait pas trahir Wickham sans un pot-de-vin, je suppose, car elle savait en effet où l'on pouvait le trouver. Il avait bel et bien frappé à sa porte en arrivant à Londres, et si elle

avait pu les loger dans sa maison ils s'y seraient installés. Notre bienveillant ami a donc fini par obtenir les renseignements désirés. Ils étaient dans —street. Il a vu Wickham, et ensuite il a insisté pour voir Lydia. Son premier objectif, reconnaît-il, était de la convaincre de quitter la situation scandaleuse dans laquelle elle se trouvait et de revenir chez ses amis aussitôt qu'ils accepteraient de la recevoir, offrant son aide autant qu'il était possible. Mais il a trouvé Lydia absolument résolue à rester où elle était. Elle se fichait de ses amis, elle refusait son aide, elle ne voulait pas entendre parler de quitter Wickham. Elle était sûre qu'ils se marieraient un jour ou l'autre, et se moquait de savoir quand. Puisque tels étaient ses sentiments, il ne restait plus, pensait-il, qu'à organiser rapidement un mariage — ce qui, a-t-il appris sans peine au cours de sa première conversation avec Wickham, n'avait jamais été son intention. Il a avoué qu'il avait dû quitter la milice à cause de certaines dettes d'honneur fort pressantes ; et déclarait sans scrupules que les fâcheuses conséquences de leur fuite étaient dues à la seule folie de Lydia. Il pensait démissionner de sa charge immédiatement ; et quant à son avenir, il ne pouvait pas en dire grand-chose. Il devait partir quelque part, mais il ne savait pas où, et il savait qu'il n'aurait pas de quoi vivre. Mr Darcy lui a demandé pourquoi il n'avait pas épousé ta sœur tout de suite. Même si Mr Bennet n'était pas très riche, il aurait pu faire quelque chose pour lui, et le mariage aurait amélioré sa situation. Mais il a découvert, en réponse à cette question, que Wickham caressait toujours l'espoir de faire fortune de manière plus efficace en se mariant dans quelque autre pays. Vu les circonstances, cependant, il pouvait difficilement résister à la tentation d'un secours immédiat. Ils se sont rencontrés plusieurs fois, car il y avait beaucoup à négocier. Wickham réclamait évidemment plus qu'il ne pouvait obtenir ; mais à la fin il a accepté de se montrer raisonnable. Tout étant réglé entre eux, Mr Darcy devait en informer ton oncle, et il est venu une première fois à Gracechurch-street le soir avant mon retour. Mais Mr Gardiner n'était pas disponible et Mr Darcy a appris que ton père était encore avec lui, mais quittait la ville le lendemain matin. Il ne pensait pas pouvoir discuter avec ton père aussi convenablement qu'avec ton oncle, et il a donc volontiers reporté son entrevue. Il n'a pas laissé son nom, et jusqu'au lendemain on savait seulement qu'un gentleman était passé pour affaires. Il est revenu le samedi. Ton père était parti, ton oncle était à la maison et, comme je l'ai déjà dit, ils ont beaucoup parlé. Ils se sont revus le dimanche, et alors je l'ai vu aussi. Ils n'ont tout réglé que lundi ; aussitôt, la lettre exprès a été envoyée à Longbourn. Mais notre visiteur était très obstiné. Je crois bien, Lizzy, que l'obstination est le vrai défaut de son caractère après tout. On l'a accusé de nombreux défauts à différents moments ; mais celui-là est le vrai défaut. Rien ne devait être fait par quelqu'un d'autre que lui, même si je suis sûre (et je ne dis pas cela

pour que l'on me remercie, donc n'en parle pas) que ton oncle aurait été content de tout arranger. Ils en ont discuté longtemps ensemble, ce qui est plus que ne le méritaient l'une ou l'autre des personnes concernées. Mais ton oncle a enfin été obligé de céder, et au lieu d'être autorisé à rendre service à sa nièce, a été obligé de se contenter — à contre-cœur — d'en recueillir le crédit éventuel ; et je crois vraiment que ta lettre ce matin lui a fait grand plaisir, parce qu'elle demande une explication qui va le débarrasser de ses plumes empruntées¹ et diriger les louanges là où elles sont dues. Mais Lizzy, ceci est entre toi et moi, ou Jane à la rigueur. Tu sais très bien, je suppose, ce qui a été fait pour les jeunes mariés. Ses dettes vont être payées, s'élevant, je crois, à considérablement plus que mille livres, et mille autres livres s'ajouteront à celles qui sont déjà placées pour elle, et son brevet d'enseigne sera acheté. La raison pour laquelle il fait tout cela tout seul est celle que je t'ai indiquée plus haut. C'est par sa faute, à cause de son attitude réservée et de sa réflexion insuffisante, que l'on s'est tant mépris sur le caractère de Wickham et que par conséquent il a été tellement admiré et si bien reçu en société. Peut-être est-ce en partie vrai ; bien que je doute que sa réserve, ou la réserve de n'importe qui, puisse expliquer l'événement. Mais en dépit de tous ces belles paroles, ma chère Lizzy, tu peux être certaine que ton oncle n'aurait jamais cédé si nous n'avions pas pensé que Mr Darcy avait un autre intérêt dans l'affaire. Quand tout cela a été réglé, il est retourné auprès de ses amis à Pemberley ; mais nous avons décidé qu'il reviendrait à Londres une fois de plus quand le mariage aurait lieu, et toutes les questions d'argent seraient alors menées à terme. Je crois que je t'ai tout raconté. C'est un récit dont tu me dis qu'il va te surprendre ; j'espère au moins qu'il ne va pas te déplaire. Lydia est venue habiter ici ; et Wickham avait porte ouverte chez nous. Il était exactement tel que je l'avais connu dans le Hertfordshire ; mais je ne te dirais pas à quel point j'étais peu satisfaite du comportement de Lydia quand elle était chez nous si je n'avais pas senti, dans la lettre de Jane de mercredi dernier, que sa conduite était exactement la même chez vous, et que par conséquent ce que je te dis maintenant ne peut t'affliger davantage. Je lui ai parlé à de nombreuses reprises le plus sérieusement possible, lui exposant toute la vilenie de ce qu'elle avait fait, et tout le chagrin qu'elle avait apporté à sa famille. Si elle m'a entendu, c'est par hasard, car je suis sûre qu'elle n'écoutait pas. J'avais parfois l'impression qu'elle me provoquait, mais je me souvenais alors de mes chères Elizabeth et Jane et je me montrais patiente en pensant à vous. Mr Darcy est revenu le

¹ Allusion à une fable d'Ésope, adaptée par La Fontaine sous le titre : *Le geai paré des plumes du paon*.

Orgueil et préjugés

jour prévu et, ainsi que Lydia vous l'a dit, a assisté au mariage. Il a dîné avec nous le lendemain et devait quitter la ville mercredi ou jeudi. Seras-tu très fâchée contre moi, ma chère Lizzy, si je saisis cette occasion pour déclarer (ce que je n'ai jamais eu le courage de faire plus tôt) combien il me plaît. Son attitude à notre égard a été en tous points aussi agréable que lorsque nous étions dans le Derbyshire. Son intelligence et ses opinions me plaisent ; il ne lui manque qu'un peu plus de vivacité, et cela, s'il se marie sagement, sa femme peut le lui enseigner. Je l'ai trouvé très discret ; — il n'a à peu près jamais mentionné ton nom. Mais la discrétion semble être à la mode. Je te prie de me pardonner si j'ai abusé, ou au moins ne me punis pas au point de m'exclure de P. Je ne serai pas vraiment heureuse tant que je n'aurai pas fait tout le tour du parc. Un phaéton bas, avec une gentille petite paire de chevaux, conviendrait parfaitement. Mais je dois cesser d'écrire. Les enfants me réclament depuis une demi-heure. Mes salutations très sincères,

« M. Gardiner »

Le contenu de cette lettre plonge Elizabeth dans un état d'agitation où il est difficile de déterminer si le plaisir ou la douleur l'emporte. Elle avait de vagues soupçons provoqués par l'incertitude sur le rôle de Mr Darcy dans l'aboutissement du mariage de sa sœur ; elle craignait de les encourager, de croire à un acte de générosité aussi important qu'improbable ; et en même temps elle redoutait de se sentir son obligée s'ils s'avéraient fondés ; or tout était vrai au-delà de ce qu'elle imaginait ! Il les a suivis délibérément en ville, il a assumé tous les ennuis et les désagréments que l'on peut attendre d'une telle recherche. Au cours de cette recherche, il a été contraint de supplier une femme qu'il doit haïr et mépriser ; il a dû rencontrer, rencontrer encore, raisonner, convaincre et enfin soudoyer, l'homme qu'il désire le plus éviter, et dont il ne peut même prononcer le nom sans souffrir. Il a fait tout cela pour une fille qu'il ne peut ni respecter ni estimer. Le cœur d'Elizabeth lui murmure qu'il l'a fait pour elle-même. Mais cet espoir s'efface vite devant d'autres considérations, et elle sent bientôt que même sa vanité est insuffisante quand elle veut se convaincre que son affection pour elle, une femme qui lui a déjà dit non, pourrait surmonter un sentiment aussi naturel que sa répugnance à entrer en relation avec Wickham. Beau-frère de Wickham ! Son orgueil ne peut que se révolter contre un tel lien. Il a assurément beaucoup fait. Elle a honte d'y penser. Mais il a donné une raison pour son ingérence, qui n'a rien d'extravagant. Qu'il se soit senti en tort est raisonnable ; il est généreux, et il a les moyens de l'être ; et bien qu'elle ne se considère pas comme sa principale incitation à agir, elle parvient peut-être à croire qu'un reste de penchant pour elle peut contribuer à ses efforts dans une affaire où sa tranquillité d'esprit à elle doit être concernée. Il est pénible,

extrêmement pénible, de penser qu'ils sont les obligés de quelqu'un sans pouvoir lui rendre la pareille. Ils lui doivent tout — la réhabilitation de Lydia, de sa réputation. Oh ! combien elle regrette tous les sentiments malveillants qu'elle a encouragés, tous les discours impertinents qu'elle lui a adressés. Personnellement, elle est humiliée ; mais elle est fière¹ de lui. Fièrè que dans une affaire de compassion et d'honneur, il ait réussi à triompher de lui-même. Elle lit et relit les éloges que lui décerne sa tante. C'est à peine assez ; mais cela la réjouit. Elle ressent même un peu de plaisir, bien que mêlé à du regret, en apprenant à quel point son oncle et sa tante sont convaincus qu'il reste de la confiance et de l'affection entre Mr Darcy et elle-même.

Elle est tirée de ses réflexions et se lève de son siège en entendant quelqu'un s'approcher ; et avant qu'elle puisse prendre un autre chemin, Wickham la rattrape.

« Je crains d'interrompre votre promenade solitaire, ma chère sœur ? » dit-il.

« Vous le faites assurément », répond-elle en souriant ; « mais cela ne signifie pas que l'interruption soit malvenue.

– Je serais en effet désolé si elle l'était. Nous avons toujours été bons amis, et nous sommes plus que cela maintenant.

– C'est vrai. Les autres vous suivent-ils ?

– Je ne sais pas. Mrs Bennet et Lydia sont partis en voiture à Meryton. Et ainsi, ma chère sœur, j'apprends par notre oncle et notre tante que vous avez en vérité vu Pemberley. »

Elle répond que oui.

« Je vous envie presque ce plaisir, et pourtant je crois que ce serait trop pour moi, sinon je pourrais y passer sur le chemin de Newcastle. Et vous avez vu la vieille gouvernante, je suppose ? Pauvre Reynolds, elle m'a toujours bien aimé. Mais bien sûr elle n'a pas mentionné mon nom en vous parlant.

– Mais si, elle l'a fait.

– Et qu'a-t-elle dit ?

– Que vous êtes parti à l'armée, et elle craint que — vous ayez mal tourné. À une *telle* distance, vous savez, les choses sont déformées de manière étrange.

– Certainement », dit-il en se mordant les lèvres. Elizabeth espère l'avoir réduit au silence ; mais peu après, il dit :

« J'ai été étonné de voir Darcy en ville le mois dernier. Nous nous sommes croisés plusieurs fois. Je me demande ce qu'il y fait.

¹ *Proud.*

Orgueil et préjugés

– Il prépare peut-être son mariage avec Miss de Bourgh », dit Elizabeth. « Il doit y avoir une raison particulière qui l’y attire à cette période de l’année.

– Sans aucun doute. L’avez-vous rencontré quand vous étiez à Lambton ? Je crois avoir compris par les Gardiner que vous l’aviez vu.

– Oui ; il nous a présentés à sa sœur.

– Et vous plaît-elle ?

– Beaucoup.

– J’ai entendu dire, en effet, qu’elle s’est améliorée de façon frappante depuis une année ou deux. Quand je l’ai vue pour la dernière fois, elle ne promettait guère. Je suis très content qu’elle vous ait plu. J’espère qu’elle va bien tourner.

– Je pense que oui ; elle a passé l’âge le plus difficile.

– Avez-vous vu le village de Kympton ?

– Je ne m’en souviens pas.

– Je le mentionne parce que c’est le bénéfice que j’aurais dû avoir. Un endroit des plus agréables ! Excellent presbytère ! Cela m’aurait convenu sur tous les plans.

– À quel point auriez-vous aimé faire des sermons ?

– Au plus haut point. J’aurais considéré que cela faisait partie de mon devoir, et en peu de temps cette pratique ne m’aurait demandé aucun effort. On ne devrait pas se plaindre ; — mais, à coup sûr, c’était idéal pour moi ! Le calme, l’isolement d’une telle vie, aurait répondu à toutes mes idées de bonheur ! Mais cela ne devait pas se réaliser. Avez-vous jamais entendu Darcy mentionner cette histoire, quand vous étiez dans le Kent ?

– J’ai entendu dire par une autre source, que je trouve *aussi fiable*, que le bénéfice vous a été promis conditionnellement, sous réserve de l’approbation du propriétaire.

– Mais oui, c’était quelque chose comme ça ; je vous l’ai dit dès le début, vous vous en souvenez sans doute.

– J’ai *aussi* entendu dire qu’à une certaine époque l’idée de faire des sermons ne vous paraissait pas aussi plaisante qu’elle semble l’être à présent ; qu’en vérité vous avez affirmé être résolu à ne jamais entrer dans les ordres, et que l’affaire a été réglée en conséquence.

– Oui ! et ce n’était pas totalement sans fondement. Vous vous rappelez peut-être ce que je vous ai dit sur ce point, quand nous en avons parlé. »

Ils sont presque arrivés à la porte de la maison maintenant, car elle a marché vite pour se débarrasser de lui ; et comme, pensant à sa sœur, elle n’a pas envie de le provoquer, elle répond seulement, avec un sourire amical :

« Allons, Mr Wickham, nous sommes frère et sœur, vous savez. Ne nous querellons pas à propos du passé. Dans l'avenir, j'espère que nous serons toujours du même avis. »

Elle lui tend la main ; il la baise avec une galanterie affectueuse, bien qu'il ne sache pas trop comment se tenir, et ils entrent dans la maison.

Chapitre 11

Mr Wickham est si parfaitement satisfait de cette conversation qu'il cesse de se tourmenter, ou de provoquer sa chère sœur Elizabeth, en abordant le sujet ; et elle est contente de constater qu'elle en a dit assez pour le dissuader d'y revenir.

Le jour arrive enfin où Lydia et lui doivent partir, et Mrs Bennet doit accepter la séparation — qui pourrait bien durer au moins une année, puisque son mari ne coopère nullement à son projet d'aller à Newcastle avec toute la famille.

— Oh ! ma chère Lydia » se lamente-t-elle, « quand nous reverrons-nous ?

— Oh ! seigneur ! Je l'ignore. Pas avant deux ou trois ans peut-être.

— Écris-moi souvent, ma chérie.

— Aussi souvent que je pourrai. Mais vous savez que les femmes mariées n'ont à peu près jamais le temps d'écrire. Ce sont plutôt mes sœurs qui peuvent m'écrire. Elles n'auront rien d'autre à faire. »

Les adieux de Wickham sont beaucoup plus affectueux que ceux de sa femme. Il sourit, fait le beau, et dit de bien jolies choses.

« C'est un brave garçon », dit Mr Bennet dès qu'ils sont sortis de la maison ; « on ne fait pas mieux. Il minaude, il ricane, et il nous fait la cour à tous. Je suis prodigieusement fier de lui. Je défie Sir William Lucas lui-même de produire un gendre plus estimable. »

La perte de sa fille rend Mrs Bennet très morose pendant plusieurs jours.

« Je pense souvent », dit-elle, « que rien n'est pire que de se séparer de ses amis. On se sent si abandonnée sans eux.

— Vous voyez bien, Madame », dit Elizabeth, « que c'est la conséquence de marier une fille. Vous devez vous réjouir d'autant plus que les quatre autres soient encore célibataires.

— Ce n'est rien de tel. Lydia ne me quitte pas parce qu'elle est mariée ; mais seulement parce que le régiment de son mari se trouve être si loin. S'il était plus près, elle ne serait pas partie si tôt. »

Mais l'apathie dans laquelle cet événement l'a plongée est vite dissipée, et son esprit rouvert à l'agitation de l'espoir, par une nouvelle qui commence alors à circuler. La gouvernante de Netherfield a reçu l'ordre de se préparer à l'arrivée de son maître, qui vient dans un jour ou deux pour chasser pendant quelques semaines. Mrs Bennet est très nerveuse. Elle regarde Jane, et alterne sourires et hochements de tête.

« Bien, bien, et ainsi Mr Bingley revient, ma sœur », (car c'est Mrs Philips qui lui a apporté la nouvelle la première). « Bien, tant mieux. Cela m'est égal, à vrai dire. Il ne nous est rien, vous savez, et je suis sûre que *je* ne veux jamais le revoir. Mais bon, il peut bien revenir à Netherfield si cela lui chante. Et qui sait ce qui *pourrait* se passer ? Mais cela ne nous concerne pas. Vous savez, ma sœur, nous avons décidé il y a longtemps de ne jamais en parler. Et ainsi, est-ce vraiment sûr qu'il vient ?

– Vous pouvez me croire », répond l'autre, « car Mrs Nicholls était à Meryton hier soir ; je l'ai vue dans la rue et je l'ai abordée parce que je voulais en avoir le cœur net ; et elle m'a dit que c'était vraiment vrai. Il vient jeudi au plus tard, sans doute mercredi. Elle allait chez le boucher, m'a-t-elle dit, dans l'intention de commander de la viande pour mercredi, et elle a trois paires de canards tout prêts à tuer. »

Miss Bennet n'a pu entendre parler de son retour sans changer de couleur. Cela fait des mois qu'elle n'a pas mentionné son nom à Elizabeth ; mais maintenant, dès qu'elles sont seules toutes les deux, elle dit :

« Je t'ai vue me regarder aujourd'hui, Lizzy, quand ma tante nous a apporté l'information ; et je sais que j'ai paru troublée. Mais ne va pas imaginer que c'était pour quelque cause futile. J'étais seulement déconcertée un moment parce que je sentais que l'on me regarderait. Je t'assure que la nouvelle ne me procure ni plaisir ni peine. Je suis contente d'une chose, c'est qu'il vienne seul ; parce nous le verrons moins. Non que j'aie peur de *moi-même*, mais je redoute les remarques des autres gens.

Elizabeth ne sait qu'en penser. Si elle ne l'avait pas vu dans le Derbyshire, elle pourrait le considérer capable de venir sans autre but que celui qui est annoncé ; mais elle le suppose toujours entiché de Jane, et elle se demande s'il est plus probable qu'il vienne *avec* la permission de son ami, ou qu'il ait le courage de s'en passer.

« Il est pourtant dommage », se dit-elle parfois, « que ce pauvre homme ne puisse venir dans une maison qu'il a louée légalement sans faire naître toute ces suppositions ! Je vais le laisser décider lui-même. »

Malgré ce que sa sœur déclare, et croit réellement ressentir dans l'attente de son arrivée, Elizabeth peut bien observer que son humeur en est affectée. Elle l'a rarement vue aussi perturbée, aussi changeante.

Le sujet qui a tenu une telle place dans les conversations de ses parents un an plus tôt revient sur le tapis.

« Dès que Mr Bingley arrive, mon cher », dit Mrs Bennet, « vous lui rendrez visite, bien sûr.

– Non, non. Vous m'avez forcé à aller le voir l'année dernière, en me promettant que si j'y allais il épouserait l'une de mes filles. Mais cela n'a servi à rien, et je ne vais pas faire l'imbécile de nouveau. »

Sa femme lui explique que tous les gentlemen des environs trouveront une telle visite absolument nécessaire dès qu'il reviendra à Netherfield.

« C'est une étiquette que je méprise », dit-il. « S'il veut nous voir, il n'a qu'à venir. Il sait où nous habitons. Je ne vais pas passer *mon* temps à courir après mes voisins chaque fois qu'ils s'en vont et reviennent.

– Eh bien, tout ce que je sais, c'est que ce sera une grossièreté abominable si vous ne lui rendez pas visite. Mais, de toute façon, cela ne m'empêchera pas de l'inviter à dîner ici, j'y suis résolue. Nous devons avoir Mrs Long et les Goulding bientôt. Cela fera treize personnes à table avec nous, donc il restera tout juste une place pour lui. »

Consolée par cette décision, elle parvient à mieux supporter l'impolitesse de son mari ; bien qu'il soit très mortifiant de savoir que tous ses voisins pourront voir Mr Bingley avant eux.

Alors que le jour de son arrivée s'approche, Jane dit à sa sœur :

« Je commence à regretter qu'il vienne. Ce ne serait rien ; je pourrais le voir avec la plus parfaite indifférence, mais je supporte mal d'en entendre parler constamment. Ma mère a de bonnes intentions ; mais elle ne sait pas, personne ne sait, combien je souffre de ce qu'elle dit. Je serai heureuse quand son séjour à Netherfield s'achèvera !

– J'aimerais pouvoir dire quelque chose pour te reconforter », répond Elizabeth ; « mais cela dépasse complètement mes capacités. Tu le sens bien ; et la satisfaction habituelle de prêcher la patience à quelqu'un qui souffre m'est déniée, parce que tu en as toujours tellement. »

Mr Bingley arrive. Mrs Bennet, par l'intermédiaire de domestiques, s'arrange pour en être informée aussitôt, afin que la période d'anxiété et d'irritation soit pour elle aussi longue que possible. Elle compte le nombre de jours à respecter avant de pouvoir envoyer l'invitation ; sans espoir de le rencontrer auparavant. Mais le troisième matin de sa présence dans le

Hertfordshire, elle le voit depuis la fenêtre de son boudoir entrer dans la cour et chevaucher vers la maison.

Elle invite immédiatement ses filles à partager sa joie. Jane reste résolument assise à table ; mais Elizabeth, désirant satisfaire sa mère, va à la fenêtre — regarde — voit Mr Darcy avec lui, et se rassoit auprès de sa sœur.

« Il y a un gentleman avec lui, mamma », dit Kitty ; « qui cela peut-il être ?

– Quelque connaissance, je suppose, ma chérie ; je suis sûre que je n'en sais rien.

– Bah ! » répond Kitty, « il ressemble beaucoup à cet homme qui était toujours avec lui avant. Mr comment-s'appelle-t-il. Cet homme grand et orgueilleux.

– Mon Dieu ! Mr Darcy ! — mais oui je le jure. Eh bien, un ami de Mr Bingley sera toujours le bienvenu ici c'est certain ; mais sinon, je dois dire, rien que sa vue m'insupporte. »

Jane jette à Elizabeth un regard surpris et inquiet. Elle ne sait pas grand-chose de leur rencontre dans le Derbyshire, et par conséquent pense à la gêne que doit ressentir sa sœur en le voyant presque pour la première fois depuis la lecture de sa lettre d'explication. Les deux sœurs se sentent plutôt mal à l'aise. Chacune pense à l'autre, et bien sûr à elle-même ; pendant que leur mère, sans qu'elles l'entendent, continue de parler de son aversion pour Mr Darcy et de sa décision de le traiter poliment seulement en tant qu'ami de Mr Bingley. Mais Elizabeth a des raisons d'être embarrassée que Jane ne peut soupçonner, car elle n'a jamais eu le courage de lui monter la lettre de Mrs Gardiner, ni de lui dire l'évolution de ses sentiments à l'égard de Darcy. Pour Jane, il ne peut être qu'un homme dont elle a refusé la demande en mariage, et dont elle a sous-estimé le mérite ; mais pour sa propre conscience mieux informée, c'est la personne à qui toute la famille est redevable d'un bien inestimable, et qu'elle considère elle-même avec un intérêt sinon aussi tendre, du moins aussi raisonnable et légitime, que celui que Jane porte à Bingley. Elle est au moins aussi étonnée par sa venue — sa venue à Netherfield, à Longbourn, et par sa volonté de la revoir, que lorsqu'elle avait découvert son changement d'attitude dans le Derbyshire.

La couleur, qui s'est retirée de son visage, y revient pendant une demi-minute avec plus d'éclat, et un sourire de plaisir rehausse le brillant de ses yeux, car elle pense à cet instant que son affection et ses désirs doivent encore être intacts. Mais elle ne veut pas être trop sûre d'elle-même. « Voyons d'abord comment il se conduit », se dit-elle ; « et ensuite il sera toujours temps d'espérer. »

Elle est assise et se concentre sur son ouvrage, s'efforçant de rester calme et n'osant pas lever les yeux, jusqu'à ce qu'une curiosité inquiète l'incite à observer le visage de sa sœur au

moment où le domestique s'approche de la porte. Jane paraît un peu plus pâle qu'à l'ordinaire, mais plus posée qu'Elizabeth ne s'y attendait. Quand les gentlemen apparaissent, elle rougit ; pourtant elle les reçoit avec une aisance tolérable et avec une attitude aussi exempte de tout symptôme de ressentiment que de déférence inutile.

Elizabeth parle aussi peu à l'un et à l'autre que le permet la courtoisie, et s'assoit de nouveau à son ouvrage — avec un empressement qu'elle ne lui accorde pas souvent. Elle a risqué un seul coup d'œil à Darcy. Il paraît sérieux comme d'habitude ; plus proche, pense-t-elle, de son apparence dans le Hertfordshire que de ce qu'elle a vu de lui à Pemberley. Mais peut-être ne peut-il pas se montrer en présence de sa mère tel qu'il était devant son oncle et sa tante. C'est une hypothèse douloureuse, mais pas improbable.

De même, elle regarde brièvement Bingley et voit qu'il paraît à la fois content et embarrassé. Mrs Bennet le reçoit avec un degré de courtoisie qui rend ses deux filles honteuses, en particulier par opposition à la politesse froide et rigide de sa révérence et des quelques mots destinés à son ami.

Elizabeth, qui sait que sa mère doit à ce dernier d'avoir préservé sa fille préférée d'une infamie irrémédiable, est douloureusement blessée et affligée par une différence de traitement aussi injuste.

Darcy, après avoir demandé comment vont Mr et Mrs Gardiner, une question à laquelle elle ne peut que bredouiller une réponse, ne dit à peu près plus rien. Il n'est pas assis à côté d'elle ; peut-être est-ce la raison de son silence ; mais les choses ne se passaient pas ainsi dans le Derbyshire. Là-bas il parlait à ses amis quand il ne pouvait pas s'adresser à elle, alors que maintenant plusieurs minutes se passent sans que l'on entende le son de sa voix ; et quand de temps en temps, incapable de résister à l'aiguillon de la curiosité, elle lève les yeux pour l'observer, elle le trouve en train de regarder Jane aussi souvent qu'elle-même, ou bien de fixer le sol. Il a visiblement l'air plus pensif, et moins désireux de plaire, que lors de leur dernière rencontre. Elle est déçue, et mécontente de l'être.

« Pouvais-je espérer autre chose ! » se dit-elle. « Mais dans ce cas, pourquoi est-il venu ? »

Elle n'est pas d'humeur à bavarder avec quelqu'un d'autre que lui ; et c'est tout juste si elle a le courage de lui parler.

Elle prend des nouvelles de sa sœur, mais ne réussit pas à en dire plus.

« Cela fait longtemps que vous êtes parti, Mr Bingley », dit Mrs Bennet.

Il reconnaît que c'est vrai.

« Je commençais à craindre de ne plus jamais vous revoir. Les gens ont *vraiment* dit que vous pensiez quitter l'endroit définitivement à la Saint-Michel ; mais, tout de même, j'espère que ce n'est pas vrai. Il y a eu beaucoup de changements dans le voisinage depuis que vous êtes parti. Miss Lucas est mariée et installée. Et l'une de mes propres filles. Je suppose que vous en avez entendu parler ; en vérité, vous avez dû le voir dans les journaux. Je sais que c'était dans le *Times* et le *Courier* ; bien que ce n'était pas écrit comme il faut. Cela disait seulement : *Dernièrement, George Wickham avec Miss Lydia Bennet*, sans un seul mot sur son père, ni sur l'endroit où elle habite, ni rien. C'est mon frère Gardiner qui s'en est occupé, en plus, et je me demande comment il a réussi à embrouiller les choses de cette façon. L'avez-vous vu ? »

Bingley répond que oui, et lui adresse ses félicitations. Elizabeth n'ose pas lever les yeux. Elle ne peut donc voir le visage de Mr Darcy.

« C'est merveilleux, bien sûr, d'avoir une fille bien mariée », poursuit sa mère ; « mais en même temps, Mr Bingley, c'est très dur qu'elle me soit ainsi arrachée. Ils sont partis à Newcastle, un endroit loin dans le nord, semble-t-il, et ils doivent rester là-bas, je ne sais pas combien de temps. Son régiment est là-bas, car je suppose que vous avez entendu parler de son départ de la milice du —shire, et de son engagement dans l'armée régulière. Dieu merci ! il a *quelques* amis, même s'ils ne sont pas aussi nombreux qu'il le mérite. »

Elizabeth, qui sait que cela vise Mr Darcy, ressent une telle honte qu'elle peut à peine rester sur son siège. Elle y trouve cependant la force de parler, ce que rien d'autre n'avait suscité auparavant ; et elle demande à Bingley s'il pense rester dans la région à présent. Quelques semaines, croit-il.

« Quand vous aurez tué tous vos propres oiseaux, Mr Bingley », dit sa mère, « je vous prie de venir ici et d'en tirer autant que vous voulez sur le domaine de Mr Bennet. Je suis sûre qu'il sera enchanté de vous obliger, et gardera toutes les meilleures compagnies¹ pour vous. »

Une attention aussi empressée et superflue augmente la détresse d'Elizabeth. Si les mêmes perspectives plaisantes que celles qui leur avaient souri l'année précédente se présentaient de nouveau, tout finirait vite par péricliter de la même manière, elle en est convaincue. À cet instant, elle sent que des années de bonheur ne pourraient réparer les dommages infligés à Jane et elle-même par des moments d'une confusion aussi pénible.

¹ Une compagnie de cailles / de perdrix = un vol de cailles / de perdrix.

« Le premier souhait de mon cœur », se dit-elle, « est de ne plus jamais les fréquenter, ni l'un ni l'autre. On ne peut ressentir en leur compagnie aucun plaisir qui permette de sortir d'une telle misère que celle-ci ! Je ne veux plus jamais les voir, ni l'un ni l'autre ! »

Pourtant la misère que des années de bonheur ne pouvaient compenser s'estompe peu après, lorsqu'elle constate combien la beauté de sa sœur ravive l'admiration de son ancien soupirant. Quand il est entré, il lui a peu parlé ; mais toutes les cinq minutes il semble lui accorder une plus grande part de son attention. Il la trouve aussi belle qu'elle l'était l'année dernière ; aussi simple et affable, bien que moins bavarde. Jane voudrait que l'on ne perçoive aucune différence, et elle est convaincue qu'elle parle autant que d'habitude. Mais son esprit est si activement occupé qu'elle ne se rend pas toujours compte de son mutisme.

Quand les gentlemen se lèvent pour partir, Mrs Bennet n'oublie pas de se montrer courtoise et les invite à dîner à Longbourn quelques jours plus tard.

« Vous me devez bien une visite, Mr Bingley », ajoute-t-elle, « car lorsque vous êtes allé en ville l'hiver dernier, vous avez promis de dîner en famille avec nous dès que vous reviendriez. Je n'ai pas oublié, vous voyez ; et je vous assure que j'étais très déçue quand vous n'êtes pas revenu et n'avez pas tenu votre promesse. »

Bingley paraît un peu décontenancé par ce reproche, et dit vaguement qu'il regrette d'en avoir été empêché par ses affaires. Puis ils s'en vont.

Mrs Bennet était très tentée de les inviter à dîner le soir même ; mais, bien qu'elle tienne toujours une très bonne table, elle pense qu'il faut bien deux services pour un homme qui occupe une telle place dans ses desseins, ou pour satisfaire l'appétit et l'orgueil de quelqu'un qui gagne dix mille par an.

Chapitre 12

Dès qu'ils sont partis, Elizabeth sort pour recouvrer ses esprits ; ou, autrement dit, pour penser sans interruption aux sujets qui doivent la déprimer encore plus. Le comportement de Mr Darcy l'étonne et la trouble.

« Pourquoi, s'il est venu seulement pour être silencieux, sévère et indifférent », se dit-elle, « est-il quand même venu ? »

Elle ne trouve aucune réponse plaisante.

Orgueil et préjugés

« Il arrivait à se montrer aimable avec mon oncle et ma tante quand il était en ville ; et pourquoi pas avec moi ? S'il a peur de moi, pourquoi venir ici ? S'il n'a plus d'affection pour moi, pourquoi le silence ? Il se moque de moi ! Je ne vais plus penser à lui. »

Elle se tient à sa résolution un moment, involontairement, parce que sa sœur s'approche d'elle ; son air joyeux montre qu'elle est plus satisfaite des visiteurs qu'Elizabeth.

« Maintenant que cette première rencontre est achevée », dit-elle, « je me sens parfaitement sereine. Je connais ma propre solidité, et je ne serai plus jamais embarrassée s'il vient. Je suis contente qu'il dîne ici mardi. On verra alors publiquement que des deux côtés, nous nous rencontrons seulement comme des connaissances ordinaires et indifférentes.

– Oui, très indifférentes, en effet », dit Elizabeth en riant. « Oh, Jane, fais attention.

– Ma chère Lizzy, tu ne peux pas me croire assez faible pour être en danger maintenant.

– Je crois que tu cours un grand danger de le rendre aussi amoureux de toi que jamais.

Ils ne revoient pas les gentlemen avant mardi ; et Mrs Bennet, entre-temps, se laisse aller à tous les heureux projets que la bonne humeur et la politesse générale de Bingley ont relancés en une demi-heure de visite.

Le mardi, il y a beaucoup de monde à Longbourn ; et les deux messieurs, que l'on attendait avec beaucoup d'impatience, démontrent la ponctualité des chasseurs en arrivant juste à l'heure. Quand on se rend dans la salle à manger, Elizabeth ouvre grand les yeux pour voir si Bingley prend la place qui lui appartenait dans leurs réceptions précédentes, à côté de sa sœur. Sa prudente mère, préoccupée par la même idée, s'abstient de l'inviter à s'asseoir auprès d'elle-même. En entrant dans la pièce, il semble hésiter ; mais Jane se trouve balayer la pièce du regard, et se trouve sourire : l'affaire est décidée. Il s'assoit à côté d'elle.

Elizabeth, avec un sentiment de triomphe, regarde en direction de son ami. Il réagit avec une noble indifférence, et elle imaginerait qu'il accorde à Bingley la permission d'être heureux si elle ne voyait pas ce dernier tourner comme elle son regard vers Mr Darcy, avec une expression d'inquiétude à moitié souriante.

Son attitude envers sa sœur pendant ce dîner montre une admiration qui, bien que plus réservée qu'auparavant, persuade Elizabeth que s'il était laissé entièrement à lui-même, il assurerait vite le bonheur de Jane et le sien. Si elle n'ose penser que cela se réalise, elle éprouve au moins du plaisir à observer son comportement. Cela anime ses esprits autant que faire se peut ; car son humeur n'est pas gaie. Mr Darcy est assis à l'autre bout de la table ou presque, à côté de sa mère. Elle sait que ni l'un ni l'autre ne trouve beaucoup de plaisir à cette situation,

et qu'elle ne les met pas à leur avantage. Elle est trop loin pour entendre leur conversation, mais elle peut voir qu'ils ne se parlent pas souvent, et combien leurs manières sont froides et guindées quand ils le font. Le manque d'amabilité de sa mère rend encore plus pénible à Elizabeth la conscience de leur dette envers lui ; et elle donnerait beaucoup, à certains moments, pour avoir le privilège de lui dire qu'il y a des gens dans la famille Bennet qui n'ignorent pas sa bonté et n'y sont pas insensibles.

Elle espère que la soirée lui donnera l'occasion d'un rapprochement ; que l'ensemble de la visite ne se passera pas sans leur permettre d'échanger quelques mots de plus que les salutations cérémonieuses ayant suivi son arrivée. Elle est inquiète et mal à l'aise dans le salon en attendant que les messieurs se joignent aux dames ; c'est une période si pénible et ennuyeuse qu'elle en devient presque discourtoise. Elle a hâte qu'ils entrent, car de ce moment doivent dépendre toutes ses chances de plaisir pour la soirée.

« Si *alors* il ne vient pas me voir », se dit-elle, « je renonce à lui pour toujours. »

Les messieurs arrivent ; et elle pense qu'il a l'air de vouloir répondre à ses espérances ; mais hélas ! les dames se pressent en une troupe si dense autour de la table où Miss Bennet prépare le thé et Elizabeth verse le café qu'il serait impossible d'ajouter une chaise auprès d'elle. Et lorsque les gentlemen s'approchent, une des filles se glisse encore plus près d'elle et murmure :

« Je suis résolue à ce que les hommes ne viennent pas nous séparer. Nous ne voulons pas d'eux, n'est-ce pas ? »

Darcy est parti de l'autre côté de la pièce. Elle le suit des yeux, envie chacun de ceux à qui il parle, a tout juste assez de patience pour servir le café ; et puis s'en veut d'être si bête !

« Un homme qui a déjà été éconduit ! Comment pourrais-je être assez stupide pour espérer un renouveau de son amour ? Est-il quelqu'un de son sexe qui ne protesterait pas contre la faiblesse d'une seconde proposition à la même femme ? Il n'existe pas d'indignité offensant plus leurs sentiments ! »

Elle revit pourtant un peu quand il rapporte sa tasse de café lui-même ; et elle saisit l'occasion pour dire :

« Votre sœur est-elle encore à Pemberley ?

– Oui, elle va y rester jusqu'à Noël.

– Toute seule ? Tous ses amis l'ont-ils abandonnée ?

– Mrs Annesley est avec elle. Les autres sont partis à Scarborough depuis trois semaines. »

Elle ne trouve rien d'autre à dire ; mais s'il souhaitait bavarder un peu, il pourrait y arriver. Il se contente de rester auprès d'elle pendant quelques minutes, en silence ; et enfin, alors que la jeune femme revient murmurer à l'oreille d'Elizabeth, il s'en va.

Une fois les affaires de thé emportées et les tables de jeu installées, les dames se lèvent et Elizabeth espère qu'il va bientôt la rejoindre, quand elle est déçue de le voir happé par sa mère pour une partie de whist, et assis quelques instants plus tard avec les autres joueurs. Elle a maintenant perdu tout espoir de plaisir. Ils sont captifs pour la soirée à des tables différentes et elle ne peut rien espérer, sinon que ses yeux soient si souvent tournés de son côté de la pièce qu'il en vienne à jouer aussi mal qu'elle.

Mrs Bennet pensait garder les deux gentlemen de Netherfield à souper ; mais leur voiture arrive malheureusement avant les autres, si bien qu'elle n'a pas l'occasion de les inviter à rester.

« Eh bien, les filles », demande-t-elle dès que tout le monde est parti, « que dites-vous de cette journée ? Je crois que tout s'est passé merveilleusement bien, je vous assure. Le dîner était aussi bien présenté que possible. Le gibier était rôti à la perfection — et tout le monde a dit qu'ils n'ont jamais vu un cuissot aussi gras. Le potage était cinquante fois meilleur que chez les Lucas la semaine dernière ; et même Mr Darcy a reconnu que les perdrix étaient remarquablement préparées ; et je suppose qu'il a deux ou trois cuisiniers français au moins. Et, ma chère Jane, je ne t'ai jamais vu plus belle. Mrs Long l'a dit aussi, car je lui ai demandé son avis. Et que crois-tu qu'elle ajouté ? *Ah, Mrs Bennet, nous l'aurons enfin à Netherfield.* Elle l'a vraiment dit. Je pense vraiment que Mrs Long est une des meilleures personnes qui aient jamais existé — et ses nièces sont des filles très bien élevées, et pas belles du tout. Je les adore. »

Bref, Mrs Bennet est de très bonne humeur ; ce qu'elle a vu de l'attitude de Bingley envers Jane l'a convaincue qu'elle va enfin le capturer ; et quand elle est de bonne humeur, ses espérances d'avantages pour sa famille vont tellement au-delà de toute vraisemblance qu'elle est très déçue de ne pas le voir revenir le lendemain pour faire sa demande en mariage.

« C'était une journée très agréable », dit Miss Bennet à Elizabeth. « Les invités étaient bien choisis, bien assortis les uns avec les autres. J'espère que nous pourrons les revoir souvent. »

Elizabeth sourit.

« Lizzy, ne te moque pas. Tu ne dois pas me soupçonner. Cela me désole. Je t'assure que j'ai appris maintenant à apprécier sa conversation comme celle d'un jeune homme agréable et sensé, sans souhaiter que cela aille plus loin. Je suis parfaitement convaincue, en voyant ce que sont ses manières maintenant, qu'il n'a jamais eu l'intention de me faire la cour. C'est

Orgueil et préjugés

seulement qu'il a la chance d'avoir une conversation plus suave, et un désir plus fort de plaire en général, que n'importe quel autre homme.

– Tu es très cruelle », dit sa sœur, « tu ne veux pas me laisser sourire, et à chaque instant tu m'y incites.

– Comme il est difficile d'être crue dans certains cas !

– Et impossible dans d'autres !

– Mais pourquoi tiens-tu à me persuader que je ressens plus que je ne l'avoue ?

– C'est une question à laquelle je ne sais pas vraiment répondre. Nous aimons tous donner des leçons, bien que nous puissions seulement enseigner ce qui ne vaut pas la peine d'être su. Pardonne-moi ; et si tu persistes à te dire indifférente, ne me prends pas pour confidente.

Chapitre 13

Quelques jours après cette visite, Mr Bingley revient, et tout seul. Son ami est parti ce matin-là à Londres pour dix jours. Il reste avec eux plus d'une heure, et son humeur est excellente. Mrs Bennet l'invite à dîner ; mais, avec une expression désolée, il se déclare engagé ailleurs.

« La prochaine fois que vous venez », dit-elle, « j'espère que nous aurons plus de chance. »

Il serait particulièrement heureux, n'importe quand, &c. &c. ; et si elle le permet, il est prêt à leur rendre visite à la première occasion.

« Pouvez-vous venir demain ? »

Oui, il est libre demain ; et accepte son invitation avec empressement.

Il arrive si tôt qu'aucune des dames n'est encore habillée. Mrs Bennet se précipite dans la chambre de sa fille en robe de chambre, et à moitié coiffée, criant :

« Ma chère Jane, dépêche-toi et descends vite. Il est là — Mr Bingley est là. — Il est vraiment là. Dépêche-toi, dépêche-toi. Hé, Sarah, venez chez Miss Bennet tout de suite et aidez-la à mettre sa robe. Ne vous occupez pas de la coiffure de Lizzy.

– Nous descendrons aussitôt que nous pourrons », dit Jane ; mais je dois dire que Kitty est plus avancée que nous, car elle montée il y a déjà une demi-heure.

– Oh ! que Kitty aille se faire pendre ! en quoi est-elle concernée ? Viens vite, vite ! où est ta ceinture ma chérie ? »

Mais quand sa mère sort, on ne peut convaincre Jane de descendre sans une de ses sœurs.

Le même souci de les laisser seuls ensemble se manifeste dans la soirée. Après le thé, Mr Bennet se retire dans la bibliothèque, selon son habitude, et Mary monte travailler son piano.

Deux obstacles sur cinq étant ainsi écartés, Mrs Bennet adresse des clins d'œil à Elizabeth et Catherine pendant un temps considérable sans obtenir le moindre résultat. Elizabeth s'abstient de la regarder ; et quand Kitty le fait enfin, elle demande innocemment :

« Que se passe-t-il, mamma ? Pourquoi me lancez-vous des clins d'œil ? Que dois-je faire ?

– Rien mon enfant, rien. Je ne t'ai lancé aucun clin d'œil. »

Elle reste assise sans bouger cinq minutes de plus ; mais incapable de gâcher une si précieuse occasion, elle se lève soudain et, disant à Kitty : « Viens, ma chérie, je veux te parler », l'emmène hors de la pièce. Jane lance aussitôt à Elizabeth un regard qui traduit sa gêne face à une telle machination et sa supplique qu'*elle* n'y cède pas. Au bout de quelques minutes, Mrs Bennet entrouvre la porte et appelle :

« Lizzy, ma chérie, je veux te parler. »

Elizabeth est forcée de sortir.

« Nous pouvons aussi bien les laisser ensemble tu sais », dit sa mère dès qu'elle sont dans le hall. « Je vais monter avec Kitty dans mon boudoir. »

Elizabeth ne tente pas de discuter avec sa mère, mais reste tranquillement dans le hall jusqu'à ce qu'elle s'en aille avec Kitty, puis retourne dans le salon.

Les projets de Mrs Bennet pour ce jour n'aboutissent à rien. Bingley est tout ce qu'on peut imaginer de charmant, sauf l'amoureux déclaré de sa fille. Son aisance et son entrain en font un invité bien agréable ; et il supporte le zèle inconvenant de la mère et écoute toutes ses sottises remarques avec une patience et une maîtrise de soi que la fille apprécie particulièrement.

On n'a pas besoin d'insister pour qu'il reste souper ; et avant la fin de la soirée, il se met d'accord avec Mrs Bennet pour venir accompagner son mari à la chasse le lendemain matin.

Après cette journée, Jane ne mentionne plus son indifférence. Les sœurs n'échangent pas un mot à propos de Bingley ; mais Elizabeth se couche avec l'heureuse certitude que l'on va vers une conclusion rapide, à moins que Mr Darcy ne revienne plus tôt que prévu. En vérité, elle est à peu près sûre que tout cela s'est passé avec l'assentiment de ce gentleman.

Bingley se montre ponctuel ; et passe la matinée avec Mr Bennet, comme convenu. Il trouve ce dernier beaucoup plus agréable qu'il ne s'y attendait. Il n'y a rien de présomptueux ni d'extravagant chez Bingley qui puisse l'inciter à la raillerie ou l'irriter jusqu'au mutisme ; et il est plus loquace et moins excentrique que lors de leurs précédentes rencontres. Bingley revient évidemment dîner avec lui ; et le soir, Mrs Bennet se donne de nouveau du mal pour éloigner tout le monde de sa fille et de son invité. Elizabeth, qui a une lettre à écrire, va dans la salle du

petit déjeuner peu après le thé pour s'en occuper ; car elle ne veut pas contrarier le projet de sa mère pendant que les autres vont jouer aux cartes.

Mais quand elle revient dans le salon après avoir écrit sa lettre, elle est très étonnée de voir que l'ingéniosité de sa mère semble avoir atteint son but. En ouvrant la porte, elle aperçoit Jane et Bingley debout ensemble devant la cheminée, apparemment engagés dans une conversation sérieuse ; et si cela n'éveillait pas des soupçons, leurs visages quand ils se retournent brusquement et s'éloignent l'un de l'autre disent tout ce qu'il y a à savoir. *Leur* situation est embarrassante, mais *la sienne* est bien pire, pense-t-elle. Aucun des deux ne prononce une seule syllabe ; et Elizabeth est sur le point de repartir quand Bingley, qui comme sa sœur s'est assis, se lève soudain et, après avoir murmuré quelques mots à Jane, sort de la pièce en courant.

Jane n'a rien à cacher à Elizabeth quand une confidence donne du plaisir ; et se précipitant aussitôt dans ses bras, elle avoue, très vivement émue, qu'elle est la créature la plus heureuse du monde.

« C'est trop ! » ajoute-t-elle, « beaucoup trop. Je ne le mérite pas. Oh ! pourquoi tout le monde n'est-il pas aussi heureux ? »

Elizabeth la félicite avec une sincérité, une chaleur, une joie, que les mots ne peuvent guère exprimer. Chaque phrase affectueuse est une nouvelle source de bonheur pour Jane. Mais pour l'instant elle ne veut pas se permettre de rester auprès de sa sœur, ni dire la moitié de ce qu'elle a encore à dire.

« Je dois voir ma mère tout de suite », s'écrie-t-elle. « Je ne veux sous aucun prétexte prendre à la légère sa tendre sollicitude ; ou la laisser apprendre la chose de quelqu'un d'autre que moi. Il est déjà parti voir mon père. Oh ! Lizzy, quand je pense à la joie que toute ma chère famille va éprouver en entendant ce que j'ai à raconter ! comment pourrai-je supporter tant de bonheur ! »

Elle se dépêche alors d'aller rejoindre sa mère, qui a tout exprès interrompu la partie de cartes et est assise à l'étage avec Kitty.

Elizabeth, laissée seule, sourit en pensant à la rapidité et à la facilité de la résolution de cette affaire qui leur a donné tant de mois de suspense et de tracas.

« Et cela », se dit-elle, « marque la fin de de la circonspection inquiète de son ami ! de tous les mensonges et stratagèmes de sa sœur ! la fin la plus heureuse, la plus sage, la plus raisonnable ! »

Bingley — dont la conférence avec son père a été brève, car ils sont allés droit au but — vient la rejoindre quelques minutes plus tard.

« Où est votre sœur ? » demande-t-il en hâte quand il ouvre la porte.

« Là-haut avec ma mère. Elle va descendre dans un moment, je pense. »

Il ferme alors la porte et, s'approchant d'elle, réclame les bons vœux et l'affection d'une sœur. Elizabeth dit sincèrement et chaleureusement combien la perspective de leur relation de parenté la réjouit. Ils se serrent la main avec une grande cordialité ; et ensuite, en attendant que sa sœur descende, elle doit écouter tout ce qu'il a à dire, de son propre bonheur, et des perfections de Jane ; et bien qu'il soit amoureux, Elizabeth croit vraiment que ses espérances de félicité sont fondées rationnellement, parce qu'elles reposent sur l'excellente intelligence et le super-excellent tempérament de Jane, et une similitude générale de sentiments et de goûts entre elle et lui.

C'est une soirée de joie peu commune pour tout le monde ; l'euphorie de Miss Bennet donne à son visage un éclat si doux qu'elle paraît plus belle que jamais. Kitty minaude et sourit, et espère que son tour viendra bientôt. Mrs Bennet ne peut donner son accord ni déclarer son approbation en termes assez chaleureux pour traduire ses sentiments, bien qu'elle ne parle à Bingley de rien d'autre pendant une demi-heure ; et quand Mr Bennet se joint à eux pour le souper, sa voix et son attitude montrent à l'évidence combien il est véritablement heureux.

Il n'en dit pas un mot, cependant, avant que leur visiteur n'ait pris congé pour la nuit ; mais dès qu'il est parti, il se tourne vers sa fille et dit :

« Jane, je te félicite. Tu seras une femme très heureuse. »

Jane s'approche de lui aussitôt, l'embrasse, et le remercie pour sa bonté.

« Tu es une bonne fille », répond-il, « et cela me fait plaisir de penser que tu seras si bien établie. Je suis certain que vous ferez un bon couple. Vos tempéraments ne sont pas dissemblables. Vous êtes tous les deux si complaisants que vous ne déciderez jamais rien ; si bienveillants que tous les domestiques vous voleront ; et si généreux que vous vivrez toujours au-dessus de vos moyens.

– J'espère que non. L'imprudence ou l'inconscience en matière d'argent serait impardonnable de *ma* part.

– Au-dessus de leurs moyens ! Mon cher Mr Bennet », s'écrie sa femme, « que dites-vous là ? Voyons, il a quatre ou cinq mille par an, et même sans doute plus. » Puis, s'adressant à sa fille : « Oh ! ma chère, chère Jane, je suis si heureuse ! Je suis sûre que je ne vais pas fermer l'œil de la nuit. Je savais ce qui se passerait. J'ai toujours dit que cela arriverait, au moins. J'étais sûre que tu ne pouvais pas être si belle pour rien ! Je me souviens, dès que je l'ai vu,

quand il est arrivé dans le Hertfordshire l'année dernière, j'ai pensé que vous étiez faits l'un pour l'autre. Oh ! c'est le plus bel homme que l'on ait jamais vu ! »

Wickham et Lydia sont oubliés. Jane est sans conteste son enfant préféré. À cet instant, elle ne pense plus aux autres.

Les plus jeunes sœurs de Jane se mettent bientôt à s'intéresser aux faveurs qu'elle pourrait leur octroyer à l'avenir. Mary souhaiterait pouvoir utiliser la bibliothèque de Netherfield ; et Kitty la supplie d'y donner quelques bals chaque hiver.

À partir de ce moment, Bingley devient évidemment un visiteur quotidien à Longbourn ; venant souvent avant le petit déjeuner et restant toujours jusqu'après le souper ; sauf quand quelque voisin barbare, que l'on ne saurait trop haïr, lui envoie une invitation à dîner qu'il se sent obligé d'accepter.

Elizabeth n'a plus beaucoup le temps de bavarder avec sa sœur maintenant ; car lorsqu'il est présent, Jane ne peut consacrer son attention à personne d'autre ; mais elle découvre qu'elle peut leur rendre service à tous les deux quand ils sont séparés, ce qui arrive forcément parfois. En l'absence de Jane, Bingley s'attache toujours à Elizabeth, pour le plaisir de lui parler d'elle ; et quand il est parti, Jane recherche constamment la même consolation.

« Il m'a rendue si heureuse », dit-elle un soir, « en me racontant qu'il ignorait complètement ma présence en ville au printemps dernier ! Je n'avais pas cru que c'était possible.

– Je m'en doutais », répond Elizabeth. « Mais comment l'explique-t-il ?

– Cela devait être la faute de ses sœurs. Elles n'appréciaient certainement pas l'intérêt qu'il me portait, ce qui ne m'étonne pas, puisqu'il aurait pu effectuer un choix beaucoup plus avantageux à beaucoup d'égards. Mais quand elles verront, ce dont je ne doute pas, que leur frère est heureux avec moi, elles apprendront à m'accepter et nous serons de nouveau en bons termes ; même si nous ne pourrions jamais redevenir aussi proches que nous l'étions.

« C'est le discours le plus impitoyable », dit Elizabeth, « que je t'aie jamais entendu prononcer. Bonne fille ! Cela me vexerait, en effet, de te voir de nouveau la dupe de la prétendue amitié de Miss Bingley.

– Le croirais-tu, Lizzy ? Quand il est parti en ville en novembre dernier, il m'aimait vraiment, et rien ne l'aurait empêché de revenir ici si ce n'est qu'on l'a persuadé de *mon* indifférence !

– Il a commis une petite erreur, c'est sûr ; mais elle est à porter au crédit de sa modestie.

Cela amène naturellement un panégyrique de Jane sur son manque d'assurance et le peu de valeur qu'il attribue à ses propres qualités.

Elizabeth est contente de découvrir qu'il n'a pas révélé l'opposition de son ami, car elle sait que Jane, même si elle a le cœur le plus généreux et le plus indulgent du monde, pourrait en vouloir à Darcy.

« Je suis certainement la créature la plus fortunée qui ait jamais existé ! » s'écrire Jane.
« Oh ! Lizzy, pourquoi suis-je ainsi distinguée dans ma famille, et plus chanceuse que tout le monde ! Si je pouvais seulement te voir aussi heureuse ! S'il existait seulement un tel homme pour toi !

– Si tu m'en donnais quarante, je ne pourrais pas être aussi heureuse que toi. Faute d'avoir ton caractère, ta bonté, je ne peux pas avoir ton bonheur. Non, non, laisse-moi me débrouiller toute seule ; et peut-être, si j'ai beaucoup de chance, je pourrai rencontrer un autre Mr Collins un jour. »

On ne peut pas garder secret bien longtemps l'état des affaires de la famille de Longbourn. Mrs Bennet a le privilège d'en glisser deux mots à Mrs Philips et elle s'empresse, sans permission, de faire de même auprès de tous ses voisins à Meryton.

On décrète vite qu'aucune famille au monde n'a plus de chance que les Bennet, alors que quelques semaines plus tôt, on considérait la fugue de Lydia comme la preuve qu'ils étaient marqués par le malheur.

Chapitre 14

Un matin, une semaine environ après les fiançailles de Bingley et Jane, alors que les femmes de la famille sont assises avec lui dans le boudoir, leur attention est soudain attirée à la fenêtre par le bruit d'une voiture ; et ils aperçoivent une chaise à quatre du côté de la pelouse. Il est trop tôt pour une visite et, de plus, cela ne ressemble à aucune voiture du voisinage. Les chevaux sont de poste ; et ni la voiture, ni la livrée du domestique qui la précède, ne leur sont familiers ; il est pourtant certain que quelqu'un arrive. Voulant éviter d'être confiné avec des intrus, Bingley convainc aussitôt Miss Bennet de s'enfuir avec lui dans le bosquet. Ils sortent tous deux, et les trois personnes restantes continuent en vain de proposer des hypothèses, jusqu'au moment où la porte s'ouvre et leur visiteuse apparaît. C'est Lady Catherine de Bourgh.

Ils s'attendaient évidemment tous à être surpris ; mais leur stupéfaction dépasse leurs attentes ; et si elle est grande pour Mrs Bennet et Kitty, qui découvrent une parfaite inconnue, elle l'est encore plus pour Elizabeth.

Orgueil et préjugés

Elle entre dans la pièce avec un air encore plus désagréable que d'habitude, ne répond à la salutation d'Elizabeth que par un léger signe de tête, et s'assoit sans dire un mot. Elizabeth a annoncé son nom à sa mère quand Sa Seigneurie est entrée, bien qu'elle n'ait pas sollicité la moindre présentation.

Mrs Bennet, très étonnée, tout en étant flattée de recevoir une invitée d'une telle importance, l'accueille avec la plus grande politesse. Après être restée assise un moment en silence, elle dit très sèchement à Elizabeth :

– J'espère que vous allez bien, Miss Bennet. Cette dame je suppose est votre mère. »

Elizabeth répond laconiquement que oui.

« Et *cela* je suppose est l'une de vos sœurs.

– Oui, madame », dit Mrs Bennet, enchantée de parler à une Lady Catherine. « C'est mon avant-dernière. Ma plus jeune vient de se marier, et mon aînée est quelque part dans le domaine, en compagnie d'un jeune homme qui fera bientôt je crois partie de la famille.

– Vous avez un très petit parc », réplique Lady Catherine après un court silence.

« Ce n'est rien comparé à Rosings, madame, je dois dire ; mais je vous assure qu'il est plus grand que celui de Sir William Lucas.

– Cette pièce doit être très incommode l'après-midi en été ; les fenêtres sont plein ouest.

Mrs Bennet l'assure qu'ils ne s'y assoient jamais après le dîner ; et ajoute :

« Puis-je prendre la liberté de demander à Votre Seigneurie si Mr et Mrs Collins se portaient bien quand vous les avez quittés.

– Oui, très bien. Je les ai vus avant-hier.

Elizabeth s'attend à ce qu'elle lui donne maintenant une lettre de Charlotte, car cela semble la seule raison possible de sa visite. Mais aucune lettre n'apparaît, et elle est fort intriguée.

Mrs Bennet prie très courtoisement Sa Seigneurie de prendre quelque rafraîchissement, mais Lady Catherine décline l'offre très fermement et pas très poliment ; puis, se levant, dit à Elizabeth :

– Miss Bennet, j'ai cru voir une sorte de petit taillis assez joli à côté de votre pelouse. Je serais contente d'y faire un tour, si vous m'accordez la faveur de votre compagnie.

– Vas-y, ma chérie », s'écrie Mrs Bennet, « et montre à Sa Seigneurie les différentes promenades. Je pense que l'ermitage¹ lui plaira. »

¹ Sans doute une fausse ruine, en vogue à l'époque.

Elizabeth obéit, court dans sa propre chambre chercher son ombrelle, puis descend l'escalier avec sa noble invitée. Quand elles traversent le hall, Lady Catherine ouvre les portes de la salle à manger et du salon et, décrétant après un bref examen que ce sont des pièces convenables, poursuit son chemin.

Sa voiture est restée à la porte, et Elizabeth voit que sa dame de compagnie y est assise. Elles avancent en silence sur l'allée de gravier qui conduit au taillis ; Elizabeth est décidée à ne faire aucun effort de conversation avec une femme qui est encore plus insolente et déplaisante que d'habitude.

« Comment ai-je jamais lui trouver une ressemblance avec son neveu ? » se dit-elle en regardant son visage.

Dès qu'elles entrent dans le taillis, Lady Catherine commence ainsi :

« Vous n'avez aucun mal à comprendre, Miss Bennet, la raison de mon voyage en ces lieux. Votre propre cœur, votre propre conscience, doivent vous dire pourquoi je viens. »

Elizabeth la regarde avec un réel étonnement.

« En vérité, vous vous trompez, madame. Je n'ai pas du tout réussi à deviner ce qui me vaut l'honneur de vous voir ici.

– Miss Bennet », réplique Sa Seigneurie d'un ton courroucé, « vous devriez savoir que l'on ne plaisante pas avec moi. Mais si *vous* choisissez d'être de mauvaise foi, ne comptez pas sur *moi* pour l'être de même. On a toujours célébré mon caractère pour sa sincérité et sa franchise, et dans une situation aussi sérieuse que celle-ci, je ne vais certainement pas changer. J'ai reçu il y a deux jours une information d'une nature très inquiétante. On m'a dit que non seulement votre sœur était sur le point d'être mariée fort avantageusement, mais que vous, que Miss Elizabeth Bennet, serait selon toute vraisemblance unie peu après à mon neveu, mon propre neveu, Mr Darcy. Même si je *sais* que cela doit être un scandaleux mensonge ; même si je ne lui ferais pas l'injure de supposer que cela puisse être vrai, j'ai immédiatement décidé de me mettre en route pour venir ici, afin de vous faire part de mes sentiments.

– Si vous pensez que cela ne peut être vrai », dit Elizabeth, rougissant d'étonnement et de dédain, « je m'étonne que vous preniez la peine de voyager si loin. Quelle pourrait être l'intention de Votre Seigneurie ?

– D'exiger à l'instant qu'une telle information soit publiquement démentie.

– Votre venue à Longbourn pour me voir ainsi que ma famille », dit froidement Elizabeth, « la confirme plutôt ; si, en vérité, une telle information circule.

Orgueil et préjugés

– Si ! Prétendez-vous donc l’ignorer ? N’avez-vous pas fait l’effort de la mettre en circulation vous-même ? Ne savez-vous pas que l’on répand cette information ?

– Je n’en ai jamais entendu parler.

– Et pouvez-vous aussi déclarer qu’elle est *sans fondement* ?

– Je ne prétends pas posséder la même franchise que Votre Seigneurie. *Vous* pouvez poser des questions auxquelles *je* choisirai de ne pas répondre.

– Ce n’est pas supportable. Miss Bennet, j’exige d’obtenir satisfaction. Vous a-t-il, mon neveu vous a-t-il demandée en mariage ?

– Votre seigneurie a déclaré que c’était impossible.

– Cela devrait l’être ; cela doit l’être, tant qu’il conserve l’usage de sa raison. Mais vos artifices et votre séduction auraient pu, dans un moment d’égarement, lui faire oublier ce qu’il doit à lui-même et à toute sa famille. Vous pouvez l’avoir enjôlé.

– Si c’est le cas, je serai la dernière personne à l’avouer.

– Miss Bennet, savez-vous qui je suis ? On ne m’a pas habituée à un tel langage. Je suis presque la parente la plus proche qu’il ait au monde, et je suis en droit de connaître ses préoccupations les plus chères.

– Mais vous n’êtes pas en droit de connaître les *miennes* ; un comportement tel que celui-ci ne va pas non plus m’inciter à être plus explicite.

– Permettez-moi de me faire bien comprendre. Cette union, à laquelle vous avez la présomption d’aspirer, ne pourra jamais avoir lieu. Non, jamais. Mr Darcy est fiancé à *ma fille*. Maintenant, qu’avez-vous à dire ?

– Seulement ceci : que s’il en est ainsi, vous ne pouvez avoir aucune raison de supposer qu’il me fera une offre. »

Lady Catherine hésite un moment, et puis réplique :

« La promesse qui les lie est d’une sorte particulière. Depuis leur petite enfance, ils ont été destinés l’un à l’autre. C’était le vœu le plus cher de sa mère à lui, et aussi le mien. Alors qu’ils étaient au berceau, nous avons prévu leur union ; et maintenant, quand les vœux des deux sœurs pourraient s’accomplir, leur mariage doit-il être contrecarré par une jeune femme de naissance inférieure, qui n’a aucune position dans le monde et aucun lien avec notre famille ? N’accordez-vous aucun prix aux vœux de ses amis ? À son engagement tacite avec Miss De Bourgh ? Êtes-vous étrangère à tout sentiment de bienséance et de délicatesse ? Ne m’avez-vous pas entendue dire que depuis ses premières heures il était destiné à sa cousine ?

Orgueil et préjugés

– Si, et je l’avais entendu auparavant. Mais qu’est-ce que cela peut me faire ? S’il n’y a pas d’autre objection à mon mariage avec votre neveu, je ne vais certainement pas y renoncer parce que sa mère et sa tante souhaitent le voir épouser Miss De Bourgh. Vous avez toutes les deux fait tout ce que vous pouviez en élaborant ce projet de mariage. Sa réalisation dépend d’autres personnes. Si Mr Darcy n’est enchaîné à sa cousine ni par l’honneur ni par l’inclination, pourquoi ne ferait-il pas un autre choix ? Et si je suis ce choix, pourquoi ne pourrais-je pas l’accepter ?

– Parce que l’honneur, la bienséance, la prudence, et même l’intérêt, s’y opposent. Oui, Miss Bennet, l’intérêt ; car vous ne pouvez pas espérer être acceptée par sa famille et ses amis si vous agissez délibérément à l’encontre des désirs de tous. Vous serez rejetée, ignorée et méprisée par toutes les personnes de son entourage. Votre union sera un scandale ; aucun de nous ne mentionnera même jamais votre nom.

– Ce sont de graves infortunes », répond Elizabeth. « Mais la femme de Mr Darcy doit trouver une source de bonheur si extraordinaire dans sa situation que dans l’ensemble elle ne peut pas avoir de raison de se plaindre.

– Fille impétueuse et têtue ! J’ai honte de vous ! Est-ce là votre gratitude pour mes égards au printemps dernier ? Ne me devez-vous rien en échange ? Asseyons-nous. Vous devez comprendre, Miss Bennet, que je suis venue ici déterminée à atteindre mon but ; et je ne m’en laisserai pas dissuader. Je n’ai pas été habituée à céder aux caprices de n’importe qui, ni à tolérer les déconvenues.

– *Cela* rendra la situation présente de Votre Seigneurie plus pitoyable ; mais cela n’aura aucun effet sur *moi*.

– Ne m’interrompez pas. Écoutez-moi en silence. Ma fille et mon neveu sont faits l’un pour l’autre. Ils descendent du côté maternel de la même noble lignée ; et du côté paternel, de familles respectables, honorables et anciennes, bien que non titrées. Leur fortune des deux côtés est magnifique. Ils sont destinés l’un à l’autre par la voix de tous les membres de leurs familles respectives ; et par quoi vont-ils être séparés ? Par les prétentions arrivistes d’une jeune femme sans famille, relations, ni fortune. Est-ce tolérable ! Mais cela ne doit pas arriver, cela n’arrivera pas. Si vous compreniez votre véritable intérêt, vous ne souhaiteriez pas quitter le milieu dans lequel vous avez été élevée.

Orgueil et préjugés

– En épousant votre neveu, je ne considérerais pas que je quitte ce milieu. C’est un gentleman ; je suis la fille d’un gentleman¹ ; jusque-là nous sommes égaux.

– Exact. Vous êtes la fille d’un gentleman. Mais qui était votre mère ? Qui sont vos oncles et tantes ? Ne croyez pas que j’ignore leur condition.

– Quelles que soient mes relations », dit Elizabeth, « si votre neveu n’y trouve rien à redire, elles ne peuvent *vous gêner*

– Dites-moi une fois pour toutes, êtes-vous fiancée avec lui ? »

S’il ne s’agissait que d’obliger Lady Catherine, Elizabeth ne répondrait pas à cette question ; elle ne peut que dire, après un moment de réflexion :

« Je ne le suis pas. »

Lady Catherine paraît contente.

« Et me promettez-vous de ne jamais conclure un tel engagement ?

– Je ne promettrai rien de tel.

– Miss Bennet, je suis étonnée et choquée. Je m’attendais à trouver une jeune femme plus raisonnable. Mais ne vous bercez pas d’illusion en croyant que je pourrais jamais renoncer. Je ne partirai pas tant que je n’aurai pas l’assurance que je demande.

– Et je ne vous la donnerai certainement *jamais*. Je ne vais pas me laisser intimider au point d’agir de manière aussi déraisonnable. Votre Seigneurie veut que Mr Darcy épouse sa fille ; mais si je vous donne la promesse que vous réclamez, cela rendrait-il *leur* mariage plus probable ? En le supposant amoureux de moi, *mon* refus de sa main l’inciterait-il à désirer l’accorder à sa cousine ? Permettez-moi de dire, Lady Catherine, que les arguments à l’aide desquels vous avez soutenu cette demande extravagante ont été aussi frivoles que la demande était malavisée. Vous vous êtes largement trompée sur mon caractère si vous pensez que de telles incitations peuvent me convaincre. J’ignore dans quelle mesure votre neveu est prêt à approuver votre ingérence dans *ses* affaires ; mais vous n’avez certainement pas le droit de vous mêler des miennes. Je vous prie, par conséquent, de ne plus m’importuner plus avant sur ce sujet.

– Pas si vite, s’il vous plaît. Je n’ai nullement fini. À toutes les objections que j’ai déjà mentionnées, je dois encore en ajouter une autre. Je n’ignore pas les détails de la fugue honteuse de votre plus jeune sœur. Je sais tout ; que le mariage avec le jeune homme n’est qu’une affaire rafistolée aux frais de votre père et de votre oncle. Et une *telle* fille doit-elle devenir la sœur de

¹ Ici, le mot signifie *propriétaire d’un domaine*.

Orgueil et préjugés

mon neveu ? Le mari de cette fille, le fils de l'intendant de son défunt père, doit-il devenir son frère ? Dieu du ciel ! — comment pouvez-vous y penser ? Les mânes de Pemberley doivent-ils être ainsi profanés ?

— Maintenant, vous ne pouvez avoir quoi que ce soit de plus à dire », répond-elle d'un ton irrité. « Vous m'avez insultée de toutes les manières possibles. Je vais rentrer à la maison.

Et elle se lève tout en parlant. Lady Catherine se lève aussi et elles s'en retournent. Sa Seigneurie est furieuse.

« Vous n'avez donc aucune considération pour l'honneur et la réputation de mon neveu ! Fille égoïste et sans cœur ! Ne voyez-vous pas qu'une alliance avec vous ne peut que le déshonorer aux yeux de tous ?

— Lady Catherine, je n'ai rien de plus à dire. Vous connaissez mes sentiments.

— Vous êtes donc résolue à l'avoir ?

— Je n'ai rien dit de tel. Je suis seulement décidée à agir de manière à rechercher ce que je crois être mon bonheur, sans *vous* consulter, ni aucune autre personne ayant si peu de rapport avec moi.

— C'est bien. Vous refusez donc de m'obliger. Vous refusez d'obéir aux exigences du devoir, de l'honneur et de la gratitude. Vous êtes décidée à le perdre dans l'opinion de tous ses amis et à l'exposer au mépris du monde.

— Ni le devoir, ni l'honneur, ni la gratitude ne peuvent rien exiger de moi dans le cas présent. Mon mariage avec Mr Darcy n'attenterait à aucun des trois. Et en ce qui concerne le ressentiment de sa famille, ou l'indignation du monde, si la première *était* troublée par son mariage avec moi, cela ne me préoccuperait pas une seconde — et le monde en général aurait trop de bon sens pour se joindre à la raillerie.

— Et c'est votre véritable opinion ! C'est votre décision finale ! Très bien. Je sais maintenant ce que je dois faire. N'oubliez pas, Miss Bennet, que votre ambition soit jamais satisfaite. Je suis venue vous mettre à l'épreuve. J'espérais vous trouver raisonnable ; mais soyez sûre que je marquerai mon point. »

Lady Catherine poursuit ainsi la conversation jusqu'à ce qu'elles arrivent à la portière de la voiture où, se retournant vivement, elle ajoute :

« Je ne prends pas congé de vous, Miss Bennet. Je n'adresse aucun compliment à votre mère. Vous ne méritez pas une telle attention. Je suis très sérieusement contrariée. »

Elizabeth ne répond rien ; et, sans tenter de convaincre Sa Seigneurie de revenir dans la maison, elle y entre tranquillement elle-même. Elle entend la voiture s'éloigner alors qu'elle

Orgueil et préjugés

monte l'escalier. Sa mère l'attend avec impatience à la porte du boudoir, pour lui demander pourquoi Lady Catherine n'a pas voulu revenir et se reposer.

« Elle a décidé que non », dit sa fille, « elle voulait partir.

– C'est une très belle femme ! et qu'elle nous ait rendu visite était merveilleusement courtois ! car elle est seulement venue, je suppose, pour nous dire que les Collins se portaient bien. Elle est en train d'aller quelque part, à mon avis, et alors en passant à Meryton elle a pensé qu'elle pouvait aussi bien te dire bonjour. Je suppose qu'elle n'avait rien de spécial à te dire, Lizzy ? »

Là, Elizabeth est forcée de se résigner à un petit mensonge ; car il lui est impossible de révéler la teneur de leur conversation.

Chapitre 15

Elizabeth ne peut aisément surmonter la perte de sa tranquillité d'esprit provoquée par cette visite extraordinaire ; ni parvenir, pendant plusieurs heures, à penser à autre chose. Il semble que Lady Catherine ait bel et bien pris la peine d'effectuer ce voyage depuis Rosings dans le seul but de rompre ses fiançailles supposées avec Mr Darcy. C'est un projet rationnel, assurément ! mais Elizabeth n'arrive pas à imaginer d'où la nouvelle de leurs fiançailles a pu provenir ; jusqu'à ce qu'elle se dise qu'*il* est l'ami intime de Bingley et qu'*elle* est la sœur de Jane, et que cela suffit, à un moment où l'attente d'un mariage peut en faire espérer un second, à lancer l'idée. Elle-même n'a pas manqué de penser que le mariage de sa sœur devrait les amener à se rencontrer plus souvent. Et ses voisins de Lucas Lodge, par conséquent (car elle a conclu que c'est par leur échanges de courrier avec les Collins que l'information est arrivée à Lady Catherine) ont seulement considéré comme presque certain et proche ce qu'elle envisageait comme possible à quelque date ultérieure.

En réfléchissant aux expressions employées par Lady Catherine, cependant, elle ne peut s'empêcher de ressentir un malaise quant aux conséquences possibles d'une ingérence persistante. De ce qu'elle a dit de son intention d'empêcher le mariage, Elizabeth déduit qu'elle doit envisager un appel à son neveu, et elle n'ose imaginer comment *il* pourrait réagir à sa description de ce qu'il risque en l'épousant. Elle ignore l'intensité de son affection pour sa tante, ou sa dépendance en son jugement, mais il est naturel de penser qu'il a une bien meilleure opinion de Sa Seigneurie qu'elle-même ; et il est certain qu'en énumérant les calamités d'un mariage avec une personne dont le rang est tellement inférieur au sien, sa tante appuie sur son

point faible. Avec ses notions de dignité, il penserait sans doute que les arguments qui ont paru fragiles et ridicules à Elizabeth relèvent du bon sens et d'un raisonnement solide.

S'il hésitait auparavant à se décider, ce qui paraissait souvent évident, les conseils et l'emprise d'une parente si proche pourraient lever tous ses doutes et le décider d'un seul coup à être aussi heureux qu'une dignité sans tache le permet. Dans cette hypothèse, il ne reviendrait pas. Lady Catherine pourrait le voir en passant en ville ; et il oublierait la promesse faite à Bingley de revenir à Netherfield.

« Si, par conséquent, il envoie à son ami dans les prochains jours un mot présentant ses excuses de ne pas tenir sa promesse », se dit-elle, « je saurai ce que cela signifie et je renoncerai à toute espérance, à tout souhait de sa constance. S'il se contente de me regretter, alors qu'il aurait pu obtenir mon affection et ma main, je vais vite cesser totalement de le regretter moi-même. »

La surprise du reste de la famille en apprenant qui était leur visiteuse est fort grande ; mais ils s'en remettent en recourant aux suppositions qui ont apaisé la curiosité de Mrs Bennet ; et cela épargne à Elizabeth beaucoup de taquineries.

Le lendemain matin, en descendant de sa chambre, elle rencontre son père, qui sort de sa bibliothèque une lettre à la main.

« Lizzy », dit-il, « j'allais te chercher ; viens dans ma pièce. »

Elle l'y suit ; et sa curiosité de savoir ce qu'il a à lui dire est accrue par la supposition que la lettre qu'il tient y est pour quelque chose. Elle pense soudain qu'elle pourrait venir de Lady Catherine, et elle anticipe avec consternation toutes les explications qui s'ensuivront.

Elle suit son père jusqu'à la cheminée, et ils s'assoient tous deux. Il dit alors :

« J'ai reçu une lettre ce matin qui m'a étonné énormément. Comme elle te concerne principalement, il est bon que tu saches ce qu'elle contient. J'ignorais jusque-là que j'avais *deux* filles sur le point de se marier. Permets-moi de te féliciter pour une conquête considérable. »

La couleur monte aussitôt aux joues d'Elizabeth, convaincue qu'il s'agit d'une lettre du neveu et non de la tante ; et elle ne sait pas si elle doit surtout se réjouir qu'il s'explique enfin, ou s'offenser que sa lettre ne soit pas plutôt adressée à elle-même ; quand son père poursuit :

« Tu parais embarrassée. Les jeunes femmes ont beaucoup de perspicacité pour des affaires de cette sorte ; mais je pense pouvoir défier même *ta* sagacité en ce qui concerne le nom de ton admirateur. Cette lettre est de Mr Collins.

– De Mr Collins ! et que peut-il avoir à dire ?

Orgueil et préjugés

– Des choses très pertinentes, bien sûr. Il commence par des félicitations pour les noces prochaines de ma fille aînée, dont il a été informé, semble-t-il, par les ragots de certains des braves Lucas. Je ne vais pas jouer de ton impatience en te lisant ce qu’il dit sur ce point. Voici ce qui te concerne : *« Vous ayant ainsi offert les sincères félicitations de Mrs Collins et de moi-même pour cet heureux événement, permettez-moi d’ajouter une brève allusion au sujet d’une autre nouvelle, dont nous a informé la même source. Votre fille Elizabeth, est-il présumé, ne portera pas longtemps le nom de Bennet après que sa sœur aînée l’aura abandonné, et l’on peut raisonnablement admirer le partenaire choisi de son destin comme l’un des personnages les plus illustres de ce pays. »* Peux-tu deviner, Lizzy, à qui il fait allusion ? *« Ce jeune gentleman bénéficie de manière unique de tout ce que le cœur humain peut le plus désirer — un domaine splendide, une noble parenté et des appuis étendus. Pourtant, en dépit de toutes ces tentations, permettez-moi d’avertir ma cousine Elizabeth et vous-même des maux que vous risquez d’encourir en acceptant hâtivement les propositions de ce gentleman, dont vous serez tentés, bien sûr, de tirer avantage immédiatement. »* As-tu la moindre idée, Lizzy, quant à l’identité de ce gentleman ? Mais maintenant il la révèle. *« Si je vous mets en garde, c’est parce que nous avons des raisons de supposer que sa tante, Lady Catherine de Bourgh, ne voit pas cette union d’un bon œil. »* L’homme en question, vois-tu, est *Mr Darcy* ! Alors, Lizzy, je crois que je t’ai vraiment surprise. Pourrait-il, ou les Lucas pourraient-ils, avoir choisi un homme, dans le cercle de nos connaissances, dont le nom soit plus incompatible avec ce qu’il raconte ? *Mr Darcy*, qui ne regarde jamais une femme que pour lui trouver un défaut, et qui ne t’a probablement jamais regardée de toute sa vie ! C’est admirable ! »

Elizabeth tente de s’associer à la plaisanterie de son père, mais ne réussit qu’à produire un sourire réticent. Sa causticité n’a jamais pris une direction aussi peu agréable pour elle.

« Cela ne t’amuse-t-il pas ?

– Oh ! si. Lisez la suite, je vous prie. »

« *Quand j’ai mentionné la probabilité de ce mariage à Sa Seigneurie hier soir, elle a immédiatement exprimé, avec son habituelle condescendance, ce qu’elle ressentait à cette occasion ; il est alors apparu qu’elle ne donnerait jamais son consentement, étant donné certaines objections à la famille de ma cousine, à ce qu’elle qualifiait d’union scandaleuse. J’ai pensé que c’était mon devoir d’informer ma cousine le plus vite possible, afin que son noble admirateur et elles soient conscients de ce qu’ils entreprennent, et ne se précipitent pas dans un mariage qui n’a pas été approuvé convenablement. »* De plus, *Mr Collins* ajoute : *« Je me réjouis vraiment que la vilaine affaire de ma cousine Lydia ait été si bien étouffée, et je suis*

seulement préoccupé que tant de gens sachent qu'ils vivaient ensemble avant le mariage. Je ne dois pas, cependant, négliger les devoirs de ma charge, ou m'abstenir de déclarer ma stupéfaction en apprenant que vous avez reçu le jeune couple dans votre maison aussitôt après leur mariage. C'était un encouragement au vice ; et si j'avais été pasteur de Longbourn, je m'y serais opposé énergiquement. Vous devez certes leur pardonner en tant que chrétien, mais ne jamais les admettre en votre présence, ni accepter que l'on prononce leurs noms devant vous. »

Telle est sa notion de la charité chrétienne ! Le reste de la lettre ne parle que de la situation de sa chère Charlotte, et de son attente d'un jeune rameau d'olivier¹. Mais, Lizzy, on dirait que cela ne t'amuse pas. Tu ne vas pas faire la vierge effarouchée, j'espère, et te prétendre offensée par une vaine rumeur. Car pourquoi vivons-nous, sinon pour nous offrir en spectacle à nos voisins, et nous moquer d'eux à notre tour ?

– Oh ! » s'écrie Elizabeth, « cela me divertit énormément. Mais c'est tellement étrange !

– Oui — c'est *cela* qui rend la chose amusante. S'ils avaient choisi n'importe quel autre homme, ce n'était rien du tout ; mais sa parfaite indifférence, et *ton* aversion évidente, rendent l'affaire si délicieusement absurde ! J'ai beau détester le courrier, je ne renoncerais à la correspondance de M. Collins pour rien au monde. Hé, quand je lis une de ses lettres, je ne peux m'empêcher de le préférer même à Wickham, malgré le prix que j'accorde à l'impudence et à l'hypocrisie de mon gendre. Et au fait, Lizzy ; qu'a dit Lady Catherine à propos de cette histoire ? Est-elle venue pour refuser son consentement ? »

Sa fille se contente de rire en réponse à cette question ; et comme elle était posée sans l'ombre d'un soupçon, Elizabeth n'est pas troublée quand il la répète. Elle n'a jamais eu plus de mal à déguiser ses sentiments. Elle doit rire alors qu'elle préférerait pleurer. Son père l'a cruellement blessée en parlant de l'indifférence de Mr Darcy, et elle ne peut que s'étonner d'un tel manque de discernement, ou craindre que peut-être, au lieu qu'il en ait *vu trop peu*, elle pourrait en avoir *imaginé trop*.

Chapitre 16

Loin de recevoir de son ami la lettre d'excuse dont Elizabeth craignait à demi l'arrivée, Mr Bingley parvient à amener Darcy avec lui à Longbourn quelques jours après la visite de Lady Catherine. Les gentlemen se présentent de bonne heure ; et, avant que Mrs Bennet ait le temps

¹ Cette expression (ou plus exactement : un plant d'olivier) désigne un enfant dans le Psaume 128.

de lui dire qu'ils ont vu sa tante, ce que redoute à ce moment sa fille, Bingley, qui veut être seul avec Jane, propose qu'ils partent tous en promenade. C'est décidé. Mrs Bennet n'a pas l'habitude de marcher, Mary n'a jamais le temps, mais les cinq qui restent s'en vont ensemble. Bingley et Jane, cependant, se laissent vite distancer par les autres. Ils traînent derrière, et Elizabeth, Kitty et Darcy devraient bavarder devant. Mais ils ne disent pas grand-chose ; Kitty a trop peur de lui pour parler ; Elizabeth est en train de mettre au point secrètement une résolution désespérée ; et il fait peut-être de même.

Ils marchent en direction de Lucas Lodge, parce que Kitty souhaite rendre visite à Maria ; et comme Elizabeth ne voit pas l'intérêt de s'associer à l'entreprise, dès que Kitty les quitte elle part hardiment toute seule avec lui. C'est le moment de mettre en œuvre sa résolution et, prenant son courage à deux mains, elle dit :

« Mr Darcy, je suis une créature très égoïste ; et, ayant besoin de soulager mon cœur, je ne me préoccupe pas de la blessure que je pourrais infliger au vôtre. Je ne peux plus longtemps m'empêcher de vous remercier pour votre bonté sans pareille envers ma pauvre sœur. Depuis que je l'ai appris, j'ai été fort impatiente de vous témoigner toute la reconnaissance que je ressens. Si le reste de ma famille le savait, je n'aurais pas seulement ma propre gratitude à exprimer.

– Je suis désolé, extrêmement désolé », répond Darcy, d'un ton surpris et ému, « que vous ayez été informée de ce qui aurait pu, mal compris, vous troubler. Je ne pensais pas que Mrs Gardiner était si peu digne de confiance.

– Vous ne devez pas blâmer ma tante. L'étourderie de Lydia m'a d'abord révélé que vous aviez été mêlé à l'affaire ; et, bien sûr, je ne pouvais trouver le repos avant de connaître tous les détails. Permettez-moi de vous remercier encore et encore, au nom de toute ma famille, pour cette compassion généreuse qui vous a conduit à vous donner tant de mal et à subir de si nombreuses humiliations pour les retrouver.

– Si vous *tenez* à me remercier », dit-il, « que ce soit en votre seul nom. Je ne tenterai pas de nier que le désir de vous rendre heureuse a pu renforcer les autres motifs qui guident ma conduite. Mais votre *famille* ne me doit rien. Je les respecte beaucoup, je crois, mais je n'ai pensé qu'à *vous*. »

Elizabeth est trop embarrassée pour dire le moindre mot. Après une courte pause, son compagnon ajoute : « Vous êtes trop généreuse pour vous jouer de moi. Si vos sentiments sont encore ce qu'ils étaient en avril dernier, dites-le-moi tout de suite. Mon affection et mes souhaits sont inchangés, mais un mot de vous me réduira au silence à tout jamais sur ce sujet. »

Elizabeth, ressentant combien la situation de Darcy doit être inconfortable et angoissante, se force maintenant à parler ; et aussitôt, bien que sans beaucoup d'éloquence, elle lui fait comprendre que ses sentiments ont subi depuis la période à laquelle il fait allusion un changement si substantiel qu'elle accueille avec gratitude et plaisir ses affirmations présentes. Il n'a probablement jamais éprouvé auparavant un bonheur égal à celui que produit sa réponse ; et il s'exprime à cette occasion avec autant de bon sens et de chaleur que l'on peut en attendre d'un homme violemment amoureux. Si Elizabeth osait croiser son regard, elle pourrait voir à quel point l'expression d'une joie sincère, répandue sur son visage, lui va bien ; mais si elle ne peut pas regarder, elle peut entendre, et il lui parle de sentiments qui, en prouvant quelle place elle tient dans sa vie, donnent à chaque instant plus de prix à son affection.

Ils poursuivent leur marche, sans savoir où ils vont. Il y a trop à penser, à sentir, à dire, pour accorder de l'attention à autre chose. Elle apprend bientôt qu'ils doivent leur bonne entente actuelle aux efforts de sa tante, qui a effectivement rendu visite à Darcy en repassant par Londres, et lui a raconté son voyage à Longbourn, son but et la teneur de sa conversation avec Elizabeth ; soulignant chaque expression de cette dernière qui, selon Sa Seigneurie, indiquait sa perversité et son arrogance, avec la conviction qu'un tel récit l'aiderait à obtenir de son neveu la promesse qu'elle avait refusé de donner. Mais, malheureusement pour Sa Seigneurie, elle a obtenu l'effet exactement contraire.

« Cela m'a appris à espérer », dit-il, « comme je ne m'étais à peu près jamais permis d'espérer auparavant. J'en savais assez de votre tempérament pour être certain que si vous m'aviez rejeté absolument, de manière irrévocable, vous l'auriez avoué franchement et ouvertement à Lady Catherine. »

Elizabeth rougit et rit en répondant : « Oui, vous connaissez assez bien ma franchise pour me croire capable de *cela*. Après vous avoir insulté si abominablement en personne, je n'allais pas avoir de scrupules à vous insulter auprès de tous les membres de votre famille.

– Qu'avez-vous dit de moi que je n'aie pas mérité ? Car, même si vos accusations étaient infondées, partant de prémices erronées, mon comportement envers vous à cette époque méritait les reproches les plus sévères. Il était impardonnable. Je ne peux y penser sans dégoût.

– Nous n'allons pas nous quereller pour savoir qui méritait le plus d'être blâmé ce soir-là », dit Elizabeth. « Ni votre conduite ni la mienne, examinée rigoureusement, n'était irréprochable ; mais j'espère que nous avons tous les deux progressé en courtoisie depuis.

– Je n'arrive pas si facilement à me réconcilier avec moi-même. Le souvenir de ce que j'ai dit alors, de ma conduite, de mes manières, de mes expressions pendant tout l'épisode, m'est

aujourd'hui, et depuis des mois, indiciblement douloureux. Je n'oublierai jamais votre reproche, si pertinent : *si vous vous étiez comporté comme un parfait gentleman*. Tels étaient vos mots. Vous ne savez pas, vous ne pouvez guère imaginer, combien ils m'ont torturé ; — même si j'ai mis un certain temps, je l'avoue, à être assez raisonnable pour reconnaître leur justesse.

– J'étais assurément loin de m'attendre à ce qu'ils vous fassent une si forte impression. Je ne pensais pas du tout que vous puissiez les ressentir de cette manière.

– Je veux bien le croire. Vous me supposiez dénué de tout sentiment véritable, j'en suis sûr. Je n'oublierai jamais votre physionomie quand vous avez dit que je n'aurais pu demander votre main d'aucune manière susceptible de vous tenter d'accepter.

– Oh ! ne répétez pas ce que j'ai dit alors. Ces souvenirs ne vont pas du tout. Je vous assure que j'en ai sincèrement honte depuis très longtemps »

Darcy mentionne sa lettre. « A-t-elle », dit-il, « a-t-elle *vite* amélioré l'opinion que vous aviez de moi ? Avez-vous, en la lisant, accordé la moindre confiance à son contenu ? »

Elle explique l'effet que la lettre a produit, et comment peu à peu tous ses anciens préjugés ont disparu.

« Je savais », dit-il, « que ce que j'écrivais vous ferait de la peine, mais c'était nécessaire. J'espère que vous avez détruit la lettre. Il y avait spécialement un passage, le début, dont je redouterais que vous puissiez le relire. Je me souviens de certaines expressions qui pourraient à juste titre vous amener à me haïr.

– Je brûlerai certainement la lettre, si vous croyez que c'est essentiel pour la préservation de mon estime ; mais, si nous avons tous les deux des raisons de penser que mes opinions ne sont pas absolument inaltérables, cela n'entraîne pas, je l'espère, qu'il est possible de les changer si facilement.

– Quand j'ai écrit cette lettre », répond Darcy, « je me croyais parfaitement calme et sûr de moi, mais j'ai acquis la conviction depuis qu'elle a été rédigée sous l'emprise d'une affreuse amertume.

– La lettre commençait peut-être dans l'amertume, mais elle ne s'achevait pas de même. La conclusion est pure charité. Mais ne pensez plus à la lettre. Les sentiments de la personne qui l'a écrite, et de la personne qui l'a reçue, sont maintenant si différents de ce qu'ils étaient alors, qu'il faudrait oublier tous les aspects déplaisants qui s'y rapportent. Vous devez apprendre un peu de ma philosophie. Ne songez au passé que dans la mesure où son souvenir vous donne du plaisir.

Orgueil et préjugés

– Je ne peux mettre à votre crédit aucune philosophie de ce genre. Vos souvenirs doivent être si totalement exempts de reproches que la satisfaction en résultant n'est pas due à la philosophie mais, ce qui vaut bien mieux, à votre innocence. Pour moi, il n'en est pas ainsi. Des réminiscences douloureuses surgissent que je ne peux, que je ne dois pas repousser. J'ai été égoïste toute ma vie, en pratique sinon en principe. Dans mon enfance on m'a enseigné ce qui était *bien*, mais on ne m'a pas enseigné comment corriger mon tempérament. On m'a donné de bons principes, mais on m'a laissé les suivre en étant orgueilleux et suffisant. Malheureusement fils unique (et pendant de nombreuses années *enfant* unique), j'ai été gâté par mes parents qui, bien que bons eux-mêmes (particulièrement mon père, toute bienveillance et amabilité), m'ont autorisé, encouragé, presque enseigné à être égoïste et arrogant, à ne me soucier de personne en dehors de mon propre cercle familial, à déprécier le reste du monde, à *souhaiter* au moins déprécier leur jugement et leur mérite en comparaison des miens. Ainsi étais-je de huit à vingt-huit ans ; ainsi aurais-je pu rester sans vous, très chère, très adorable Elizabeth ! Que ne vous dois-je pas ! Vous m'avez donné une leçon, dure en vérité au début, mais éminemment bénéfique. Vous m'avez rendu plus humble. Je suis venu à vous sans le moindre doute sur la manière dont je serais accueilli. Vous m'avez montré à quel point toutes mes prétentions de plaire à une femme digne qu'on lui plaise étaient insuffisantes.

– Vous étiez convaincu de me plaire ?

– En effet. Que pensez-vous de ma vanité ? Je croyais que vous souhaitiez, que vous attendiez mes compliments.

– Mes manières en sont sans doute responsables, mais bien involontairement je vous assure. Je n'ai jamais eu l'intention de vous tromper, mais ma fougue peut souvent m'entraîner à faire fausse route. Comme vous avez dû me détester après *cette* soirée !

– Vous détester ! J'étais en colère peut-être au début, mais ma colère a vite commencé à prendre une direction appropriée.

– J'ai presque peur de vous demander ce que vous avez pensé de moi, quand nous nous sommes rencontrés à Pemberley. Vous m'avez blâmée d'être venue ?

– Certainement pas ; je n'ai ressenti que de l'étonnement.

– Votre étonnement ne pouvait être plus grand que le *mien* quand vous m'avez prêté attention. Ma conscience me disait que je ne méritais pas une politesse extraordinaire, et j'avoue que je ne m'attendais pas à en recevoir *plus* que mon dû.

– Mon intention était alors », répond Darcy, « de vous montrer, par toute la courtoisie en mon pouvoir, que je n'étais pas mesquin au point de vous en vouloir pour le passé ; et j'espérais

obtenir votre pardon, atténuer votre mauvaise opinion, en vous laissant voir que j'avais tenu compte de vos reproches. Je ne peux pas vraiment dire au bout de combien de temps d'autres désirs sont apparus, mais je crois environ une demi-heure après que je vous ai vue. »

Il lui dit alors la joie de Georgiana d'avoir fait sa connaissance, et sa déception quand leur relation a été soudain interrompue ; ce qui conduit naturellement à la cause de cette interruption ; elle apprend alors qu'il a décidé de la suivre depuis le Derbyshire pour rechercher sa sœur avant de quitter l'auberge, et que son attitude sombre et pensive à ce moment-là ne s'expliquait que par le débat intérieur qu'une telle résolution devait provoquer.

Elle exprime de nouveau sa gratitude, mais c'est un sujet trop pénible de part et d'autre pour qu'ils s'y attardent.

Après avoir parcouru plusieurs miles sans se presser, trop occupés pour se rendre compte de quoi que ce soit, ils découvrent enfin, en regardant leurs montres, qu'il est temps de rentrer à la maison.

« Que vont devenir Mr Bingley et Jane ? » est une question qui les amène à discuter de *leurs* affaires. Darcy est enchanté de leurs fiançailles ; son ami l'en a informé immédiatement.

« Je dois vous demander si vous étiez étonné », dit Elizabeth.

« Pas du tout. Quand je suis parti, je sentais que cela arriverait bientôt.

– Autrement dit, vous avez donné votre permission. Je l'avais deviné. »

Et bien qu'il conteste le terme, elle découvre que c'était à peu près le cas.

« Le soir avant mon départ à Londres », dit-il, « je lui ai fait un aveu que j'aurais dû faire bien plus tôt, je crois. Je lui ai dit tout ce qui s'était produit pour rendre mon ingérence passée dans ses affaires absurde et inconvenante. Il était très surpris. Il ne s'était jamais douté de rien. Je lui ai dit, de plus, que je croyais m'être trompé en supposant, comme je l'avais fait, que votre sœur n'éprouvait rien pour lui ; et comme je pouvais facilement percevoir que son engouement n'avait pas diminué, je n'ai pas douté de leur bonheur ensemble. »

Elizabeth ne peut pas s'empêcher de sourire de sa facilité à diriger son ami.

« Parliez-vous d'après vos propres observations », demande-t-elle, « quand vous lui avez dit que ma sœur l'aimait, ou seulement d'après mes informations au printemps dernier ?

– Je l'ai observée de près pendant les deux visites que j'ai faites ici récemment ; et j'étais convaincu de son affection.

– Et votre conviction à ce sujet l'a persuadé immédiatement, je suppose.

– C'est cela. Bingley est très modeste, sans aucune affectation. Son manque d'assurance l'a empêché de se fier à son propre jugement dans une affaire si angoissante ; mais sa confiance en

Orgueil et préjugés

moi rendait tout plus facile. J'ai été obligé de lui avouer une chose qui, pour un temps, et non sans raison, l'a offensé. Je ne pouvais pas me permettre de cacher que votre sœur avait passé trois mois en ville l'hiver dernier, que je le savais, et que je le lui avais dissimulé délibérément. Il était fâché. Mais sa colère, j'en suis sûr, n'a duré que tant qu'il pouvait encore douter des sentiments de votre sœur. Il m'a pardonné de bon cœur maintenant. »

Elizabeth a envie de remarquer que Mr Bingley est un ami merveilleux ; si facile à guider que sa valeur est inestimable ; mais elle se retient. Elle se souvient qu'il doit encore apprendre à ce qu'on se moque de lui, et il est sans doute trop tôt pour commencer. En anticipant le bonheur de Bingley, qui bien sûr ne serait inférieur qu'au sien, il continue la conversation jusqu'à ce qu'ils atteignent la maison. Ils se séparent dans le hall.

Chapitre 17

« Ma chère Lizzy, jusqu'où avez-vous donc marché ? » Cette question est posée par Jane à Elizabeth dès qu'elle entre dans la pièce, et par tous les autres quand ils se mettent à table. Elle se contente de répondre qu'ils se sont promenés ici et là, sans vraiment savoir où. Elle rougit en parlant ; mais ni cela, ni quoi que ce soit d'autre, n'éveille le moindre soupçon.

La soirée se passe tranquillement, sans que rien d'extraordinaire n'arrive. Les amoureux déclarés parlent et rient, les non-déclarés se taisent. Le caractère de Darcy n'est pas de ceux dans lesquels le bonheur se manifeste par un débordement de gaieté ; et Elizabeth, agitée et confuse, *sait* qu'elle est heureuse plutôt qu'elle ne le *sent* ; car, outre la gêne immédiate, d'autres maux l'attendent. Elle prévoit les réactions de la famille quand sa situation sera connue ; elle est consciente que personne n'aime Darcy à part Jane ; et craint même l'existence chez les autres d'une *aversion* que ni sa fortune ni son statut ne sauraient faire disparaître.

Le soir, elle ouvre son cœur à Jane. Bien que Miss Bennet ait fort peu l'habitude d'être méfiante, elle se montre absolument incrédule.

« Tu plaisantes, Lizzy. Cela ne se peut pas ! — fiancée à Mr Darcy ! Non, non, tu ne vas pas me duper. Je sais que c'est impossible.

– Cette histoire commence vraiment mal ! Tu es la seule personne sur qui je puisse compter ; et je suis sûre que personne d'autre ne me croira si tu ne le fais pas. Pourtant, je suis réellement sérieuse. Je ne dis que la vérité. Il m'aime toujours, et nous sommes fiancés. »

Jane la regarde, dubitative. « Oh, Lizzy ! cela ne se peut pas. Je sais à quel point il te déplaît.

Orgueil et préjugés

– Tu ne sais rien du tout. Tu dois *tout* oublier. Je ne l’ai peut-être pas toujours aimé autant que maintenant. Mais en pareil cas, une bonne mémoire est impardonnable. C’est la dernière fois que je vais m’en souvenir moi-même. »

Miss Bennet continue de paraître stupéfaite. Elizabeth lui répète, encore plus sérieusement, que c’est la vérité.

« Juste ciel ! est-ce réellement possible ! pourtant maintenant je dois te croire », s’écrie Jane. « Ma chère, chère Lizzy, je voudrais — je te félicite vraiment — mais en es-tu certaine ? pardonne cette question — es-tu bien certaine que tu peux être heureuse avec lui ?

– Cela ne fait aucun doute. Nous nous sommes déjà mis d’accord pour être le couple le plus heureux du monde. Mais es-tu contente, Jane ? Aimeras-tu avoir un tel frère ?

– Beaucoup, beaucoup. Rien ne pourrait faire plus grand plaisir à Bingley ou à moi. Mais nous en avons parlé, nous avons considéré que c’était impossible. Et l’aimes-tu véritablement assez ? Oh, Lizzy ! fais n’importe quoi plutôt que de te marier sans affection. Es-tu bien sûre de ressentir ce qu’il faut ?

– Oh, oui ! Tu vas certainement penser que je ressens *plus* qu’il ne faut quand je t’aurai tout révélé.

– Que veux-tu dire ?

– Eh bien, je dois avouer que je l’aime plus que Bingley. Je crains que tu ne sois fâchée.

– Ma très chère sœur, sois sérieuse. Je veux parler très sérieusement. Dis-moi tout ce que je dois savoir, sans attendre. Me diras-tu depuis combien de temps tu l’aimes ?

– C’est arrivé si progressivement que je ne sais guère quand cela a commencé. Mais je crois que cela remonte au moment où j’ai découvert son beau domaine à Pemberley. »

Une autre injonction à être sérieuse produit cependant l’effet désiré ; et elle satisfait bientôt Jane en l’assurant solennellement de son amour. Convaincue sur ce point, Miss Bennet n’a plus rien d’autre à désirer.

« Me voilà très contente », dit-elle, « car tu seras aussi heureuse que moi. Je l’ai toujours apprécié. Même s’il t’avait seulement aimée, je l’aurais toujours estimé ; mais maintenant, s’il est l’ami de Bingley et ton mari, seuls Bingley et toi-même peuvent m’être plus chers. Mais Lizzy, tu as été très rusée, très réservée avec moi. Tu m’en as si peu dit de ce qui s’est passé à Pemberley et Lambton ! Tout ce que j’en sais, je le dois à quelqu’un d’autre, pas à toi. »

Elizabeth lui expose les raisons de sa dissimulation. Elle ne voulait pas mentionner Bingley ; et l’état instable de ses propres sentiments la poussait à éviter de même le nom de son ami. Mais

Orgueil et préjugés

maintenant elle ne va plus lui cacher le rôle de Darcy dans le mariage de Lydia. Tout est révélé, et la moitié de la nuit se passe en conversation.

« Seigneur ! » s'écrie Mrs Bennet le lendemain matin, alors qu'elle se tient à la fenêtre, « si ce n'est pas encore ce vilain Mr Darcy qui vient ici avec notre cher Bingley ! Qu'a-t-il donc en tête de nous fatiguer à venir toujours ici ? J'avais l'idée qu'il irait à la chasse, ou quelque chose, ou autre chose, et ne nous imposerait pas sa compagnie. Qu'allons-nous faire de lui ? Lizzy, tu dois partir en promenade avec lui de nouveau, pour l'empêcher de gêner Bingley. »

Elizabeth a du mal à ne pas rire en entendant une proposition si propice ; tout en étant vraiment vexée par les épithètes que sa mère emploie à son propos.

Dès qu'ils entrent, Bingley lui jette un regard si expressif, et serre sa main avec tant de chaleur, que l'on ne peut douter des informations qu'il a reçues ; et il dit peu après : « Mrs Bennet, n'avez-vous plus de chemins dans les environs où Lizzy puisse se perdre de nouveau aujourd'hui ?

– Je conseille à Mr Darcy, et Lizzy, et Kitty », dit Mrs Bennet, « d'aller au Mont Oakham ce matin. C'est une belle longue marche, et Mr Darcy ne connaît pas la vue.

– Cela devrait très bien convenir aux autres », réplique Mr Bingley ; « mais je suis sûr que ce sera trop pour Kitty. N'est-ce pas, Kitty ? »

Kitty admet qu'elle préférerait rester à la maison. Darcy se déclare très curieux d'observer la vue depuis le Mont, et Elizabeth y consent en silence. Quand elle monte se préparer, Mrs Bennet la suit, et dit :

« Je suis vraiment désolée, Lizzy, que tu sois obligée de tenir compagnie toute seule à cet homme déplaisant. Mais j'espère que tu ne t'en plaindras pas ; tu le fais pour Jane, tu sais ; et tu n'as pas besoin de lui parler, sauf de temps en temps. Ne te tracasse donc pas. »

Pendant leur promenade, ils décident que le consentement de Mr Bennet serait demandé ce soir-là. Elizabeth se réserve de solliciter celui de sa mère. Elle ne peut imaginer comment sa mère va le prendre ; doutant parfois que toute sa fortune et sa grandeur suffisent à surmonter l'horreur qu'il lui inspire. Mais qu'elle s'oppose violemment à l'union, ou qu'elle s'en réjouisse violemment, il est certain que son attitude ne mettra pas son bon sens en valeur ; et Elizabeth supporte mal l'idée que Mr Darcy puisse entendre les premiers transports de sa joie, ou la première véhémence de sa réprobation.

Orgueil et préjugés

Le soir, quand Mr Bennet se retire dans sa bibliothèque, elle voit Mr Darcy se lever et le suivre, et sa nervosité en le voyant est extrême. Elle ne craint pas que son père refuse, mais il va être malheureux et elle se sent triste en pensant que c'est par sa faute, qu'*elle*, son enfant préféré, le bouleverse par son choix, l'amène à se séparer d'elle dans la crainte et les regrets ; et elle reste assise dans la détresse jusqu'au retour de Mr Darcy ; quand, le regardant, elle est un peu soulagée par son sourire. Au bout de quelques minutes, il s'approche de la table où elle est assise avec Kitty ; et, tout en prétendant admirer son ouvrage, murmure : « Allez voir votre père, il vous attend dans la bibliothèque. » Elle y va aussitôt.

Son père arpente la pièce, l'air grave et inquiet. « Lizzy », demande-t-il, « que fais-tu ? As-tu perdu la raison, d'accepter cet homme ? Ne l'as-tu pas toujours détesté ? »

Comme elle regrette alors que ses opinions passées n'aient pas été plus raisonnables, ses expressions plus modérées ! Cela lui éviterait d'avoir à donner des explications et aveux extrêmement gênants ; mais elle doit maintenant le faire, et l'assure avec quelque embarras de son affection pour Mr Darcy.

« Ou, autrement dit, tu es décidée à l'avoir. Il est riche, c'est sûr, et tu pourras posséder plus de beaux vêtements et de belles voitures que Jane. Mais cela te rendra-t-il heureuse ?

– Avez-vous d'autres objections », demande Elizabeth, « que votre conviction de mon indifférence ?

– Pas la moindre. Nous savons tous que c'est une sorte d'homme orgueilleux et déplaisant ; mais ce ne serait rien s'il te plaisait vraiment.

– Il me plaît, il me plaît vraiment », dit Elizabeth, les larmes aux yeux, « je l'aime. En vérité, son orgueil n'est pas déplacé. Il est parfaitement aimable. Tu ne le connais pas tel qu'il est réellement ; je te prie donc de ne pas me faire de la peine en parlant de lui ainsi.

– Lizzy », dit son père, « je lui ai donné mon consentement. C'est le genre d'homme, en effet, à qui je n'oserais jamais rien refuser de ce qu'il condescend à me demander. Je *te* donne maintenant mon consentement, si tu es résolue à l'épouser. Mais permets-moi de te conseiller d'y réfléchir encore. Je connais ton tempérament, Lizzy. Je sais que tu ne pourrais être ni heureuse ni respectable si tu n'estimais pas véritablement ton mari ; si tu ne l'admirais pas comme un homme supérieur. Ta personnalité vivace te mettrait en grand danger dans un mariage déséquilibré. Tu ne pourrais guère échapper au déshonneur et au chagrin. Mon enfant, épargne-moi la douleur de *te* voir incapable de respecter ton partenaire dans la vie. Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes. »

Elizabeth, encore plus émue, répond de manière sérieuse et solennelle ; et enfin, en répétant sa conviction que c'est vraiment l'homme de son choix, en expliquant comment son jugement a changé peu à peu, en déclarant sa certitude absolue que l'affection de Mr Darcy n'est pas apparue du jour au lendemain mais a résisté à l'épreuve de plusieurs mois d'attente, et en énumérant énergiquement toutes ses bonnes qualités, elle parvient à vaincre l'incrédulité de son père et à lui faire accepter cette union.

« Eh bien, ma chère », dit-il quand elle cesse de parler, « je n'ai plus rien à dire. S'il en est ainsi, il te mérite. Je n'aurais pas pu me séparer de toi, ma Lizzy, au profit d'un homme moins digne de toi. »

Pour compléter l'impression favorable, elle lui dit alors ce que Mr Darcy a fait volontairement pour Lydia. Il l'écoute avec stupéfaction.

« C'est une soirée de prodiges, vraiment ! Ainsi, Darcy a tout fait ; arrangé le mariage, donné l'argent, payé les dettes du bonhomme, et obtenu son brevet ! Tant mieux. Cela m'évitera beaucoup d'ennuis et de dépenses. Si ton oncle s'en était occupé, j'aurais dû le payer et je *l'aurais* payé ; mais ces jeunes amoureux emportés n'en font qu'à leur tête. Je vais proposer de le payer demain ; il me fera une tirade tempétueuse au sujet de son amour pour toi, et nous n'en parlerons plus. »

Il lui rappelle alors combien elle était gênée quelques jours plus tôt, quand il a lu la lettre de Mr Collins ; et après s'être moquée d'elle un certain temps, la laisse enfin partir — en ajoutant, quand elle quitte la pièce : « Si des jeunes gens viennent pour Mary ou Kitty, envoie-les-moi, car j'ai tout mon temps. »

L'esprit d'Elizabeth est maintenant allégé d'un bien grand poids ; et, après une demi-heure de réflexion tranquille dans sa propre chambre, elle arrive à se contrôler assez pour se joindre aux autres. Les événements sont trop récents pour qu'elle affiche sa joie, mais la soirée se passe paisiblement ; elle n'a plus rien à craindre, et le confort de la désinvolture et de la familiarité viendra en temps utile.

Quand sa mère remonte pour la nuit, elle la suit et lui annonce la grande nouvelle. Son effet est fort extraordinaire ; car en l'entendant, Mrs Bennet se fige sur sa chaise, incapable de prononcer une syllabe. Et il lui faut de longues, longues minutes pour parvenir à comprendre ce qu'elle a entendu ; pourtant elle n'est pas lente, en général, à croire à ce qui avantage sa famille ou se présente sous la forme d'un amoureux pour l'une de ses filles. Elle commence enfin à se ressaisir, à se tortiller, se lever, se rasseoir, s'émerveiller, et se féliciter.

« Eh bien ! Dieu me bénisse ! non mais dites ! vraiment ! Mr Darcy ! Qui l'aurait pensé ! Et est-ce réellement vrai ? Oh ! ma très chère Lizzy ! tu vas devenir si riche et si importante ! Tu auras tellement d'argent de poche, tellement de bijoux, tellement de voitures ! Jane, ce n'est rien à côté — rien du tout. Je suis si contente — si heureuse. Un homme si charmant ! — si beau ! si grand ! — Oh, ma chère Lizzy ! excuse-moi auprès de lui, je te prie, de l'avoir tant détesté auparavant. J'espère qu'il l'oubliera. Chère, chère Lizzy. Une maison en ville ! Tout ce qui est charmant ! Trois filles mariées ! Dix mille par an ! Oh, Seigneur ! Que va-t-il m'arriver ? Je vais devenir folle. »

Cela suffit à prouver que l'on ne peut douter de son consentement ; et Elizabeth, se réjouissant d'avoir été la seule à entendre ces effusions, se retire bientôt. Mais elle n'a pas passé trois minutes dans sa propre chambre que sa mère l'y suit.

« Ma très chère enfant », s'écrie-t-elle, « Je ne peux pas penser à autre chose ! Dix mille par an, et même sûrement plus ! C'est aussi bien que si c'était un Lord ! Et une licence spéciale¹. Tu dois et tu seras mariée par une licence spéciale. Mais dis-moi, mon amour, un plat que Mr Darcy aime tout spécialement, afin que je le serve demain. »

C'est un malheureux présage de la manière dont sa mère pourrait se comporter vis-à-vis du gentleman lui-même ; et Elizabeth se dit qu'elle a beau être certaine de son affection la plus chaleureuse et sûre du consentement de ses proches, on peut encore souhaiter quelque progrès. Mais le lendemain se passe bien mieux qu'elle ne s'y attendait ; car heureusement Mrs Bennet est tellement intimidée par son futur gendre qu'elle n'ose pas lui parler, sauf quand elle a l'occasion de lui rendre un service ou d'approuver son opinion.

Elizabeth éprouve la satisfaction de voir son père se donner du mal pour faire connaissance ; et Mr Bennet l'assure que d'heure en heure il monte dans son estime.

« J'admire hautement mes trois gendres », dit-il. « Wickham est peut-être mon préféré ; mais je pense que j'aimerai ton mari autant que celui de Jane. »

Chapitre 18

L'humeur d'Elizabeth redevenant bientôt joueuse, elle demande à Mr Darcy d'expliquer comment il est tombé amoureux d'elle. « Comment avez-vous pu commencer ? », dit-elle. « Je

¹ Une licence de mariage pour gens de la haute société, signée par un évêque et évitant d'avoir à publier des bans.

Orgueil et préjugés

peux comprendre que vous ayez continué comme un charme une fois lancé ; mais qu'est-ce qui a pu vous décider au départ ?

– Je ne peux préciser l'heure, ou l'endroit, ou le regard, ou les mots, qui ont établi les fondations. C'était il y a trop longtemps. Je me suis retrouvé en plein milieu avant de savoir que j'avais commencé.

– Vous résistiez à ma beauté au début, et pour ce qui est de mes manières — mon comportement envers vous était toujours à la limite de la discourtoisie, et je ne vous parlais jamais sans souhaiter vous blesser plutôt que le contraire. Soyez donc sincère ; m'admirez-vous pour mon impertinence ?

– Pour la vivacité de votre esprit, certainement.

– Autant appeler cela de l'impertinence tout de suite. Ce n'était guère moins. Le fait est que vous en aviez assez de la courtoisie, de la déférence, des attentions importunes. Vous étiez dégoûté des femmes qui ne parlaient, regardaient et pensaient que pour quêter *votre* approbation. Je vous ai réveillé et intéressé parce que j'étais différente d'elles. Si vous n'aviez pas été véritablement aimable, vous m'auriez détestée pour cela ; mais malgré la peine que vous preniez pour vous déguiser, vos sentiments étaient toujours nobles et justes ; et dans votre cœur, vous méprisiez complètement les personnes qui vous faisaient une cour si assidue. Voilà — je vous ai épargné la corvée de l'explication ; et en vérité, tous comptes faits, je commence à penser que c'est parfaitement raisonnable. C'est sûr que vous ne savez rien de vraiment bon de moi — mais on ne pense jamais à *cela* quand on tombe amoureux.

– N'y avait-il rien de bon dans votre attitude affectueuse envers Jane quand elle était malade à Netherfield ?

– Très chère Jane ! qui aurait pu en faire moins pour elle ? Mais ne vous gênez pas pour y voir de la vertu. Mes bonnes qualités sont placées sous votre protection, et vous devez les exagérer le plus possible ; et, en échange, c'est à moi de trouver des occasions de vous taquiner et de me quereller avec vous aussi souvent que faire se peut ; et je vais commencer tout de suite par vous demander ce qui vous a rendu si réticent à en venir enfin au fait. Qu'est-ce qui vous a rendu si timide face à moi quand vous êtes venu en visite la première fois, et ensuite quand vous avez dîné ici ? Pourquoi, en particulier, pendant la visite, aviez-vous l'air de ne pas vous intéresser à moi ?

– Parce que vous étiez sérieuse et silencieuse, et ne m'encouragez pas.

– Mais j'étais embarrassée.

– Et moi aussi.

Orgueil et préjugés

– Vous auriez pu parler plus quand vous êtes venu dîner.

– Un homme moins épris aurait pu.

– Quelle malchance que vous ayez une réponse raisonnable à donner, et que je sois assez raisonnable pour l'accepter ! Mais je me demande combien de temps vous *auriez* attendu, si vous aviez été laissé à vous-même. Je me demande quand vous *auriez* parlé, si je ne vous avais pas questionné ! Ma résolution de vous remercier pour votre bonté envers Lydia a certainement eu beaucoup d'effet. *Trop*, je le crains ; car que devient la morale, si notre confort résulte d'une promesse non tenue, puisque je n'aurais pas dû mentionner le sujet ? Cela ne va pas.

– Vous ne devez pas vous inquiéter. La morale sera sauvée. La tentative injustifiable de Lady Catherine pour nous séparer a servi à lever tous mes doutes. Je ne dois pas mon bonheur présent à votre vif désir d'exprimer votre gratitude. Je n'étais pas d'humeur à attendre une démarche de votre part. Les informations de ma tante m'ont donné de l'espoir, et j'étais décidé à tout savoir tout de suite.

– Lady Catherine a été infiniment utile, ce qui devrait la réjouir, car elle adore être utile. Mais dites-moi, pourquoi êtes-vous venu à Netherfield ? Était-ce seulement pour chevaucher jusqu'à Longbourn et être embarrassé ? Ou aviez-vous prévu quelque chose de plus sérieux ?

– Mon véritable objectif était de *vous* voir, et de juger, autant que possible, si je pouvais jamais espérer vous amener à m'aimer. Mon objectif déclaré, ou ce que je me déclarais à moi-même, était de voir si votre sœur aimait toujours Bingley, et si oui, de faire à celui-ci l'aveu que je lui ai fait depuis.

– Aurez-vous jamais le courage d'annoncer à Lady Catherine ce qui va lui arriver ?

– Je risque de manquer de temps plus que de courage, Elizabeth. Mais il faut le faire, et si vous me donnez une feuille de papier, cela sera fait tout de suite.

– Et si je n'avais pas une lettre à écrire moi-même, je pourrais m'asseoir près de vous et admirer la régularité de votre écriture, ainsi que l'a fait autrefois une autre jeune dame. Mais j'ai aussi une tante, que je ne dois pas négliger plus longtemps. »

En raison de sa réticence à avouer combien son intimité avec Mr Darcy était surestimée, Elizabeth n'a pas encore répondu à la longue lettre de Mrs Gardiner, mais maintenant, avec une nouvelle à communiquer dont elle sait qu'elle sera certainement très bien accueillie, elle a presque honte de découvrir que son oncle et sa tante ont déjà perdu trois jours de bonheur, et elle écrit aussitôt ce qui suit :

« *Je vous aurais remerciée plus tôt, ma chère tante, et j'aurais dû le faire, pour la longueur, la gentillesse et tous les détails de votre récit ; mais à vrai dire, j'étais trop contrariée pour*

écrire. Vous supposiez davantage que ce qui existait en réalité. Mais maintenant, supposez autant que vous voulez ; lâchez la bride à votre imagination, laissez-la s'emballer dans toutes les directions que le sujet autorise et, sauf si me croyez déjà mariée, vous ne pouvez pas beaucoup vous tromper. Vous devez me récrire très vite et le louer bien plus que dans votre dernière lettre. Je vous remercie encore et encore pour avoir renoncé au voyage aux Lacs. Comment pouvais-je être assez bête pour le désirer ! Votre idée des poneys est merveilleuse. Nous ferons le tour du parc tous les jours. Je suis la personne la plus heureuse du monde. D'autres gens l'ont peut-être dit avant moi, mais jamais de manière aussi justifiée. Je suis plus heureuse même que Jane ; elle se contente de sourire, je ris. Mr Darcy vous envoie tout l'amour qu'il peut épargner sur ce qui me revient. Vous devez tous venir à Pemberley à Noël. Je vous prie, &c. »

La lettre de Mr Darcy à Lady Catherine est écrite dans un style différent ; et celle que Mr Bennet envoie à Mr Collins, en réponse à sa dernière, est encore différente des deux autres.

« Cher Monsieur,

Je dois vous déranger une fois de plus pour des félicitations. Elizabeth va devenir bientôt l'épouse de Mr Darcy. Consolez Lady Catherine de votre mieux. Mais, si j'étais vous, je miserais sur le neveu. Il a plus à donner.

Je vous prie, &c. »

Les félicitations de Miss Bingley à son frère, à propos de son imminent mariage, sont aussi affectueuses qu'insincères. Elle écrit même à Jane à cette occasion, pour exprimer son plaisir et répéter toutes ses anciennes déclarations d'estime. Jane n'est pas dupe, mais elle est touchée ; et bien qu'elle ne lui fasse pas confiance, elle ne peut s'empêcher de lui envoyer une réponse beaucoup plus aimable qu'elle ne le mérite.

La joie que Miss Darcy exprime en recevant la même nouvelle est aussi sincère que celle de son frère en l'envoyant. Quatre pages ne suffisent pas à contenir tout son bonheur, et tout son vif désir d'être aimée par sa sœur.

Avant qu'une réponse puisse arriver de Mr Collins, ou des félicitations de sa femme à Elizabeth, la famille de Longbourn entend dire que les Collins sont venus en personne à Lucas Lodge. La raison de ce soudain déménagement est vite évidente. Lady Catherine s'est mise dans une colère si épouvantable en lisant la lettre de son neveu que Charlotte, se réjouissant vraiment de l'union, a préféré s'éloigner jusqu'à la fin de l'orage. L'arrivée de son amie à ce moment enchante Elizabeth, même si au cours de leurs rencontres elle trouve parfois que le plaisir est cher payé, quand elle voit Mr Darcy exposé aux contorsions et à la courtoisie

obséquieuse de son mari. Il le supporte cependant avec un calme admirable. Il parvient même à écouter avec un honnête sang-froid Sir William Lucas, qui le félicite d'emporter le joyau le plus brillant du pays, et exprime l'espoir qu'ils se rencontreront fréquemment à la cour de St James. S'il hausse quand même les épaules, ce n'est que lorsque Sir William est hors de vue.

La vulgarité de Mrs Philips impose un autre fardeau, peut-être plus lourd, à sa tolérance et si, comme sa sœur, elle est trop intimidée pour lui parler avec la même familiarité que l'affable Bingley, pourtant, à chaque fois qu'elle parle quand même, elle ne peut être que vulgaire. Le respect qu'elle lui porte a beau la rendre plus calme, il n'est pas de nature à la rendre plus distinguée. Elizabeth fait de son mieux pour le mettre à l'abri des sollicitations fréquentes de l'un et de l'autre, et désire le garder autant que possible pour elle-même et pour les membres de sa famille avec lesquels il peut converser sans mortification ; et si les sentiments pénibles dus à tout cela ôtent à la période des fiançailles beaucoup de son charme, ils donnent de l'espoir pour l'avenir ; et elle se réjouit d'avance en pensant au moment où ils abandonneront cette société qui leur plaît si peu pour vivre dans le confort et l'élégance de leur vie familiale à Pemberley.

Chapitre 19

Le jour où Mrs Bennet se débarrasse de ses deux filles les plus méritantes comble son cœur de mère. On peut deviner avec quelle joyeuse fierté¹ elle rend ensuite visite à Mrs Bingley, et parle de Mrs Darcy. J'aimerais pouvoir dire, par égard pour sa famille, que d'avoir accompli son vif désir en ayant casé tant de ses enfants produit l'heureux effet de la changer en une femme sensée, aimable, bien informée, pour le reste de sa vie ; mais c'est peut-être une chance pour son mari, qui pourrait ne pas apprécier la félicité domestique sous une forme si inhabituelle, qu'elle soit encore à l'occasion nerveuse et invariablement sotté.

Sa seconde fille manque terriblement à Mr Bennet ; son affection pour elle l'arrache plus souvent à sa maison que ne pourrait le faire quoi que ce soit d'autre. Il adore aller à Pemberley, tout spécialement quand on l'y attend le moins.

Mr Bingley et Jane ne restent qu'une année à Netherfield. Une telle proximité de sa mère et de ses connaissances de Meryton n'est souhaitable ni pour le tempérament pourtant souple de son mari, ni pour son propre cœur affectueux. Bingley exauce enfin le vœu le plus cher de ses

¹ *Pride.*

sœurs ; il achète un domaine dans une région proche du Derbyshire et Jane et Elizabeth, en plus de toutes les autres sources de bonheur, vivent à trente miles l'une de l'autre.

Kitty passe l'essentiel de son temps avec ses deux sœurs aînées et en tire un profit certain. Dans une société si supérieure à ce qu'elle a généralement connu, elle fait de grands progrès. Elle n'a pas un caractère aussi indomptable que Lydia et, n'étant plus soumise à l'influence de son exemple, elle devient, sous l'effet d'une attention et de conseils adéquats, moins irritable, moins ignorante, et moins fade. On la tient évidemment à l'écart des pires inconvénients de la société de Lydia, et bien que Mme Wickham l'invite souvent à venir habiter avec elle, en lui promettant bals et jeunes gens, son père n'y consent jamais.

Mary est la seule fille qui reste à la maison, et l'incapacité de Mrs Bennet à passer du temps toute seule la gêne forcément quand elle veut travailler à devenir une personne plus accomplie. Mary est obligée de voir plus de monde, mais elle arrive encore à pontifier sur chaque visite matinale ; et comme elle n'est plus humiliée par la comparaison entre la beauté de ses sœurs et la sienne, son père la soupçonne de n'être pas mécontente du changement.

Quant à Wickham et Lydia, le mariage de leurs deux sœurs n'a pas bouleversé leurs caractères. Il supporte stoïquement la perspective de la découverte inévitable par Elizabeth de ce qu'elle ignorait jusque-là de son ingratitude et de ses mensonges ; et n'a pas perdu tout espoir, malgré tout, que Darcy puisse encore être convaincu de faire sa fortune. La lettre de félicitation qu'Elizabeth reçoit de Lydia à l'occasion de son mariage lui explique que sa femme au moins, sinon lui, nourrit encore cet espoir. Voici la lettre :

« *Ma chère Lizzy,*

Je te souhaite beaucoup de joie. Si tu aimes Mr Darcy à moitié autant que j'aime mon cher Wickham, tu dois être très heureuse. C'est un grand réconfort de te savoir si riche, et quand tu n'as rien à faire, j'espère que tu penseras à nous. Je suis sûre que Wickham aimerait beaucoup un poste à la cour¹, et je ne pense pas que nous aurons vraiment assez d'argent pour vivre sans un peu d'aide. N'importe quel poste irait, de trois ou quatre cents par an à peu près ; mais bon, n'en parle pas à Mr Darcy si tu n'as pas envie.

Je te prie &c. »

Il se trouve qu'Elizabeth n'a pas envie *du tout* ; elle s'efforce, dans sa réponse, de mettre fin à toute sollicitation ou attente de ce genre. Elle leur envoie cependant souvent ce qu'elle peut offrir comme assistance en économisant sur ses propres dépenses privées. Il lui a toujours paru

¹ Dans un régiment affecté à une résidence royale.

évident que des revenus tels que les leurs, gérés par des personnes aux besoins extravagants et ne se souciant pas du lendemain, ne peuvent leur suffire ; et quand le régiment change de garnison, ils ne manquent pas de demander à Jane ou à elle un peu d'aide pour régler leurs factures. Leur mode de vie, même quand le retour de la paix¹ les renvoie à la vie civile, est extrêmement instable. Ils déménagent constamment, recherchant des conditions d'existence moins coûteuses et dépensant plus qu'ils ne devraient. L'affection de Bingley se change bientôt en indifférence ; la sienne dure un peu plus longtemps ; et malgré sa jeunesse et ses mauvaises manières, elle continue de prétendre à la respectabilité que son mariage lui a conférée.

Si Darcy ne peut en aucun cas *le* recevoir à Pemberley, il l'aide quand même, pour l'amour d'Elizabeth, à avancer dans sa profession. Lydia leur rend visite occasionnellement, quand son mari part s'amuser à Londres ou à Bath ; et ils restent souvent tous les deux si longtemps chez les Bingley que même l'affabilité de Bingley n'y résiste pas, et il va jusqu'à *parler* de faire allusion à leur départ.

Le mariage de Darcy humilie profondément Miss Bingley ; mais comme elle trouve judicieux de conserver le droit de venir en visite à Pemberley, elle renonce à son ressentiment ; elle est plus attachée que jamais à Georgiana, presque aussi intéressée par Darcy qu'auparavant, et rembourse tous ses arriérés de courtoisie à Elizabeth.

Georgiana habite maintenant à Pemberley ; et l'amitié des belles-sœurs est exactement ce que Darcy espérait voir. Elles s'aiment autant qu'elles le prévoient. Georgiana a la plus haute opinion du monde d'Elizabeth ; bien qu'au début elle écoute souvent avec un étonnement proche de l'effroi sa manière vive et facétieuse de parler à son frère. Alors qu'il lui a toujours inspiré un respect qui subjuguait presque son affection, elle le voit maintenant devenir l'objet de franches plaisanteries. Elle découvre des notions auxquelles elle n'a jamais été exposée. En observant Elizabeth, elle commence à comprendre qu'une femme peut prendre avec son mari des libertés qu'un frère n'accorde pas toujours à une sœur ayant dix ans de moins que lui.

Le mariage de son neveu indigne à l'extrême Lady Catherine ; et comme elle se laisse aller à toute la franchise de son caractère, elle répond à sa lettre le lui annonçant par des propos si injurieux, particulièrement envers Elizabeth, que pendant un certain temps les ponts sont rompus. Mais peu à peu, Elizabeth réussit à le convaincre d'oublier l'offense et de rechercher la réconciliation ; et, après un peu plus de résistance, la rancune de sa tante cède soit à son

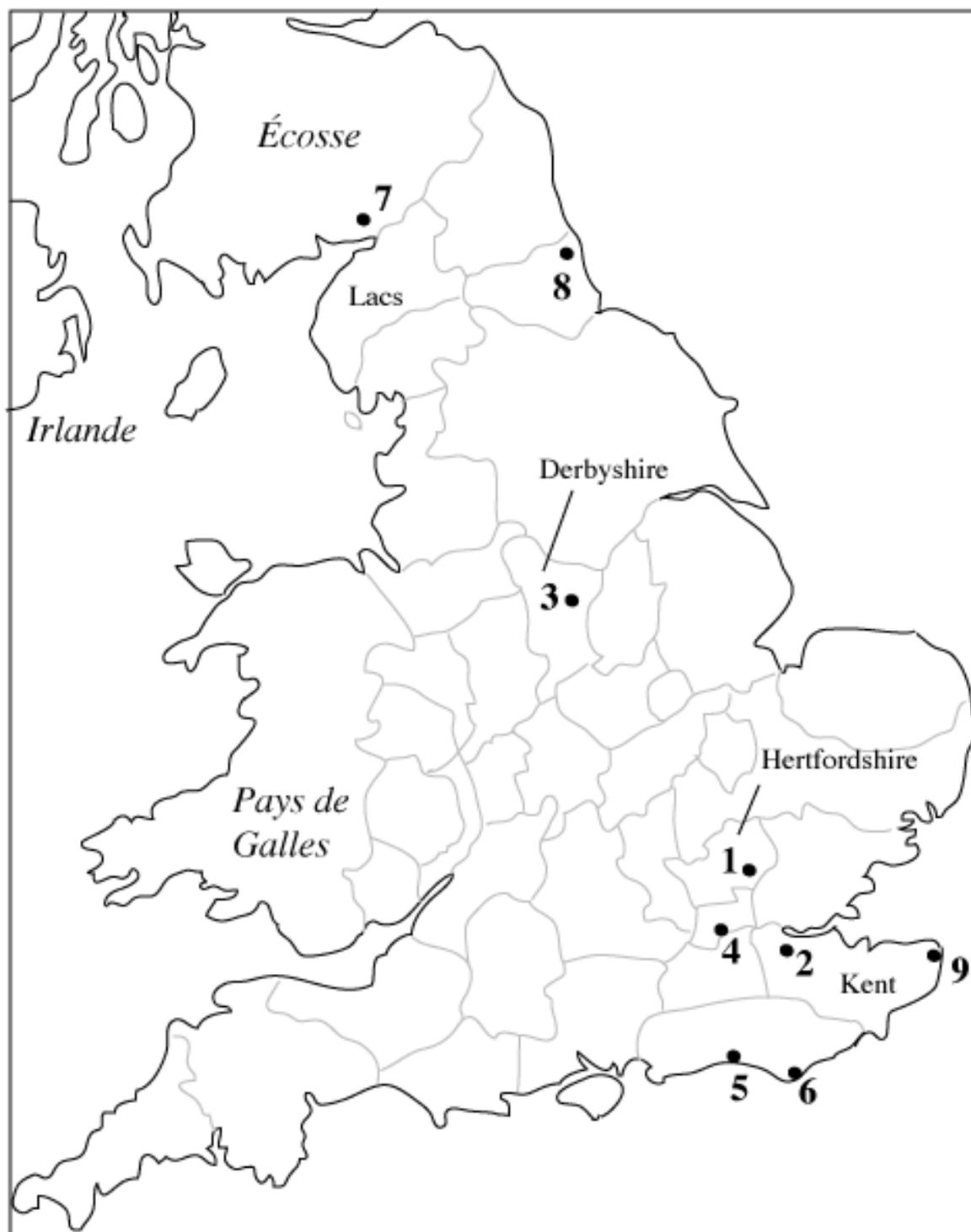
¹ Il pourrait s'agir de la paix d'Amiens en 1802, ce qui s'accorde avec la première version du roman, qui se déroule dans les années 1790. Certains passages du roman définitif correspondent plutôt au moment où il a été écrit, vers 1811 et 1812.

affection pour lui, soit à sa curiosité d'observer comment sa femme se conduit ; et elle condescend à venir les voir à Pemberley, malgré la pollution répandue dans les bois non seulement par la présence d'une telle maîtresse des lieux, mais aussi par les visites de son oncle et de sa tante depuis la City¹.

Leur relation avec les Gardiner reste très intime. Darcy, comme Elizabeth, les aime vraiment ; et ils vouent tous les deux la gratitude la plus chaleureuse aux personnes qui, en amenant Elizabeth dans le Derbyshire, ont permis leur union.

¹ Le quartier des affaires (aujourd'hui : de la finance) de Londres. Mr Gardiner est un vil commerçant.

Orgueil et préjugés



1 Longbourn, Netherfield, Meryton
 2 Rosings, Hunsford
 3 Pemberley, Lambton
 4 Londres
 5 Brighton

6 Eastbourne
 7 Gretna Green
 8 Newcastle
 9 Ramsgate